
WIDENER
HN Q9CB C


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



DIVERS

OU

LES ENSEIGNEMENTS

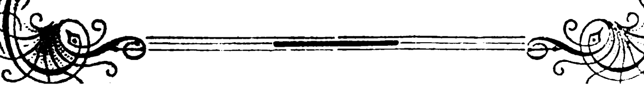
DE LA VIE

QUÉBEC

C. DARVEAU, IMPRIMEUR ET PHOTO-GRAVEUR

—

1898



DIVERS

OU

LES ENSEIGNEMENTS

DE LA VIE

Par [illegible]

QUÉBEC

C. DARVEAU, IMPRIMEUR ET PHOTO-GRAVEUR

1898

NOMS

de personnes et de publications diverses dont il est question dans ce volume ou auxquelles l'auteur est redevable en tout ou en partie de certains de ses articles.

Le Naturaliste Canadien, *Le Canadien* d'alors, — Littré, — *Les Injonctions de Dieu, du Christ, des Ecritures Saintes*, — Fowler, —Shakespeare, — Steckel, — De Kastner, — Richelieu, — Talleyrand, — Bardoux, — Lafontaine, — Marie Corelli, — Artemus Ward, — Bourget, — Dessaules, — Cauchon, — Page, — Fuller, — Boileau, — Erhman Nazar, — le duc de Luynes, — Napoléon III, — Boccace, — Le *Star*, — Nelson Ed. vieille *Quebec Gazette*, — Henri IV, — Demers, — *La Société de Géographie de Toulouse*, — Palmieri, — Rose — Platon, — Démosthènes, — Plutarque, — Robinson, — *Blackwood*, — Royal, — Parkhurst, — Byrnes, — Crawford, — Vanderbilt, — Quimbert, — *Le Figaro*, — Taylor, — Tarte, — les Rothschild, — *Westminster Review*, — Bernays, — Schiller, — Sarah Bernhardt, — Racine, — Darwin, — Lamarque, — Spencer, — *La*

Patrie, — Coventry (la comtesse de), — André, — Briggs, — *Modern Medical Science*, — Conant, — Lambroso, — Bouvardel, — Stocker, — Bazin, — Knapp, — *Canadian Engineer*, — Yerkes, — Porter, — Krupp, — De Morgan, — Grenfeldt et Kant, — Rameses le grand, — Séti, — Philpotts, — Les Pharaon, — Moriette Bey, — Eugène Sue, — Cambrai, — Nansen, — De Long, — Bernier. — Macdonald, — Smith, — Waring, — J. Verne, — Venturi, — Houillioz, — Claflin, — Socrate, Tillotson, — Montaigne, — la *Civita Catholica*, — Le Pape, — Rampolla, — Ingersoll, — Morakoff, — Hoding, — le Dr. Van Dyke, — Moïse, — Achab, — Jézábel, — Daniel, — Nébuchodonezzar, — Isaie, — Louise Michel, — Manassah, — Proudhon, — *Telegraph*, — Gutemberg, — Hincks, — Franck, — *Scientific American*, — *Globe*, — l'*Electeur* al. *Le Soleil*, — Levasseur, — *La Prese*, — Stewart, — *London Standard*, — Peel, — Faber, - Lett, — Lamennais, — Michel-Ange, — Brunel, — Legge, — Humboldt, — *McGill*, — O'Rell, — Harvey, — *National Review*, — *Cornhill Magazine*, — *La Genèse*, — le Recorder, — Foucaud, — Rœmer, — Toricelli, — Bourdon, — Chamberlain, — *N. Y. Herald*, — Bossuet, — Cicéron, — Bismarck, — Blaine, — Gladstone, — Cézar, — Napoléon, — Wellington, — *Home Journal, N. Y.*, — *Bulletin Société de Géographie de Québec*, — Stead, — Christophe Colomb, — le *Witness M.*, — *Encycl. Brit.*, — Malte-Brun, — Balbo. — *Bell's*

system of Geogr., — Rosa, — Faucher de St-Maurice, — Menier, — *Can. Arct.* — *N. Y. World*, — Von Schrœn' — Hoist, — Huard, — Osiris, — Iris, — Amélineau, — Guillaume, — Gilbert, — St-François-Xavier, — Zola, — Bell, — Brunetière, — Faquet, — Gohiet, — Doumic, — *Revue des Deux Mondes*, — Bovary, — l'*Evénement*, — Autonomarchi, — Dugas, — Coppée, — Sentillane, — Béranger, — Hugo, — Pyat, — Edison, — Laflamme, — Leverrier, — Adams, — le *Farben Zeitung*, — Dionne, — Gagnon, — Montpetit, — Denonville, — — Frontenac, — *N. A. Review*, — Oureouhare, — Kain, — *Hon Kong Telegraph*, — Leonard De Vinci, — McKinley, — Pilate, — Riedel, — Tripper, — Dewar, — *Electr. Engr.*, — Roentgen, — *Zeitschrift fuer Hygiene und Infections*, — *Krankheiten*, — *Alm. Hachette*, — Raphaël, — Morone, — Millet, — Rubens, — Gainsborough, — Rembrandt, — Murillo, — Messonnier, — Spinola, — Van Dyck, — Munkacksy, — Velasquez' — Holbein, — *Schm. Wein Zeitung*, — Flammarion, — Schiaparelli, — Montesquieu, — Cardinal Taschereau, — *Le Juif Errant*, — les Allan, — *Le Sphynx*, — *Les Livres Bleus*, — Leiter, — Dreyfus, — Baillairgé, — *Mercury*, — *Chronicle*, — Bossat, — Lankester, — Stahi, — Phisalix, — Wheeler, — *Nature*, — Kent, — Crémieux, — *Bulletin de la Soc. Fr. de Physique*, — Thorndike, — Romulus et Remus, — Goldwin Smith, — Hospitalier, — Tesla, — Darsonval, — Saint-Basile, —

Revue Psychologique, — *London Lancet*, — *Vie Scientifique*, — Harriet Richardson, — Cockerell, — Victoria, *Recherches Historiques* — Roy, — Quessinet, et Touchet, — Bowditch, — *The Independant*, — Bumpus, — Talie, — Alexandrina, — le duc d'Arcos, — Dean Stanley, — Lelarge, — Cardinal Lavigerie, — Falquière, — Lefeume, — Gohier, — *Revue des deux Frances*, — Victor Hugo, — Chevré, — Frémont, — *Gazette Méd. de Paris*, — Hérodote, — Scripture, — Fjelstrup, — Pierce, — A'Hern, — Laban, — Duquet, — Henry George, — Johnson, — *Aluminum & Electrolysis*, — *Naturæ Historiarum*, — Tiberius, — Hippocrate, — Xénophon, — *Bulletin de la Soc. Astr. de France*, — Barry. Sir T. M. — Proctor, — *Phladelphia Times*, — Ledieu, — Flamant, — De Boucherville, — Chassé.

DIVERS

OU

LES ENSEIGNEMENTS DE LA VIE

1—" Le Naturaliste Canadien " fut dix ans à se rappeler que **davantage** s'écrit sans apostrophe " Le Canadien," autant, à omettre l'accent sur le premier e dans **degré.**

***

2—**Ce qui coûte le plus cher ;** c'est ce qui ne coûte rien : un présent qu'il faut en général reconnaître par un " retour de bouquet " plus dispendieux—un éléphant à nourrir.

***

3—On entend souvent dire : pourquoi ne pas **donner de son vivant ;** c'est qu'on ne saurait, une fois

commencé, quand finir, et le récipendiaire en deviendrait insoucieux, paresseux. De même il vaut mieux ne pas savoir si on va hériter, ni le jour de sa mort.

***

4—Les cas sont rares où l'on puisse **servir deux maîtres à la fois,** ou en servir un sans être injuste envers l'autre, ou courir le risque de l'être ou de le devenir.

***

5—**Le chantage** existe, a toujours existé, existera toujours, sur une échelle quelconque. Refuser un cigare, un verre de vin, un goûter, une dinde, une douzaine de vin au jour de l'an ; vous donnerait l'air de douter de vous même, de craindre une faiblesse de votré part. Après avoir reçu un œuf, pour ne pas courir le risque d'avoir à donner un bœuf ; faites au donateur la même politesse : faites lui remettre un cadeau d'égale valeur. Il en conclura que vous n'êtes pas à acheter.

***

6—Loin de trouver à redire à ce qu'**un chef de bureau emploie un sien parent,** c'est au contraire un avantage ; car, non intéressé à un étranger, il ne s'étudiera aucunement à le rendre propre à ses

fonctions ; tandis que dans le cas d'un fils, d'un frère, il tiendra, au besoin, à faire son ouvrage pour qu'on n'aient point à se plaindre d'une erreur, d'une omission, d'une absence.

***

7—**Pour se réveiller matin** ou à une heure peu ordinaire : faut se le dire péremptoirement—ça produit invariablement le résultat voulu. Faut le vouloir, y mettre de la volonté.

***

8—**Deux messes se disent,** vous commencez avec l'une—l'autre va plus vite—pouvez-vous continuer avec la seconde pour en avoir plus vite fini ?

***

9—Si quelqu'un vous a entendu **dire quelque chose à vous-même ou aparté :** ajoutez' comme si vous ne faisiez que répéter les paroles d'un autre "oui, voilà ce qu'un tel a dit en telle occasion."

***

10—**Intelligence d'un ex-échevin :** pourquoi une montre pour mesurer l'eau qui entre en ville ; on n'a qu'à compter le nombre de seaux.

11—En 1870 un ex-trésorier de la cité, est en déficit de quelques $64,000.00 — le Conseil de Ville d'alors, pour se soustraire à la vindicte publique, décrète la diminution des salaires de tous les autres officiers, pour aider à combler la lacune—**Voler l'innocent pour sauver le coupable ! ! !** et nos avocats de dire " c'est illégal, mais donnez-leur le choix d'en passer par là ou par la porte."



12—Pourquoi, quand passe le quêteur, à l'Eglise, hoche-t-on la tête ? Cela veut-il dire : je donnerais si je pouvais—j'admets la justice de la chose—ou enfin qu'est que ça veut dire.



13—Je suis mandé par A ; rendu chez lui, B, C requièrent mes services ; Je puis **faire payer à chaque client le coût total** du transport et de tout le temps y aller et en revenir ; plus, à chaque client, le temps affecté à celui-là en particulier.



14—Je dispose d'une demi-heure ; j'entre, la messe est à moitié dite, je la suis jusqu'à la fin. Une autre messe commence, je la poursuis jusqu'au point où j'avais pris la première. Je ne pouvais faire mieux. **Jusqu'à quel point ai-je entendu la messe ?**

15—Pourquoi, comme dit Littré, deux n dans **consonnance** et seulement une dans **dissonance.** Pourquoi **us** dans **abus** fait-il **u**, et **us** fait-il **uce.** Le mot remplissage (remplir) semblerait devoir s'écrire qu'avec un seul s — et se prononcer remplizage, pour éliminer toute idée de plisser, plissure. Nos coiffeuses de la campagne emploient le nom " remplisser " pour gaufrer, faire de petits plis à une garniture de coiffe.



16—J'ai une fois envoyé à mon curé une carte-poste pour lui dire qu'à une messe-basse à Beauport, **neuf sur dix** avaient donné un sou. Ici, ajoutai-je " **neuf sur dix** " n'en donnent point."



17—L'**Incurie** pour ne pas dire plus, ne date pas d'aujourd'hui : les livres du département de l'aqueduc font voir qu'il y a 40 ans, lors de la construction à Québec, de l'égoût en brique de la rue St-Valier, la quantité de ciment y employée ou supposée l'avoir été, eut suffi pour faire ce canal, de 2½ x 3¾ pieds de diamètre intérieur et de 8 pouces d'épaisseur, en ciment solide, c'est-à-dire sans y faire entrer une seule brique.



18—**Quant on doit** à un homme **et qu'on ne**

veut point le payer ; on le déprécie, comme on le fait à un tailleur, un pantalon auquel on affecte de trouver toutes sortes de défauts pour gagner du temps en se donnant l'air d'avoir raison.



19—On a vu à une séance de conseil de ville, un Hon. Echevin faire le tour de la salle et dire à chacun : **"il faut que je parle en faveur de cette mesure ; mais votez contre,** je ne veux point que ça passe."



20—Un ex-greffier de la cité et son assistant se chi canaient souvent **au sujet d'un guichet**—celui de l'assistant—et qu'il laissait ouvert au grand décomfort de l'autre. Je ne sais ce qu'en aurait dit une cour de justice, si la chose en était venue à un procès.



21—Il faut **être modeste,** oui, **mais ne pas affecter la pruderie,** ni avoir l'air d'ignorer que la gente animale nous fait tous les jours au nez, des choses à l'observation desquelles l'on ne saurait se soustraire—de même qu'il faut quelque fois malgré soi flairer un cadavre, une charogne. C'est comme si Dieu voulait par là nous mettre constamment en pré-

sence des réalités de la vie et nous empêcher de n'en voir que le côté poétique.

***

22—J'en vois qui pendant une messe à l'intention de A, ne se gênent point pour dire une prière, un chapelet à l'acquit de B. Ça n'a pas l'air d'être absolument répréhensible ; mais s'il n'y a pas une délimitation au temps ainsi affecté à un autre, ça ne peut être plus juste que de **payer A avec la monnaie de B.**

***

23—Deux gamins sont attablés devant un poulet. L'un d'eux met le poulet sur son assiette. Mais dit l'autre : j'aime ça moi aussi. Oui, reprend le premier, mais **pas tant que moi.**

***

24—Combien êtes vous d'enfants chez vous, mon cher ? On est deux, monsieur, une fille pi un garçon, et **c'est moi qu'est le garçon.**

***

25—Monsieur le juge, j'admets que le petit Jean m'a embrassé. Combien de fois mon enfant ? Ah ! **je vous le dirai pas, vous aller dire que je me vante.**

26—Je fais en voiture une ronde professionnelle à l'intention de l'Institution qui m'emploie—chemin faisant, je fais des courses pour moi-même—qui sait, mon marché peut-être—sur une course de 2 à 3 heures, j'en affecte ainsi le quart, le tiers à mon propre avoir —celui qui me recommanderait de payer de ma poche cette quote part, **le ferait-il lui-même.**



27—Je profite d'une course officielle à la campagne pour y mener ma famille.—Combien charretier pour le vogage? $3.00.—Combien serait-ce de moins si j'y allais seul? tout au plus 50 centins. Je paye les 50 centins de ma poche et fais payer $2.50 à mes patrons. Vous en feriez autant.



28—Un professeur d'une école mixte enjoint pour punition à un gamin qui ne savait pas sa leçon de planter la pirouette devant toute l'assistance—venait ensuite une fillette qui crainte de la même punition se hâte de dire—Monsieur, si vous êtes pour me donner la même punition qu'à petit Jean, je vous avertis d'avance que **je suis pas gréée pour.**



29—Un ex-greffier de la Cour de Recorder de Q.

était en déficit de $28,000.00, dit-on, durant ses 20 ans de service. Le Comité des Finances de l'époque, blâmable aux yeux du public, pour ne s'en être pas depuis longtemps aperçu, fit tenir enquête que pour les 18 derniers mois, ne trouvant ainsi que $28,00.00 au lieu de $28,000.00. **Voilà comment on leurre les pauvres contribuables.**



30—On m'assure avoir entendu dire par un Rédemptoriste lors d'une retraite. " Si votre maître vous doit (s'adressant à la classe des employés, domestiques) et que vous trouviez de l'argent sur la table, payez-vous vous-mêmes. **Ce serait un peu risqué, quoique peut-être légal.**



31—A part les compensations de la vie à venir, il y a celles de ce monde ci où il faut subir les inconvénients, les malaises et maladies dus à des fautes qui ne sont point, ou peuvent ne pas être péchés : comme une indigestion à la suite d'une gourmandise, un mal de cœur après une pipe de trop, une embarrassante obésité due à l'habitude de trop manger, une chûte sur le carreau motivé par un excès de boisson.

32—Trève donc de ces adresses de tous les jours à un fonctionnaire qui s'en va ou qui arrive et qui n'a fait que son devoir. Ça sent trop la reconnaissance de faveurs reçues—passe-droits pour les autres : sorte d'encouragement à fermer les yeux sur les fautes à venir.



33—Maman me battait avec le manche à balais—je souriais toujours quand je la voyais venir. Le balais, comme le parapluie est un instrument inoffensif. Papa me casse un jour sur la tête une canne qu'il venait de payer 75 centins, **je mentirais si je disais que j'en ai eu du chagrin.**



34—Que de monstres humains : clouer la langue d'un enfant à un poteau, à une tablette de fenêtre pour le battre afin qu'il ne puisse se soustraire au martyre sans l'aceentuer en se déchirant la langue. Tenir une enfant devant un feu jusqu'à la faire rotir vivante. Ce sont pourtant de ces choses que nous rapportent tous les jours les journaux : le brutal par exemple qui en France suspendit son enfant en lui clouant les deux mains à la muraille.



35—Si un meurtrier plaide folie, c'est une raison de plus pour l'interner durant le reste de sa vie ; et au lieu de trouver dans l'ivresse " circonstance atténuante," je dirais : **c'est tant pour la faute et tant de plus pour avoir été ivre.**



36—Pour laisser croire que vous n'avez pas dit ou fait quelque chose, criez à un autre : **" dites que c'est moi "** comme le voleur qui se sauve en criant " au voleur," " au voleur."



37—Il n'y a guère que la conscience qui puisse juger s'il y a faute ou non d'accepter un don (**timéo Danaos et dona ferentes**) mais craignez toujours qu'en le faisant, vous ne vous liiez à l'avance à quelque chose qu'il vous en coûtera plus tard de faire.



38—Ne souffrez jamais qu'on vous faisse une promesse conditionnelle ; mais quand l'ouvrage dont vous avez à surveiller l'exécution est terminé, et que le contracteur en a bénéficié, vous seriez peut-être fou de ne pas accepter un présent ; pourvu que vous soyez certain, que ça ne vous compromet point à l'endroit d'extras à revenir.

39—Tant il est vrai de dire qu'on voit **la paille** dans l'œil de son voisin et qu'on ne s'aperçoit point de **la poutre** qui nous crève les yeux : A la suite d'un discours au conseil de ville, contre ceux qui se prévalent de leur position officielle pour faire du chantage, et séance tenante, celui-là même qui venait de parler se penche vers moi pour me dire : " Si la Brigade (du feu) a besoin d'un cheval, j'ai justement ce qu'il vous faut "—puis en sortant un second m'arrête pour me dire qu'il espère que je prendrai de lui le foin qu'il faut pour le nourrir.

***

40—Mettre au compte des compensations de ce monde, le fait que si, étant **jeune, la femme est plus jolie que l'homme ;** par contre, devenue **vieille, elle est plus laide.**

***

41—Un ex employé civique : " quand je suis entré au département du ramonage, les profits pour la ville n'étaicnt que de $400.00—maintenant le département des cheminées donne $1200.00 et je suis **toujours au même salaire.**"

***

42—Dans les courses au Pôle Nord, on ne semble

point avoir tenu compte de l'**action centrifuge des glaces et courants autour** de l'extrémité **de l'axe de rotation.**



43—Chose à laquelle personne ne parait avoir songé : **ce qui aide à tenir à flot sur l'air, l'oiseau " planeur "** c'est le vide créé sous lui, lorsqu'il a les ailes et la queue tendues et réunies en forme de parachute, par la chaleur de son corps qui raréfiant l'air, en chassant une partie, crée une force ascensionnelle qui aide à en soutenir le poids. Cette chaleur de l'oiseau de proie est due à sa nourriture de matières grasses et huileuses dont le carbone au contact de i'oxygène de l'air qu'il inspire abondamment active la combustion à son intérieur.



44—Pour laisser croire que vous avez mangé du hachis, entassez-le tout à un bout du plat. Les serviteurs ne croiront point alors que vous le dédaignez.



45—Ne parlez pas à un enfant,— même pour rire—d'allumer la lampe, le feu ; il le fera et mettra peut-être le feu à ses vêtements, à la maison.

46—**Pour régler votre montre sur le son du canon,** ajoutez autant de secondes qu'il y a de fois 1000 ou 1100 pieds dans la distance qui vous sépare de l'endroit de la détonation, ou à raison d'à peu près 5 secondes pour un mille, 15 pour une lieue.



47—Si un enfant, une femme prend feu, hâtez-vous de la jeter par terre, pour que la flamme qui monte toujours verticalement, ne lui atteigne point le visage, les bras, le haut du corps—puis courir une couverture de laine, un tapis de table, un paletot, et en **envelopper la victime pour étouffer le feu.**



48—Le tour ou **périmètre d'un rond** en est de trois et un septième fois la largeur ou diamètre. Pour arriver promptement à la surface ou **superficie du cercle,** prenez la moitié, plus un quart, plus la 7ème partie de ce quart, d'un carré de même diamètre ou largeur. En d'autres termes : la superficie du cercle vaut 78½ pour cent, près, de celle du carré qui l'enveloppe.



49—Il y a **deux choses qu'une femme ne peut faire :** aiguiser (pointer) un crayon de plomb, plier un journal.

50—T'as bon appétit ce soir mon enfant—Mon Dieu, papa, c'est pas ma faute, **le pain et beurre est si bon que je peux pas m'arrêter.**

***

51—Lui : **pourquoi les rats**—elle : pour fournir à l'homme l'occasion de gagner sa vie à faire des pièges pour les prendre.

***

52—Pourquoi une boule au fond d'un entonnoir reste en place lorsqu'elle est poussée à en sortir par un jet d'eau d'en arrière. C'est que l'eau sortant tout autour de la boule, entraîne avec elle,par le frottement, celle en aval de la boule, ce qui laisse un **vide contre lequel réagit la pression de l'atmosphère.**

***

53—Pourquoi la terre qui sort d'un trou ne suffit pas toujours à le remplir—C'est que la terre "in situ" a été ameublie, fouillée en tous sens par des vers, peut être par des " ruissellements souterrains, enfin par expansion par la gelée, etc.

***

54—Il doit être évident que **pour estimer ce que peut donner d'eau** dans une journée, **un**

tuyau de service domestique, on n'a qu'à voir, montre en main, le nombre de minutes ou de secondes qu'il faut pour emplir un vaisseau quelconque de contenu conuu, et en faire le calcul.



55—**Si vous souscrivez à une loterie, payez de suite** et n'y pensez plus. Si vous avez à donner à échéance fixe, une somme quelconque pour quelque chose d'inévitable, mettez l'argent sous enveloppe pour ne plus le voir, y penser.



56—**Dieu se laisse commander par ceux qui l'aiment**—tout de même qu'il a toléré que saint Vincent de Paul lui dise, dans sa neuvaine, à l'endroit de la conversion des infidèles—"Voilà Seigneur que l'Enfer s'en emplit à la honte de votre nom.



57—Jésus-Christ a dit "**laissez venir à moi les petits enfants**" je les aime parce qu'ils n'ont pas encore appris les fourberies de ce monde.



58—Pour **ne pas se donner l'air d'être soucieux**, inquiet, préoccupé, tracassé ; on siffle, on tur-

lute un air en passant près de vous. Vous en faites autant.



59—Dieu fait toujours ses miracles de manière à ce que tout en croyant à une interposition divine, on n'en est jamais certain, quoique cnnvaincu.



60—Il y a 40 ans Fowler phrénologiste disait de moi en examinant ma tête sur la scène publique **" voici un homme qui mange tout, les os avec,"**— 40 ans plus tard Carpenter autre phrénologue m'en disait autant sur un autre théâtre. De fait j'avais ce jour là, en mangeant une douzaine d'oiseaux-neige, fait passer les os avec.



61—Il y a bien des petits mots inédits aussi drôles que ceux qu'on voit tous les jours sur les journaux : de retour à la maison, assis à mon bureau, j'entends remuer sous la table. Qui est là, que je dis à un mien gamin de 4 ans—c'est moi—que fais tu là— **du papier à mouches**. De fait il s'était emparé de la bouteille de " Mucilage " en avait barbouillé, Dieu sait combien de feuilles de mon meilleur papier à écrire. Impossible de se fâcher, ça ressemblait tant à la réalité.

62—Un autre jour, j'abîme mes poignets de chemise sur mon tapis de table—mais, me dis-je, ça ne peut être de l'encre puisque c'est sec. Je vais aux informations : le même chérubin ! avait dépensé toute ma poudre à dent à me faire, disait-il, **de l'encre.** Pas moyen encore cette fois de le battre puisqu'il avait cru me rendre service, me sauver de l'argent.



63—Les commères attribuaient : qui, à saint Antoine de Padoue, qui à saint Alphonse de Ligouri, qui enfin à sainte Anne d'avoir guéri madame une telle d'un cas compliqué de *prolapsus.* Elle les avaient, parait-il, priés tous les trois—Maintenant, chacun y a-t-il mis la main ; et si chacun en réclame le mérite, **s'en disputent-ils entre eux ?**



64—Imaginez-vous demander à sa mère en plein souper de baptême : **Maman comment qu'on sait si c'est un garçon ou une fille,** et la mère de répondre impassiblement " c'est par le nom mon enfant."



65—Maman, n'en achète plus de bébés, on en a assez—**pourtant j'aime ça à cause des dragées.**

66—Votre argent, **ce dont vous venez d'hériter, fait qu'on vous salue plus qu'auparavant.**

*
* *

67—Il est **plus facile** de faire porter à une femme un chapeau neuf, que de faire ôter à un homme son vieux paletot d'affection.

*
* *

68—Voilà 60 ans que je cherche, inutilement, un moyen de me rappeler que chaque fois que je prends de l'encre, je dois secouer ma plume, pour ne pas barbouillller mon papier.

*
* *

69—Il y a 40 ans que je me dis, à la suite de chaque repas, qu'on doit toujours **rester sur son appétit,** et si tôt à table, je l'oublie.

*
* *

70—L'avocat en transquestions, dira au témoin d'un air convaincu, sachant cependant que ce n'est aucunement le cas : **n'est-il pas vrai,** sous le serment que vous venez de prêter que en telle occasion, vous avez fait, dit, ou entendu dire telle chose" et malgré le "non" du témoin, l'assistance se dira, "il doit mentir,

car du ton que l'avocat parle, il doit y avoir quelque chose de vrai là dedans.

*
* *

71—Que l'**homme est inconséquent**—pour servir de témoin à un ami dans le cas d'une propriété imposée à un chiffre prétendu trop élevé, il viendra citer certaines propriétés analogues ootisées à un taux audessous de la valeur—Pour un non ami il viendra le lendemain, faire une preuve tout à l'appui du contraire.

*
* *

72—Tenez toujours la droite du trottoir, tout de même que l'attelage tient la droite de la chaussée—de cette manière vous éviterez les collisions. Il faut voir, entendre et penser tout autour de soi, afin de laisser passer ceux qui vont plus vite que nous.

*
* *

73—Prenez garde que votre fille dont vous êtes si pressé de vous débarrasser ne vous revienne avec une 'trâlée' d'enfants. **Ce ne serait pas la première fois.**

*
* *

74—L'on dit de M. qu'ayant emprunté $50.00 d'un ami—il le rencontre un mois après et lui dit : Ah ça N.

ne soyez pas en peine de vos $40.00, je vous les remettrai sous peu. Un autre mois se passe, ils se voyent de nouveau et M. de dire : Mon cher N. faut pourtant que je pense sans autre délai à vos $30.00— Encore quelques semaines et M. dit à la fille de N. qu'il rencontre sur la voie publique—Ma chère demoiselle, dites-donc à votre père s'il vous plaît que je n'ai pas oublié les $20.00 qu'il m'a prêtées. M. voit son prêteur une dernière fois et lui dit, mon Dieu je suis désolé de n'avoir pu encore vous remettre les $10.00 que vous m'avez prétées. **Tiens dit N. n'en parlons plus, car du train que ça va, c'est moi qui, à la fin vais me trouver vous devoir.**



75—Vous arrivez dans ce monde avec rien—gagnez quelque chose—**vos gendres vous l'enlèvent** et vous partez comme vous êtes arrivé, avec rien.



76—Vous devez à votre enfant de le **corriger sur le fait même** ou de lui dire pourquoi. Et a fortiori devez-vous battre votre chien que sur le coup du mal qu'il a fait—sans quoi il ne saura jamais pourquoi, et le correctif sera sans résultat.



77—**La vieillesse** est bien en effet **une se-**

conde enfance puisqu'on y perd ses dents ; comme l'enfant, on trébuche ; faut finir par manger de la bouillie comme au premier jour, et enfin il faut se faire porter comme quand on arrive.



78—On vous empruntera $5.00 et on vous les remettra à terme. Sous quelques jours ou semaines ce sera $10.00 qu'il vous demandera. Vous ne sauriez les lui refuser, vous ayant fidèlement remis le premier emprunt ; il vous les remettra aussi à échéance. Il vous fera plus tard un troisième emprunt, mais de $20.00 cette fois. Peut-être ne vous les remettra-t-il jamais ; mais s'il prévoit que plus tard il ait à vous demander de lui endosser un billet de $100.00 alors il vous remettra les $20.00 pour que vous ne doutiez point de lui, et c'est vous qui payerez le billet à échéance.



79—Si un quelqu'un qui passe pour une mauvaise paye, mais à qui un lien d'amitié ou de parenté vous empêche de les refuser, vous demande de l'argent—**prêtez lui** un $5.00 ou un $10.00—mais **ne le lui demandez jamais** ; car s'il vous les remettait, il pourrait vous prendre ensuite pour une plus forte somme et ne jamais vous rembourser.

80—A l'âge où on joue aux écureuils, je me suis dit : mais si cette roue, qui tourne ainsi sur son axe était sur un plancher, un pavé, elle tournerait tout de même et avancerait—et si la roue était dans une enveloppe, avec des palettes ou aubes à l'extérieur, elle avancerait de même sur l'eau—et si l'écureuil était un cheval, et si le cheval était un engin propulseur à roues dentées s'engageant dans les dents d'une ou plutôt de deux lisses sans fin faisant le tour de la paroi intérieur de la roue—ce serait **un bateau roulant,** pendant que les passagers, le fret installés dans des wagons accrochés à l'engin ne tourneraient point.



81—Comment gouvernerait-on un bateau roulant ? en projetant par des ouvertures en son axe de rotation une poutre ou arbre de couche munie de de roues de friction ou poulies à ses extrémités, et assez longue pour que la chaine partant de la roue du pilote à l'intérieur et passant par ces deux poulies put de là atteindre le gouvernail sans toucher aux flancs du bateau. Le gouvernail pour ne pas tourner avec le bateau lui serait attaché par une chaîne qui en ferait le tour et qui placée dans une rainure au centre de la quille et y maintenue sous contact par des roues de friction permettrait au bateau de tourner sans

entraîner avec lui dans sa rotation le gouvernail, lequel d'ailleurs serait en même temps assez leger pour flotter et assez lourd pour résister à la tendance du vaisseau de le sortir de l'eau.



82—**Dans un bateau tournant,** c'est-à-dire, roulant sur l'eau au lieu de s'y glisser, **les passagers pourraient,** pour prendre l'air et jouir de la vue, du paysage, **être suspendus** de part et d'autre dans des chaloupes accrochées aux extrémités d'un arbre de couche disposé à l'endroit de l'axe de rotation du bateau, tournant ou non avec le vaisseau, et de longueur nécessaire à l'effet voulu, le lien de support, 'encerclant' l'arbre de manière à tourner au tour, ou plutôt à permettre à l'arbre de tourner dedans si l'arbre tournait avec le bateau.



83—A l'exemple du " Catamaran " bateau des îles Figi, qui **pour ne pas chavirer** sous l'effort de son immense voile, projète au large de lui de chaque côté une longue vergue portant à son extrémité un flotteur ; de même **dans le cas d'un vaisseau roulant** sur l'eau et qui tendrait sous l'effort des vagues à tomber sur le côté, les chaloupes portées à chaque extrémité de son arbre de couche ou y suspendues à

rotation mobile autour de l'axe, en préviendraient le chavirement d'un côté ou de l'autre.



84—Il faut **penser sa parole avant d'exprimer sa pensée** et, que l'on y fasse attention : on verra que même pour une prière mentale il y a un mouvement de la langue tout imperceptible qu'il soit au premier abord.



85—Un expert, ou arbitre aime qu'un compte soit assez élevé, surchargé, si vous voulez, pour lui donner l'air d'être impartial en le réduisant. **Donc, etc.**



86—Pris à l'improviste avec une chemise de quelques jours et dont les poignets ne sont point aussi blancs qu'ils devraient l'être—**tournez-les à l'envers**—J'ai souvent fait cela, ça m'a réussi on ne peut mieux. Il en est de même du col, on peut en rabattre ies pointes saillantes à rebours ou en dedans—Ça l'air alors du collet, faux-col d'un clérical et c'est loin d'être laid.



87—Quant le papier manque ou qu'on a oublié son

calepin, on peut bien écrire ses notes sur ses poignets de chemise, mais **que votre femme ne vous voie pas faire.**

*
* *

88—Comment on trompe un Commissaire, un Ministre peu futé des travaux publics : Ajoute 40% à ton compte, charge 5 à 10 centins de plus sur les charretiers—je te les ôterai, tu t'en plaindras, il me fera venir, tu tiendras ton bout, moi le mien, tu m'insulteras et fera mine d'ôter ton habit pour me frapper. Le ministre croyant à ma sincérité, te dira qu'il lui faut en passer par le témoignage de ses officiers. Ce soir nous prendrons quelque chose ensemble et partagerons les 40 pour cent.

*
* *

89—Dire la vérité à un homme sans l'insulter : ce beurre là est " inmangeable "—vous faites du bon beurre—jamais vous ne me ferez croire que c'est de votre beurre, c'est du beurre que vous vendez pour un autre.

*
* *

90—L'Hélice du vapeur est trop petite pour son corps : voyez la queue de la baleine en rapport avec sa taille—aussi fait-elle 50 milles à l'heure pendant que le vapeur n'en fait que 25.

91 — Le vendeur peut vous dire, sans mentir, quelquefois, qu'il vous laisse ses effets au prix coûtant ou au-dessous ; et en effet il y a toujours à ajouter son temps dévoué à marchander, acheter ces effets, le coût de les transporter chez lui, les pertes qu'il peut y faire par leur dessèchement, dépérissement, rapetissement par évaporation—puis ses anxiétés, ses inquiétudes valent bien quelque chose.



92 — Faute d'un habit " à queue " pour une soirée, on peut replier endessous ou endedans les pans d'un surtout.



93—Ecrire anonymement à un maire, comme on en a eu un, de s'exempter de **se moucher avec ses doigts.** Il a failli cependant l'oublier lors de la réception de la princesse Louise.



94—Voyez comment une femme tient, comment elle porte son paquet **pour qu'on n'aient pas l'air de la prendre pour une servante.**



95 — C'est rendre service à un homme que de lui dire

tout bas qu'il a **un bouton d'ouvert,** une saleté sur sa chemise, sa moustache.

*
* *

96—Il y a des mots inévitables que l'on rend plus indélicats en cherchant à les éviter, comme lorsque dans les couvents, on fait dire,au lieu de la 17ème lettre de l'alphabet "**lettre indécente.**" Peut-être aussi Dieu ne veut-il point d'une semblable pruderie puisqu'il y a dans les Saints Livres des mots auxquels l'on chercherait en vain des substituts et que dans les "Merry Wives of Windsor" Shakespeare a été impuissant à le faire.

*
* *

97—On ne saurait se soustraire entièrement a une **allusion aux nécessités de notre pauvre économie animale.** Il serait absurde par exemple pour exprimer ce que fait le chien 100 fois par jour, d'employer un mot plus recherché. Cependant la femme en parlant de ses enfants a trouvé des mots singulièrement expressifs sans blesser les oreilles : l'enfant est mouillé—il est sale : expression qui peut toujours laisser croire qu'il s'agit seulement d'une saleté de vêtements, de figure—et l'expression " faire sa toilette, chambre de toilette" a bien sa raison d'être, puisque quand on l'y fait, on élimine du coup tout ce qu'on a de sale.

98—Je chancelle, je trébuche, je tombe enfin sans avoir l'air de m'être fait mal—**ne paraissez pas vous apercevoir de ma gaucherie.**

***

99—Madame est-elle à la maison—Oui monsieur, mais **elle est 'immontrable'** (textuel,) sa maitresse lui ayant dit, s'il vient quelqu'un je ne me montre point, vous savez quoi dire.

***

100—Que de petits mensonges on est appelé à, **forcé de dire,** pour ainsi parler—Peut-être dans ce cas doit-on appeler ça des menteries; et qui sait si ce dernier mot lui-même, n'est pas trop fort; Un individu arrive, il a une faim d'enragé, vous êtes à table—il n'ose vous déranger: merci, j'ai dîné, et il faut le dire pour mettre les gens à leur aise.

***

101—Essence d'unc plus longue prière: "Mon Dieu guidez tous mes sens dans les voies de la droiture," ajoutez, si vous le voulez ou pour être certain que votre invocation telle que formulée, contient bien tout ce que vous voulez dire ou demander ainsi d'un seul trait—: mes pas pour que je n'aille point au mal; mes yeux, ma langue, mon ouïe, mes mains

pour que je ne le voie point, ne le dise point, ne l'entende point, ne le fasse point ; mon esprit, enfin, pour que je n'y pense point.

***

102—Conversez quelquefois avec vos servantes, vos domestiques, consultez-les même sur certains points qu'ils peuvent être censés savoir mieux que vous—vous les empêcherez ainsi de ressentir aussi vivement, l'infériorité, l'humiliant de leur position.

***

103—Il y a en nous deux natures : l'homme " à la journée " n'est plus le même homme qu' " à l'entreprise " comme l'on dit vulgairement. Il en est de même de l'homme de profession qui s'il n'a pas trop d'autres fers au feu, fera durer une expertise, un procès plus longtemps, sous le prétexte, pour l'acquit de sa conscience, de plus mûrement délibérer sur les considérants.

***

104—Se prévaloir du bruit d'une voiture qui passe, feindre une toux, un éternuement **pour dissimuler un** hoquet, un **bruit désagréable, inévitable.**

***

105—Je ne sais trop si **la grandeur de Dieu**

n'est pas plus frappante dans ses infiniments petits— les bactéries, etc.—que dans ses infiniments grands de l'Univers.

***

106—En vacances de Séminaire à St-Joachin—nous disions la prière du soir, **le chapelet** tout **en marchant.** Ce n'est que 20 ans plus tard que l'idée m'en est revenue et que je m'en suis rappelé l'avantage, dans maintes courses ou promenades où, à la brunante il était impossible de trouver quelque chose de plus utile à faire.

***

107—Compensation—Un maire empêche d'élire à la présidence d'un comité qu'il voulait lui-même mener, un certain ex-échevin—pour fiche de consolation il lui donne des bancs à faire pour un certain parc, et son nom est substitué à un autre pour un bout de rue de 300 pieds de long.

***

108—Je ne sais si c'est préjugé de ma part, mais ce me semble que **les hommes d'Etat,** c'est-à-dire, ceux qui savent pour ainsi dire tout, ou peuvent discuter sur tous les sujets importants qui agitent l'humanité, **ont des physionomies plus intelligentes que ceux,** même les plus capables, **qui n'exercent**

ou ne peuvent vous entretenir **que** sur **une spécialité**, comme le serait un Chimiste, Physiciste, Architecte, Ingénieur, Astronome, Artiste—le visage de ces derniers ne reflétant qu'une science pour ainsi dire; pendant que celui du premier revêt les expressions diverses de toutes les connaissances réunies.



109—De tous les animaux, **c'est le serin, peut être dont la voix est** le plus perçant, **la plus forte eu égard à sa grandeur**—plus fort, je crois, proportion gardée, que le rugissement du lion.



110—J'avais 2 boites : l'une de plumes d'acier, l'autre. d'agrafes-papier, et je m'évertuais à trouver un moyen de me rappeler en les voyant, laquelle contenait les plumes, laquelle les agrafes ; lorsque l'idée me vint enfin que les agrafes étant jaunes, la boite qui les contenait l'était aussi—**Après cela, plus de doute.**



111—Il est peut-être **plus difficile à celui qui possède les deux langues** de se rappeler dans laquelle certaines lettres composantes sont doubles ou simples—par exemple " literary " (anglais) fait litté-

raire—symétrique, fait "symmetrical" en anglais et dans une foule d'autres cas de la sorte.



112—La ville me doit plus de $47,000.00 même à mon modeste salaire de $2000.00 pour 7 heures de travail par jour; pendant que l'officier qui à Montréal remplit les mêmes devoirs a $4000.00 et à Toronto $6000.00.—En effet, pendant les 15 premières années de ma gestion, j'ai eu à travailler 10½ heures par jour au lieu de 7, et pendant les 15 autres années, 14 heures par jour au lieu de 7. Il est vrai que j'essaie de m'en consoler avec les paroles de l'évangile "**tu gagneras ta vie à la sueur de ton front,**" mais tout de même, la ville me les doit, et doit en tenir compte à mes enfants.



113—L'on ne se rend pas compte que notre plus grande sympathie pour un enfant torturé ou que l'on fait souffrir, que dans le cas d'un adulte, est due à ce que l'enfant ne peut s'exciter à la haine contre ses bourreaux, et ne le pouvant point, souffre tout à sang froid et horriblement par conséquent; pendant que l'adulte peut (j'excepte le martyr qui meurt pour sa religion) s'exciter et de cette manière devenir moins sensible au mal.

114—Prenez constamment occasion de **l'étude des homonymes** pour créer chez vos enfants de l'émulation à la recherche des mots de même consonnance comme **sain, saint; ceint, seing,** et **cinq** devant une consonne—De même de l'anglais **ewe** une moutonne—**yew** un if—**you** le pronom vous—**hue** teinte—**Hugh** nom propre—**hew** couper—Faites-voir aussi pour la première série, comme le latin distingue et l'épellation du mot et sa prononciation, comme **sanus, sanctus, cinctus, sinus, sygyllum, quinque.** Rien de mieux pour imprimer ces mots dans l'esprit et faire apprendre en peu de temps une foule de termes.



115—Un ex-contremaître des travaux de voirie, arrive comme d'ordinaire tout en sueurs au bureau, s'essuyant le front : "**maudite corporation, 'cré département,** cochonnerie, tant travailler et si peu payé ($800.00)—un officier comme moi ça vaudrait $2000.00—vous savez M. X. que là où je passé, y a pas besoin de passer après moi—tout le monde est content ; est-il possible que...., oh si j'avais une petite place de messager—ma plateforme (la Terrasse Dufferin) est en ordre—mes pontons sont en place, mes slips (les passerelles ou tabliers menant aux pontons) sont posés, mes trottoirs réparés, mes rues grattées, mes

grilles (les puisards) vidées—'cré département, y a ce pauvre T. (son assistant) c'est un bon garçon, mais si c'était pas pour moi, qu'est-ce qu'i' ferait.



116—Le carême est bon pour le corps comme pour l'âme—La nature abonde en cas analogues : les femmes ont un repos tous les mois, un arrêt plus prolongé tous les neuf à dix mois— les marées se reposent de leurs grands efforts par les petites marées—les grandes vagues sont séparées par toute une série de moindres ondulations—les ouragans, les grands vents, les cyclones se reposent de leur destruction périodique par des interrègnes de brises, de vents alizés plus doux et utiles—la lune même n'est pleine que tous les mois—toute végétation se repose annuellement—en un mot tout est intermittent, même les périodes et phénomènes astronomiques.



117—Sur un escalier public flanqué d'étalages comme le serait l'escalier de la rue Champlain à Québec, c'est la municipalité qui, à ses frais enlève la neige. Injustice criante de faire cet ouvrage aux dépens des autres contribuables. C'est une rue comme une autre et c'est à fortiori que les riverains devraient

la tenir désobstruée puisqu'il n'y a guère que ceux qui ont affaire chez eux qui y passent. Quand nos édiles verront-ils le sens commun de cette proposition.



118—Deux époux partis aux framboises s'écartent et ne pouvant retrouver leur demeure se résignent à mourir—L'Evangile dit confessez-vous les uns les autres, dit la femme—Oui dit le mari, mais je veux que ce soit toi qui commence. Voilà le mari sur une souche et la femme de s'accuser, d'une indiscrétion, peut-être de lui avoir une fois ou plus joué le tour. Ma G.... dit-il, **si je ne représentais pas le Bon Dieu, je te fendrais la face.**



119—Sincérité de nos édiles et combien ils ont réellement à cœur la chose publique—En 1866, les déficits annuels du département des travaux étaient de $15,000.00—Un nouveau surintendant vient établir l'équilibre avec un surplus de $3,076.00 durant ses quatre premières années de gestion. Ça ne faisait pas, les représentants municipaux n'avaient plus de prestige, ne pouvaient plus dire à leurs électeurs "c'est moi qui ai fait réparer vos voies." On fait caucus et sous le prétexte que c'était trop de responsabilité pour un seul homme, on revient en 1870 à l'ancien système des

comités. Dans huit ans le déficit total était de $251,-000.00 ou de plus de $30,000.00 par année. Tous les corps représentatifs en font autant.



120.—Ce serait insulter un arpenteur que de lui dire carrément qu'il est soûl. Mieux vaut lui insinuer que ses piquets, ses jalons ont l'air d'une rangée de soldats ivres. C'est moins frappant et ça le même effet.



121—Je prends voiture pour une promenade à mes frais. Chemin faisant mes services professionnels sont requis—je charge alors les frais de transport tout comme si j'eus engagé l'attelage pour me rendre à l'endroit où mes services ont eu leur raison d'être.



122.—Si je profite de la voiture d'un ami pour faire une course professionnelle, ce n'est pas à dire pour cela que je n'en chargerai point le coût, la valeur dans mon compte de déboursés. Pareillement; si une promenade en voiture me met à même de mettre à profit plus tard la connaissance que j'y ai acquise d'un fait professionnellement utile à mon client,

à mes patrons, je fais alors payer et mon temps et la voiture tout comme si j'y étais allé exprès.



123—Etrange tendance en écrivant un mot, pensant à l'avance au mot suivant, de terminer le mot par la première ou une des lettres composantes de l'autre mot, comme dong au lieu de dont par exemple lorsque le mot qui vient après est gond ou second (segond). Je fais une foule de fautes de cette sorte, lorsque je cours ainsi à l'avance après les mots qui viennent ensuite.

*
* *

124—Enseignez à vos enfants la valeur d'un centin—et qu'on n'a rien pour rien en ce monde. Ne leur donnez pas le centin, faites le leur gagner quand ce ne serait qu'à vous céder une croute de pain sur laquelle vous tentez. Faites cueillir les 'mouches à patates' à un centin la petite mesure, tuer les blattes, les escarbots ou autres insectes nuisibles, à tant la douzaine—dans le temps de la mue des chevaux, épiler votre paletot, en enlever les poils à tant le cent, vous aller querir un verre d'eau, une chaise, etc.

*
* *

125—Pour activer chez vos enfants le désir d'apprendre, promettez-leur un centin pour chaque nom ou douzaine de noms de légumes, fruits, arbres, quadrupèdes, oiseaux, poissons, articles d'ameublement, comestibles, vêtements, etc., etc.



126—Les **leçons de mots** ont tout aussi bien leur raison d'être, et peut.être plus même que les leçons de choses. Faites lire tout haut à un enfant à l'école une colonne d'un journal, 'papier-nouvelles' et cent fois vous aurez à l'arrèter sur la prononciation d'un mot, et pour lui demander ou lui en expliquer la signification ; car ce sont des mots pour la plupart qui ne se rencontrent jamais, ni en géographie, ni en littérature, ni en histoire, encore moins dans le catéchisme.



127—Etudiez-vous à **faire dire aux enfants les mots dont une foule de lettres initiales sont les abrégés ;** car il est étonnant que de milliers de choses ils n'apprennent et n'apprendront jamais à l'école ; la maîtresse, le maître les sachant et s'imaginant à tort que les élèves en font autant ; ou ne les sachant point et n'ayant aucun souci d'en chercher la signification pour en faire part aux autres.

128—Il est clair que l'enfant ne saura point la signification de **vaisseau blindé** si le maître ne lui explique point que ce sont des plaques de fer dont on protège les flancs d'un vaisseau pour empêcher qu'en temps de guerre, un boulet de canon ne passe à travers ; et qu'il faut aussi dire à l'élève qu'un **vaisseau à compartiments**, en est un dont l'intérieur est subdivisé par des cloisons en fer pour, dans un cas de feu, en empêcher la propagation ; ou dans un cas de collision avec effraction, empêcher que l'eau qui envahit un compartiment, ne puisse inonder en même temps le vaisseau tout entier.



129—**Le meilleur moyen d'apprendre les mots d'une langue** est de les "catégoriser" classer par familles. Je parle, d'abondance de preuves ; j'ai eu un jeune allemand à mon service, ou plutôt un alsatien sachant le français et l'allemand. A table, je lui disais, voyons Steckel, prenons l'outillage d'abord ; et d'une seule leçon j'apprenais ce que c'est en allemand qu'une assiette, un plat, tasse, sous-coupe, couteau, fourchette, cuiller, huilier, sucrier, théière, etc. Maintenant, disais-je, passons aux comestibles : pain, beurre, sel, sucre, patate, pomme, fromage, lait, huile, moutarde, etc.—puis le nom de chaque meuble de la maison—puis de cha que article de vêtement, puis

de toutes les parties du corps ; tête, cheveux, oreille, nez, œil, yeux, bouche, menton, joue, dents, épaule, bras, tronc, jambe, pied, doigt et autres parties extérieures—puis enfin je passais aux organes intérieures : cœur, foie, poumon, veines, ou estomac, intestins, etc.—enfin, après avoir en même temps appris à compter, à dire les jours de la semaine, les mois de l'annéə et avoir appris la nomenclature des diverses parties de la maison, les choses extérieures : arbre, chien, cheval, chaussée, trottoir, église, voiture, les édifices publics, les degrés de parenté : frère, sœur, oncle, cousin, etc., quelques pronoms comme mien, sien, tien, etc., quelques adjectifs ; j'étais au bout de quinze jours prêt, dans le cas d'un voyage en Allemagne, à me faire comprendre à l'hotel, sur le chemin, au théâtre ou ailleurs.



120—La méthode d'Olendorf pour apprendre une langue **n'a aucunement sa raison d'être.** Il vous met en présence d'une série de chapitres, gradués si vous voulez, mais où vous ne trouvez jamais juxtaposés les mots qui vont ensemble. Dans un chapitre vous trouverez **couteau**, mais son adjoint nécessaire **fourchette** n'y sera pas. Pain, y est mais cherchez où est le mot **beurre.** Vous aurez **laitue** peut être, mais au lieu d'avoir à la main, comme

vous l'avez sur la table, les condiments essentiels d'une salade à vous confectionner : sel, poivre, huile, etc., ce sera dans un autre chapitre qu'il les faudra chercher. Non ; voyez à ce sujet l'article précédent No. 129. Voir aussi, au même effet, De Kastner.



131—Ce n'est pas tant pour faire punir un petit frère, qu'un enfant dira à sa mère ce qu'il a fait, que **pour apprendre,** par la manière dont maman accueillera la plainte, et la punition qui s'en suivra, **le degré de mal qu'il y avait à faire la chose, à dire le mot incriminé.**



132—**Si la valse vous est défendue.** mais que vous n'y ayiez fait ou subi rien de répréhensible — alors accusez vous au moins d'une désobéissance.



133—L. A., respectable citoyen du faubourg, à ce que rapporte le père G., qui était apprenti chez lui dans le temps, passait des heures entières, à la selle, à déclamer d'imaginaires discours à ceux dont il convoitait les votes **pour l'élire au conseil de ville.**

***

134—Chacun a son prix a dit Richelieu, Talleyrand ou un autre (peu importe) : celui qui s'indignera à l'endroit d'une offre de $5, $10 ou $100, deviendrait peut être tout aimable s'il s'agissait de $1000.00 ou $10,000 suivant les circonstances—car dans les grosses transactions, l'on se dit, " avec l'intérêt de $50,-000 à $100,000, on peut vivre avec comfort, et courir le risque, subir l'affront de se faire traiter de vendu.

*
* *

135—Si vous avez oublié votre mouchoir, attendez qu'un passant vienne vous dérober à la vue du public, ou distraire son attention pendant votre projection à droite ou à gauche de ce dont vous avez à vous défaire.

* *
*

136—Si vous avez un mouchoir et voulez le ménager, portez-vous le au nez pour dissimuler l'action, et afin que quiconque croira avoir entendu un bruit étrange, soit sous l'impression en voyant le mouchoir, qu'il s'est mépris et que de fait vous venez de faire la chose d'une manière orthodoxe.

*
* *

137—Dieu a créé la femme pour l'homme. Oui. Mais lui a enjoint en même temps que ce n'est qu'**en mariage seulement.**

138.—Que l'**homme de profession** vaille $3.00 l'heure, l'Ingénieur 5% sur ses travaux, cela n'empêche point que plutôt de ne rien faire, de rester oisif, il travaillera pour vous à un taux réduit ; mais **dans l'absence de conditions conclues à l'avance, il aura plein droit au chiffre ordinaire de ses émoluments.**



139—Si vous voulez que votre ouvrage se fasse à bon marché, faites-le par contrat sur un prix basé sur des soumissions reçues à cet effet ; ou que dans tous les cas, l'**homme à qui vous voulez donner votre ouvrage, soit sous l'impression que vous demandez des prix à d'autres** ou à au moins un autre. Craignant alors la compétition il soumissionnera au plus bas chiffre.



140.—Pour que votre boucher, votre épicier ne vous volent point, faites peser devant vous et même si vous ne prenez pas la chose en note, ayez l'air de le faire, en semblant écrire le poids en votre calepin. Ou dites lui une fois que pour essayer une paire de balances, vérifier une romaine, vous avez trouvé le poids entré au compte correct. Il croira

toujours à la même précaution de votre part et se gardera de vous en imposer.



141—Craignez ceux qui se croient redevables à vous de faveurs reçues. Ils vous promettront de travailler pour ce " que vous voudrez bien leur donner, et de vous attendre tant que vous voudrez." Voici ce que me fit un peintre—un compte de $720.00. Il en retrancha du coup le tiers ou $240.—et me demanda mon billet pour la balance renouvelable dit-il, à volonté. Dans l'intervalle je fais pour lui l'estimé de semblables ouvrages, et de même qualité pour une bâtisse à faire pour un tiers—pour voir combien il me faisait payer le travail fait pour moi, je fais le calcul des verges à une, deux, trois couches, celui du verre au pied, etc., etc., j'y applique les prix de sa soumission pour l'autre bâtisse, et je vois que même après distraction du tiers qu'il m'a ôté, le chiffre que je lui ai payé accuse encore pour lui un profit net de 20 par cent sur mon ouvrage.



142—Une bonne dame à Ottawa, mais de ressources pécuniaires modestes, trouvait moyen en se dépêchant, de faire 13 verres d'une bouteille de

bière. Elle la versait de haut pour la faire écumer et se hâtait de la servir avant que la mousse redescendue ne donnât à croire qu'il y aurait eu place au verre pour une plus ample quantité.



143—Il n'y a pas le mal qu'on pense à prendre du sel avec le bout graisseux d'un couteau, du sucre avec une cuiller que vous venez de tirer de votre thé ; car dans les deux cas, le sel, le sucre ne s'en trouvent compromis d'aucune manière, puisque tout ce qui touche le couteau, la cuiller, s'y attache, y adhère et est enlevé, emporté, l'opération ne pouvant en rien salir ou le sel ou le sucre.



144—Solution d'un des grands problèmes du jour. Pour rendre au Pape son pouvoir temporel, que la chrétienté se cotise pour lui acheter Rome, avec une sortie sur la mer.



145—Tous les jours il y a ci et là **explosions de chaudières à vapeur** avec plus ou moins de fatalités—il y en aura toujours tant qu'on n'aura point donné à la soupape dite " de sureté " un

diamètre suffisant pour que, manquant d'eau, la chaudière devenue rouge, la vapeur qui alors se forme en quantités de plus en plus accentuées, puisse après avoir forcé la soupape, en sortir aussi vite qu'elle se produit.



146—Pour conjurer l'anarchie : moyen supposé de forcer l'humanité à accorder le communisme, faut en vénir à une contribution forcée permettant d'établir une fois pour toutes, sur un lopin de terre où il puisse gagner sa vie, chaque communard, et lui dire de par force de loi : mon ami, c'est à faire ou à crever—choisissez ; car enfin Dieu a dit pour le riche, comme pour le pauvre, " tu gagneras ta vie à la sueur de ton front," et il ne veut point que l'un se vautre dans le luxe, l'autre dans la fange. D'ailleurs, il se fait déjà dans certains pays des contributions, comme celles qui se prélèvent en Angleterre sous les "poor laws" lois ayant trait aux pauvres, et le riche l'admet d'ordinaire lorsqu'avant de mourir il fait cession de ses biens pour des œuvres de charité ; car s'il est aussi difficile pour le riche d'entrer au royaume des cieux que pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille, ce n'est point que la richesse soit elle-même un péché, mais qu'elle a été obtenue par des moyens plus ou moins avouables.

147—Qu'a dit l'avocat Bardoux dans sa défense de Chs. De Lesseps, lors du procès du scandale du Panama—et en présence du juge sur le banc : " Pourquoi ne s'attaque-t-on point aux " Rouvier et autres grands coupables—c'est que l'on " craint l'influence des grands, des riches, de ceux " qui ont l'autorité en main. On se rappelle que " Lafontaine a dit : amenez devant un juge un riche, " un misérable, c'est le riche toujours qui aura gain de " cause." Il n'eut pu dire cela comme venant de lui même, sans être de suite puni pour 'mépris de cour,' mais comme il ne faisait que citer les paroles d'un autre, fallait bien que la cour en prit son parti, avalât la vérité.

* * *

148—Inutile de défendre le théâtre et inconsidéré—c'est au Séminaire même que j'ai appris à l'aimer—Que ceux qui y pêchent s'en accusent. Il y a cinquante ans que j'y vais et je n'en ai jamais rapporté autre chose que le sentiment du mal puni et de la vertu récompensée. Il a toujours existé et a sa raison d'être ; il existera toujours.



149—N'écoutez point les abolitionistes. C'est une absurdité de vouloir empêcher qu'un homme boive parce qu'un autre ne peut le faire sans se saouler.

150—Le nu, le naturel, l'œuvre de Dieu, au Luxembourg, à Versailles, au Louvre, aux Tuilleries, au Vatican.— A Québec on avait autour de la statuette (fontaine) de la Place d'Armes, des nymphes,—quelques uns de nos vertueux citoyens qui ne peuvent voir un sein sans que ce soit pour eux une occasion de péché, s'en sont émus, et le chef de police d'alors, qui de son côté trouvait le climat trop froid pour une semblable exposition, en décréta la suppression. L'art a du céder à la stupidité pendant qu'à St Pierre de Rome les anges qui en soutiennent les bénitiers sont là tels que Dieu les a faits.



151—A Metgermette il y a un individu dont tous les **prétérits** sont invariablement **en i**—Un jour me dit-il, je vis un lièvre, je le suivis, le visis, le tiris, l'attrapis, le tuis, l'écorchis, le cuis et le mangis. Chez d'autres les **prétérits** sont **en a.** C'est à l'occasion d'un procès ayant trait à un incendie, où le chef de la brigade du feu d'alors racontant comment les choses s'étaient passées, fit part à l'assistance qui s'en tord encore les flancs rien qu'à y penser, que "Madame B me réveilla, je me leva, je m'abilla et je sorta."



152—Le malhonnête qui veut faire ban-

queroute, s'y prend d'avance. Il se bâtit, transporte la maison à sa femme, déclare son inhabileté à payer ses créanciers, compose et paye 10 centins dans la piastre ; ou encore, il dote sa femme en se mariant de $30,000.00, lui en paye $20,000.00 au lieu d'employer ses recettes à solder sa marchandise ; puis lorsque au moment de la banqueroute, on l'accuse d'extravagance " Comment dit-il, je dois encore $10,000 à ma femme."

***

153—Les journaux, papiers-nouvelles devraient avoir une échelle d'épithètes appropriées à la gravité des faits qu'ils racontent, et pour servir d'en-têtes aux articles qui y ont trait. Au lieu d'employer à tort et à travers les mots **horrible, terrible** où ils devraient écrire **pénible —épouvantable, affreux** au lieu de **triste, regrettable,** etc. En effet il y a assez de différence entre se faire écraser un doigt, couper une jambe, flamber la cervelle—se faire sauter par la poudre, la vapeur—être foudroyé, brûlé vif ; entre un seul individu qui perd la vie et la destruction d'une famille entière, ou de tout un auditoire d'église, de théâtre—de tout un village par une inondation ou un tremblement de terre, pour motiver une en-tête qui laisse déviner à peu près jusqu'à quel point le lecteur va en être affecté. Voir le No. 154.

154—Deux hommes, par exemple, **se battent :** si l'un tue l'autre, il n'y a rien là que de très ordinaire, et on ne saurait rien y trouver qui provoque la pitié, l'indignation ; qui fasse bouillir le sang de haine ou de vengeance contre celui qui a causé la mort de l'autre ; parce que **sous l'excitation d'une querelle** on ne sent, ne souffre plus rien, et c'est ce que l'on oublie trop facilement. Mais quand c'est un enfant incapable de s'exciter pour dissimuler son mal, comme dans le cas de l'enfant-boucher aux Etats-Unis " the butcher boy " qui prenait plaisir à torturer des enfants plus jeunes et moins forts que lui ; ah ! c'est alors, si vous voulez, que l'on doit écrire **horrible** ou un mot plus suggestif encore s'il en existe, car quelque affreux que soit un accident qui a fait périr tout un peuple, chacun n'a souffert davantage, par le fait que d'autres ont souffert avec lui ; de sorte que la mort de 1000, 10,000, 100,000 individus par une inondation par exemple est certainement moins horrible que celle d'un seul enfant torturé, d'un seul martyr souffrant de sang froid un supplice.

*
* *

155—L'on trouve crue dans " La Mascote " l'expression " **non tu n'auras pas ma fleur d'oranger** " pendant que tout l'équivoque se conjurerait si elle portait à son corsage un bouquet de ces fleurs.

Ce n'est pas pis cependant, ni aussi cru, que de dire en pleine église : ....ne désireras qu'en mariage seulement.



156—Scène délicieuse de la Mascote—La, la, la—tra, la la, la, la—la, la, la—tra, la, la, la, la—la, la, la—tra, la, la, la, la—la, la, la, la, ou le dernier "la" est un baisé—ce qui veut dire : nous nous aimons, mais il faut attendre la bénédiction nuptiale.



157—Rien ne ferait mieux comprendre la **valeur de la fraction d'un sou, d'un centin, d'un centime même** (un cinquième de sou) qu'une épingle, une allumette, un clou, une broquette, une plume d'acier, une enveloppe, un marbre à jouer. Si on en était à sa dernière allumette, la donnerait-on pour un sou, c'est-à-dire pour mille fois sa valeur, puis que au gros ça ne se vend que 10 sous les cent paquets de 100 chaque. La donnerait-on, pour $10.00, dans un cas de vie ou de mort, comme celui qui au sein des catacombes avait perdu son fil, et vu éteindre sa lumière ; et pourtant ce serait un million de fois sa valeur.



158—Avant de descendre dans une cave,

un puits, entrer dans un souterrain, y envoyer tout d'abord une lumière, une bougie ou lampe allumée, un bourrelet de ripes ou de papier (une simple ripe, un simple chiffon de papier s'éteindrait trop vite pour permettre de juger). Si la lumière, le feu s'éteint ou même s'affaiblit, diminue, a l'air de vouloir s'éteindre ; il y a acide carbonique dans l'atmosphère de la cavité, et il faut la ventiler, en chasser l'air par l'eau avant d'y risquer sa vie, la mort par l'asphyxie.



159—Pour estimer la fraction d'un pouce à un millième près : prenez un livre à papier mince et vous y êtes de suite—Pour la fraction d'**une seconde,** prenez encore votre livre et feuilletez le entre le doigt et le pouce (l'index). Si le livre a 1000 feuilles et que vous vous les fassiez passer sous le pouce dans une seconde, vous aurez apprécié cette fraction de votre unité de temps—si vous le faites dans la dixième partie d'une seconde, ça en sera la 10 millième partie que vous aurez ainsi rendue appréciable.



160—Pourquoi une mouche au plafond n'en tombe point. C'est que son pied est terminé par une membrane pouvant s'y poser à plat, puis, lorsque la mouche tire la jambe, devenir une cavité, où

la pression atmosphérique réagissant contre le vide qui s'y trouve, y retient la mouche à volonté de cette dernière.

***

161—Il y a tant de choses dont il faut se charger la mémoire pour un calcul mental expéditif, qu'on peut être bien aise d'une suggestion qui pour toute une série de ces calculs jusqu'à un chiffre indéfini, en fasse reposer l'appréciation sur une simple unité. Soit par exemple que l'on ait à **supputer le poids d'un pied linéaire d'une barre de fer ronde, carrée, rectangulaire de dimensions quelconques**—voici un moyen qui m'a bien réussi, et par lequel j'arrivais d'ordinaire plus vite qu'en cherchant le résultat tout fait dans un livre. Je me suis dit: **le pied cube de fer pèse 480** lbs., donc une tranche d'un pouce d'épaisseur ou d'un douzième est de 40 lbs.—Donc encore une même tranche d'un pied carré pèsera, s'il a $\frac{1}{2}$ pouce, 20 lbs.; $\frac{1}{4}$ de pouce—10 lbs, $\frac{1}{8}$ "—5 lbs., $\frac{1}{16}$—$2\frac{1}{2}$ lbs., $\frac{1}{32}$—$1\frac{1}{4}$ lbs., et ainsi de suite. Alors il n'y a qu'à voir quelle fraction de la largeur a, d'un pied, celle de la barre à estimer, pour arriver de suite à son poids.

***

162—Pour la fonte de fer, déduisez un

quinzième ou ôter 5% à 7% sur le poids du fer. Pour le plomb ajoutez 50% ou la moitié au poids du fer. **Pour du fer rond** prenez la moitié de celui du carré, puis le quart et un septième de ce quart.



163—Le plus affreux mot qu'ait emprunté jusqu'à présent, le français de l'anglais est **le mot "interviewé"** (avoir une entrevue avec quelqu'un, le voir, lui poser des questions, rédiger ses réponses). Il semblerait suffisant pourtant de dire—un tel a été vu par un tel à tel sujet; mais il est vrai de dire que c'est substituer tout une phrase à un seul mot, et que la tendance s'accentue de tout dire, écrire surtout, en aussi peu de mots que possible. Mais attendons, peut-être trouvera-t-on un jour un mot acceptable.



164—Pourquoi ces couleurs voyantes dont on affuble la personne du Sauveur au jardin des Oliviers, où il est à prier, à faire pénitence pour les faibles du genre humain. Où nos artistes, nos peintres prennent-ils le motivé de ce bleu, cette écarlate. La prière, la pénitence portent aux couleurs sombres, et c'est de ces couleurs que chez nos frères séparés, on habille le Sauveur du monde. Je comprends

que le Sauveur après la condamnation de pilate ait porté jusqu'au calvaire le manteau écarlate dont l'affublaient les Juifs en signe de dérision, de moquerie, et jusqu'à ce qu'on le lui eut arraché du corps. D'ailleurs si au jardin des oliviers, le Christ était déjà vêtu de rouge, pourquoi lui aurait-on mis un autre vêtement de même couleur. Marie Corelli dans son "Barabbas" habille le Sauveur en blanc dans sa scène du Calvaire.



165—Je favorise le "Lynch law" quand on est sur de son homme. L'homme qui vient de commettre un crime est encore dans un état d'excitation et dans cet état souffre moins de la punition qu'on lui inflige. D'ailleurs les délais d'un procès sont toujours cause d'une intervention sentimentale qui n'a point sa raison d'être et qui met en danger la certitude que justice se fasse. On n'a que trop vu de ce sentimentalisme de la part de femmes qui ont écrit à des scélérats de la pire espèse, meurtriers, leur envoyant même des bouquets de fleurs.



166—Point de commisération pour qui perd sa vie au combat ; mais les martyrs de la religion **devaient horriblement souffrir, si Dieu ne leur venait en aide,** leur profession de foi ne leur

permettant point de s'exciter à la haine, de se passionner de rage contre leurs persécuteurs, leurs bourreaux.



167—Quand on a appétit, on est porté à avaler tout rond, ou sans mâcher, pour combler de suite le gouffre de l'estomac ; mais lorsqu'on a peu de viande, on peut tout de même en jouir, la savourer comme si on en avait dix fois plus, en n'en prenant que grand comme une noisette à la fois, et en la mâchant longtemps, ce qui la retenant au palais nous en laisse le goût prolongé, et fait le même effet sous le rapport de la satisfaction gastronomique que si l'on en avait ingurgité une plus forte quantité sans se donner le temps d'y goûter.



168—N'est-ce pas plutot la crainte que l'amour de Dieu qui nous porte à la dévotion, à aller à l'église: " Eh bien, mon enfant lui dit sa mère en sortant de l'église, maintenant que tu as entendu le service, quelle est la partie que tu aimes le mieux—cette partie-ci, maman (la partie où on s'en va). Mais beaucoup y vont pour voir et être vus ; pour y rencontrer, allant et venant des amis et faire la jasette ; pour le plaisir, le besoin de sortir, faire une

marche, une promenade, se délasser; souvent dans l'espoir d'un bon sermon, d'un prône instructif, intéressant, d'avis utiles ; de sorte qu'à tout considérer, si les raisons qui nous engagent à y aller, ne sont pas absolument orthodoxes ou purement dévotieuses, elles n'en sont pas moins d'ordinaire assez méritoires.



169—Les ministres de religion, quelques-uns d'entre eux au moins ne pratiquent pas ce qu'ils prêchent. En effet les jalousies, médisances, calomnies, le mauvais vouloir entre institutions cléricales diverses, collèges, couvents, asiles, etc., ou entre internés d'une même institution sont souvent de beaucoup plus intenses, plus acerbes, **plus accentuées qu'entre laïques.**



170—L'Eglise se donne toujours l'air de ne jamais céder à l'Etat, le curé à ses paroissiens, l'évêque à ses diocésains : Qu'il s'agisse par exemple du renvoi d'un curé. La décision peut être s'en fera de suite, mais on ne s'exécutera que 6 à 12 mois plus tard pour qu'on puisse dire : " peut-être n'est-ce pas parce qu'on là demandé, mais pour une raison intervenue depuis."

* * *

171—Les cléricaux veulent que ce soit ou "l'Eglise et l'Etat" ou "l'Etat dans l'Eglise"—jamais le contraire. Un des moyens de s'affirmer à l'air d'être celui de faire faire par un laïque ou une personne vêtue en laïque, le service de valet ou de domestique, comme celui de porter sur un tabouret les souliers ou pantoufles de l'Evêque, l'oreiller sur lequel il doit s'agenouiller, et en l'absence d'un séculier pour faire ce service, on habillerait un clérical en civilien pour avoir l'air de faire servir l'Eglise par l'Etat. Rien en cela de répréhensible cependant : **ce n'est que de la diplomatie ecclésiastique.**



172—Moyen de faire taire quelqu'un qui vous en veut : renchérissez sur ce qu'il dit ou écrit de vous. Le journaliste C. accusait M. E. de passer ses veillées à brûler le gaz de la Corporation à donner des cours à ses élèves. C'était faux, jamais il ne leur avait donné de leçons ailleurs que chez lui—mais il s'est gardé de le nier, car qui s'excuse s'accuse—Au contraire M. E. de lui répondre par la presse. "Oui c'est vrai, je le fais et ai l'intention de continuer de le faire." Ça le ferme net.



173—C. était accusé, l'on s'en rappelle, d'avoir

enlevé, à son profit, d'une bâtisse où le gouvernement les avait fait poser pour lui servir durant l'occupation de l'édifice, des **manteaux de cheminées en marbre**, des **rideaux de damas.** Un jour il accuse sur son journal M. E. de permettre à un sous inspecteur de voirie de vendre à son profit les cendres, les fumiers, les bouteilles vides d'encre. M. E. lui répondit, par la voie de la presse, que si lui C. (pardon : l'Hon. M. C.) n'avait jamais rien vendu de plus profitable que cela, il ne serait pas aussi riche qu'il l'était dans le temps, ajoutant pour faire saisir ce à quoi il faisait allusion : " Je ne m'accoude point à vos manteaux de cheminées pour me donner la force de vous le dire—je ne m'en cache pas davantage derrière vos rideaux—Je n'ai pas besoin non plus, lui dis-je, quand je veux réussir à quelque chose, de me faire mordre les oreilles—ceci était pour lui rappeler un tête à tête derrière une cloisson où, elle de lui dire : mon dieu depuis une demie-heure que vous êtes là, allez vous finir, et lui de répondre — " mors-moi les oreilles."



171—Il est toujours facile de tromper les gens de bonne foi, en leur faisant payer le haut prix, comme le fait le marchand qui commence à coter ses effets audessus du pair pour leur faire subir ensuite un rabais simulé de 20 à 40 pour cent.

175.—Rendu à Paris, j'ai cru que je n'en démordrais point de mon café le matin, thé le soir—mais au bout de huit jours j'étais tellement fait au vin en mangeant ; que revenu en Amérique j'ai eu à me faire effort pour m'en déshabituer—Les Français ont raison : le vin au repas, le café au lait avec un gateau, le café noir avec un pousse café après le repas, la bière en fumant—rien de sucré avec la viande. C'est aussi le témoignage de Artemus Ward, dans sa revue de ce que dit Bourget des améripicains, Si dit-il, nous persistons pour un breuvage que personne n'aime que nous, on n'aura pas été un mois en Europe sans en perdre le goût ; et on n'a pas remis le pied sur le sol natal, en hiver ou été, qu'on en reprend de suite l'habitude.

*
* *

176—Pleurer comme rire est bon pour les poumons—J'ai l'habitude de dire " laisse-le donc pleurer, ça lui fait du bien—mais ma femme n'est pas de cet avis :" Sans-cœur qu'elle me dit, laisser pleurer un enfant comme çà.

*
* *

177—J'écris, je calcule, je travaille au milieu du bruit le plus épouvantable **pourvu que ce soit un bruit irrégulier,** comme quand les enfants font le

plus beau vacarme ; tandis que le plus léger bruit d'une nature régulière me désarme : comme quand quelqu'un siffle ou turlute un air, fait jouer ses doigts sur la table ou le bout de sa canne sur le plancher; pis encore quand on fait le petit bruit du froissement des feuilles d'un livre entre le pouce (l'index) et le doigt.



178—Plutôt que ne rien dire quand on achète à crédit, mieux vaut laisser croire que ce n'est pas de sitôt que l'on payera. .**Rien ne contarie autant que de se faire remettre quand on s'attend à un paiement immédiat** ; lorsque, au contraire, le créancier vous attendra un an, deux ans même plutôt que de ne pas vous vendre, pourvu que vous lui fassiez savoir avant l'achat que vous ne sauriez le faire au comptant.



179—Avant se rogner les ongles, se laver les mains, les pieds : ceci amollit la substance de l'ongle et fait qu'on le coupe sans en partir des éclats qui en défigurent la silhouette. Avant se raser, se laver le visage au savon, se savonner les mains et s'en frotter le visage. Une ceinture ou courroie de corps en cuir vaut mieux que tout autre chose pour affiler le razoir, car on y passe la lame à longs traits.

180—J'ai fait faire une blouse, elle était trop courte. **Pour se donner l'air d'en avoir fait une autre,** le tailleur me la renvoie au bout de huit jours et me fait dire qu'il viendra me l'essayer—Je savais qu'il ne reviendrait point, mais le dire était pour lui un moyen de me laisser croire qu'en effet il en avait fait une autre.

***

181—J'avais 60 ans lorsque, **à l'occasion d'une crampe au mollet,** je m'avise de me ramener, retrousser l'avant-pied vers l'avant-jambe. La crampe de cesser aussitôt et c'est depuis lors, un remède qui ne m'a jamais failli, mais sauf à persister tant que dure le mal. Une vieille dame me disait entourer sa jambe d'une courroie, une corde.

***

182—Le plus mortifiant pour un homme qui parle ou écrit contre vous, est de **ne jamais y faire allusion,** jamais lui répondre ; en un mot avoir l'air de n'en faire aucun cas, car le mépris du silence est le plus dur à digérer. Un autre moyen est, tout en feignant de l'ignorer, de faire du bon à votre homme. Il en devient humilié, jaloux de votre force de caractère tout en vous haissant à cause d'une vertu qu'il ne possède point.

183—Incongruité des choses humaines : Pendant que l'Ingénieur des ponts et chaussées de Québec subissait une enquête pour avoir osé écrire dans les journaux contre le loyer exorbitant qu'il s'agissait de payer aux propriétaires, locataires du quai Napoléon pour droit de voie au quai Champlain, les citoyens par centaines le félicitaient sur la voie publique de son attitude indépendante à l'endroit des intérêts du peuple.



184—Le gérant de l'Aqueduc et l'Ingénieur, le mieux en moyen d'en juger, avaient conclu, (sur demande par le comité de l'aqueduc d'un rapport à ce sujet) sur le prix à payer pour droit de voie (déjà payé une première fois en 1853 mais non enregistré) au tuyau d'eau sur une lisière de terrain à St Sauveur. Leur évaluation était de quatre fois par pied le prix moyen de la propriété entière avec les bâtisses dessus. Le demandeur, électeur "*influent*" non satisfait, réussit à faire envoyer au conseil une recommandation de lui payer $1500.00. La corporation refusant de se rendre a l'évidence, l'individu poursuivit la ville et au lieu de $1500.00 ou même des $200.00 recommandé par les ingénieurs, eut gain de cause pour $60.00 et les frais. Nominalement la corporation avait perdu le procès, comdamnée qu'elle l'était à en payer les frais. Puis

les amis du demandeur de dissimuler leur déconfiture sous cette assertion « La Corporation a perdu son procès," **les sincères qu'ils étaient,** comme si et sachant fort bien que payer $60.00 de capital et $200.00 de frais, valait mieux que payer $1500.00 de capital avec ou sans les mêmes frais.



185—De même que la mouche qui pique l'écorce du chêne, détermine en cet endroit une concentration de tanin, attiré des parties voisines pour y former la « noix (dite) de galle " ; de même la simple piqure ou attouchement d'une mouche domestique, motive autour du point atteint, une centralisation électrique, physique, chimique ou autre, produisant une démangeaison qui vous fait invariablement porter la main à l'endroit attaqué, pour frotter, frictionner l'emplacement du mal et le faire cesser en le décentralisant, en le forçant à s'étendre par diffusion sur un espace de plus grand rayon ; comme quand on noie une goutte d'alcohol dans un verre d'eau. **Voilà un exemple du massage de nos jours.**



186—Je donne à ma sœur un léger soufflet, et pour valeur reçue. Elle exagère à son père l'affront que je lui fais. Le père muni d'une forte corde à plusieurs

replis m'en chatouille le dos. Le feras-tu encore qu'il me dit ? et moi conscient de mon innocence, de répondre carrément " oui "—seconde batterie, même question, même réponse—troisième assault du père sur son fils endurci, récalcitrant ; il (le père) fesse plus fort que jamais, et s'essoufle, pendant que, les bras croisés, je ne bronche pas. De guerre lasse, mon père, en désespoir de cause, abandonne la partie, s'en retourne en souriant et se disant, je parie, " **Ça c'est un brick.**" Il m'aurait taillé à coup de couteau qu'il ne m'aurait arraché une larme ; tant il est vrai de dire que quant on est excité ou dans le droit on ne sent rien.

***

187—Ne pas être assez confidentiel (comme je disait de E à un ami, le premier ministre d'alors), voulait dire " ne pas empêcher le contracteur de voler le gouvernement, le pays, pour lui permettre de s'enrichir, afin de souscrire largement au retour de ces messieurs au pouvoir ; et le grand péché de M. E. celui qui lui a vallu sa feuille de route lorsqu'en 1863 il était préposé à la construction des édifices publics à Ottawa, est celui, lui un simple employé, d'avoir écrit au ministre des travaux publics de l'époque " aucun homme, aucun gouvernement, ne peut sanctionner de semblables prix, sans être voué à l'exécration du pays " (textuel).

188—Il y avait de quoi (187) Dessaules le fit comprendre plus tard dans son attaque sur Cauchon à l'endroit de "La tour centrale" J'avais toujours compris et admis qu'avec les contracteurs du gouvernement il fallait être libéral et pour cause—50 pour cent, cent pour cent de plus eut été peut-être pardonnable; mais quand on demandait mille pour cent, c'était trop fort. Mon Dieu que le pauvre peuple est pillé par ses gouvernants. Je n'exagère point: quand il s'est agi des tranchées pour les conduits souterrains de ventilation, on a payé (avant moi) $5.00 la verge pour extraire un roc qui l'eut été suffisamment à $1.00 dans des excavations aussi larges, et qui l'aurait été même à zéro, puisque c'est ce même roc qui servait à faire la maçonnerie des conduits, que l'on payait à plus de cinq fois la valeur de la toise.



189—Les édifices publics à Ottawa—ceux du gouvernement—étaient payés, pour ce qui est de la brique (item de plus de 7 millions de briques) à raison de 20 brique le pied cube—C'était déjà 10% de trop, puisque 51 mesurages faits à autant d'endroits différents ne donnaient en moyenne que 17½ briques au pied. Eh bien, messieurs les contracteurs voulaient en avoir 22 au pied. Est-il étonnant alors qu'ils en étaient

arrivés d'un seul trait à $260,000.00 d'extras, composés d'items comme " ferrures de toiture à 12½ centins la livre au lieu de 2½ c. (valeur réelle avec 20% de profit,) croisées d'hiver à $1.25 le pied carré pendant qu'on s offrait de les faire à Québec, à Montréal à 10 cts. le pied (**13 fois la valeur**). Enlèvement des cintres des conduits à air à 75 c. et à $1.12½ le pied lin. dont le coût réel avait été de 5 centins le pied lin.



190—Scène instructive entre le contracteur en chef des Bâtisses départementales à Ottawa et un architecte de Québec, préposé à ces travaux.—Il s'agit de l'enlèvement des cintres des conduits ventilateurs souterrains. Le premier mendiant d'Ottawa eut été content de le faire pour le bois dans ces milliers de pieds lin. de cintrage. M. B. leur demande un prix, avec le résultat ci haut (No. 189) de 75 centins le pied pour les cintres plats ou à segment, $1.12½ pour les demi-circulaires—largeur de 2 à 3 pieds—J'avais estimé à $200.00 leur enlèvement total. Impossible, sans insulter un homme, lui offrir la dime de ce qu'il demande. Nous concluons, les trois architectes en charge MM. Page, Ing., Fuller et l'auteur, d'ordonner à ces messieurs de procéder à faire cet ouvrage " à la journée." Le contracteur susdit

arrive en fureur à mon bureau—M. B. dit-il en frappant sur la table pour accentuer ses paroles, " faire cet ouvrage à la journée, ça n'a pas de bon sens, ça va prendre plus d'un an—Mais monsieur, en face du prix exorbitant de votre soumission, nous y sommes forcés. Le gouvernement, reprend M. H. sait que nous dépensons de l'argent dans les élections, le gouvernement ne nous demande pas qu'on travaille pour rien, " The government does n't want any cheese paring " ; certainly not M. H.; but **when the rind is thicker than the cheese,** such paring becomes necessary." Pour couper court ; ces messieurs firent l'ouvrage tel que voulu et—le tout se monta à $222.00 pendant qu'aux prix demandés ça se montait à $2,600.00 et remarquez qu'à ce chiffre même de $222.00, les contracteurs empochaient encore plus de 200% de profit, puisque ils y employèrent trois gamins à 50 centins par jour (justement ce qu'il fallait pour de semblables conduits de 2 à 3 pieds de hauteur) pendant qu'ils recevaient de nous pour un charpentier à $2.00 par jour et deux journaliers à $1.00 plus 20% de profit $4.80 où ils ne payaient que $1.50. C'est instructif n'est-ce pas ; et il en est ainsi de tous les gouvernements : bleus, rouges, cailles ; mais pas toujours, espérons le, sur une semblable échelle.



191—Cynisme d'un journaliste interpellé

par un tiers au sujet de ce qu'il écrivait pour faire éliminer un homme d'une position où il était de l'intérêt du pays de le maintenir, mais contre les intérêts des contracteurs : Pourquoi C., écrivez vous contre B. et lui de répondre "je ne crois pas un seul mot de ce que j'écris contre B., mais je suis **forcé** de le faire, c'est mon métier de journaliste du parti qui me l'impose, et d'ailleurs je suis payé pour le faire, c'est comme çà que je gagne ma vie. En effet il recevait $10,000.00 pour le faire, afin qu'on m'éliminât pour que je ne fus pas entendu comme témoin dans l'arbitrage qui allait avoir lieu sur les $260,000.00 d'extras alors pendants ; car B. parti, les contracteurs avaient champ libre, son associé à Ottawa, excellent architecte, mais ne connaissant rien à la valeur des ouvrages.



192—Il n'y a pas que les gouvernements qui soient passibles d'extravagance, de dépenser mal à propos l'argent du peuple, en payant de forts subsides pour se faire réélire—**les municipalités en font autant.** Il s'agissait d'un droit de voie, continuation d'un prolongement de rue qui avait coûté, dans la partie la plus commerciale de la ville, là où les terrains étaient de la plus grande valeur, $2.50 le pied carré y compris les bâtisses dessus construites. L'Ingénieur avait fixé à $500 le loyer annuel maximum à payer—on

fait rapport pour $1250.00, ne voyant pas que les futurs experts ou arbitres de la valeur du terrain n'auraient rien de plus pressé à faire qu'à capitaliser à 5 % et dire, c'est le chiffre même établi par la ville, soit $10.14 le pied contre $2.50 et en un endroit où il n'y avait pas de bâtisses pour accentuer la valeur du terrain. Voilà ce que sous le système représentatif, ça coûte au peuple pour se faire gouverner par des hommes de son choix.

*
* *

193—Dans une enquête ou les accusateurs sont les juges, la vérité n'est pas longtemps à percer. Un ingénieur de ponts et chaussées en a subi une de la sorte où il avait par la voie de la presse mis le peuple à même d'apprécier la situation. Il aurait pu répondre, il est vrai "je suis l'auteur de cet écrit, ce n'est pas cependant en qualité d'ingénieur de la ville que je l'ai fait, mais comme citoyen et contribuable j'avais le droit de le faire, et l'on n'a rien à y voir en ma capacité officielle. Il a préféré pour empêtrer ses ennemis laisser procéder l'enquête. Aussi, l'assistance, par la persistance de certains à le trouver coupable d'une accusation de « boodlage » ne mit-elle pas de temps à en apercevoir le motif et les enquêteurs ayant honte de leur sale

besogne, abandonnèrent la partie, quand pour tout le monde il était évident que l'ingénieur avait eu raison.



194—Pour arrêter, retarder l'incarnation des ongles des doigts du pied (orteils) laisser tremper pendant une heure les pieds à l'eau chaude— Lire pendant cet intervalle pour ne pas trouver le temps long—Attaquez l'ongle pardessus avec un canif, réduisez le d'épaisseur pour arrêter la croissance; puis avec l'ongle du doigt, retroussez la partie incarnée de l'ongle de l'orteil et vous finirez par l'éliminer.



195—Idée de la grosseur du soleil : la lune est à 240,000 milles (80,000 lieues) de la terre—le diamètre du soleil est de 830,000 milles. Supposez le centre du soleil fixé au centre de la terre—alors non seulement sa paroi extérieure, sa surface atteindrait la lune, mais elle la dépasserait d'autant, et s'étendrait à 200,000 milles au-delà de la lune. D'ailleurs le soleil est de 1,400,000 fois plus grand que la terre et 1000 fois plus grand que toutes les planètes mises ensemble.



196—Un mille marin, nautique ou géo-

graphique, ou ce que l'on appelle **un nœud** est une minute d'espace ou la 60ème partie d'un degré — Or il y a 360° (degrés) dans la circonférence—donc multipliant par 60 on a 21,600 milles nautiques dans la circonférence de la terre. Les milles sont en moyenne de 6076 pieds (le mille ordinaire est de 5,280). Je dis, en moyenne, car la terre est de 29 milles plus petite ou de moindre diamètre aux pôles qu'à l'équateur. Donc une seconde d'arc (60ème partie d'une minute) est de 100 pieds à peu près ; donc une différence ou erreur d'une seconde en latitude ou en longitude d'un lieu sur la surface de la terre, le déplace de 100 pieds sur la carte géographique.



197—Nombre de minutes dans 24 heures—1440 puisque 24 fois (nombre d'heures dans une journée) 60 minutes par heure donne 1440. Puis le **nombre de secondes dans 24 heures** est de 86,400 ; car 1440 minutes multipliées par 60 secondes par minute donne ce chiffre.



198—La vitesse des vapeurs océaniques atteint aujourd'hui 22 nœuds à l'heure, (près de 26 milles ordinaires) soit 37 pieds par seconde ou 2223 pieds par minute—Deux vaisseaux venant à la rencon-

tre l'un de l'autre s'approchent donc avec une vitesse de 74 pieds par seconde ou de 4456 pieds par minute —près de 4 cinquièmes de mille—Cette vitesse s'accroit toujours et les vapeurs franchiront bientôt l'espace à raison de ½ mille à la minute, ce qui donnera une vitesse de rencontre de un mille par minute; **voir donc la précaution à prendre sous une semblable vitesse pour éviter les collisions en mer.**

***

199—Les portes des compartiments, ou cloisons de séparation en sections, d'un vaisseau océanique, au lieu d'être à niveau de fond de cale ; ce qui ne donne pas le temps de les fermer, lors d'une irruption d'eau dans un cas de collision ; devraient être à plusieurs pieds plus haut, avec degrés de chaque côté pour en racheter la différence de niveau. Ce serait sans doute un inconvénient d'avoir à monter et descendre ainsi pour passer d'un compartiment à l'antre, sauf une passerelle à jour au niveau voulu ; mais tout avantage est accompagné d'un désavantage et d'ailleurs **le jeu en vaut la chandelle.**

***

200—Quand le potage (la soupe) vient sur la table, **demandez tout bas au garçon s'il y en a encore, afin que chacun en ait.** Ce pauvre L.

a été bien contrarié un soir chez G. qu'il lui en manquat 3 assiettées pour faire le tour, et vu surtout que ce qu'il avait servi de trop eut abondamment comblé la lacune. Il est de même difficile de trouver de quoi pour 20 à 40 personnes sur une dinde—suivant son poids—mais la chose peut se faire en y faisant attention. Je l'ai fait au château R. tout en me réservant la mitre, les sot-l'y-laisses, et les rognons pour me récompenser de mon adresse, me dédommager de mon inquiétude.



201—Peler une pomme, un fruit non cuit, çà se comprend, mais d'une pomme cuite, d'une volaille, la pelure, la peau est la partie la plus déli cate. A plus forte raison donc faudrait-il déjeter la peau d'une patte de cochon, d'une tête de veau, d'un éperlan, d'un maquereau. Ce serait à ne pas y croire, car la partie de l'animal la plus sensitive au toucher l'est de même au palais.



202—A la campagne il est rare qu'on entende parler d'une assiette chaude au dîner, d'une soupe qui soit quasi bouillante comme elle doit l'être, d'une tasse de thé qui ne soit pas absolument tiède—Faut prévenir cela en en faisant venir

l'apropos—alors de dire : ce que j'adore c'est une assiette qui ne fait pas figer la sauce, du thé bouiliant, un potage sortant du poële.



203—Je passe à tort pour une "bonne fourchette." C'est que malgré que je ne touche ni à la "fale" (l'estomac), ni aux ailes, ni aux cuisses d'une volaille, j'entasse sur mon assiette les os de la carcasse que je m'amuse à dépouiller—alors on a l'air d'avoir tout mangé. J'en fais autant pour les cotelettes dont je donne aux enfants les parties charnues pour ne me réserver que les os. **Ça me fait trouver le temps moins long.**

***

204—On ne joue aux poisson-d'avril qu'avec ses égaux, car un supérieur ne le tolèrerait point et un inférieur craindrait de vous en faire autant—et encore faut-il que ce ne soit rien de désagréable, pour ne pas être blessant.

***

205—Un ancien hôtelier du Victoria, à Ottawa, (1863) nous servait souvent du pseudo-steak fait de tranches de "roast beef" froid, prise dans les parties peu cuites—C'était le cas de dire avec Boileau dans

son " Lutrin " **un dîner réchauffé ne valut jamais rien.**

*
* *

206—De deux personnes, assez souvent, **chacune croit** ou s'imagine **que l'autre ne la regarde point** parce qu'il se croit plus que lui, soit par ses richesses, ses talents ou sa position sociale ; car chacun d'eux, peut-être, touche par un bout à la haute société et par l'autre à la basse. Ce n'est d'ailleurs qu'après 10 à 20 ans, quelques fois, qu'elles auront l'occasion de s'en expliquer mutuellement.

*
* *

207—Il est drôle, tout de même, dans un cas de mariage, de baptême ou de sépulture, etc., que par orgueil il faille cacher la vérité au point de taire le nom du père, de la mère, pour dire " il est ou était cousin ou oncle ; elle, tante ou cousine de l'échevin un tel, de tel capitaine de milice, membre de parlement, homme de profession ou autre. **On voit ça tous les jours sur nos journaux.**

*
* *

208—**Affectez de ne pas voir** si quelqu'un fait quelque chose que vous, à sa place, n'aimeriez point qu'on vous vit faire, comme de renvoyer après

avoir trop bu ou mangé, ou si vous le voyez soufleter, ou l'entendez insulter.

***

209—**Qu'on ne vous voie jamais dans l'acte d'enlever de votre potage, un cheveux,** une insecte quelconque. Si le dégoût vous en prend, donnez vous seulement l'air de ne pas avoir appétit, afin de n'en point d'égoûter les autres.

***

210—**Si vous voulez qu'on ne voie point vos chaussures crottées, votre faux-col démoralisé,** regardez fixément à l'œil même de qui vient à votre rencontre, pour le forcer de vous regarder lui aussi. Faut bien quelquefois jouer de ces petits tours là.

***

211—**Si on a l'air de trouver des raisons pour un pont sur le St-Laurent au Carouge**—C'est que pas un de ceux qui s'en sont occupés jusqu'à présent, autre que l'ingénieur des ponts et chaussées de la cité, n'a pu concevoir le **moyen** de le construire en face de la ville dans une semblable profondeur d'eau (160 à 180 pieds). En effet, il ne suffit pas d'être ingénieur au point d'avoir construit quel-

ques sections d'un chemin de fer et quelques ponts ordinaires, pour en donner l'idée, et cela surtout quand on n'a fait aucune étude de génie pour se motiver un diplôme.



212—Il est peut-être providentiel que chaque invention ou découverte soit attribuée en même temps à tout autre ou au moins à un ou plusieurs autres **qu'au prétendu auteur** lui-même ; comme pour nous faire comprendre qu'on n'a rien en ce monde qui nous soit absolument propre. C'est ainsi que l'on conteste l'inventeur, le découvreur de la machine à vapeur, du téléphone, le constructeur du premier vapeur qui ait traversé l'Atlantique, le premier découvreur de l'Amérique, etc.



213—En vacances à St-Joachim, avec un compagnon de classe du Séminaire de Québec—c'était un vendredi—La femme de pension de nous demander combien elle nous ferait cuire d'œufs. On la regarde, on se regarde, nous nous regardons, elle attend. Habitués que nous l'étions, à la maison, chez nos parents, à se contenter chacun de deux œufs, on se demandait mentalement si elle ferait les gros yeux si on en disait trois—Elle semble deviner notre pensée et finit par

dire “ **une douzaine je suppose** ” et nous de dire d’un élan simultané : ah ! oui, madame, ça va faire, tout comme si elle n’eut pas dû été surprise qu’on en eut demandé deux fois autant.



214—Chez demoiselle M., à Ste-Anne, j’ai été à l’avance relevé de toute anxiété quand au nombre d’œux qu’elle me donnerait ou que j’oserais lui demander. Quand elle m’appelle à déjeuner, oh la bonne âme ! **elle m’avait mis 12 œufs et 12 bouts de boudins.** J’en ai mangé deux de chaque en la bénissant de ses largesses.



215—On vous fait jurer en Cour de dire “ la vérité, **toute la vérité** et rien autre chose que la vérité.” C’est très bien pour la première et la dernière partie de cette injonction : “ la vérité ”—“ rien autre chose que la vérité ” ; mais pour “ toute la vérité ” n’y comptez jamais, la justice est aveugle et aime à le demeurer—on ne vous permettra jamais de dire “ toute la vérité,” il y aura toujours un côté qui s’y opposera, peut-être même les deux-



216—Le cas s’est-il jamais présenté (voir No. 215)

où, si un témoin, à qui on a fait jurer de dire **“toute la vérité,”** persistant à la dire, la cour lui ait permis la chose, malgré le désir d'un des avocats ou des deux à ce contraire. D'ailleurs si un témoin disait “j'ai juré, vous me faites jurer de dire “ toute la vérité ” et bien maintenant, j'insiste à la dire,” et s'il insistait quel droit aurait-on de l'en empêcher. C'est pourtant comme cela et non autrement que la vérité se connaitrait. Mais encore une fois, **les tribunaux semblent plutôt faits pour la supprimer, la dissimuler.**



217—Une chance que ce n'est pas d'hier (il y a 40 ans) que j'entends (tous les jours autant que possible) une basse messe—les gens diraient “**quand le diable devint vieux, il se fit moine.**—Il vaut autant d'ailleurs que ce soit ici que je fasse ma profession de foi, et à cet effet je dirai que je ne fais jamais, je n'ai jamais fait de promesses, crainte d'y manquer ; et ça lie un homme d'une manière souvent fort contrariante. C'est à ce genre de vie, qui me fait lever matin (5¼ heures en été, 6¼ heures en hiver) et coucher tard (de minuit à une heure du matin, souvent plus tard) que je travaille 18 heures, sur 24, pour en donner 6 en moyenne au sommeil.



218—Je viens de dire (217) que je ne fais jamais de promesses ; mais c'est pas tout à fait vrai.—Je partais assez souvent pour St-Michel (17 milles de chez moi à chez moi) je me promettais de m'y rendre à pied. En route un ami, un paroissien m'offrait de monter dans sa voiture. Non lui disais-je, j'ai promis d'y aller à pied et **je suis trop orgueilleux pour manquer à ma parole.**

***

219—Je disais (217) que jamais je ne fais de promesses, mais à 70 ans, et pour la première fois de ma vie, j'ai été pris d'une sciatique inquiétante—Je fis alors sur suggestion de ma femme, une promesse : celle de me passer de déjeuner tous les vendredis—c'est drôle si vous voulez ou ce ne l'est pas, mais **ma sciatique disparut du coup et ne me revint jamais.**

***

220—Le roi de Sidon, Erhmun Nazar fit écrire sur son sarcophage—"prohibition d'enlever son corps, sa momie, sa bière de l'endroit de sa sépulture, sous peine d'extinction de lui et de sa famille, à quiconque le ferait." L'Archéologue, duc de Luynes en 1861, alors dans l'Est, fit transporter la momie sur la corvette française 'La Sérieuse' en destination de la collection

d'antiquités du Louvre. Son fils âgé que de 30 ans mourut assez subitement, sa jeune femme (la 2nde du duc) mourut après quelques heures de maladie ; son petit-fils—seul survivant de la famille—fut tué à la bataille d'Orléans en 1870—Le roi de Sidon avait dit vrai. Louis Napoléon alors au sommet de sa gloire aurait pu faire replacer le sarcophage en sa sépulture première—Il ne le fit point, il devenait donc, en le gardant au Louvre, solidaire de l'action du duc de Luynes. Toutes sortes de malheurs l'atteignirent, il mourut en exil en 1873, en 1879 son fils fut tué par les Zulu—**Ainsi s'accomplit la prédiction de Erkmun Nazar,** de tant de siècles passés. Je crois à cela : l'on ne profane pas ainsi impunément le tombeau, et surtout en face d'une semblable injonction à ce contraire.



221—Comment les nouvelles se répandaient avant l'invention, la découverte de Gutemberg : on les disait à une femme, celle-ci à une foule d'autres femmes, ces dernières à autant de groupes de la même persuasion, et de là crescendo, la nouvelle envahissait la ville, le monde.



222—Deux individus arrivent affamés au

“ camp ”—il n’y a qu’un poulet—ça ne vaut pas la peine de partager ça—Convenu que celui qui fera le plus beau rêve mangera le poulet au déjeuner —l’un deux se lève, ne trouve plus le poulet, pourtant dit-il à l’autre c’est certainement moi qui ai fait le plus beau rêve—quoi donc lui dit le premier—j’ai rêvé que je montais au ciel, et moi j’ai rêvé que je te voyais monter et je me suis levé pour manger l’oiseau.



223—Un individu intente un procès à la ville, pour bris du soufflet de sa voiture contre un poteau de lumière électrique. Remarquez que le poteau est à huit pouces endedans du trottoir. Jugement allait être rendu contre la ville, lorsque je m’avisai de suggérer à nos avocats que, si le poteau eut été un individu et que le soufflet en lui frappant la tête l’eut estropié, c’est ce dernier qui certainement aurait eu gain de cause, contre le soufflet alors incriminé, pour avoir empiété sur le trottoir—voir comment **le point de vue sous lequel on envisage une chose, peut influer sur le résultat.**



224—Un autre cas de Cour de Recorder. La police (un municipal comme l’on dit à Paris) trouve

un homme et sa femme en amour sur nos remparts. La Cour allait les condamner parce qu'ils n'avaient point cherché à se dissimuler—Au contraire, dis-je au juge : c'est que couchés on eut pu les surprendre, tandis que assis, ils voyaient venir et pouvaient à l'instant se séparer.



225—Comme le fait voir Ward dans sa revue de **ce que pense Bourget du peuple Américain,** le dogme que le Français est le seul peuple chaste au monde, n'a aucunement sa raison d'être. Ward dit qu'il y a longtemps qu'il est à accumuler des doutes à ce sujet. Ce dernier précepteur (Bourget) ajoute-t-il, a laissé échapper une remarque qui, quand je l'ai lue a renouvelé mes soupçons " Dans notre haute " existence parisienne par exemple a-t-il dit, nous " faisons bénéficier les arts, le luxe, la luxure, la dé- " bauche même de toutes les puissances, de toutes les " faiblesses de l'âme française."



226—D'ailleurs encore, **comment le peuple français peut-il vanter sa continence,** lorsque son 'mariage de convenance,' où il ne peut d'ordinaire y avoir de véritable affection, réduit tant d'hommes qui en ont le moyen, à la nécessité d'avoir

une maîtresse ; tant de femmes à se donner le luxe d'un cavalier.

***

227—Je vois dans un journal scientifique français le mot anglais " **feeder** " ; or le français qui dans le cas d'une rivière tombant dans une autre, emploie le mot **tributaire,** peut tout aussi bien se servir de ce qualificatif quand il s'agit d'un chemin de fer succursale d'un autre, et traduire **feeder** par l'un ou l'autre de ces deux mots.

***

228—**Malade et ne voulant pas être à charge aux autres** un feu de poële ou de grille vous permettra de disposer des os et autres déchets. Un guichet ouvrant sur une basse-cour ou un fouillis d'arbres pourrait également vous être utile.

***

229—**" Voilà un verre net "** qu'il le soit ou non—votre déclaration suffira pour empêcher qu'on l'examine de trop près. On peut le dire d'ailleurs d'un verre qui n'a reçu que de l'eau—De même d'une assiette qui n'a reçu qu'un gâteau sec et à laquelle on a donné en passant un coup de serviette.

***

220—Un jour à la cour de "Recorder," il était dix heures et demie et le juge n'avait pas encore fait acte de présence—Un "prisonnier à la barre" tire sa montre, et fait à haute voix la remarque "Il est dix heures et demie, et le juge ne vient point"—Sur les 10¾ heures—il tire encore sa montre et dit "il s'en va va onze heures, le Recorder ne vient point et **pourtant ça demande des augmentations de salaire.**"

***

221—Un homme ivre avait été amené devant le Recorder et mis à l'amende d'un dollar pour s'être saoulé—On le congédia; mais n'ayant pas encore tout à fait cuvé son vin, il est recueilli plus tard par un autre connétable et ramené séance tenante devant la cour. Il se hâte de dire "vous pouvez pas me mettre à l'amende, votre honneur, deux fois pour la même offense, **c'est la même "soulade" de ce matin.**

***

222—C'est **une gaucherie qui se répète toujours** que d'employer des teintes bleuatres, verdatres pour certains pays sur la carte géographique. On ne devrait employer ces couleurs que pour l'eau exclusivement—les rivières, les lacs et les océans—car on est toujous porté à croire que c'est de l'eau et

alors comment distinguer les eaux de ces pays de la terre ferme ou la teinte ne peut varier assez pour en faire un trait saillant.

***

233—Paul Bourget raconte que lors d'une entrevue entre Napoléon III et Artemus Ward, le premier aurait dit à l'autre : eh bien, général, je m'imagine que la vie ne saurait jamais être tout à fait ennuyeuse à un américain, parce que quand il ne sait que faire de lui, il peut toujours disposer de quelques années à la recherche de qui était son grand père. Oui dit Ward, mais Sire, le français aussi a sans doute de quoi se désennuyer à chercher qui était son père : ce qui me rappelle la scène de "Boccace" où le meunier tonnelier lui demande de qui il tient pour en savoir si long, et sur réponse qu'il tient ça de son père, le tonnelier de lui dire : **t'as bien de la chance toi de tenir de ton père, moi je tiens du voisin d'en-avant.**

***

234—En 1896 le *Daily Star* de Montréal demandait, à l'endroit du chantage (boodlage) des édiles de Toronto, en rapport avec leur chemin de fer électrique : 1 Les citoyens profitent-ils de la somme qu'empoche l'échevin. 2° La compagnie qui fait ces largesses perd-

elle de l'argent dans son contrat avec la ville en faisant entrer en ligne de compte l'argent donné, comme faisant partie de la transaction. 3° Si non, qui perd l'argent, c'est-à dire qui paye le montant séducteur— Puis il ajoute : “aux deux premières questions l'on peut répondre par un non accentué, pendant que la réponse à la troisième est “les contribuables de la ville pillée.” **Le Star aurait pu peut-être poser les mêmes questions aux édiles de Montréal** à l'endroit du contrat de l'éclairage de cette ville au gaz et à l'électricité.



235—Paul Bourget assure que **c'est la facilité du divorce aux Etats-Unis qui fait que l'adultère y est moins fréquent qu'en France.**



236—On peut **faire croire à un gâteau rond non entamé,** (s'il l'a été, en en enlevant une pointe rayonnant vers le centre) en le coupant en plusieurs pointes et en les rapprochant. Si les traits sont visibles le gâteau aura tout simplement l'air d'avoir été coupé à l'avance pour en sauver la peine à d'autres. S'il faut de nécessité l'entamer d'avance, on peut le faire de cette manière.

* * *

237—Pour entamer un gâteau rond ou carré sans que ça y paraisse : lui enlever une tranche au centre, puis rapprocher les deux bouts. On peut en faire autant d'un moule de tête fromagée ; voire même au besoin d'un melon, d'une pomme, peut être même d'un moule de blanc-manger, etc.



238—Un témoin, dans **un cas d'alibi,** voulait en conclure, du fait qu'un plat de hachis sur la table n'avait pas été entamé—Mais rien n'empêchait que l'alibi après en avoir mangé en eut disposé le reste, en l'étendant sur le plat à égale épaisseur, pour lui donner l'air de ne pas avoir été touché.



239—Pour tenir chaud un plat de patates écrasées (purée de pommes comme on dit à Paris) riz-bouilli, hachis, etc., tenez-en la surface aussi unie que possible, tout en le concentrant en volume, pour qu'il y ait un minimum de surface, exposé à l'air refroidissant. La difficulté n'est pas de faire la chose, mais d'y penser, puis aussi quand on s'est servi d'un plat, on a l'air en ce faisant de penser à ceux qui viennent après.



240—Si vous coupez le fromage ou pre-

nez du beurre avec un couteau dont vous vous êtes servi pour beurrer du pain rôti (toast) ou pour en enlever le trop carbonisé, ce qui laissera sur le beurre, le fromage un rebord sali ou ayant l'air de l'être, et qui peut être considéré tel par qui n'a pas vu faire la chose ; enlevez vous même au moyen de votre couteau, après l'avoir nettoyé sur une bouchée de pain, la partie ainsi salie de ces comestibles, afin qu'un autre n'ait point à le faire et à jurer en maugréant contre celui ou ceux qui l'ont précédé à table.



241—Dans un hôtel on n'en ferait pas de cas, mais chez soi ou dans une maison de pension, on devrait en coupant le fromage, le faire de manière que chacun emporte sa part de l'écorce pour la laisser sur son assiette et non sur le plat. Ça a l'air de ne pas s'occuper des autres, et au contraire il convient d'en tenir compte. Il y a manière de faire chaque chose, et comme il n'en coûte pas davantage, pourquoi ne pas couper toujours du même côté au lieu d'entamer, d'échirer le beurre, le fromage tout autour.



242—Ce n'est pas qu'il y ait de mal de boire à même le pot ; remettre au plat un mor-

ceau de beurre, de viande, retourner à la bouteille, pour économiser, un restant de vin, de bière ; mais il est clair que jamais vous ne devez le faire en présence de qui que ce soit pour ne pas laisser soupçonner même la possibilité, qu'ont ait à boire ainsi les restants des autres.



243—S'il est tellement difficile pour l'homme riche d'entrer au royaume des cieux, **ce n'est pas que les richesses soient mauvaises par elles-mêmes,** mais qu'elles ont été acquises par des moyens plus ou moins inavouables. La preuve en est qu'à la mort, la conscience s'en inquiète, et la plupart font alors don ou cession d'une partie de leurs biens en faveur des institutions de charité, d'éducation, etc.



244—Si vous avez un paresseux à votre emploi, dites lui de voir à ce que les autres fassent leur devoir. Il comprendra ce procédé de l'activer lui-même.



245—Nous avions **une fille qui se fardait**— Je disais devant elle aux enfants : Si vous vous leviez à bonne heure comme Rose vous auriez de belles cou-

leurs comme elle ; manière indirecte de lui faire voir qu'on s'en apercevait. Ses cavaliers déjetés lui demandaient sur la voie publique si son maître ne trouvait point diminution dans son stock de peintures.



246—Il y a, sans doute, d'honnêtes banqueroutes ; comme quand on est entraîné par la chute d'un autre à qui on a fait des avances d'argent ou de marchandises ; mais **il est d'ordinaire facile d'éviter une faillite** en faisant l'addition de ses dépenses pour loyer, chauffage, éclairage, commis, etc. ; alors sachant les profits à réaliser, on peut voir si on a le moyen comme tant de gens insensés ou malhonnêtes, d'habiller sa femme, ses enfants en soieries, garder chevaux et voitures, boire des vins dispendieux et conduire tous les soirs les siens à l'opéra.



247—Jusqu'à quel point est-ce mentir que de dire qu'une chose est faite, qui ne l'est pas mais qui va l'être de suite : J'ai promis de voir ou d'écrire à quelqu'un à votre sujet. Vous venez : je l'ai vu, lui ai écrit dites vous. Vous le faites si tôt après l'avoir dit. La lettre se rendra en temps opportun. Ça se fait tous les jours, çà a l'effet

voulu. Le mensonge n'est guère qu'une menterie. Si on n'en disait pas d'autres.



248—Au dîner il faut nommer le destinataire de l'assiettée que vous passez—c'est péremptoire—si non, par politesse le récipiendaire la passe au voisin et celui-ci à celui-là, sans que l'on sache où en finir ; d'un autre côté, le voisin peut croire que vous la lui passez parce que vous n'êtes pas satisfait du contenu, soit quantité ou qualité ; et vous le mettez dans la position d'un homme qui accepte ce que vous rejetez.



249 — Expressions intraduisibles mais équivalentes—On est plus obligé à sa peau qu'à sa chemise—" Blood is thicker than water "—tondre sur un œuf—" cheese paring "—**Tiré à quatre épingles**—" nicely done up " ou " well dressed " suivant qu'il s'agit d'une personne d'une chose—Ceci me rappelle le père G. qui disait d'un jeune homme qui courtisait une de ses filles " Il est tiré à quatre épingles et fait la cour à ma fille " et qui voulant ensuite faire part du fait à un anglais de ses amis—lui traduit la chose en ces mots " **He's drawn at four pin and he make de yard to my dateur.**"

250—On est tellement généreux à la campagne, qu'**on laisse déborder votre tasse de thé jusqu'à ce que la soucoupe en soit pleine**—Ceci est d'ordinaire contrariant pour le récipiendaire qui aime son thé bouillant, pendant que le thé dans la soucoupe ne peut l'être, ne l'est jamais; et que d'ailleurs, chaque fois qu'il porte son bol à ses lèvres, la nappe est mouillée, salie des gouttes qui s'attachant au fond de la tasse, y tombent, sans qu'il sache comment se débarrasser de ce que vous lui avez infligé.



251—On ne saurait perpétuer les expressions de la nature de " pas n'est besoin de dire " ce serait pédantesque,: " inutile de dire " est beaucoup plus simple, plus élégant. Que veut dire aussi " sans nul doute " si ce n'est une double négation, valant une affirmation " avec doute." On dit en anglais " without any doubt " " sans aucun doute " " sans doute."



252—Une longue prière, un chapelet à genoux contrarie; dites le en marchant entre chien et loup, où il fait trop noir pour lire, trop clair encore pour allumer la lampe. Excellent moyen aussi, de retour du théâtre ou d'une veillée, et sachant surtout qu'en

arrivant à la maison vous aurez forte envie de vous mettre au lit sans le dire—Cependant je dirai à ce sujet qu'on ne perd jamais rien au service de Dieu qui nous rend toujours au centuple le temps passé à son service : l'on n'en dort que mieux et d'un sommeil qui s'il est un peu moins long, est plus réhabilitant. Mais quand au lieu du retard d'une veillée à s'amuser, c'est celui d'un travail prolongé, là on peut négliger la longue prière, la rendre très courte puisque **le travail est une prière** et qu'il n'y a qu'à l'offrir comme telle.



253—Faites attention, avant de quitter votre banc pour la communion, à son No, sa position relative à quelque objet remarquable ; car en revenant de la table-sainte, j'en vois tous les jours plus d'un qui cherchent en vain leur place, difficile à reconnaitre, surtout si dans l'intervalle, quelqu'un qui y était n'y est plus, ou que le banc vide quand vous l'avez laissé est ensuite occupé, ce qui le rend plus méconnaissable et difficile à retrouver. C'est surtout contrariant en ce que chacun a l'air de vous voir et de partager votre embarras, ou de vous prendre en pitié.



254—L'expression **" le jeu n'en vaut pas la**

chandelle " est sans aucun doute, française, c'est-à-dire d'origine française et la traduction qu'en font les Anglais en est absurde, incorrecte et inélégante : " the game is not worth the candle " puisque le " n'en " n'y est aucunement rendue et que sans cela le sens est incomplet ; c'est en anglais, comme qui dirait " le jeu vaut pas la chandelle." Il me semble aussi que l'expression " Ça va sans dire " a une tournure plus française qu'anglaise et sonne plus naturel à l'oreille que la traduction " It goes without saying."



255 - Il y a des services qu'on n'aime pas à se faire rendre par des mains étrangères—Aussi n'est ce que lorsqu'une dame épuise tous les moyens à l'Eglise, au théâtre, en public, de désobtruer sa chevelure d'un nuage, d'un voile récalcitrant qu'on peut se permettre de lui venir en aide ; car il y a de ces choses qu'on est censé faire de soi-même au risque de paraitre gauche en ne pas y réussissant.



256—Tous les jours durant la saison, les journaux nous annoncent tel et tel revenu de la pêche avec de 300 à 500 ou plus de truites prises dans nos lacs canadiens. C'est un péché mortel pour nos gou-

vernants de tolérer la chose. Si le tout était utilisé par les pêcheurs eux-mêmes, ou en présents faits à leurs amis, ou même vendu ; ce serait un demi-mal ; mais la moitié de ce poisson est gâtée, laissée sur les lieux. Cette pêche devrait être limitée pour chacun au nombre de jours que peut se garder le poisson sous les circonstances ordinaires, ou s'assurer que chaque pêcheur ou partie de pêcheurs est munie des réfrigérants nécessaires pour conserver le poisson. La pêche devrait être de plus limitée à du poisson de grosseur ou poids donné ; sans quoi nos lacs deviendront bientôt stériles.



257—Si vous rencontrez sur la voie publique un mendiant, un bossu, un nain, un infirme : **remerciez seulement Dieu de ne l'être point.**



258—Ne donnez pas, au dessert, trop de confitures : ça a l'effet de les déprécier et on les laisse sur son assiette. **Il est étrange comme l'on fait bien moins de cas d'une chose quand il y en a beaucoup que quand il y en a peu.** Pour la patate, au contraire, qui est peu coûteuse, n'insistez pas à en faire prendre à un convive, ça aurait l'air de vouloir l'en bourrer pour ménager sur d'autres mets

plus coûteux. Ceci me rappelle qu'en cléricature chez un vieil oncle ou j'avais droit à un repas par jour, il ne manquait jamais de me répéter : fais toi un bon fond de soupe et de patates, car tu sais que la viande est chère et rare.

* * *

259—Chez Nelson, l'imprimeur, rue Lamontagne—je parle d'il y a 50 ans—un gars de la campagne qui aimait à la folie les crêpes, la mélasse, s'engagea comme domestique à condition qu'on ne lui servirait jamais autre chose, aux trois repas, que crêpes et mélasse. Au bout de 15 jours il en était tellement revenu qu'il lui fallut se mettre à genoux pour demander qu'en grâce on lui donnât autre chose—Cela rappelle le dicton que Henri IV, à qui son Chapelain ne voulait, naturellement, permettre qu'une femme à la fois, s'en vengea en ordonnant à son cuisinier de ne servir au Chapelain que de la perdrix (mets d'affection de son directeur spirituel). Mais au boût d'un mois, le Chapelain de demander en grâce à sa majesté de varier son ordinaire, et celui-ci de répondre, eh bien ! non, "**toujours la même femme, toujours de la perdrix.**"



260—Il est certain que le système français est le

plus rationnel. **Un seul mets à la fois**—Ce qui fait prévaloir le contraire, c'est que l'homme en général est pressé et n'a pas la patience d'attendre ainsi, changement de couvert à chaque plat successif qu'on lui présente—Voilà pourquoi l'anglais entasse tout sur la même assiette : viande, patates, légumes, etc. Certaines choses vont ensemble, comme une cotelette ou un steak avec une pomme frite ou aux petits pois—mais avoir dans la bouche en même temps, un salmigondi de toutes sortes de légumes, c'est faire preuve de ne savoir rien apprécier.



261—Dans mon passage sur " La Loire " de Paris à Angers, je déjeunais à Blois avec le digne curé de l'endroit. **Toujours des plats séparés,** (voir 260) mais assaisonnés à l'épicure : petits radis à la rosée avec pain et beurre—haricots verts délicieux—petits pois—patates frites — salsifis — asperges—artichaux (point de viande, c'était un vendredi), jamais je n'ai fait un repas mieux réussi.



262—Dans l'absence d'un " menu " écrit, il convient d'annoncer en quelques mots à ses invités, ce qu'il y a à déguster. C'est

rationnel, afin que sachant que le potage doit être suivi de un, deux, trois plats de viandes diverses, suivis ou non d'un dessert, l'on sache se ménager pour ce que l'on préfère. Pas n'est besoin de mentionner à l'avance le champagne s'il y en a : **on a toujours un boyau de vide pour le recevoir.**



263—C'est embêtant à l'hotel pour qui, dans son désir d'avaler tout rond le menu, demande en même temps un bouilli et un roti—lorsque le garçon de service qui ne sait trop que faire, lui pose la question : " sur la même assiette, monsieur, ou sur deux assiettes séparées "—C'est là que le dîneur s'aperçoit de sa gaucherie.



264—Le soleil reluisant à travers les feuilles, dessine sur le parquet, sur le pan de la maison, des ovales—**c'est son image qu'il dessine**—l'ovale est un cercle si le rayon tombe perpendiculairement, une ellipse plus ou moins excentrique (allongée) suivant que l'angle d'incidence du rayon est moins ou davantage incliné au plancher, à la cloison—Même à travers les interstices triangulaires des extrémités des lattes d'une persienne, la figure est encore ronde ou elliptique, et si le soleil pénètre sur toute la longueur entre

deux lattes, les extrémités de la figure sont demi-circulaires ou demi-elliptiques.



265—Un témoin à l'enquête du coroner, sur Demers accusé d'avoir tué sa femme à St-Henri (1895) a l'air de tirer du fait qu'il sanglotait, la conclusion que son chagrin prouvait le contraire ; mais ce chagrin pouvait bien être simulé et même s'il était réel ce ne pouvait être encore que le chagrin du remord, la crainte d'une condamnation par les tribunaux, le spectre de la potence, l'horreur de la punition qui pouvait l'atteindre. **Il est facile de s'attendrir et d'en venir aux larmes comme au théâtre.**



266—Prenez garde mes enfants—**au mea culpa**—de ne point vous violenter la poitrine. Soyez tranquille sur ce point là, monsieur le curé.



267—Quand le père G. dinait chez moi—je disais **pour ménager mon bordeaux**—prenez de la bière père, je ne vous offrirai pas de ce vin suret là, ça pourait vous faire mal n'y étant pas habitué ; et, aux sardines à l'huile je disais à F. qui pouvait en ingur-

giter tout une boite : c'est drôle comme il en faut peu, pour en avoir un goût exquis. Il faut bien le faire ; il y a des Gargantua qui nous ruineraient du coup si on n'avait l'air d'y voir.



268—Si vous faites inopinément la rencontre d'un créancier que vous ne tenez pas à voir ou à en être vu : un catarrhe simulé vous suggérera l'usage d'un mouchoir pour vous en dissimuler la figure. Ou encore une mouche imaginaire vous fera porter la main au front tout en faisant la grimace pour supplémenter l'illusion. Tiens—direz-vous—moi qui ai fait ça cent fois dans ma vie, c'est bien nécessaire, vraiment de nous faire de semblables suggestions.



269—Soyez bon pour vos domestiques, vos servantes—parlez-leur, ayez l'air de les consulter sur des choses qu'ils peuvent savoir mieux que vous—**Ça leur fait sentir moins l'humiliant de leur position.**



270—En adressant la parole à un corps public, à une assemblée quelconque, une députation ; quand même vous les prendriez tous pour des nigots,

n'allez pas le leur dire, sans au moins en excepter quelques-uns. Chacun alors se croira désigné par vous comme faisant partie de la minorité éclairée.

*
* *

271—La Société Géographique de Toulouse (1896) **veut substituer au système sexagésimal des degrés, minutes et secondes d'arc, ou d'espace angulaire; comme à celui des heures, minutes et secondes de temps, le système décimal,** et fait observer, à ce sujet, qu'ayant mis la chose à l'étude, on y sauve un tiers du temps à dévouer au calcul actuel. Si c'est là le seul avantage, mieux vaut en rester là ; car c'est tout une génération qu'il faudrait pour introduire la chose dans l'éducation ; le seul moyen pratique d'y arriver, et pour déshabituer du système actuel, les millions d'êtres humains qui s'en servent. D'ailleurs il s'en faut que tout le monde soit de cette manière de voir. Cependant on ne peut nier que pour le système monétaire, le décimal ait ses multiples avantages, surtout si on le compare au *Louis*, *schellings* et *deniers*, du numéraire anglais ; tandis qu'avec les piastres ou *dollars* et *centins*, on calcule le tout comme centins pour n'avoir plus ensuite qu'à poser à sa place le point décimal qui les sépare, ce qui facilite aussi, on ne peut plus, le calcul des intérêts à un taux fractionnaire quelconque.

272—C'est vouloir rendre un fort mauvais service à l'humanité que de chercher à assimiler, comme il y en a qui le proposent, toutes les langues—n'en faire qu'une seule—n'avoir qu'un système de poids et mesures—une monnaie unique. En effet que de milliers, de millions peut-être sont employés aujourd'hui à traduire d'une langue en une autre ; à trouver en monnaie d'une nation, son équivalent en celle d'une autre nation ; à réduire les poids et mesures d'un pays en ceux d'un pays étranger ; à traduire, pour en faciliter le calcul, la fraction vulgaire en sa décimale de même valeur, le sexagésinal du temps et de l'espace au décimal ou le contraire, suivant l'usage à en faire. Ce serait donc priver une notable partie des hommes sur la terre des moyens de gagner leur vie, augmentant ainsi les griefs déjà assez nombreux du genre humain, accentuant aussi par là même le motivé de l'anarchie pour en arriver au communisme.



273—Que le bébé s'égosille à pleurer, ce n'est là pas toujours une preuve qu'il souffre—ma femme ne veut pas comprendre cela—car, si oui, alors comment se fait-il que généralement, il cesse de suite et même instantanément de crier sitôt que la mère le prend. Et à preuve : ce sont des pleurs sans les

larmes qui accompagnent invariablement les cris motivés par la douleur, la soif, etc.



274—Le débit, le rendement d'une rivière, d'un cours d'eau, est la quantité d'eau qui y passe dans un temps donné ou limité. Pour le trouver, il ne faut que l'aire, c'est-à-dire la superficie d'une coupe transversale du cours d'eau en pieds ou en mètres, etc , et la vitesse de l'eau. Prenez par exemple sur le rivage, ou sur le rebord du canal qui conduit l'eau au moulin, suivant le cas, une longueur de 50 à 100 pieds, ou de 10 à 20 mètres plus ou moins, et observez—la montre à la main—le nombre de minutes ou secondes que prendra un copeau jeté à l'eau en amont du premier point, à franchir l'espace entre les deux points. Voilà la vitesse à la surface, et vu le retard dû à la friction, ou frottement de l'eau sur les parois du canal où il passe, prenez pour vitesse moyenne les ⅝ de celle à la surface. Pour l'aire de la coupe transversale du cours d'eau, obtenez en la hauteur ou profondeur moyenne, en mesurant cette profondeur à des distances à peu près égales, comme de 10 en 10 pieds ou de 20 en 20 pieds plus ou moins suivant la largeur de la rivière. Ces profondeurs ajoutées et leur somme divisée par leur nombre donnera la moyenne voulue,

Enfin la vitesse en pieds ou mètres multipliée par l'aire de coupe aussi en pieds ou mètres, donnera pour l'intervalle de temps affecté au trajet de l'eau entre l's deux points, le nombre, suivant le cas, de pieds ou de mètres cubes d'eau que charroie le cours d'eau dans le temps observé. Il est facile ensuite par simple arithmétique de réduire le résultàt obtenu en unités appropriées à simplifier les calculs à faire, comme de tant de pieds ou de mètres cubes par minutes ou par seconde. C'est ainsi que l'on sait qu'à Niagara il passe 18 millions de pieds cubes d'eau sur la cataracte par minute—300,000 pieds par seconde.

***

275—Une " force de cheval " c'est-à-dire "**un cheval vapeur,**" est basé sur le travail que peut faire, un cheval par exemple, dans dix heures de travail par jour. Ce travail est évalué en France à 75 kilogrammètres, c'est-à-dire une force capable d'élever en une seconde, un poids de 75 kilogrammes (soit 150 livres pesant) à la hauteur d'un mètre. En Angleterre on la dit égale ou équivalante à 33,000 pieds-livres, c'est-à-dire à 33,000 livres élevées à la hauteur d'un pied dans une minute (voir 279)—3,300 livres élevées à la hauteur de 10 pieds—330 livres élevées à la hauteur de 100 pieds et c'est ce dernier chiffre qu'on saisit

le mieux—C'est-à-dire qu'un cheval peut dans une minute élever un poids de 330 livres (de brique, pierre, mortier, etc.,) à la hauteur de 100 pieds. Mais c'est en réalité dans une demie-minute que le cheval fait cet effort puisqu'il lui faut pour chaque charge à élever aller et revenir au point de départ. En effet supposez le pas du cheval de 3 pieds ; alors attelé à son fardeau par une " poulie de retour " il fera 33 pas pour monter le fardeau, et 33 pas pour revenir s'accrocher à un second voyage, c'est-à-dire 66 pas par minute. Mais comme il peut en hâtant le pas en faire deux par seconde ou 120 à la minute, on pourra dans ce cas doubler la corde pour diminuer de moitié son effort en doublant le chemin à faire. Donc à 330 livres élevées à une hauteur de 100 pieds par minute, ce serait 600 fois 330 lbs., ou 218,000 livres élevées à cette hauteur durant une journée de 10 heures de travail.



276—Sachant (375) ce qu'est " une force de cheval " ou " un cheval vapeur " et (374) **s'il s'agit d'un pouvoir d'eau dont on ait à calculer la force,** il n'y aura qu'à multiplier le poids de l'eau par la hauteur de la chute pour connaître ce pouvoir. Or le poids d'un pied cube d'eau est de 62½ livres. Soit donc le débit du cours d'eau de 1000 pieds cubes—(ce

que l'on aurait par exemple si la vitesse moyenne du courant était de 100 pieds à la minute et la surface ou l'aire de section de 10 pieds, puisque 100 × 10 = 1000) la quantité d'eau se précipitant du haut en bas de la chute serait donc de 1000 pieds cubes par minute et son poids de 62,500 livres (1000 × 62½). Soit encore la hauteur de la chute de 100 pieds—ces chiffres multipliés l'un par l'autre donnent 6,250,000 pieds-livres et 6,250,000 divisé par 33,000 (les pieds-livres dans un cheval-vapeur) donne 190 près, c'est-à-dire que la force de la chûte supposée serait de 190 chevaux-vapeur.



277—**La force utilisable** d'un pouvoir d'eau, comme celle **d'un moteur quelconque :** l'air, le vent, la vapeur, l'électricité, le magnétisme, est la force entière calculée comme ci haut (276) moins celle à dépenser pour vaincre la friction, le frottement des parties composantes motrices de la machine et qui est en général de 15 à 20 % suivant la perfection du mécanisme—Donc on ne prendrait que les $\frac{4}{5}$ à peu près de la force calculée (276) pour le pouvoir de la chute en question.



278—Voici un excellent moyen de se faire **une idée juste et pratique de la force d'une**

chute d'eau, de son pouvoir pour des fins utiles : Supposez que en face le haut de la chute il y ait un arbre de couche, un tambour appuyé par les extrémités de son essieu sur des coussinets qui en permettent la rotation, la révolution. Supposez suspendu par une une corde enroulée sur le tambour, un vaisseau contenant un pied cube d'eau. Il est évident que ce poids de 62½ lbs. (276) tiendrait en balance un semblable poids suspendu à l'autre bout ou branche de la corde, c'est-à-dire à celle du côté opposé du tambour. Maintenant quelque peu que l'on ajouterait au poids d'un côté, ou de quoi simplement vaincre l'inertie de friction de la roue, ce poids descenderait et en descendant remonterait un poids égal de l'autre côté—Or ce qui est vrai pour un pied d'eau le serait pour 100 ou 1000 ou un nombre de pieds quelconque ; donc le poids de l'eau tombant d'une chute, élèverait ou pourrait le faire dans les conditions voulues, un égal poids d'eau du bas de la chute à son sommet, ce qui fait comprendre de suite, comment on arrive à la force d'une chute, au pouvoir d'un cours d'eau en divisant par 33,000 (275) le nombre de pieds-livres de la chute.



279—Pour arriver à la force utilisable ou pratique d'un homme, ou de tout autre

animal que le cheval, comme, du chien, de l'âne, du mulet, du bœuf, de l'éléphant ; il est évident que tout de même qu'on s'est rendu compte de la force du cheval en l'attelant à un poids de 330 livres, et en lui faisant élever ce poids à la hauteur de 100 pieds dans une minute, aller et revenir, et qu'on l'a tenu à ce travail pendant 10 heures par jour, pour assez de journées consécutives pour s'assurer qu'il pût continuer tous les jours à en faire autant ; on pourrait en agir de même pour tout autre animal, et même pour l'homme et c'est ce qui a été fait. Ce n'est que pour les fins du calcul, pour le simplifier qu'on se sert de cette unité (275) 33,000 élévées à la hauteur d'un pied dans une minute, car quand on a pour facteur dans un calcul quelconque l'unité, il est clair que le calcul en est réduit d'autant ; puisque multiplier par 1 ou diviser par 1 ne change aucunement le résultat. Ce chiffre de 33,000 n'aurait autrement pas sa raison d'être, car on ne peut concevoir de cas ou le cheval serait employé à monter un poids d'un seul pied à la fois, ou que si le cas se présentait, il lui fut possible de soulever ainsi 33,000, sauf par un système d'engrenage multiplicateur de son pouvoir, mais augmentatif en même temps du temps requis à faire la besogne.



280—Pour calculer la force, le pouvoir,

les chevaux-vapeur d'une " machine à vapeur," et de même, évidemment, pour toute machine à piston, ou mu par la force de pression de l'eau, de l'air, d'un gaz agissant sur un piston renfermé dans un cylindre : il faut multiplier la pression par pouce carré ou sur chaque pouce carré du dit piston par la longueur du cylindre et par le nombre de coups de piston par minute, pour en avoir, comme dans le cas de la chute d'eau (276) des pieds-livres par minute, et le résultat divisé par 33,000 pieds-livres (force d'un cheval-vapeur) donnera, en chevaux-vapeur la force de l'engin ; faisant attention de compter le mouvement du piston dans les deux sens, aller et revenir.



281—Ce qu'est un pied-livre. C'est une unité utile, indispensable dans l'estimation, le calcul d'un pouvoir quelconque, de la force d'une machine à vapeur, à gaz, etc., du pouvoir d'une chute d'eau, etc. C'est le poids d'une livre agissant à travers ou le long d'un espace linéaire d'un pied en hauteur. On en est venu là pour réduire la force, le pouvoir d'une machine quelconque en chevaux-vapeur. Le cheval-vapeur est (276) de 33,000 pieds-livres. La pression de la vapeur, de l'air, etc., sur un pouce carré d'une surface quelconque est celle d'un poids égal portant

sur cette surface. Le poids, il est vrai, n'agit que dans la verticale, ou en se dirigeant vers le centre de la terre ; mais on peut toujours, quelque soit l'inclinaison d'un cylindre, le supposer vertical pour faire la comparaison. Ainsi la pression de l'atmosphère est de 15 lbs. au pouce carré. C'est-à-dire qu'une colonne d'air de la hauteur de l'atmosphère et de la grosseur d'une baguette ou tringle d'un pouce carré, pèse 15 livres. Pression de 100 livres au pouce carré, est la même chose que si sur ce pouce carré il y avait un poids de 100 livres d'une substance quelconque : air, eau, métal, etc. Un poids d'une livre qui descend un pied, exerce une force suffisante pour élever un autre poids d'une livre à la hauteur d'un pied.



282.—Pourquoi **on réduit toute force, tout pouvoir en pieds-livres : afin que divisant ensuite 33,000** (276) **on obtienne le nombre de chevaux-vapeur** (forces de cheval) **correspondant.** Ainsi un piston est de 1000 pouces carrés de surface et le cylindre ou tuyau dans lequel il va et vient est de 10 pieds de hauteur, alors si la pression de la vapeur, ou du gaz, sur chaque pouce de ce piston est de 100 livres, nous avons un poids de 100,000 livres se mouvant à travers un espace de 10 pieds, c'est-à-dire

1,000,000 de pieds-livres. Maintenant, si le piston va et vient à la vitesse d'une demie seconde, ou qu'il fasse son mouvement d'aller et retour dans une seconde, 20 pieds linéaires de bas en haut et de haut en bas, ou n'importe dans quel sens (horizontal ou incliné) il se meut ; il fera 60 fois 20 pieds c'est-à-dire 1200 pieds par minute ; ce sera donc 1200 fois 100,000 ou 120,000,000 pieds-livres, ce qui divisé par 33,000 donne une force de 363⅓ chevaux-vapeur, ou forces de cheval (de chevaux si vous voulez).



283—Les marées, à part leur force de translation—aller et revenir—en exercent une de va et vient dans la verticale. Pour utiliser cette force—supposez un flotteur articulé à une bièle, celle-ci à son tour attachée à une manivelle faisant tourner une roue dentée Le mouvement étant lent (mais aussi puissant qu'on le rendra en augmentant la surface du flotteur) et seulement de deux fois par jour, il faudra une grande roue, soit de 100 pieds de diamètre, qui fera donc (à 2 marées par jours) 2 révolutions dans 24 heures (ou à peu près). Celle-ci s'engrenant avec une roue par exemple de 10 pieds de diamètre, la ferait tourner 10 fois plus vite ou 20 fois par jour—Cette seconde roue de 10 pieds en activerait

une, ou plutôt un arbre de couche de un pied, encore 10 fois plus vite ou 200 fois par jour. C'est encore lent : une révolution dans 7 minutes (1400 minutes par 24 heures). Cette troisième roue ou arbre de couche, servirait à son tour d'essieu à une autre roue de fort diamètre, lequel communiquerait son mouvement par engrenage ou courroie à une quatrième roue d'un diamètre 10 fois moindre et qu'il ferait par conséquent se mouvoir à raison de 2000 fois par jour (c'est-à-dire une fois par .7 de minute ou par 42 secondes) vitesse pratique qui pourrait encore par d'autres engrenages ou courroies se hâter, se ralentir au besoin.



284—Si l'on utilisait la force de la marée pour créer un pouvoir moteur, il y aurait nécessairement à adopter une forme de manivelle qui permit à la bièle de lui demeurer articulé et la faire fonctionner en tout temps ; car les marées varient et il faut que la longueur de la manivelle puisse s'y adapter, s'y ajuster automatiquement ; c'est ce qui est possible, on le conçoit, en faisant glisser le haut de la bièle le long de la manivelle, tout en l'y maintenant en contact par ressort ou autrement.

*
* *

285—Autrefois, **quand la forêt était encore dense, on y érigeait le moulin, on y charriait le bois. Aujourd'hui c'est le moulin que l'on conduit au bois,** c'est-à-dire un moulin à pouvoir de un à deux ou plusieurs chevaux, que les chevaux font non seulement fonctionner, mais déplacent au besoin pour l'approcher d'une touffe de forêt, afin de rendre moins coûteux le transport du bois. Puis, ce sont encore des bateaux à vapeur ayant moulin à leur bord : des moulins flottants (j'en ai dessiné un dans tous ses détails y compris mécanisme— pour M. W. il y a déjà 30 ans passés, devant fonctionner sur un des tributaires du St-Laurent en bas de Québec) ces moulins pouvant s'attacher à un endroit, y épuiser le bois à scier, aller s'amarrer plus haut, en faire autant ; se rendre encore en amont de sa position dernière, et ainsi de suite.



286—Dans les moulins à roues hydrauliques, c'est d'ordinaire l'eau qu'on amène au moulin ou à la roue pour la faire tourner. Sa rotation motivée, accentuée par le poids de l'eau dans ses auges ou aubes d'un côté de sa périphérie, pendant que celles du côté opposé sont vides. Mais il y a des cas où on ne saurait faire cela—A St-Ambroise par exemple il y a en aval de la chûte, une "dalle" naturelle de

moulin, et comme les eaux et la surface de l'eau dans ce conduit naturel sont variables, et que l'on ne saurait détourner cette eau, au fond d'un profond ravin qu'elle se trouve; **c'est donc la roue elle-même qu'il faut pouvoir ajuster au niveau de l'eau,** et pouvoir déplacer au besoin à cet effet. Eh bien il n'y a qu'à concevoir une roue dont l'essieu ou l'arbre de couche soit disposé à chaque extrémité de l'axe de rotation entre deux montants, système permettant d'élever ou descendre la roue au besoin, et que cette roue pourvue d'une courroie ajustable fasse fonctionner le mécanisme du moulin.

*
* *

287—Un mille nautique, marin ou astronomique est une minute d'arc ou le 60ème d'un degré ou la 21,600ème partie de la circonférence d'un grand cercle de la terre. Mais la terre n'étant pas sphérique, la minute serait de 6046 pds. à l'équateur et de 6109 pds. au pôle. Alors l'Amirauté anglaise s'est arrêtée à un mille de 6080 pieds dans la latitude de 48° car c'est en cet endroit que la terre a son diamètre moyen. Les Etats-Unis ont adopté le chiffre 6080.27 longueur d'une minute d'un cercle tel que, la surface d'une sphère de cette circonférence aurait une surface égale à celle de la terre. Le mille légal anglais ou ordinaire est de

5280 pds. ; donc le mille marin est de 800 pds. plus long. D'ailleurs on réduit le mille ordinaire en mille marin en divisant par 0.869, et on réduit le mille marin en mille ordinaire en multipliant par 1.1515.



288—S'il était possible à un homme de faire le tour de la terre aussi vite que le soleil le fait ; c'est-à-dire, s'il tournait autour de la terre aussi vite que la terre tourne en sens contraire, il n'y aurait pour lui ni jours ni nuits, ce serait toujours le même jour. C'est-à-dire encore pourvu qu'il partit de jour ; et s'il partait de nuit, il ferait toujours nuit pour lui. Ceci est impossible ; mais ça aide à faire mieux saisir le fait que **si un homme** pouvait faire ou **faisait le tour de la terre dans une année, il gagnerait sur le soleil,** tous les jours la 365ème partie d'une journée, et dans une année, $\frac{365}{365}$ ou **un jour.** Donc pour cet homme il serait en retard de un jour avec le calendrier de l'endroit d'où il est parti et où il est revenu ; car il n'aurait réellement vu lever et coucher le soleil que 364 fois au lieu de 365 fois, ayant ainsi gagné sur le soleil un 365ème tous les jours. D'un autre côté, si notre homme, **faisait un voyage autour du globe en sens inverse du soleil** ou de son mouvement apparent, ou dans le sens que la terre tourne

de Ouest à Est—dans ce cas **il perdrait une journée.** Donc encore de deux hommes faisant chacun le tour de la terre en une année, mais en sens inverse l'un de l'autre, leurs calendriers, revenus tous les deux au même point de départ, différerait de deux jours, l'un étant une journée en avant, l'autre une journée en arrière du calendrier du lieu.



289—Palmieri dit avoir observé par six années d'expériences sur l'action des courants électriques terrestres, ce dont lui a fait foi une ligne de télégraphe ; que **quand le Vésuve est inactif,** ou durant les périodes de moindre vitalité, les courants terrestres s'écoulent de bas en haut ou de la terre au fil, tandisque **si le volcan s'anime,** les courants descendent du fil à la terre.



290—Le Dr Rose des Etats-Unis, assure que **le grec tel que parlé aujourd'hui** par 7 millions d'hommes, est pratiquement le même que celui que parlaient dans le tems Platon, Démosthènes et Plutarque. Cette langue s'est conservée pure comme son architecture, parce que les deux sont le nec plus ultra de l'élégance. Rose prétend qu'on n'enseigne point

dans les collèges à parler le **Grec** comme il se prononce chez les habitants de la Grèce.



291—L'on discute fort de nos jours, **l'opportunité, la nécessité d'enseigner le grec, le latin** et les autres langues mortes dans nos collèges ; mais comment peut on dire *mortes* ces deux langues que l'on fait revivre à tout moment dans les milliers de mots où l'une ou l'autre entre comme radicale. Il n'est peut-être pas nécessaire d'enseigner ou apprendre à parler le *grec*, le *latin ;* mais les racines de ces deux langues sont des plus auxiliaires. Que de mots scientifiques, techniques surtout contiennent ces racines comme *diamètre*, *circonférence* et comme ces racines nous sont utiles tous les jours dans la composition de nouveaux mots, motivés par les progrès dans les sciences, les arts, l'industrie. Que de mots on voit pour la première fois, et de suite l'on se dit, ce mot veut dire telle chose, tout simplement parce qu'il est composé de racines grecques, latines—*paléantologie* de *palaios* ancien, *onta* être, *logos* discours, traité, description. Voyez *kinématographie* de *kinematos* mouvement et *graphein* écrire, dessiner, décrire : photographie vivante ou des objets en mouvement—*pseudopodes* à faux-pieds ; et pourquoi ne dirait-on pas des mouches qu'elles sont *pneumopodes*.

292—Le Dr. Robinson dans " Blackwood " prétend que **les physionomies tiennent des métiers** ; et de fait puisque certains muscles se développent, s'accentuent de grosseur et de forme sous une action qui les met en œuvre ; comme ceux des jambes chez les grands marcheurs, les coureurs, voyageurs et ceux des bras chez les forgerons ; ces muscles ainsi mis en œuvre réagissent sur ceux qui leur sont voisins ; des jambes au tronc, des bras à la tête ; et d'ailleurs il ne fait pas doute que la manière dont on se tient la tête dans l'exercise d'un métier, la direction fixe ou intermittente des yeux sur son ouvrage, tout cela à un effet sur les traits de la face. Ce dont je suis certain pour l'avoir maintes fois observé, c'est que **la physionomie tient de la langue ou du langage parlé et change avec ce dernier.** En effet : qu'une irlandaise, une anglaise ou écossaise épouse un français, un canadien, et que d'anglais qu'elle parlait, elle en vienne à parler la langue de son mari ; vous verrez que dans 20 ans, elle aura revêtu les traits de son mari, c'est-à-dire la nationalité du mari ; vous la prendrez pour une française, une canadienne. J'ai vu cela souvent au Canada, et surtout dans nos campagnes ; et ce qui est vrai de la femme sous ce rapport, l'est également de l'homme, ou le serait s'il venait à laisser sa langue pour parler celle de sa femme.

293—Si ce charretier, dis-je à ma femme, était " au voyage," il ne se donnerait pas tant de mal pour entrer dans son 'banneau' 'piétiner' la neige, la refouler, la tasser pour en remettre davantage et en avoir plus vite fini. **Tiens, dit-elle, je parie que t'en ferais autant.**



294—Voyez ce charretier se donner l'air d'ignorer ce qui se passe derrière lui. Il a comblé sa "breline" de neige (il est à prix fixe pour la "bordée" ou pour l'hiver). Pour hâter le dénouement, il va le trot dans les cahots, pour s'alléger en en disséminant le plus possible le long du chemin, et cela à la vue et au su de **nos " municipaux "** (connétables) qui **croiraient déroger à leur dignité de semi-militaires en ayant l'air de s'en apercevoir.**



295 — Si le système proposé de transporter d'Amérique en Europe, la viande morte, dans des réfrigérateurs, **n'en détériore point la qualité** ; il semblerait que l'on ne dut hésiter, au choix à faire entre ce transport et celui de la viande vivante, à cause de l'amaigrissement en chemin, la maladie, la mort ; perte lors d'une tempête, des animaux sur le pont ; coût de rengraisser, rendu de

l'autre côté ; risque en Europe, dû en partie à la jalousie des éleveurs de l'endroit, de voir condamner les bestiaux, sous prétexte de pleuro-pneumonie ou d'autres maladies réelles ou imaginaires.



296—Ne pas avoir l'air de s'apercevoir des défauts physiques de ses semblables, encore moins d'y faire allusion : comme d'une tête chauve, d'un gros ventre, d'une loupe accentuée, d'une épine dorsale recourbée ou proéminente, d'une taille au-dessus ou au-dessous de la moyenne. Vous pouvez en arriver là vous-même et n'aimerez pas alors qu'on se moque de vous à l'endroit des mêmes infirmités.



297—Pourquoi jusqu'à l'âge de 60 ans, n'ai-je jamais éternué qu'une fois de suite ou à la fois, ou sans répétition immédiate de la chose. Maintenant j'éternue toujours deux fois de suite, coup sur coup. Un mien vieil oncle éternuait toujours trois fois de suite, et un coup n'attendait pas l'autre. Feu mon ami T. éternuait toujours 13 fois sans arrêter—J'en ai maintes fois fait la remarque—Mais pourquoi éternuer plus d'une fois—L'éternuement est une sorte d'explosion et un vaisseau qui fait explosion, ne le fait

qu'une fois. Les médecins nous disent comment, pourquoi on éternue, mais ne s'expliquent point sur ces explosions nazales récidivistes. Moi, quand j'éternue, je fais un bruit d'enfer, la maison en tremble, j'adore cela—D'un autre côté le temps que j'y perds me contrarie.



298—Il est insultant de traiter un homme de **fou**—mais à l'encontre des diminutifs ordinaires, dire d'un homme que c'est un **gros fou, grand fou :** l'insulte disparait, ce n'est plus qu'une plaisanterie, et il est tout à fait inoffensif de dire d'un enfant que c'est un **petit fou.**



299—Un architecte, **un artiste ne possédant point le don de la parole, peut en vantant son œuvre, faute de termes techniques appropriés, en donner une fort mauvaise impression,** comme l'a fait mon ami B. en essayant de faire saisir à l'ex gouverneur Royal du Manitoba, les beautés réelles de son intérieur d'église de Beauport.



300—Le Dr Parkhurst (1895) par ses révélations en pleine chaire, ses dénonciations, a fait nommer le

" Wixlow Committee " pour s'enquérir des méfaits de la police de New-York. On y a fait de nombreuses destitutions, nominations et remaniements. " Tout nouveau tout beau. " Combien se passera-t-il de temps avant que le nouveau sang se pénètre de la même disposition à accepter des dons des intéressés pour fermer les yeux sur leurs vices et crimes ; voir le témoignage du chef Byrnes re Crawford, Vanderbilt, etc., et concernant surtout les maisons malfamées.



301—Je n'ai point d'amis, je n'en veux pas avoir. **Que dirait-on de Dieu s'il avait des amis.** Serait-il à nos yeux l'Etre souverainement juste, impartial qu'on le sait. Au contraire, il serait par le fait même entaché à nos yeux de partialité—ce serait un des faux dieux de l'antiquité, ou des peuples païens. Voilà pourquoi je déteste ce mot " nos amis politiques " ce qui veut dire que lorsqu'on arrive au pouvoir, tous les bons morceaux sont pour eux, rien pour la partie adverse, et l'on n'a pas le moins du monde l'air de se douter de l'injustice d'un semblable procédé.



302—On est d'ordinaire mal à l'aise et surtout **à la maison, avec des souliers de caout-**

chouct aux pieds—Si, ne les ayant point, on croit les avoir, on est encore contrarié—et tout de même quand on les a et ne croit point les avoir, ça ne nous incommode point : et à preuve, à une soirée chez Quimbert, ancien huissier de la verge noire, après avoir dansé de 10 heures à 3 du matin, et au moment de partir je me dis " c'est drôle, j'ai toujours coutume de me rappeler où je mets mes caoutchoucts, et cette fois je n'en ai pas la moindre idée. Voilà ce que je me disais, lorsque me regardant machinalement (comme l'on dit), je m'aperçois, que je les avais aux pieds. Voilà donc ce que c'est que l'imagination ; car si j'avais su les avoir j'aurais senti le plus grand décomfort possible, malgré que neufs, minces et reluisants il n'y eut rien pour y attirer mon attention ou celui de qui que ce soit.



303—Moyen de paraître très affairé : avoir toujours devant soi une foule de papiers dépliés, développés, comme dans l'action de les lire. Moi j'ai toujours eu l'air de n'avoir rien à faire parce que faisant tout avant et après les heures de bureau et la nuit, et pliant, repliant de suite tous les papiers pour les remettre au dossier, ma table à l'arrivée des clients, en était veuve et quiconque eut cru qu'en effet je n'étais aucunement affairé.

304—Qui aimes-tu mieux, mon enfant, ton père ou ta mère. **J'aime mieux la viande** (textuel). Il est vrai d'ailleurs qu'on ne peut jamais faire dire à un enfant, si jeune qu'il soit, lequel il préfère. Il a l'ins. tinct, dirait on, de la chose—" Je les aime tous les deux pareil," dira-t-il d'ordinaire.



305—De même que le sublime est voisin du ridicule ; de même il est dangereux de méprendre l'orgueil pour de la modestie. Quand je voulais quelque chose, j'en écrivais à qui de droit, me disant : ça les dérangera moins, ils pourront me lire chez-eux, à tête reposée. Le fait est qu'ils ne me lisaient point, ou que ce qui de cette manière leur entrait par une oreille ou par un œil, leur échappait par l'autre. Quand je leur en faisais parler par un tiers : comment, disaient-ils, croit-il qu'on puisse être pour lui, il ne prend pas seulement la peine de venir nous le demander. De fait, Dieu a dit : demandez et vous recevrez. Cela veut dire—faut croire—une demande en personne. Si c'est le cas, comme ça a l'air de l'être, alors ma modestie, ma crainte de les déranger n'était que de l'orgueil : la crainte, non de leur être à charge, mais de m'humilier en le faisant.



306—Il la regardait au corsage. Le " Figaro " ne fait pas foi de ce qu'il peut lui avoir demandé, mais on peut en juger par la réponse : **" Faites toujours nommer mon mari, monsieur le sous-préfet, après ça nous verrons."**



307—On n'aime point à être taxé d'inconséquence. Combien n'y en a-t-il point qui au moment de la mort, feraient venir le ministre de la religion, si de toute leur vie ils ne s'étaient moqués des pratiques de dévotion ; et qui alors, crainte, par leur conversion d'admettre qu'ils étaient dans l'erreur, et de subir, les rires, les moqueries de leurs amis, compagnons de vice et de péché, meurent de la mort des impénitents.



308—Le passage d'un oiseau, l'ombre d'un nuage, la chute de neige d'un toit, peut quelquefois laisser croire qu'un homme, un animal ou quelque chose a traversé votre chemin, votre ligne de vision.



309—On ne peut jurer à la légère de ce que l'on voit à travers une vitre ou fenêtre ordinaire ; car, qu'on y fasse attention, ces vitres

sont pleines de défauts qui distordent ce que l'on voit à travers. C'est ainsi que la ligne droite angulaire d'une bâtisse, celle d'une gouttière de toiture paraitront tout à fait croches et irrégulières. De même, il arrivera qu'un défaut sera rectifié, corrigé par un défaut de nom contraire dans le milieu (le verre) à travers lequel on l'apercevra, et fera peut-être méprendre les traits d'une personne pour ceux d'un autre.



310 – Ne pas se rendre désagréable en ayant l'air de s'apercevoir de la gaucherie d'un autre qui fait un faux pas, ou qui en mangeant salit le devant de sa chemise, répand son verre sur la table, renverse le sel, laisse tomber sa fourchette et que sais-je encore.

***

311—Il y a des choses qu'on fait mieux de ne jamais dire à qui que ce soit ; pas même, et moins qu'à tout autre, à sa propre femme, à son enfant, à ceux qui nous sont chers ; car si elles sont incriminantes vous vous épargnez par là le désavantage et aux vôtres la pénible nécessité devant la justice, d'avoir à motiver votre condamnation en disant ce qu'elles savent, ou de se parjurer pour vous sauver.

***

312—Ne faites point de calembours, jeux de mots aux dépens d'une personne dont les défauts seraient demeurés inapperçus, **sauf votre désir de faire de l'esprit.**

***

313—La délicatesse, **les convenances veulent** que les "aisances" soient dissimulées, situées de manière, qu'en y allant, en revenant, on ait l'air de se diriger vers, revenir du jardin, d'un veranda, etc.

***

314—Si la conscience vous reproche de mettre votre patron à contribution de papeterie pour votre correspondance privée ; faites amende ou compensation en utilisant pour les brouillons, des blancs de comptes, des dos de lettres pour lesquels vous pourriez, sans être taxé d'extravagance, employer du papier "à la main."

***

315—Le Dr Taylor dans sa lecture sur "an analysis of beer" devant la société : Young Mans' Christian Association, dit que l'**alcool durcit la cervelle, (le cerebrum)** en cuisant plus ou moins l'albumen qui la compose, et la rend ainsi moins apte à remplir de la manière voulue les fonctions mentales—**tandis-que son effet sur le cerebellum,** siège des

appétits, **est de l'exciter** et que c'est ainsi que le buveur d'alcool devient dépravé et capable de libertinage et de meurtre, pendant que le cerebrum, siège des facultés intellectuelles est devenu moins apte à exercer sur le cerebellum son influence salutaire.



316—De même qu'il peut être bon (No 311) de cacher aux siens quelque chose de compromettant ou qui pourrait le devenir, de même l'on doit **dissimuler à l'assistance dans un théâtre**, à une assemblée internée quelconque, **une alarme de feu—dans un vaisseau, la nouvelle d'une fuite d'eau** qui pourrait causer une panique. Tarte ajoute, en s'en inspirant, qu'en politique aussi il est souvent utile de donner le change à l'opinion sur une dissension intime dans les rangs du parti.



317—La " Atlanta constitution " relate que **la plus grande école du monde en est une que maintient à ses dépens le baron de Rothschild** dans une des plus viles localités de Londres. Il y a là, parait-il, 3,500 enfants des plus pauvres familles juives et cent maitres et maîtresses—déjeuner gratis tous les matins à tous ceux qui le veulent d'entre

ces 3,500 être humains. Le baron donne encore à chaque garçon un vêtement complet et une paire de souliers en avril de chaque année vers la pâque juive ; au mois d'octobre une seconde paire de chaussures à tous ceux dont celles du mois d'avril n'ont pas l'air de devoir durer l'année — affaire peut-être pour lui de $30,000 par année.



318—Le baron de Rothschild, a institué en faveur des 3,500 enfants, 100 maîtres et maîtresses de son école des juifs pauvres, une **banque d'épargnes** où pour cultiver parmi ceux-ci des habitudes d'économie, il alloue **10 par cent d'intérêt sur toutes les épargnes y placées.**



319—La tendance à faire **économie de temps, de mots** en toutes choses, se traduit dans l'habitude générale de nos jours, de supprimer le nom fictif d'une personne suivi de l'adjectif qualificatif, pour faire du qualificatif le nom même. C'est ainsi que l'on dira Me Maîtresse, Me Bellemère, M. Millionnaire, Dlle Pauvrette, M. Tardif, Madame Rusée, etc., etc., pour que de suite l'on sache apprécier la valeur des paroles, des actes, de chacun de ces mis-en-scène. Ou encore on dira : Il..... ou Lui....., Elle.....

320—Le " Westminster Review " dit que le langage du futur sera l'anglais. Au commencement de ce siècle (19ème) l'anglais n'était parlé dit-il que par quelques 20 millions d'âmes, pendant qu'il l'est maintenant par 125 millions. Il y a 100 ans, dit Bernays, Schiller écrivait " Notre langue (l'allemand) commandera à l'Univers "—Mais aujourd'hui, celle de Shakespeare à l'air de devoir être celle qui triomphera. Le volapuk n'est point motivé, ne le sera jamais, parce qu'il n'a point de littérature. Pourquoi en vouloir une nouvelle ou additionnelle pendant que l'anglais est là tout fait, tout court, tout pratique, quoique n'ayant aucunement le fini, l'élégance du français.

***

321—Pour en venir (No 325) **à expliquer comment on fait le tuyau en fer ou en acier,** rappelons tout d'abord la manière dont le corps animal expulse les déchets du système—puis tout le monde sait comment se fait la saucisse—en troisième lieu, le vermicelli se fait en forçant une masse de pate préparée à cet effet, à s'écouler par un nombre de petits trous dans le fond du vaisseau contenant. Le macaroni est tubulaire ou évidé, se produisant comme la saucisse, le vermicel, par expulsion sous pression à travers des trous dans le fond du vaisseau récipien-

daire de la pâte ; mais dans ce cas il faut pour que la substance sorte en forme de tuyau, qu'au centre du trou se trouve un fil de fer ou une tige de bois ronde attachée par un bout au pressoir et autour de laquelle, la pâte pressée de tous les côtés, sort en forme tubulaire.



322—Le tuyau de plomb se fait comme le macaroni. A cet effet, le plomb est tout d'abord fondu ou au moins chauffé au point d'être prêt à entrer en fusion et par conséquent, en cet état, plastique comme de la glaïse bien triturée. Mais il faut dans ce cas une pression plus accentuée pour avoir raison d'une matière aussi lourde, aussi dense ; et de fait, c'est la pression hydraulique (la plus forte dont l'homme dispose) dont on se sert pour forcer le plomb mis au cylindre, à céder au piston qui le presse par dessus, pendant qu'il sort à travers le fond du cylindre par un trou rond y pratiqué, du diamètre extérieur du tuyau voulu, et qu'au centre de ce trou est une tige, une âme en fer ou acier de la grosseur du diamètre intérieur du tuyau à fabriquer ; cette tige fixée par son extrémité supérieure à la paroi inférieure du piston-pressoir.



323—Le fil de fer, d'acier, de cuivre rou-

ge, de laiton, de platine ; enfin le fil métallique quelconque se fait en faisant passer dans des filières de plus en plus petites, jusqu'à arriver à la grosseur ou finesse voulue, un lingot d'acier, d'or, d'argent, etc., que l'on rapetisse tout d'abord à un bout afin de l'introduire dans la filière et en le saisissant ensuite par des tenailles le forcer (chauffé tout d'abord au blanc qu'il est ou suffisamment pour l'amollir, le rendre plastique) à céder à l'effort exercé. **De même** la barre de fer ou **le fer en barre rond, carré, rectangulaire ; le rail d'acier, la poutre en fer ou acier,** et de quelques formes ou dimensions que soient ces pièces, se manufacturent par le même procédé ; c'est-à-dire en les chauffant au rouge ou à blanc avant chaque opération, s'il y a lieu, pour les prendre tout d'abord en lingot, gueuse, saumon, etc. ainsi appelé ; et, en les forçant de passer successivement par le nombre voulu de filières, les réduire aux échantillons et longueurs demandés.



324—Pour **la manufacture de tubes ou tuyaux en fer ou acier** il y a tout d'abord à produire par le martelage, ou au moyen du laminoir, des plaques de ces métaux des longueurs et épaisseurs voulues ; puis les réduire à des largeurs calcu

lées à l'avance pour former les diamètres ou circonférences requis ; en tailler les arrêtes à l'équerre pour les petits tuyaux de $\frac{1}{8}$ " à $1\frac{1}{4}$ " dont on aboute les rebords pour former le joint ; ou à biseau, pour les tuyaux de plus grand diamètre, ou de $1\frac{1}{4}$ " à 30" et 40", dont on fait le joint en ramenant ensemble les rebords biseautés pour les faire se croiser, se couvrir l'un l'autre—Toutes ces opérations se font au rouge-blanc en passant les fers à travers des fourneaux où ils entrent d'un côté pour sortir du côté opposé. (Voir 325)



325—Le tuyau en fer, en acier (No 324) **se fait** pour les petits diamètres de $\frac{1}{8}$ "à 8 " en le passant à la filière à peu près comme on fait le tuyau en plomb, le macaroni ; c'est-à-dire en pousant ou en tirant les plaques préparées comme ci-dessus à travers un tuyau ou bout de tuyau dont le diamètre intérieur est égal au diamètre extérieur à donner au tuyau à produire ; et on assujettit le diamètre intérieur du tuyau à faire, au diamètre extérieur d'un autre bout de tuyau placé et maintenu concentriquement au premier et à son intérieur. Le bout du premier tuyau, à l'effet voulu, est ouvert ou évasé pour s'emparer du fer aplati du tube à façonner et l'amener peu à peu par une forme en entonnoir à se fermer au point d'entrer dans

le tuyau-matrice. **Pour les grands diamètres au contraire** de 8 pouces en montant, on en ploie, on en arrondit les plaques constitutives, en passant celles-ci aux rouleaux, c'est-à-dire, entre deux cylindres, avec un troisième cylindre s'ajustant aux deux premiers de manière à produire la courbure voulue. Puis enfin le jointoiement de tous ces tuyaux, grands et petits, se fait en chauffant préalablement les fers à blanc pour les passer entre des pressoirs qui en amènent les parois en contact ; pendant qu'à l'intérieur du tuyau, l'on tient par une longue tige, un mandrin sur lequel s'exerce l'effort des rouleaux extérieurs sans risquer l'exactitude de l'intérieur. Ces tuyaux, suivant l'usage à en faire, se soumettent à une épreuve variant de 500 à 5000 livres au pouce caré.



326—Pour faire un tuyau qui soit plié ou recourbé à un rayon voulu, il faut d'abord le faire droit, comme il est dit au No 325 ; puis le recourber ou le ployer, et à cet effet on n'a qu'à l'emplir de sable pour lui donner la courbure requise, sans danger d'en plisser ou rider la paroi intérieure, c'est-à-dire le côté intérieur du coude ou de la courbure que fait le tuyau.



327—Disons, **pour qui ne conçoit point**

comment on peut faire le plomb destinné à la chasse et appelé "cendrée," "plomb à canard," etc., que c'est en projetant ou laissant couler du haut d'une tour, et à travers des trous du diamètre voulu dans un plancher en métal à la température voulue, du plomb fondu dont chaque jet, sous l'effet de l'accélération due à la pesanteur, finit par se séparer en gouttes allongées, puis en gouttelettes qui deviennent enfin rondes par attraction de cohésion et qui se solidifiant avant d'arriver à terre, tombent en petites sphères de la grosseur voulue, tout comme la grêle nous arrive aussi peut-être des régions supérieures.



328—Les élans de génie se traduisent toujours et en tous lieux : Sarah Bernhart montée au sommet des Alpes, commande à ses guides de la saisir et l'élever au bout de leurs bras—avec l'injonction : vous direz maintenant que c'est moi qui ai atteint le point le plus élevé. Et en effet. C'était tout une inspiration—une idée saisie au vol.



329—Un qui en voulait à un autre et n'attendait que la première occasion pour le battre, le rencontre : Ah ! **tu peux remercier le bon Dieu** (temps de Pâques) **que je sois en état de grâce,** et que je

ne peux pas te rosser aujourd'hui ; **mais** tu perds rien pour attendre, **je le serai pas toujours.**



330—Etranges les contradictions humaines, mais c'est suivant les intérêts qui dominent les hommes. Pendant que faisant allusion au traffic, à l'achat des votes de nos édiles lors du nouvel aqueduc de 1883, je subissais une enquête pour avoir osé dire que **la pression était plus forte au dehors du tuyau qu'au dedans** ; chacun me félicitait sur la rue de n'avoir pas eu peur de le déclarer.



331—Comment une idée peut dominer un homme : Un individu faisait partie de la "société protectrice des animaux." Il voit un homme qui avec son attelage était tombé à l'eau, et les deux en danger de se noyer. Il perd de vue complètement le conducteur du cheval, pour ne songer qu'à la bête elle-même. Cette idée le dominait. La société protectrice dont je suis membre, me fournit l'occasion de faire parler de moi. En effet il sauve le cheval, laisse périr l'homme, et ce n'est qu'après la chose faite qu'il se dit ; mais mon Dieu qu'ai-je donc fait là.



332—Les grands de la terre tiennent, tout comme le commun des mortels, à faire dire d'eux qu'ils possèdent toutes sortes de qualités, de talents que ne leur ont jamais connus les gens de leur entourage. Un reporter député auprès de l'un d'eux pour " l'interviewer " (charmant mot intraduisible) en perd la tête et la carte et ne craint point de nous débiter sur son compte les choses les plus incroyables : l'empereur celui-ci déjeune tous les matins à 5 heures—le roi un tel travaille tous les jours, sans désemparer, 7 heures durant ; et mille autres choses de la sorte. C'est encore comme la moitié des dictons et des bons-mots que l'on débite à l'acquit des hommes haut placés et dont de pauvres diables d'hommes de lettres et d'esprit sont les auteurs.

***

333—On se plait à vanter la politesse des français et de ceux qui comme nos lieutenants-gouverneurs (P. Q.) devraient en tenir, prêts qu'ils le sont à les singer à l'occasion ; mais pendant qu'un lieutenant-gouverneur croirait s'abaisser, s'humilier, en vous répondant, autrement que par la voie de son secrétaire ou aide-de-camp ; le gouverneur-général, au contraire, tous ceux qui se sont succédés depuis un demi-siècle,

ont toujours daigné répondre par des autographes, aux lettres ou billets que j'ai eu l'occasion de leur adresser.



334—Je vois tous les jours sur nos journaux sous l'en-tête de "**Faveurs reçues avec promesse de publier.**" Telle chose à MM. A. B. C., telle autre à Dames D. E. F.—Eh bien c'est à y voir. Nos aviseurs spirituels devraient nous dire s'il suffit de cela. **Je suis d'opinion contraire.** Dieu a dit "demandez et vous recevrez"—mais pour demander il faut le faire en personne, ou si on le fait par écrit, y souscrire ses nom et prénoms. C'est s'humilier que de demander quoi que ce soit. C'est ainsi que Dieu l'entend. On ne peut le confesser autrement, faire profession de foi. Vos initiales sont ou peuvent être celles de bien d'autres personnes ; et quand elles ne le seraient point, pas un sur cent ne les divineraient. **Ce n'est donc aucunement accomplir la promesse de "publier" que de laisser ainsi deviner qui vous êtes.**



335—Que ce soit en général, Montesquieu ou Talleyrand, ou un autre qui ait dit quelque chose, aujourd'hui érigée en proverbe ; peu importe, sauf comme fait historique—et il est oiseux de se chicaner sur l'identité

de l'auteur, pendant que **la chose à discuter est la philosophie du dicton,** sa raison d'être, la vérité ou la fausseté de la chose avérée, son adaptabilité, sa conformité aux réalités de la vie.



336—Un ex-maire de Q., mais qui à l'époque de son nouvel aqueduc n'était point premier magistrat, me disait dans le temps, à l'endroit de ceux qui étaient entachés d'avoir vendu leurs votes pour donner le contrat à B.—" **Quant à moi, supposons même que j'aurais reçu quelque chose,** j'étais pour la soumission Carrier Lainé, pour un tuyau suivant le désir de l'ingénieur de la cité, et de trois lignes plus épais que le tuyau tel qu'on va le faire. De fait aussi les milliers de piastres dépensées depuis 15 ans à remplacer les longueurs crevées du tuyau mince, ont plus que dépassé, il y a longtemps, la différence du prix de soumission, et tous les ans ce sont des bris répétés dus à la même cause, " l'insuffisance d'épaisseur, de force du tuyau actuel pour résister aux coups de bélier hydraulique auxquels il est assujetti."



337—Citons un trait des faiblesses humaines en présence de ses intérêts person-

nels. Il y a quelques années le Dr. F. M., disait à l'ingénieur de la cité " si vous vouliez parler, vous qui en savez si long sur le compte de cette canaille là, vous nous feriez s..... ce misérable à la porte. Peu de temps après (seulement quelques mois) " le misérable " " la s..... crasse," dont il s'agit se présentait pour le parlement fédéral, et notre échevin d'alors, n'eut rien de plus pressé que d'aller parler pour lui à la tribune. Voici le secret de ce subit revirement : l'échevin avait et tient encore une place à la crèche publique et craignant que sa " canaille " pourrait en arrivant M. P., l'en débouter, eut a rengaîner, avaler la pilule et à parler de son homme comme du plus excellent choix que pouvait faire le quartier Ouest pour le représenter dans la législature du pays.



338—J'ai déjà dit (No) que la ville me doit au moins $47,000.00 au taux de mon salaire actuel pour avoir travaillé pour Elle hors de mes heures légales de bureau. Vers 1878 (remarquez, il y a 20 ans) le gouvernement fédéral avait eu à se mettre de la partie pour forcer la Corporation de me payer quelques $1100.00 part de la ville (par document notarié ou signé des parties contractantes) dans un relevé alors à faire, et depuis fait, de l'estuaire de la St-Charles à l'endroit de l'opportunité, la possibilité d'y construire

ses bassins. La ville s'était engagée vis à vis du gouvernement de payer à son ingénieur sa part de ce travail fait par ce dernier en compagnie de l'ingénieur du gouvernement, Steckel.—Eh bien, le croira-t-on, un échevin à qui l'ingénieur en parlait, vers la fin de 1897 (vingt ans plus tard) lui demanda si ce n'était pas un fait (on le lui avait dit) que ces $1100.00 ($1500.00 croyait-il) avaient tout réglé entre la ville et son ingénieur pour les vingt ans à venir. **Est-ce brutal un peu de faire une pareille demande :** forcer un pauvre diable d'accepter $1000.00 pour $47,000.00 qu'on lui doit—Car prétendre aujourd'hui que l'affaire est réglée ne veut rien dire autre chose—Régler 20 ans avant le temps ; est-ce assez absurde.



389—A quel âge vient au nouveau-né la perception des choses. J'entends sa mère, me dire qu'à 15 jours, il lui sourit. Je ne sais pas, le sourire n'est pas, en tout cas, accentué. L'enfant a bien comme nous, dessiné sur la rétine de son œil tous les objets dont les rayons visuels peuvent lui arriver ; mais ce n'est guère avant 6 semaines à 3 mois qu'il commence à se promener les yeux à droite et à gauche pour voir quelque chose, et encore faut-il que son attention y soit attirée par un bruit, une voix, un éclat

de lumière de ce côté, et il a bien 6 mois avant de le faire de lui-même. Il ne commencera à marcher que de 9 à 15 mois et cela en s'aidant de tout objet sous sa main Il pourra aussi à cet âge s'asseoir à table et y manger avec ses doigts ce qu'on mettra devant lui. Il aura commencé à 2 ans à dire quelques mots et à se faire comprendre à 2 ans et demi—mais il n'aura pas encore alors la perception de l'intermittence régulière du jour et de la nuit—il ne commencera à compter qu'à 3 ans et cela jusqu'à 2 et 3 et aura de 4 à 5 ans avant d'aller au-delà et de distinguer les jours de la semaine, commençant par dimanche, le jour qu'on va à l'église ; vendredi—le jour qu'on mange du poisson, jeudi ou samedi, le jour qu'on a congé d'école.



340—Ce n'est pas par vertu que je suis honnête, mais par orgueil. **Je préfère aussi une fine crasse,** comme l'était l'Hon. X., **à un honnête idiot.** Mais il y a aussi le quasi bonasse ex-maire qui voulant donner au comité des finances une raison pour lui payer $500.00 par année comme reviseur, n'avait pas honte de dire, " j'ai sauvé ça sur les scieurs de bois et les femmes de journée ; et en effet il leur avait retranché à chacun 10 centins par jour.

***

341—Une pelotte de ficelle prise à votre patron, à votre client, peut se remplacer par les bribes enlevées aux paquets dont vous êtes le récipien daire. Il y a d'autres bagatelles dont il vaut autant ne jamais parler, crainte de leur donner une importance indue ; comme quand vous déboursez une piastre pour le public et vous en refaites sur le casuel.



342—Ne jamais avoir l'air de se tromper. Si, croyant reconnaître un venant vous portez la main au chapeau pour le saluer ; soulevez le tout de même comme pour essuyer une sueur ou vous masser la figure à l'endroit de la piqure d'une mouche imaginaire ; regardant en même temps de travers, si vous voulez, pour vous donner l'air de loucher.



343—Je menaçais en présence de ma femme de donner le fouet à un enfant de 7 ans. Se tournant vers sa mère il lui dit : **"il ne dirait pas ça à un homme de sa grandeur."**



344—Vous-êtes vous jamais pesé, avant et après dîner—on dit qu'on ne s'aperçoit point qu'il y ait une différence.

345—**La plus douce des vengeances** est la contrariété que vous faites éprouver à votre individu en ne vous en vengeant point ; lui faisant par là même regretter ce qu'il a fait, et le remors de s'être mis en colère pendant que vous êtes resté froid.



346—**Le "Sherry" (Xéres) est toujours bon, avant, pendant et après la soupe** (le potage) une soupe grasse quelconque—vin léger, chablis ou sauterne avec les huitres, le poisson — bordeaux avec la viande—le champagne au dessert. La bière, le café noir en fumant, le café au lait avec un gâteau.



347—**Pour intimer à un** parent, un ami, ou **cousin de la campagne de ne pas manger avec son couteau,** s'en servir au poisson, passer le pain avec ses doigts, etc—dire à l'avance à son fils, si on prévoit la chose, de le faire, afin de vous donner l'occasion de lui dire devant l'étranger : mon Dieu, petit Jean, je t'ai pourtant dit assez souvent comme c'est mal élevé de manger avec son couteau, etc., suivant le cas.



348—**Je ne sais trop comment le Chinois**

fait pour manger avec ses petits-bois. Au poisson je me sers de deux fourchettes, et d'une fourchette pour tout ce qui peut s'y maintenir, aulieu d'une cuiller qui paraît trop enfantin, sauf pour ce qui est trop liquide. Au poisson l'on met de côté le couteau parce que le poisson le ternit et que d'ailleurs la fourchette suffit. De même il faut le couteau d'argent ou en or pour peler une pomme ; afin de prévenir le noircissement, l'oxidation (la rouille) de l'acier.

***

349—La vapeur est dite agir sans expansion lorsqu'elle continue à entrer dans le cylindre par un bout jusqu'à ce qu'elle en ait chassé le piston à l'autre bout. On permet alors à cette vapeur de s'évader en lui pratiquant une issue à cet effet au même bout par où elle est entrée ; pour la faire entrer ensuite par le bout opposé du cylindre, pour repousser, en le suivant dans toute sa course, le piston au point de départ. Ce mouvement intermittent ou de va et vient se continue ensuite indéfiniment, le cylindre dépensant ainsi deux fois son contenu, ou ce qu'il peut contenir de vapeur pendant chaque trajet et retour du piston à son point de départ. C'est tout comme si un homme pour pousser un autre homme ou un objet quelconque à une distance donnée ; au lieu de

lui donner un élan assez fort pour l'y rendre, suivait l'objet en le poussant toujours jusqu'au point à atteindre, ou même qu'il l'y portât au lieu de l'y jeter.



350—On conçoit qu'il doit y avoir perte à employer ainsi la vapeur sans expansion—En effet on n'a pas été lent à le voir, et maintenant on en coupe l'entrée au cylindre, on ferme le tuyau par où elle arrive, aux trois quarts, à la moitié, au quart, au huitième même de la longueur du cylindre ou du coup entier de piston ; la vapeur continuant ensuite en vertu de sa faculté expansive ou d'expansion à agir encore sur le piston, quoique qu'avec une moindre force de propulsion, jusqu'à rendre le piston au bout opposé du cylindre ; pour s'évader ensuite par où elle est entrée ; puis entrer par l'autre bout, repousser le piston au point de départ, et continuer ainsi ce mouvement alternatif de va et vient. Voilà le cas où l'on dit que **la vapeur agit par expansion.**



351—La machine à vapeur est dite " à double, à triple, à quadruple, etc., expansion lorsqu'il y a 2, 3, 4, etc., cylindres de même longueur de coup de piston pour s'adapter à des manivelles encore égales de longueur, mais disposées à des

angles divers l'une avec l'autre : 90°, 120 , 72° suivant le cas. Alors la vapeur avant de passer au condenseur après sa sortie du cylindre No 1, comme quand il n'y a qu'un seul cylindre, passe au cylindre No 2 ; de 2 à 3, de 3 à 4 et ainsi de suite, pour enfin se rendre du dernier cylindre au condenseur, où elle redevient de l'eau pour être de nouveau renvoyée dans la chaudière. Eh bien, cette vapeur agissant (350) par expansion et perdant ainsi de sa force de propulsion, il convient de la faire agir sur des pistons de plus en plus grands, et c'est ce que l'on trouve dans les systèmes à expansion double, triple, quadruple, etc. ; le diamètre du cylindre B étant plus grand que celui de A, celui de C plus grand que B, et celui de D plus grand que C. Voilà comment on utilise, pour ainsi dire, la totalité de la force de la vapeur, tout en la ménageant de quantité.



352—Il y a, à ne pas en douter, **pour les bonnes gens,** ceux qui croient en Dieu et l'aiment, **des dieux** pénates, dieux domestiques, **tutélaires,** Anges gardiens en un mot. En effet, un bec de gaz à l'extrémité d'un bout de tuyau trop long articulé à la muraille, se dérangeait chez moi, et mettait le feu au plafond boisé de mon rez-de-chaussée. Ce soir là, je veillais encore, ma femme comme par intuition ou

conduit par son bon ange, y descend juste à temps pour prévenir la destruction de la maison, et peut être de la famille.

***

353—L'on sait si dans le cours d'une année il y a des accidents et fatalités par le feu. Dans plus de la moitié des cas (on le voit constamment par les journaux) ce sont des enfants qui en jouant avec des allumettes ont mis le feu. Il y a un remède à ceci. Le remède est tout d'abord persuasif, lorsqu'en allumant la bougie, le poële, le gaz, la lampe, sa pipe en présence de l'enfant on feint de se brûler avec la flamme de l'allumette devenue trop courte pour continuer de la tenir à la main—on jette un cri et on a l'air de se tordre de douleur. Ce subterfuge renouvelé de temps en temps, car les enfants n'ont pas la mémoire longue, réussit assez bien pour leur faire peur. Mais il y en a toujours qui sont plus ôsés que les autres. Alors il n'y a qu'un remède certain. Ça peut avoir l'air cruel, comme le trouve ma femme ; mais ce ne l'est pas plus que de donner le fouet à un enfant qu'on aime, pour le corriger d'un défaut : le remède est de faire en sorte que la flamme d'une allumette, l'atteigne un tout petit instant au doigt, à la main ou au bras. C'est là le seul moyen certain de le guérir une fois pour toutes de jouer avec les allumettes.

Car **mieux vaut un petit bobo qu'un gros,**
Je le sais pour en avoir assez souvent fait l'expérience.



354—Pour les enfants il faut distinguer entre le feu et la flamme, entre les deux et quelque chose qui sans être rouge-tison ou charbon ardent, peut brûler et brûle en effet, comme le poële, tout noir qu'il est, une assiette chaude, une cuiller qui sort de votre thé bouillant. Alors c'est un nouveau moyen qu'il faut employer pour prévenir l'enfant contre les brûlures où la flamme, les tisons ardents ne sont pour rien. Tout ceci paraît fort simple et l'est en effet, mais il faut y penser voilà tout. Eh bien de même que (353) et sur le principe de " **similia similibus curantur** " il faut guérir ou empêcher le feu par le feu ; de même il faut faire en sorte que votre enfant se brûle un tant soit peu, pour l'éloigner du poële ; et la manière pratique de le faire, (si l'assiette chaude, la cuiller brûlante ne fait pas l'affaire, et s'il y a persistance à aller auprès du poële, est de faire en sorte qu'il y touche du doigt une seconde ou fraction de seconde pour le convaincre que c'est la vérité que vous lui inculquez.



355—Il faut à l'enfant une preuve con-

cluante, sans quoi, pour lui l'admonition ne sert à rien et voici pourquoi : c'est que, il y a mille choses qu'il faut lui dire qui ne sont pas vraies ou qui si elles le sont plus ou moins, sont plus ou moins conditionnelles, et l'enfant les entendant constamment répéter, par ses père et mère, ses grands frère et sœur, et ne les voyant jamais réaliser finit par ne pas y croire. Ainsi il est vrai que le sucre fait carier et enfin tomber les dents—c'est vrai en thèse générale, mais ça n'arrive pas toujours, et ça arrive, en tout cas si lentement, ça met tant d'années à arriver que pour l'enfant ça n'arrive pas, puisque quand ça arrive il ne l'est plus (enfant). On veut l'astreindre au " bubuce " (de l'eau chaude et du lait) sous prétexte que le thé fort, le café étant noir va le faire noircir et ainsi de suite. Il n'est pas lent à voir par lui même la fausseté de ces prédictions—Puis si vous lui dites que le feu brûle, il ne le croit point non plus et voilà pourquoi il lui faut les preuves concluantes de la chose indiquée aux Nos. 353, 354.



356—Pendant que nous sommes sur ce sujet, plus que pertinent, du feu et des accidents par le feu, dus aux enfants ; **faut se donner la peine de faire en présence de l'enfant ce qu'il convient qu'il fasse lui-même plus tard** ou étant un peu

plus grand, dans un cas où il met lui-même le feu, ou qu'un autre des enfants le fait — et il faut le faire aussi de manière à lui laisser croire que la chose est accidentelle—Ainsi chacun a dans son bureau, chez lui un panier à papiers de rebuts, dans la cuisine une boîte, un tiroir au même effet et devant servir à " la fille " à allumer son feu. Eh bien, et comme l'allumette qu'on allume pour allumer la chandelle, la lampe, attire toujours l'attention de l'enfant, c'est de la jeter toute flambante au panier; et de dire : mon dieu qu'est-ce que je viens de faire, **voilà le papier en feu, vite mon enfant; quelque chose pour l'étouffer**; un bout de tapis, une vieille "couverte" (couverture de lit), un vieux paletot. L'enfant assiste avec intérêt à ce procédé, et ce procédé lui reste gravé dans l'esprit puisque tout en l'employant vous avez le soin de dire—voilà mon enfant ce qu'il faut faire pour éteindre le feu : faut l'étouffer, et si jamais ta petite sœur prend feu, dépêche-toi de la jeter, **l'étendre par terre, pour que la flamme ne lui monte point à la figure à la poitrine**; car vois-tu, regarde comme la flamme monte tout droit, et après l'avoir jeté à bas, vite quelque chose pour étouffer le feu. Voir No 356 et si je me répète, admettez que l'importance du sujet le motive.

*
* *

357—Tous les peuples sont donnés aux jeux-de-mots, mots pour rire, petits mots d'enfants, aux reparties fines, vives, piquantes. Il y en a une foule de celles qu'on lit dans les journaux, brochures de toutes sortes, qui sont spontanés, choses qui de fait se sont faites, se sont dites. Mais il y en a bien plus qui sont faites à plaisir, imaginées par des gens, qui en font le métier—On est toujours porté à croire néanmoins à leur originalité tant elles sont (si non vraies) vraisemblables. C'est une littérature à suivre, pour s'en inspirez au besoin—car il y a bien des cas tous les jours où quelqu'un vous dit quelque chose de désobligeant, désagréable, contrariant, et il faut toujours s'étudier autant que possible à répondre de manière à avoir raison de la personne qui vous les a dites, **faire rejaillir sur elle les traits qu'elle a lancés.**



358—Si les mille-et-un médicaments brevetés de par le monde n'ont pas chacun d'eux, raison de tous les maux à guérir, il faut croire que au moins chacun d'eux en guérit quelques-uns, à en juger par les certificats à cet effet en la possession des inventeurs ou découvreurs des drogues ou procédés dont il s'agit. **Dieu apparemment veut qu'il en soit ainsi pour que tout le monde vive.** Il a dit aide-toi

et je t'aiderai et de fait, tous ces guérisseurs dépensent de fortes sommes en annonces, s'aidant ainsi eux-mêmes, et les imprimeurs qu'ils font vivre, ces derniers aident à en faire vivre d'autres et voilà ce qui aide à perpétuer l'humanité.



329—On ne saurait mettre en doute qu'**il y a progrès, quantititif** au moins, si non " qualitatif " **dans le nombre et le traitement des diverses maladies du genre humain.** Plus nous allons, plus nous faisons la connaissance de mets nouveaux. Durant les premiers âges du monde, on se contentait d'une nourriture moins variée que de nos jours. Les maladies nous venant, d'ordinaire par l'estomac, il y en avait moins, moins de variétés ; car de même que le travail, l'action extérieur influent sur les muscles, la nourriture agit sur les tissus. Tant que durera donc l'humanité, il y aura des maladies additionnelles ou des phases, des variantes d'icelles motivées par les substances alimentaires variées qui leur donneront naissance. Puis ensuite les nouveaux médicaments imaginés pour conjurer ces maladies nouvelles, crééront eux-mêmes des modifications, et le nombre en ira toujours grossissant indéfiniment.

⁂

360—Que de progrès n'a pas fait **l'estampage** de nos jours. Il suffit de rudoyer la surface d'une feuille mince de métal, carton, etc., pour lui donner davantage de force, de roideur. On frappe d'un seul coup, ou l'on obtient par pression hydraulique, une cuiller qu'on peut vendre à 10 centins la douzaine. Ce procédé est des plus utiles dans la confection des jouets d'enfants : on fait les petits soldats, chevaux, chèvres, poissons et autres animaux, en deux moitiés, la ligne de partition ou de séparation des parties composantes, suivant la ligne médiane de ces vertébrés, savoir l'épine dorsale, le sternum, etc. A chaque moitié l'estampe, c'est-à-dire, le coup de marteau, la pression donne la concavité voulue, et les deux réunies à soudure : la concavité, le relief naturel de l'animal. On emploie aussi le procédé du moulage et la fusion ou fonte comme dans les forges et usines en grand, pour imiter les locomotives des chemins de fer, les wagons à passagers et autres, et on les fait encore par moitiés symétriques que l'on réunit ensuite par de petits boulons rivetés. **Le gaufrage, la " corrugation,"** le rudoiement, etc., jouent aussi un grand rôle dans cette accentuation des forces de simples feuilles minces de substances métalliques et autres.



361—S'il vous plait madame, on a de la viande à

manger aujourd'hui, et **maman demande si vous voulez lui prêter vos fausses dents**—Oui volontiers mon chéri, mais je les ai prêtées ce matin à la cuisinière chez madame Lassizeraie pour ornementer le rebord des pâtisseries pour leur bal de ce soir.



362 — Pour écurer, nettoyer un tuyau d'égoût de petit diamètre comme de 4'', 6'', 8'', 15'', c'est-à-dire trop étroit pour qu'un homme y puisse passer ; un des moyens bien réussis, est celui d'y lancer un rat au cou ou à la patte dn quel on a attaché une ficelle ; puis pour faire remuer le rat qui autrement resterait peut-être indéfiniment blotti dans le tuyau, on lance à sa poursuitte une belette qui lui fait rapidement franchir l'espace à parcourir. On détache le rat pour une autre fois. A la ficelle on attache une corde assez forte dont on a raison de cette manière et à la corde une gratte, sorte d'instrument composé de feuillets ou tranches en acier et à ressort et qui maintenues autour d'une tige centrale par un anneau ou un manchon à cet effet, se prêtent par élasticité aux rugosités ou inégalités intérieures du tuyau s'il y en a.



363—Je ne sais si c'est parce que j'ai lu un dic-

tionnaire, des vocabulaires d'homonymes ; que j'ai aujourd'hui, et depuis cette époque une **tendance, quand je n'y fais point attention, d'écrire ou plutôt de terminer mon mot par la finale d'un mot homonyme du premier** mais n'ayant point, naturellement, la signification voulue. C'est ainsi que mon imprimeur pourra corroborer la chose en omettant à l'endroit du mot cou du dernier article (362) un p que je lui avais ajouté et qui en faisait coup. Une autre fois ce serait peut-être coût ; sauf que l'accent sur l'u y appelât mon attention.



364—Plusieurs meurtres—après outrage de la victime—arrivés de nos jours, et dont les auteurs n'étaient pas au préalable connus pour de manvais sujets, semblerait faire foi que nous sommes dégénérés de l'époque ou Racine écrivait (dans Phèdre) :

" Un jour ne suffit point d'un mortel ver- [tueux
" Pour faire un assassin, un lâche inces- [tueux."



365—L'homme parait capable aujourd'hui d'exploits, de faits de prouesse que l'on n'eut pas même osé soupçonner, sug-

gérer il y a un siècle passé. En effet il est incroyable que de nos jours un homme ait pu parcourir en bicycle un mille en une minute et $35\frac{2}{5}$ secondes ou à raison de 38 milles à l'heure—$32\frac{2}{3}$ milles en une heure (784 milles par 24 heures)—616 milles en une journée ou à raison de $25\frac{2}{3}$ milles par heure—1983 milles en six jours, soit 14.7 milles en moyenne y compris les repos, ou 15.8 milles en les éliminant. Et durant ces six jours ou 144 houres, notre homme ne descendit de sa roue que pendant un collectif de $9\frac{3}{4}$ heures, dont $4\frac{1}{2}$ pour sommeil ou $\frac{3}{4}$ d'heure de sommeil par 24 heures, avec $5\frac{1}{4}$ heures pour repas, etc. Et après cet effort auquel on a peine à croire, on constata que son pouls, sa température étaient encore à la normale—sa nourriture pour les six jours : du riz bouilli et du lait. **Il est donc, une fois de plus et de cette autre manière, avéré que l'homme est capable d'efforts au delà des forces de la gente animale.**



366—Quelqu'un qui en aurait le temps, la patience, devrait faire l'énuméré des drôles de noms propres que l'on trouve dans une seule ville comme Londres ou Paris—Nous avions dans le seul département de la voirie (ville de seulement 60,000 âmes dans le temps) : Latulipe, La-

violette, Larose, Laliberté, Laframbroise—Les Lenoir, Latour, Lebrun, Legris sont communs partout et il n'y aurait probablement pas à chercher longtemps pour trouver les autres couleurs. Une série de noms exprime la parentée : Cousin, Parent, Neveu, etc—Une autre série, les métiers ou industries : Meunier, Charron, Berger, etc—Une autre série, les animaux : Cheval, Poulin, Lebeuf, Leloup, Poisson, LeCoq, etc—encore une, et si non tous dans la même langue, alors dans des langues diverses, ceux de la plupart des matériaux : Bois, Lapierre, Leroc, Leverre, etc., en français ; Brass, Stone, Wood, Gold, Steel, etc., en anglais ; Silber, Stein, Salz, etc., en allemand. Certains noms indiquent le penchant de l'individu : Boivin, Boileau—d'autres, certaines qualités : Lebon, Ledoux, Lavertu, etc.—l'état : Roy, Major, Sergent—le physique : Legros, Lecourt, Lepetit, Lebossu, etc.



367—Il y en a qui sont heureux : rue St-Ours, un individu paye $1.00 par année, le penchant d'un coteau ou peuvent grimper et paitre les chèvres—La ville met en valeur une extrémité de ce terrain en le nivelant pour y trouver de quoi remblayer un chemin qui n'existait point quand X a acheté son avoir et qui lui donne maintenant une sortie sur la voie publique. Sa rente annuelle capitalisée à 6% représente $16.00. La ville

lui prend, pour la voie susdite, un seizième de son terrain ou pour une valeur de $1.00—Il la poursuit en dommages et les experts lui accordent **trois cent fois le prix d'achat.** Un autre fortuné paye $25.00 une autre partie du même coteau, la Corporation lui prend le tiers de son avoir pour l'escalier de la rue Colbert et lui paye $595.00. Il en demandait $600.00 ; mais pour sauver les apparences et laisser croire à un chiffre motivé, on lui retranche $5.00. Ça a l'air outré ; mais **ce n'est pas que l'on ait eu une propriété pour rien, qu'on doive la céder au même prix !!**



368—De même qu'une femme se fait comprendre en suspendant à la muraille le portrait d'un favori—de même un homme sans rien dire, peut en flatter un autre et entrer dans ses bonnes grâces, en mettant en évidence chez lui ou dans un bureau ou autre endroit public, le portrait de cet autre, qui, s'il n'est pas encore son bienfaiteur, peut par là même le devenir.



369—De même que d'après Darwin, Lamarque avant lui, Spencer et d'autres **il y a évolution,** croissance, amélioration des espèces, des règnes

animal, végétal par le croisement, par le développement des muscles dû à leur mise en activité, par celu du cerebrum et du cerebellum (la cervelle) chez l'homme, en activant les facultés, les appétits qui en dépendent—et sans admettre avec Darwin : que c'est l'effort constant de la girafe, pour se repaître des feuilles haut placées des arbres dont elle se nourrit, qui a fini par tant lui allonger le cou—l'on admet cependant, que chez certains animaux, il y a faculté de reproduire un membre tranché ou perdu par accident—**De même il y a la dégénérescence, déperdition de membres, de facultés, d'appétits** non activés, non motivés soit à cause des lieux ou des circonstances. C'est ainsi que le têtard, (vulgairement la 'queue-de-poêlon' perd sa queue quand cet accessoire lui devient inutile, à la suite de la formation de ses pattes—le poisson perd ses yeux dans les eaux noires ou non éclairées d'une caverne, d'un souterrain, tout en en conservant cependant, l'embryon, l'empreinte de l'endroit. Le crustacé perd ses jambes, ses pattes quand il devient un parasite se nourrissant de la substance d'un autre être et n'ayant par conséquent plus besoin de ses organes de locomotion ; ou, ces membres devenus inutiles deviennent atrophiés et finissent ainsi par dépérir après la cessation des fonctions qui leur étaient propres.

***

370—C'est peut-être le lieu de rappeler ici (c'est-à-dire à la suite de l'article ci-dessus) que même **chez l'animal, comme chez l'homme, son entourage y est pour quelque chose** dans sa manière d'être, de se tenir, de se comporter. Le cheval de travail a toujours la tête basse, ses facultés sont atrophiées par le va et vient continuel au même train ; il a l'air conscient de l'infériorité du rôle qu'il exerce. Chez le cheval du bourgeois au contraire, dont la circulation du sang est activée tous les jours par le peigne, la brosse, la friction, la propreté, les petits soins, la nourriture et auquel le conducteur fait prendre l'habitude de se tenir la tête haute ; il y a mise en activité de ses fonctions de l'ouïe, du flair, de la vue, et il a l'air plus noble que son compagnon de misère. **Il en est de même pour le chien** qui, à ne pas s'y méprendre, est plus intelligent d'ordinaire à la ville qu'à la campagne, se tient la tête haute, la queue relevée, tandis que son cousin suburbain va tête baissée et queue basse.

*
* *

371—**La même faute commise par deux individus peut être plus ou moins grave pour l'un d'eux** suivant le chemin par lequel elle est passée ; c'est-à-dire, suivant le plus ou moins d'intérêt à la commettre ; le plus ou moins de tentation,

de coercition qu'à subi le prévaricateur. Il est bien bon de dire qu'il ne faut pas mentir, par exemple, même pour se sauver la vie, ou celle d'un autre, mais Dieu n'est pas si stricte que cela—**De même pour l'ivrogne**, le péché d'ivresse est certainement plus pardonnable chez celui qui aime la boisson, que pour qui en fait peu de cas. Cependant (voir *La Patrie* du 7 décembre 1897) le recorder de Montréal a condamné un charretier à une certaine amende pour s'être enivré, et à une autre amende, parce que sous le coup de cette ivresse il avait voulu surcharger un client. C'est là aussi la manière de voir de certains juges, pendant que d'autres sont d'avis contraire.



372—Il est étonnant comme les gens sont forts de leur aptitude à remplir la charge de premier magistrat d'une ville. Les journaux d'Ontario, 27 décembre 1897, donnent les noms d'au moins huit candidats à la mairie de Toronto. **Qu'on est entiché de soi-même.**



373.—Comme le serpent charme l'oiseau, le tient tout pétri d'effroi et incapable d'un mouvement pour se soustraire à son ennemi ; de même l'homme, une femme, un enfant surtout, peut être transis de

frayeur, **sous l'effet d'un charme puissant et incontrôlable en présence d'un danger imminent.** En effet, tout dernièrement à New York, une femme et sa petite fille surprises par l'approche d'un engin de la brigade du feu, restent immobiles sur la voie. Le pauvre conducteur pour ne pas les écraser, donne un tour trop de court à l'engin qui tombe sur le côté et le tue dans sa chute.



374.—L'incendie du Colisée de Chicago est dû paraît-il à un petit chien qui tout de laine revêtu, prit feu à l'occasion d'un lampe à gazoline qui fit explosion et dont le contenu atteignit et arrosa en passant le petit animal. Ce dernier sous l'effet de la douleur et de sa terreur, courant ça et là parmi les tentures du théâtre y communiqua le feu à 20 endroits à la fois. Disons comme les Espagnols "**Si non e vero, e bene trovato.**"



375.—Un homme achète une paire de bottes et paye pour. La transaction n'est pas limitée par le paiement de l'argent. **Il faut que chacun de ceux qui ont contribué à produire les bottes reçoive sa part du prix de revient :** ce sont les éleveurs du bétail, les tanneurs de la peau, les

constructeurs et l'équipage du vaisseau qui a transporté le matériel, le faiseur des bottes ou cordonnier— en un mot tous ceux qui ont contribué directement ou indirectement à la production des matériaux sans nombre, et des innombrables machines qui ont contribué à la production des bottes, ont à être rénumérés à même le paiement fait par le dernier acheteur.



376—L'Angleterre (fin de 1897) admet être peu intéressée dans **la question des pêcheries, du loup-marin d'Alaska, dans la mer de Behring** ; que c'est le Canada qui y est le plus intéressé et que l'Angleterre refuse d'entrer en arrangement avec les Etats-Unis, la Russie et le Japon pour arrêter cette pêche, chose à laquelle le Canada est opposé.



377—**La partition du vaste empire de La Chine entre les nations de la terre,** est aujourd'hui à l'étude, comme l'a été pendant bien des années celle de la Turquie ; mais depuis que le Sultan s'est montré les dents, et que les nations qui veulent prendre part au partage se jalousent entrent elles, la question est au repos pour le moment. Les intérêts en jeu du côté de la Chine sont autrement importants ;

tant sous le rapport de l'étendue territoriale que de l'importance commerciale quand il s'agit de la Chine et de ses 400 millions d'habitants. **Il est question du prêt par l'Angleterre à la Chine des 100,000,000 de taels qu'il faut à cette dernière pour payer au Japon l'indemnité agréée.** L'Angleterre pour s'assurer du remboursement à échéance veut naturellement y avoir un pied-à-terre. La Chine de son côté, forte de l'appui de la Russie, à l encontre des prétentions anglaises, refuse de placer le " likin " (les douanes intérieures) sous un contrôle étranger comme sureté pour le prêt par la banque Hong Kong et Shanghai, et déclare qu'à moins que l'emprunt puisse s'effectuer sans cette condition ; elle va de suite faire des arrangements avec la Russie pour une garantie de 4 % sur les 100 millions de taels à 93 net. La Chine en retour pour l'emprunt donnerait à la Russie le monopole des mines et voies ferrées au Nord de la " gran-muraille " et un port ouvert à la mer comme terminus d'un chemin de fer russe. Elle remplacerait aussi par un directeur russe des douanes impériales, le directeur anglais actuel. **C'est ainsi que les grandes nations de la terre se contrôlent l'une l'autre par des en-jeux d'immense importance.**

*
* *

378—Telle est aujourd'hui la folie, la fureur pour les peintures de la vieille école anglaise que le baron de Rotchschid (il est bon d'avoir de l'argent à gaspiller) vient de payer £3,250 louis sterling ($16,250,) un tableau par un peintre inconnu, et contenant de nombreuses fautes de dessin. Portrait de la comtesse de Coventry qui n'avait coûté que £25 à son propriétaire, et dont des tableaux d'égale mérite avaient été vendus un an auparavant pour £100. Ça été tout une surprise pour messieurs les professeurs du laid dans l'art, qu'un joli visage et un beau buste aient attiré à la vente tous les acheteurs d'images de la métropole.

*
* *

379—Le nouvel eldorado canadien au Klondyke, Canada, près Alaska, met la fièvre partout —une immense immigration (précisément ce dont le Canada a besoin pour grossir sa trop minime population) se prépare. Le Japon, La Chine, L'Europe vont nous envoyer au printemps, leurs désœuvrés par dizaines de mille. Tout cela, ces nouveaux moyens de gagner sa vie, désarmera pour quelques années encore les dynamitards, qui par la frayeur qu'ils inspirent aux gens de bien, cherchent à les pousser au communisme, c'est-à-dire à partager avec les fainéants leur avoir. Il est bon que la Providence dans les grandes crises nous ménage de ces agréables surprises.

380—Un alinea de journal sur **la nouvelle invention des allumettes en papier,** faites d'une lisière de papier d'un demi pouce de longueur tortillée, tordue ou enroulée de biais, passée à la filière après avoir été tout d'abord revêtue d'une couche de matière collante et inflammable, puis coupée par longueurs et trempées au phosphore ; le tout par une machine faite à cet effet, et qui coûtent moins cher que les allumettes ordinaires en bois, dont l'immense quantité manufacturée tous les ans menace d'épuiser nos forêts des essences propres à ces petits bois – suggère l'idée de rappeler à la génération naissante qu'autrefois, c'est-à-dire avant l'invention ou la découverte des allumettes telles qu'on les connait aujourd'hui, il fallait pour allumer un feu, produire une lumière, de la flamme, tirer d'une pierre (silex ou pierre à fusil ainsi appelé) une étincelle au moyen d'un briquet (pièce d'acier recourbé) avec lequel on frappait la pierre à cet effet. Il fallait de plus et nous avions alors de petites boites en fer-blanc renfermant de l'amadou, du " tondre," de la guenille ou charpie préalablement carbonisée. L'étincelle mettait le feu à l'amadou, puis à des allumettes souffrées en soufflant le feu pour l'activer, et produire de la flamme. Après cela est venu la petite bouteille (grandeur du petit doigt) contenant du phosphore, substance inflammable au contact de l'air, dans laquelle on plongeait une allumette pour produire son

ignition—puis enfin l'allumette phosphorique de nos jours. **Voilà l'évolution de l'allumette chimique que l'on connait.**



381—Le dernier alinéa suggère encore de rappeler aux enfants qu'**autrefois nous nous éclairions, nos demeures, nos rues,** tout d'abord à l'huile de baleine, de marsouin, de loup marin—puis est venu la chandelle de suif— puis la bougie de cire—puis le gaz (tiré de la houille)—puis l'huile de pétrole, puis enfin la lumière électrique—maintenant l'acétylène et que sais-je encore.



382—**L'évolution du chauffage** a passé aussi par plusieurs phases : le bois, la tourbe, la houille ou charbon de terre qu'on brûlait sur un âtre ou foyer ouvert, et audessus duquel on suspendait le canard, le pot au feu, ou à ciel ouvert, comme encore aujourd'hui en été à la campagne. Puis l'on employa ces combustibles dans des poëles en fer, en fonte de formes variées. **L'air chaud** succéda à ce dernier mode avec l'avantage de pouvoir, en le dirigeant par des tuyaux sur les diverses pièces à chauffer, sauver ainsi le coût d'autant de poëles séparées. Plus efficace ensuite : le chauffage à l'**eau chaude ou à la va-**

peur; le premier nécessitant un réservoir audessus du niveau le plus élevé à chauffer, le dernier dû à sa propre force ascentionnelle, n'exigeant point cet ultimatum. Nous nous chauffons encore aujourd'hui à l'huile de pétrole, au gaz ; c'est un progrès ; mais quand **le chauffage à l'électricité** sera devenu assez économique pour nos besoins domestiques, nous serons à l'apogée du comfort, du bonheur à l'endroit d'un système qui nous fournira l'essence du combustible, sans l'embarras du bois, de la houille, et qui aura éliminé de nos demeures toute cette peine que nous avons à nous donner aujourd'hui, à cause des cendres dont la poussière pénètre partout.



883—Pauvre André et ses deux compagnons d'infortune, partis en ballon, il y a plus de 6 mois à la découverte du pôle nord—les reverra t-on jamais. C'était sans doute le moyen le plus prompt d'arriver, mais le plus risqué—Le système des étapes et des pied-à-terre de 10 en 10 milles paraît le seul qui soit plausible et pratique. Mais ne perdons pas l'espoir de le revoir ; car il est très plausible qu'en présence de vents contraires il ait atterri au Spitberg, ou à la terre de Franz Joseph pour y attendre un courant favorable, et à Franz Joseph, y arrivât-il l'automne, qu'il serait certain

de secours au printemps par les vaisseaux qui fréquentent en saison propice ce territoire inhospitalier.



384—Les médecins sont lents à adopter un traitement dont la découverte n'est pas sanctionnée par un nom quelque peu célèbre, et surtout quand le nom lui-même ne se présente pas à l'ouïe, comme faisant foi à l'avance de capacités particulières, d'un talent inné; un nom sans prestige et qui n'annonce rien, ne promet rien. Le Dr. Briggs, des Etats Unis, est de cette catégorie—Il est l'inventeur de **l'Hæmathérapie:** traitement par la bovinine (sang de bœuf) et dont la "Modern Medical Science" de New York donne déjà des centaines de guérisons opérées sur les ulcères les plus virulentes, et une foule de maladies, tant par injection et application extérieure qu'étant administrée intérieurement. Un syndicat de médecins s'est enfin emparé du fait et a fondé à Stanford au Connecticut le "Sound View Hospital" dévoué à ce traitement et où l'on constate déjà des guérisons de maintes cas abandonnés en désespoir de cause par tous les autres médecins. La cure est d'autant plus facile à admettre qu'elle est sous tous les rapports rationnel sous quelque point qu'on la considère.



385—Il est vrai que c'est d'Europe, de France peut-être surtout que nous viennent la plupart des découvertes scientifiques, physiologiques, psychologiques ; comme celle du traitement, la guérison de la rage de l'hydrophobie, etc—mais les Etats Unis avec ses collèges, ses institutions supplémentées de tant de fortunes, s'accentuent aussi fortement depuis quelques années ; et de même que dans les Arts et Manufactures, la République Américaine se fait valoir déjà en présence des productions du monde entier, il est possible aussi que ce soit elle qui arrive à trouver, à expliquer enfin, le principe de la vitalité. C'est ce qu'un certain professeur de Washington D. C. croit entrevoir maintenant dans l'étude plus approndie que des microscopes plus forts, plus efficaces lui ont permis de faire des éléments cellulaires des tissus des règnes végétal et animal—Il **se dit satisfait que la vitalité, la vie, le phénomène de la vie est un phénomène mental.** Nous verrons.



386—Lombroso cite une foule de cas à l'appui de sa thèse : **que les caractéristiques physiques artificiellement acquis ont été héréditairement transmis.** L'histoire biologique du chameau, dit-il, donne la quasi certitude que la bosse sur le dos

du chameau, comme celle sur l'épine dorsale du portefaix, que l'on sait être une accumulation de matière grasse autour d'une légère proéminence de la colonne vertébrale, est une modification physique tenant à l'habitude de porter des fardeaux ; le llama sauvage, ancêtre ou auteur du chameau, n'ayant absolument aucune bosse de la sorte et la bosse disparait par atrophie chez le chameau coursier. Les callosités, dit le même, que se fait ou s'est fait le chameau aux genoux, à la poitrine, et qui proviennent de ce qu'il a constamment eu à s'agenouiller pour recevoir sa charge, ont été acquises comme l'homme les acquiert et d'une manière analogue, et quoique n'existant aucunement chez le frère sauvage de l'animal, sont parfaitement visibles, sensibles au toucher dans les jeunes chameaux.



387—Le suicide est-il héréditaire. Le professeur Bouvardel de Paris relate qu'un fermier se pendit, laissant sept fils et quatre filles. Sur cès onze enfants, dix après avoir élevé des familles, se suicidèrent ; et les enfants de ces derniers terminèrent leur vie à diverses époques et de différentes manières, toujours en s'ôtant eux mêmes la vie. Le dernier survivant des onze premiers enfants est maintenant âgé de 68 ans. On ne sait comment il finira.

388—L'éxpression "**le cœur me lève**" j'ai des "haut-le cœur" quand on a ce qu'on est convenu d'appeler "mal de cœur" (envie de vomir) est tout à fait motivée—C'est le diaphragme, membrane qui sépare les boyaux des intestins ou organes situés au-dessus qui, en se soulevant, soulève l'estomac ; et a fortiori lorsque ce mouvement est accentué à bord d'un vaisseau par le tangage du navire, qui si vous êtes surtout à son avant ou à l'arrière plan, où le mouvement vertical est le plus tranché, vous cause un malaise extrême, des nausées irrésistibles par le fait que, l'estomac détaché qu'il est du bas du corps et flottant comme dans un fluide, audedans, ne participe pas de suite ou immédiatement au mouvement du corps qui descend avec le vaisseau. C'est-à-dire que l'estomac reste en arrière ; ce qui produit sur lui le même effet que s'il était soulevé, motivant par là même le vomissement.



389—Le Dr Stocker, d'Ecosse : que dans le cas de **mal de mer**, la descente du corps avec le vaisseau, fait sur la victime l'effet d'un enlèvement subit des fondations de la structure abdominale, comme si le tout allait tomber dans l'abime. Cette sensation, dit-il, est naturellement accompagnée de la fermeture de la glotte du larynx qui arrête l'inspiration de l'air ; et que le

remède consiste à contrôler ce serrement naturel de la gorge, en ayant soin à chaque descente du vaisseau dans l'abime, c'est-à-dire à chaque oscillation du tangage, d'inspirer l'air à pleins poumons, en faire une forte inspiration. L'effort à faire d'une manière aussi rhythmique, aussi suivi avait aussi pour effet de fixer l'attention sur la simultanité des deux et de distraire d'autant du mal à éviter.



390—En Italie on peut se rendre coupable de bigamie sans que la loi puisse y remédier. Ceci est dû à ce que depuis la constitution du royaume en 1870, les autorités ont insisté sur la suffisance d'un mariage civil. De son côté l'Eglise refuse de reconnaitre la validité d'un mariage dans ces conditions, et exige un mariage en Dieu. Le gouvernement sévit de toutes ses forces contre un ecclésiastique qui célèbre ainsi un mariage devant l'église avant qu'il ait été conclu civilement. Mais en Ithalie la grande majorité du peuple est catholique et ne veut point que l'on empiète ainsi sur les droits de l'Eglise. Le résultat en est que les gens peu scrupuleux en profitent pour se donner le luxe de deux femmes, l'une civile, l'autre pour ainsi dire, spirituelle : L'une reconnue par le gouvernement, l'autre par l'église.



391—Rien d'utile comme les états synoptiques de toute sorte pour les fins éducationnelles, commerciales et autres. Les sciences, sont aujourd'hui si variées, si nombreuses, la vie est si courte, qu'il faut à l'œil un moyen graphique de tout saisir pour ainsi dire, sans se donner le temps de lire le texte : Carte synoptique de l'histoire du Canada de Christophe Colomb et Cabot jusqu'à nos jours—Carte synoptique généalogique de Victoria depuis le temps de Cédric le Saxon—Histoire analytique du premier siècle de l'Ere Chrétienne, avec les principaux évènements de la vie du Sauveur—Cartes synoptiques de botanique, de la flore, de la faune : des oiseaux, des quadrupèdes, des reptiles, des poissons, etc. Enfin le système s'applique à tout : à l'histoire, à la science, aux statistiques. Etats comparatifs graphiques des superficies, populations, produits, navigation, commerce de tous les pays, des grosseurs et distances comparatives des planètes et du soleil, etc., etc.



392—Il vient de se faire dans l'Indiana **un double mariage** entre un père et sa fille, un frère et sa sœur : M. Debusk à Dlle Bevars et M. Bevars à Dlle Debusk—Mme Debusk est sœur de M. Bevars et M. Debusk est père de Mme Bevars. **Le résultat** est que la sœur de Bevars devient sa belle-mère, et son

beau-père est en même temps son beau-frère. La fille de Debusk devient sa belle-sœur—Mme Debusk est belle-mère et belle-sœur de Mme Bevars. Mme Bevars étant la sœur de son père est en conséquence sa propre tante. Debusk étant frère de sa fille se trouve être nécessairement son propre père.



393—J'ai une habitude à laquelle, je perds tout espoir de me soustraire : celle de constamment oublier mon parapluie, mes gants, etc. Je viens de lire dans un journal de la métropole anglaise un état qui me console et fais que je me trouve moins bête que je ne le croyais à ce sujet. A Londres, l'an dernier pas moins de 38,025 personnes ont laissé, oublié quelque chose dans des voitures ou autres véhicules, etc., dont 2,955 bourses, 216 montres, 2,595 sacs de voyage, 811 lunettes d'opéra, 257 tapis de pieds. On est cependant parait-il plus porté a oublier son parapluie que sa canne, cette dernière ne figurant à l'état que pour 816 pendant que les parapluies y sont pour 17,020. Mais comment un homme a-t-il pu oublier qu'il avait avec lui un bicyle—A quoi pouvaient songer ceux qui y ont laissé les machines à coudre qu'on y voit, sans compter 7 cages contenant des oiseaux, des chèvres, des chats, un lapin, etc. Je devrais peut être avoir honte de le dire, mais j'ai bien une fois oublié ma mère abord d'un vapeur.

394—Le " Kaiser Wilhelm der Grosse " dernièrement (1897) construit en Allemagne pour la Compagnie Hambourg Américaine, est le plus magnifique vapeur océanique du jour. Il a fait 564 nœuds dans une journée, 22.34 nœuds est sa vitesse moyenne. La même compagnie a aussi mis en service les plus immenses vaisseaux à fret de l'époque **la " Pensylvania "** et **la " Prétoria."** Ces navires ont une longueur de 600 pieds et un déplacement de 23,000 tonneaux. **L' " Océanic "** nouveau vaisseau exprès en construction pour la Compagnie White Star, est en chantier. Il dépassera, à flot, plusieurs des dimensions du " Great Eastorn." Sa longueur devant être de 704 pieds. Ces vaisseaux auront un tangage à la mer, bien moins accentué que les vaisseaux de moindre longueur. Car si les grandes vagues de l'Atlaniique, ne dépassent guère 230' dans les plus fortes tempêtes, et sont en général de beaucoup moins que cela, le vaisseau portera toujours sur au moins trois vagues ou points d'appui, fatiguant par conséquent bien moins que ceux dont la longueur n'embrasse que 2 vagues, et les plus courts encore qui prenant les vagues de biais peuvent n'en embrasser qu'une seule.



395—Les vaisseaux roulant sur l'eau, au-lieu d'y glisser en s'y enfonçant, n'ont pas

eu le succès que se sont promis leurs constracteurs Bazin en France, Knapp au Canada. Il est vrai que le vaisseau du type actuel tire beaucoup d'eau et développe une friction retardatrice considérable ; mais par contre, le vaisseau rotatif soulève à l'arrière, adhérente à la surface submersive de sa coque, une nappe d'eau dont le poids, l'effet retardateur détruit pour beaucoup la vitesse que pourrait atteindre un semblable vaisseau. L'auteur de cet alinéa avait déjà dès 1853 imaginé un vaisseau de la sorte, dont le "Canadian Engineer" de Toronto a dernièrement reproduit le dessin, pour montrer que l'idée n'en était point nouvelle.



396—L'année 1897 a vu ouvrir l'**Observatoire Astronomique Yerkes** à "Williams Bay" près le "Lake Geneva" au Wisconsin. L'objectif du télescope, de 40 pouces de diamètre, est le plus grand au monde, celui de l'Observatoire Lick au Mont Hamilton, Californie, venant ensuite sous le rapport des dimensions. Les deux sont des dons personnels, et assurent pour beaucoup aux Etats-Unis leur importance actuelle dans le monde astronomique.



397—Durant un récent incendie à Eber-

feld, Allemagne, les propriétés et effets à 10 kilomètres (deux lieues) à la ronde, mais surtout du côté où portait le vent, ont été endommagés par des particules de teinture, provenant de la manufacture des couleurs anilines dans les usines incendiées. Des meubles, des maisons récemment peinturées ont souffert considérablement. Dans l'église St-Laurentius d'Eberfeld les vêtements et ornements ont été tachés au point d'avoir l'air de hardes d'arlequin dans une pantomime. Il se prépare de nombreuses réclamations en dommages contre les propriétaires de la manufacture ; mais il est probable que la décision de la justice sous cette en tête sera que ceux qui en ont souffert des dommages doivent s'adresser à leurs assureurs respectifs (compagnies d'assurance) ces dommages étant comme tous autres dont peuvent souffrir les voisins dans un cas d'incendie, et surtout si le feu n'a pas été dû à la négligence des teinturiers eux-mêmes.



398—Le torpilleur Porter de la Marine Américaine, ne fait pas moins de 28.74 nœuds à l'heure —plus de 33 milles. (1897).

La manufacture Krupp de Russie, produit maintenant à ses usines **les plaques à blinder** les plus fortes qui se fassent où que ce soit, réunissant comme elles le font, la dureté de surface des plaques Harvey,

avec une résistance extraordinaire à se laisser déchirer comme ci devant.

Le canon à enveloppe en fil d'acier continue de gagner en faveur et il y a eu un progrès accentué dans la vitesse du tir et augmentation d'énergie de la pièce en rapport avec son poids.



399—L'Archéologie a été enrichie par les découvertes en Egypte du savant archéologue De Morgan ; et MM. Grenfell et Hunt ont réjoui le monde théologique par leur découverte en Egypte d'une vaste collection de papyri, au nombre desquels était une feuille d'un livre-papyrus du 3ème siècle, contenant **une collection des "paroles" du Christ.**



400—Ramésès le Grand. **Pourquoi faire aux autres ce qu'on ne voudrait point qu'on nous fit.** Les souverains d'Europe, le curateur même du Musée Gizeh ou son propriétaire aimeraient-ils se voir, voir leurs momies respectives exposées ainsi derrière un vitrail aux regards, aux quolibets impertinents de tous les passants. Pourquoi donc a-t-on ainsi exposé aux regards du vulgaire ce que l'on ne devait voir qu'avec le respect révérenciel dû aux morts, à

ceux qui ne sont plus : les restes mortels de Seti I et de son fils Ramésès II. Je partage sous ce rapport la manière de voir de Philpotts. Pourquoi, dit-il, parce que ces fameux Pharaons ont péri, il y a quelques milliers d'années, verraient-ils ainsi outrager leur poussière. C'étaient de grands rois, qui à l'âge où de nos jours on entre à l'Université, au collège, s'asseyaient au conseil des nations—Rameses II régna 67 ans, mourant à 80 à peu près. Il occupait le trône à l'âge de 12 ans, bâtissait des villes, faisait d'immenses travaux d'irrigation, améliora l'agriculture, étendit les limites de son pays—et 1300 ans avant l'avènement du Sauveur, son nom était certainement le plus grand de la terre. C'est en 1831 que les restes de ces rois ont été tirés de leur tombe de plus de 30 siècles passés, à Thèbes, par Moriette Bey.



401—Le récent incendie du Colisée de Chicago nous rappelle encore une fois—et on ne saurait trop y insister—**le danger que court constamment le public** dans les théâtres, les églises ; nos enfants, dans les dortoirs, toujours aux étages supérieurs des bâtisses, vu le manque de moyens efficaces de sauvetage immédiat et simultané en cas de feu—insuffisance des issues, portes trop étroites et trop peu nom-

breuses, absence d'escaliers extérieurs en fer, ou intérieurs mais ne communiquant avec les étages que par des balcons extérieurs et portes donnant de ces balcons sur ces escaliers. **Nos gouvernements devraient certainement s'occuper de la chose.**



402—La question des écoles du Manitoba. Non, franchement, une demie-heure d'enseignement religieux par jour, c'était trop peu ; **pourquoi ne pas avoir dit au moins une heure.**



403—Nos forêts s'en vont. Incurie criminelle de nos gouvernants. Le "reboisement" n'est qu'une farce. Le bison, le cerf, le phoque d'Alaska (mer de Behring), le saumon de nos rivières, la truite de nos lacs — tout s'en va, faute de moyens protecteurs. L'homme sous ce rapport—je puis l'avoir déjà dit, mais je ne saurais me lasser de le répéter—est l'animal le plus imprévoyant. Que ne fait on comme en France, en Allemagne, dans les Indes et ailleurs pour régler la coupe du bois, protéger les bêtes fauves, empêcher la destruction de nos ressources lacustrines, fluviales, pélagiques, forestières *et al.*



404—Les réclames des journaux en faveur de leurs souscripteurs, de ceux qui y annoncent leurs marchandises en vente sont maintenant sous des en-têtes de « **Epouvantable accident** au Klondyke," « **Terrible holocauste**," etc. Ceci devrait cesser. Il n'y a déjà que trop de véritables accidents et de fatalités, sans nous infliger la lecture de ces absurdités.



405—La santé continue du Saint Père à l'âge où il est de près de 90 ans, nous fait foi que le « **changement d'air** " préconisé par le médecin pour faire plaisir à un riche client, n'est pas aussi essentiel qu'on le croit. Que l'action de l'homme sous ce rapport est peu d'accord avec ses enseignements. On vous dit qu'il faut à l'homme l'équivalant d'une chambrée d'air de 10 x 10 x 10 ou 1000 pieds cubes, pendant chacune des 24 heures de la journée. Comme c'est drôle—moi qui ai vu (le Dr C. le sait) tout un comité (une commission) d'hygiène siéger à huis clos, 3 heures durant ou sans désemparer, et au nombre de 5 personnes dans une pièce de 10 x 10 x 15 ou de 1500 pieds cubes à peu près—soit 300 pieds cubes d'air à chacune d'elles pour les trois heures, 100 pieds par heure au lieu de 1,000 ; et remarquez, s'il vous plait, que pas un seul, durant la séance ne dit mot à ce

sujet. Le fait est qu'il y a bien de la blague dans ce monde, et je m'étonne seulement qu'on ne voie l'exagéré de semblables théories, en présence du fait que c'est à peine si un homme, au repos, respire plus ou même autant qu'un quart de litre d'air à la fois et cela, soit 20 fois par minute, 300 pieds cubes dans les 24 heures au lieu de 24,000.



406—Les éboulements, glissements du sol ont lieu dans tous les pays où les eaux de pluie ou autres pénétrant des couches perméables et sableuses (comme à St-Alban,Canada) reposant sur un terrain de glaise ou imperméable incliné à l'horizon, finissent par miner la couche supérieure en sous-œuvre et à en lubréfier la surface de la couche inférieure, au point d'y faire glisser la couche superposée comme le fait un vaisseau sur son lit de mise à l'eau.



407—L'œuvre des étrennes aux enfants pauvres. Je la préconise et j'y contribue ; mais, parait-il, et il faut éliminer de suite ce sujet de plaintes : il se présente, il s'est présenté pour recevoir de ces étrennes, des personnes, plusieurs personnes plus capables d'en donner que méritant d'en recevoir. De plus on

ne devrait dépenser pour de simples jouets que 20 %, un cinquième tout au plus, de l'argent donné à cet effet, et ceux qui au lieu de donner de l'argent achètent eux-mêmes des effets, ne devraient sur le montant de leurs contributions respectives, en affecter que la dime à peu près à des choses d'aucune utilité réelle, comme les sucreries et les jouets. Le reste devrait se donner pour des articles utiles de vêtements ou de nourriture ; mais ces petites étrennes, pour qu'elles aient cet air aux yeux des enfants, devraient revêtir un caractère distinctif, par exemple en étant de couleurs gaies et multicolores.



408—On prête à saint Paul le dicton : Marriez-vous, vous ferez bien—ne vous mariez point, vous ferez encore mieux ; mais tout parfait que pouvait être le saint vis-à-vis des choses de Dieu, c'est Dieu lui-même qui semble avoir enjoint à l'homme de se marier. Maintenant sur ceux qui se marient quelques uns ont des enfants, d'autres n'en ont point. Quels sont les plus heureux. Eh bien la vie, la providence de Dieu a des ménagements, elle est pleine de compensations. La femme qui en a, a pour la dédommager de ses soins, de ses veilles les caresses de son enfant. L'homme qui n'en a point n'est

pas dérangé la nuit, n'a pas à courrir les docteurs, les nourrices ; mais demandez-lui et il vous dira qu'il se donnerait volontiers ce trouble, cette peine, pour le plaisir d'un trait d'union d'affection entre lui et son épouse ; pour le plaisir d'en tenir un petit par la main, le prendre sur ses genoux, le promener, lui montrer à lire, lui expliquer chemin faisant tout ce qu'il voit, le nom, le pourquoi de chaque chose—Mais mon Dieu, aussi, qu'elle anxiété de tous les moments, crainte qu'il ne leur arrive malheur, à l'endroit de leur futur, et là on se console de n'en pas avoir ; mais évidemment que le plus méritoire est pour les parents qui ont de la famille, et en ont tout le soin, toute l'inquiétude.

*
* *

409—"**Ce qui se conçoit bien** (a dit Boileau dans son " Art Poétique ") **s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément.**" Que de peine n'ai-je pas eue à 'Laval' pour comprendre la valeur de " l'excès ou de l'excédant spérique " c'est-à-dire le montant, le nombre de degrés, minutes, secondes, et décimales de secondes dont les trois angles d'un triangle sphérique, ou d'un triangle dessiné sur la surface d'une sphère, dépasse la somme, toujours 180°, des trois angles d'un triangle rectiligne ou ordinaire. Disons tout d'abord que **le triangle**

sphérique a pour côtés trois arcs de grand-cercles de la sphère ; et par grand-cercle il faut entendre la circonférence d'un plan de section coupant la sphère en deux dans un sens quelconque, c'est-à-dire en passant par les pôles de la sphère, ou dans un sens perpendiculaire à ces premiers, perpendiculaire à l'axe de la sphère et à distances égales des deux pôles, ou enfin obliquement à l'axe, mais ayant, tous ces cercles, un centre commun, le centre même de la sphère : par exemple les cercles méridiens sur une sphère terrestre, l'équateur, l'écliptique, etc.



410—Eh bien donc (409) **nous voilà en présence d'un triangle sphérique** et il s'agit d'en établir la somme des trois angles. Si par exemple le triangle est celui fait par trois quadrants, tous les trois à angles droits avec chacun des deux autres (voir la sphère terrestre, c'est-à-dire le plus petit modèle d'icelle, ou tracer ces trois quart-de-cercles sur la surface d'une pomme ou d'une orange) comme le serait le triangle compris sur la surface de la terre entre deux méridiens à 90° l'un de l'autre, et l'équateur ; on voit de suite que ce triangle à trois angles droits, et que sa surface, sa superficie est de un huitième de celle de la sphère entière. **Son excédant sphérique à celui-là est de 90°.** Si on partage ce triangle par

d'autres méridiens ou quarts de méridiens menés du pôle à l'équateur, on aura quatre vingt dix triangles, dont les deux angles de chacun, à l'équateur, seront encore droits ou toujours droits et dont l'angle au sommet ou au pôle, sera de 1°. Donc **ici l'excès sphérique est de 1°.** Continuant ainsi à partager un de ces derniers triangles en 60 parties égales par autant de quart-de-cercles ou de méridiens, chaque triangle résultant de cette subdivision aura encore à la base deux angles droits, et au sommet un angle d'une minute ou d'un soixantième de degré. Donc **son excès sphérique sera de une minute.** Continuant toujours le partage, divisant encore par 60, il viendra un triangle dont l'excédant sphérique ne sera plus que d'une seconde—Ce dernier triangle partagé de la même manière en 10, en 100, en 1000, etc. donnera un triangle dont l'excès sphérique sera de $\frac{1}{10}$, $\frac{1}{100}$, $\frac{1}{1000}$ ou 0.1, 0.01, 0.001 de seconde.



411—Il est évident maintenant (410) que la superficie, **la surface de tout triangle sphérique bi-rectangle,** c'est-à-dire à deux angles droits **est directement proportionnelle à son angle au pôle ou à son sommet,** c'est-à-dire à son excès ou excédant sphérique. Donc pour un triangle

de cette sorte, il suffit de connaître l'excès sphérique pour arriver de suite à sa superficie—celui dont l'angle au sommet est de 90° ayant pour surface, comme il est dit plus haut, un huitième de la surface de la sphère entière—celui de 1° d'ouverture d'angle ou de divergence des côtés ou des méridiens, un quatre-vingt-dixième du premier, celui de 1' (une minute d'arc) un soixantième du dernier—celui de 1" (une seconde d'arc ou d'ouverture angulaire) au sommet, la soixantième partie du triangle de 1'—celui de un dixième de seconde de divergence des côtés à son sommet ou au pôle de la sphère, un dixième de la surface du triangle d'une seconde et enfin pour 0.01, 0.001, 0.0001 etc. toujours le même rapport au triangle premier, que l'angle au sommet à 90°—Donc rien de plus facile que d'établir par le plus simple calcul arithmétique la surface d'un triangle de cette sorte.



412—Pour arriver à la superficie **d'un triangle sphérique quelconque**, ou tracé d'une manière quelconque sur la surface de la sphère et avec des arcs de grand-cercles dans des positions relatives quelconques et de longueurs quelconques; il y a analogie absolue, comme dans le cas (411) du triangle sphérique à deux angles droits; c'est-à-dire que cette super-

ficie ne tient encore dans ce cas là que de l'excédant de la somme de ses trois angles sur deux angles droits ou 180°. L'on ne peut s'arrêter à démontrer cette analogie ; car il ne s'agit pas ici d'un traité de mathématiques ; mais l'on doit être prêt à admettre cette analogie, dont les géomètres démontrent l'existence. Maintenant il faut trouver (voir Le Stéréométriçon-Baillargé, page 56) la superficie de l'unité de surface, c'est-à-dire, pour 1°, 1', 1'', 0. 1'', 0.01'', 0.001''—multiplier ces données par les nombres respectifs de degrés, minutes, secondes, décimales de secondes dans l'excès sphérique, en faire la somme et la multipliant par le carré du diam. de la sphère, on arrive à la superficie voulue du triangle proposé.



412.—La Basilique de Notre-Dame de Québec est en face de mon bureau, quel vacarme quand il y a un enterrement le matin, un baptême le soir. Ah ! c'est alors que je me rappelle le mot du " Lutrin de Boileau " : " pour honorer les morts, font mourir les vivants." Je faisais baptiser l'autre jour et je donne au bedeau la piastre traditionnelle—" pour sonner, qu'il me dit," " non malheureux, lui dis-je, c'est pour ne pas sonner que je te la donne.



414—Pour écrire ces " Divers " ces enseignements de la vie—je les saisis au vol. —J'ai chez moi deux éditions : les enfants du second lit, une encore non mariée du premier. Je viens d'entendre de la part d'une de celles de la récidive, un mot acerbe à l'adresse de sa (" step sister ") sœur de père, comme on appelle ça—ce qui veut dire que ces résultats de deux ou plusieurs " mariages " quand ça s'y trouve, ne sont pas toujours ou nécessairement d'accord, et ces différends ont leur raison d'être en ce que les premiers héritiers voient d'un air de " decrescendo " arriver les seconds, les seconds les troisièmes quand ça en vient là : la fortune, le plus souvent problématique ou imaginaire, parcellée.



415—Pas étonnant que nos enfants soient si mal réussis en arithmétique quand on s'en tient à des règles que la mémoire ne peut saisir ou retenir. Quels sont les trois quarts des deux cinquièmes d'un tiers (les $\frac{3}{4}$ des $\frac{2}{5}$ d' $\frac{1}{3}$) voilà ce qui a l'air compliquée ; mais tout d'abord pour que le problème à résoudre soit rationnel, pour que la nécessité de la chose ait sa raison d'être, supposez une succession dont le $\frac{1}{3}$ vous échoit, et dont vous léguez les $\frac{2}{5}$ ou les vendez, et que le récipiendaire ait a partager ces $\frac{2}{5}$ entre trois héritiers —vous prenez le tiers du total en jeu ; vous divisez ce

tiers par 5, vous avez alors $\frac{1}{5}$ de ce tiers et multipliant par 2, les $\frac{2}{5}$. Puis vous prenez le quart du résultat et trois fois ce quart sont les $\frac{3}{4}$ des $\frac{2}{5}$ du $\frac{1}{3}$ de 1. C'est donc par le raisonnement et non par la mémoire qu'on arrive le mieux à son but, car la mémoire n'est pas toujours fidèle, et pourquoi la fatiguer quand il est plus facile d'arriver sans s'y fier.



416—Il est certainement plus satisfaisant pour qui que ce soit d'arriver à un résultat par le raisonnement qu'en se reposant sur sa mémoire à l'effet voulu. On est plus content d'un procédé que l'on peut suivre des yeux, de l'esprit, que de la mise à contribution d'une formule où il peut y avoir erreur d'impression, erreur d'appréciation. Quand il s'agit par exemple d'une formule comme dans certains calculs hydrauliques, ou le mathématicien vous met en présence de la racine carrée ou cubique de la racine cinquième d'une quantité quelconque ; admettons de suite qu'aucune tête d'homme ne saurait mentalement saisir et suivre par le raisonnement les éléments constituants d'un semblable dédale et alors il faut nécessairement s'en rapporter à la formule, compliquée qu'elle soit.



417—Devant la justice. Le juge : **comment t'appelles-tu mon petit**—Je m'appelle comme papa—Ton père comment s'appelle-t-il—Il s'appelle comme moi—Eh bien, reprend le juge " Comment vous appelez-vous tous les deux—On s'appelle tous les deux pareil ! ! Pas aisé d'arriver et pourtant le petit ne ne disait que la vérité.



418—On peut donner aux choses les plus simples une importance relative suivant la manière de les dire. Se rappelle-t-on le gamin de Paris : Gaveroche (Eugène Sue, " les Misérables " ou " Les Mystères de Paris " je ne me rappelle plus lequel) qui ayant un sou à dépenser pour lui et son petit frère, entra chez un boulanger et faisant jouer son sou sur le comptoir " **garçon, cinque** (cinq) **centimes de pain.**"



419—Dans une mise en commun des fonds de deux sociétaires, faut que les deux se partagent la besogne, que chacun fasse sa part. Tortillard d'Eugène Sue, ou un autre, peu importe, avait un sou—c'était tout son avoir ; un sien ami et compagnon d'infortune en avait autant—capital de 2 sous !—que va-t-on en faire dit Gaveroche, et de répondre lui-même " on va acheter une pipe, un sou ; du tabac, un sou—oui, que

dit l'autre—aussitôt fait que dit—Gavroche charge la pipe et se met à fumer—et moi dit l'autre—**toi, tu cracheras.**



420—On avait l'air de croire autrefois que dans une comédie tout devait être drôle—dans une tragédie, qu'il ne fallait jamais rire ; mais le drame représente mieux la vie réelle où " le sublime est voisin du ridicule " où l'on passe des pleurs à la gaieté, des scènes joyeuses au sérieux, au tragique. **Il faut le vraisemblable partout** et je me sens porté à reprocher à Shakespeare de faire ainsi parler ses laquais en langage mesuré, rythmé comme celui de personnages qui par leur naissance, leur entourage, leur éducation peuvent être censés le faire; pendant que les serviteurs, ce me semblerait plus naturel, devraient parler le langage qui leur est propre. J'admets la difficulté, l'inconvénient de la chose dans une pièce—comédie ou tragédie—écrite en vers ; mais enfin il ne doit pas être plus difficile de passer de la poésie à la prose, qu'il l'est dans l'opéra de passer du chant à la récitative et ce serait sans doute là un pas vers l'expression de la réalité en toutes choses.



421—Pourquoi ne peut on plus tolérer

de nos jours sur nos théâtres ces pièces du siècle dernier et du 17ème — Cependant quoi de plus beau, de plus riche, de plus sublime que l' "Athalie" de Racine qui débute par ces vers

" Oui je viens dans son temple adorer l'Eternel "
" Je viens selon l'usage antique et solennel,"
" Célébrer avec vous la fameuse journée "
" Ou sur le mont Sina la loi nous fut donnée."

ou encore comme dans Phèdre

" Monstre qu'a trop longtemps épargné le tonnerre.
" Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
" Fuis et ne viens pas ici braver ma haine,
" Fusses-tu par de là les colonnes d'Alcide,
" Je me croirais encore trop voisin d'un perfide."

Eh bien ! c'est qu'il n'est pas naturel que dans un drame quelconque, il y ait du commencement à la fin de la mise en scène cette uniformité du langage chez tous les acteurs, ce langage rythmé, mesuré, soutenu du commencement à la fin. On se fatigue du beau comme du laid, du sérieux comme de ce qui ne l'est point, du sublime comme du ridicule. C'est leur rapprochement qui les rend acceptables, tout comme le mauvais temps nous fait apprécier un jour ensoleillé ; la maladie, la santé—la pauvreté, la richesse. Shakespeare a mieux saisi sous ce rapport la nature humaine, il passe de la poésie à la prose suivant les personnages

qu'il met en scène, il avait deviné le drame venu plus tard.

***

422—**Le " mais " en général fait pressentir quelque chose de contraire, de contradictoire** à la première partie de la phrase, et cependant nos auteurs, nos littérateurs semblent assez souvent l'employer dans un sens où il n'est point motivé. Si par exemple on disait " Elle est jolie " et que cette assertion fut suivie d'un " mais," ce " mais " devrait faire croire à quelque qualité non enviable, à quelque chose déparant la beauté, à quelque chose d'incompatible avec la qualité qui vient d'être exprimée. Ainsi dans " Elle est belle, mais méchante," le *mais* est à sa place — si au contraire c'était " Elle est belle mais bonne," le mais n'y aurait point sa raison d'être ; eh bien, tous les jours l'on voit ce mot employé ainsi à tort.

***

423—Un de mes amis qui a une jolie femme ne cesse de lui répéter, avec Racine dans Phèdre, " **depuis deux ans,** (trois ans, dix ans) **entiers chaque jour je te vois et crois toujours te voir, pour la première fois.**" Je l'attends pour quand il y aura quatorze ans, dix sept ans, voir comment il aura raison de ces mots à deux syllables—ça gâtera sa

poésie, si toutefois, d'aujourhui à ce temps là il n'a pas changé d'avis. Cependant le mot " de " remplacerait à merveille " depuis " et lui de dire : " De dix sept (dix neuf) ans entiers chaque jour je la vois et ..... Mais faudra peut être alors mentir un peu pour achever le couplet.



424.—Si l'on ne se hâte, nos amis d'Ontario vont nous couper l'herbe sous les pieds—et le jeu en vaut la chandelle : exploiter les ressources de terre et de mer de cette vaste Baie d'Hudson 26,000 fois grande comme le havre de Québec, six fois l'étendue du golfe St-Laurent—cinq fois celle de nos grands lacs du Canada réunis—comparable même en grandeur au golfe du Mexique. La route projetée par M. B. pour un chemin de fer du lac St-Jean à la baie James, de quelques 350 milles en longueur, serait par les vallées consécutives de la Chamouchouan, de la Waswanipi et de la Nottawaï. Il faut actuellement deux ans pour une expédition de pêche à la Baie, M. B. propose de bâtir des vaisseaux ici (Prov. de Q.) les y envoyer pour y demeurer avec leurs équipages qui se bâtiraient à la baie James, y feraient 4 pêches contre une—deux par année, le printemps, l'automne. Le climat de la nouvelle colonie serait celui de Rimouski. Faut que cela arrive—voir les

brochures (conférences par M. B. dans les deux langues) de 40 à 44 pages (cent fois demandées) de 1895, 1897 sur ce sujet.

*
* *

425—Je favorise la ventilation libre des égoûts au moyen de grilles ou de couvercles à jour sur les regards qui du centre de la chaussée y donnent accès. Avec l'ancien système, l'air s'engouffrant dans les égoûts forçait, assez souvent le scel du siphon pour empoisonner la maison ; ou en ventillant par les puisards situés le long des trottoirs, les piétons respiraient en passant les gas impurs—tandis que par ventilation directe, l'air de l'égoût en sort de suite avant d'avoir eu le temps de se contaminer au contact des déchets y contenus ; et que si d'ailleurs l'air fut quelquefois vicié, on s'en apercevrait moins en passant en voiture et vite sur la chaussée, qu'à pied et lentement sur le trottoir.

*
* *

426—Une grande question qui va sous peu agiter le Canada : la diminution du rendement de son fleuve, en par nos cousins les Américains en prenant 600,000 pieds cubes par minute pour le prétendu " canal de drainage," mais de fait en même temps une voie maritime et commerciale, qui de Chicago se rendra au golfe du Mexique par les rivières

Des Plaines, Illinois et Mississippi. Il tombe aujourd'hui au Niagara 18 millions de pieds cubes d'eau à la minute. Ce que va prendre Chicago en est un trentième, c'est la profondeur du St-Laurent aux endroits dragués au coût de tant de millions de dollars, et cette prise d'eau va baisser d'un pied et plus le tirant d'eau du fleuve ; puis ce seront de nouveaux millions qu'on y enfouira, pour gagner ce pied qu'on nous enlève, qu'on nous vole. M. B., Ing. des ponts et chaussées de Québec, a été le premier à en prévenir le gouvernement Fédéral, le public par la voix des journaux ordinaires et scientifiques en 1894 et ne comprend point qu'on n'ait pas vu aupavant que c'est là une spoliation nationale, puisque, d'après les lois des nations, il n'est permis à qui que ce soit de détourner une rivière, un cours d'eau même quelconque, sans en ramener les eaux à leur ancien cours. Et ces eaux des grands lacs sont plutôt à nous qu'à eux puisqu'elles viennent plutôt du Nord ou du Canada que des Etats-Unis. Et il est question d'autres canaux des grands lacs à l'Atlantique via la rivière Hudson. **On va détruire le St-Laurent,** et les niveaux d'eau de ses tributaires vont par là même baisser et leur commerce se déprécier.



427—Pourquoi quand un homme de talent passe au

camp ennemi en politique, un grand prédicateur catholique à une nouvelle persuasion en religion, ses ci-devant admirateurs laïques, cléricaux, en parlent-ils comme d'un idiot. C'est une stupide jalousie qui les porte à en agir ainsi ; car de même que, comme dit Racine dans Phèdre, "un jour ne suffit pas d'un mortel vertueux pour faire un assassin un lache incestueux," de même, **on ne devient pas ainsi du coup un sot.**

* * *

428—C'est généralement **le "retour du bouquet"** ou l'espoir qu'il y en aura un, qui motive cette foule de cadeaux qui se font de par le monde à celui-ci, celui-là, et il n'y a pas de mal à cela, quand on sait que le récipiendaire est en moyen de convier ses amis les donateurs, à un banquet, sans se violenter la bourse.



429—Une femme de quelques 35 ans mais paraissant plus vieille disait un jour à une amie moins fortunée, que son père ne lui donnait tous les ans que $100. Mais, reprend l'autre, ma chère une petite fortune de **$5000 n'est pas à dédaigner.** Fine repartie, n'est-ce-pas : augmenter ainsi sa fortune aux dépens de son âge ; et nos échanges regorgent de ces traits d'esprit.

430—Il n'est pas singulier après tout que Québec, malgré ce que la nature a fait pour elle, soit si arriérée sous le rapport de la propreté de ses chaussées et trottoirs. Voilà depuis trente ans vingt fois que son ingénieur lui écrit, c'est à-dire à son chef de police à qui il incombe de faire observer les règlements ayant trait à la propreté de la cité et au comfort des citoyens sur la voie publique, au " comité des chemins " (commission de la voirie) au maire même, et à tous les maires qui se sont succédés ; mais sans résultat, et **l'on continue comme il y a 50 ans, à faire scier et fendre son bois sur la rue** aulieu de forcer les gens à le faire dans leur cour ou cave, ou s'ils n'en ont point d'acheter leur combustible tout pret à mettre au poêle, chez le marchand qui en fait métier ou industrie. Imaginez voir, comme je l'ai vu l'an dernier, pas moins de trois scieurs de bois sur la rue St-Jean intra muros, (parcours de moins d'un quart de mille) y exerçant simultanément ce poétique mouvement de va et vient.



431—**A quoi sert pour une ville d'avoir des règlements qu'elle ne se donne aucun soucî de faire observer** parce que " la police " pour le faire y perdrait un peu de son air martial qu'aime tant à lui voir conserver son chef—On passe

sur les trottoirs avec des instruments tranchants au risque de vous dévisager—vous descendez du trottoir pour céder le pas à une brouette — vous voyez les gamins entailler les garde-fous, les sièges publics ; tirer au blanc sur les statuettes des jets d'eau, casser au jeu de " boomerang " les vitres des maisons inoccupées s'accrocher aux arbres des parcs pour en faire des poteaux de gymnase, piétiner l'herbe ; recevoir des fruits aux étalages des marchands de ces comestibles et au lieu d'en amasser les enveloppes pour allumer le feu ou autre chose, on les jette sur la voie où le premier vent les distribue chez les voisins ; ou encore les marchands de fourrage laissent aller à tous les vents sans s'en donner de souci, les débris de foin, paille, etc. qui se perdent entre la voiture qui livre ou qui reçoit et les hangars où l'on emmagazine, ou les écuries où l'on utilise ces produits de la ferme.



432—On a vite gâté un jeune maire, tout de talent qu'il soit, par trop de flatterie et de compliments. Il devient vite un petit tyrant, un autocrate, et le rouge de l'autorité s'épanouit de suite sur sa figure du moment qu'il est contrarié par quelqu'un ou quelque chose. On en a un qui mène tout — Le Canard avait deviné juste lorsqu'il le représentait tenant par les cordeaux tous les présidents de comités attelés à

son char. Ils le savent tous et tous l'admettent—je le leur ai entendu dire—les anglais : " We cant help it " —les canadiens " on le sait, on l'admet, mais on est impuissant à se soustraire à l'effet qu'il exerce sur nous.



433—Il doit y avoir chez nous de l'électricité mais d'une nature peut-être plus subtile que celle du dehors, comme qui dirait l'éther au lieu de l'air. Chacun doit avoir entendu maintes fois, l'expression " **mille chandelles** "—je suis tombé, je me suis frappé la tête et j'ai vu mille chandelles—ça m'est arrivé mille fois à moi-même à la suite d'un éternuement un peu vigoureux—Comment expliquer autrement ces sortes d'étincelles qui nous sortent des yeux en ces occasions—Mais faut-il qu'elles soient délicates et d'une nature éthérée pour ne laisser en passant aucune sensation appréciable.



434—Il y a longtemps que l'homme de science, le psychologue, le physiologue, essaie d'expliquer **comment on pense, comment on se rappelle.** Est-ce que par hasard le rayon X, **la lumière Roentgen**, n'en suggèrerait point l'idée. Quant on voit quelque chose, il s'en fait une image sur la rétine de l'œil, et je suis porté à croire que tout ce qu'on a vu

depuis qu'on est au monde y est dessiné, photographié, et que ces images sont toutes superposées l'une à l'autre, et qu'il suffit de le vouloir, d'y penser pour les évoquer, les faire reparaître, les amener pour ainsi dire à la surface, les voir à travers les autres comme on voit par les rayons X les os, les articulations à travers la chair, comme l'on voit une pièce de monnaie, un objet quelconque à travers une bourse, une boite, une enveloppe opaque ou qui pour vous paraît l'être.



435—Et si tout ce qu'on a vu depuis qu'on est au monde est ainsi (434) photographié sur la rétine de l'œil, et qu'on puisse par la pensée en évoquer une quelconque des images pour s'y arrêter et y repenser—**la phonographie ne suggérerait-elle pas** que tous les sons, les mots, les discours que l'on a entendus, sont de même photographiés sur la cervelle : le cerebrum, le cerebellum et y restent imprimés jusqu'à ce que par la pensée on les en détache momentanément pour les rappeler à la mémoire. Quelque ténu que soit l'éther, quelqu'impondérable que soit ce fluide par les instruments dont dispose l'homme, qui sait si ce fluide qui pénètre tous les corps n'agit point sur la cervelle comme l'air sur le phonographe, et n'y imprime les sons qui sont passés par le tympan de l'oreille avant

d'y arriver. Mais trève pour le moment à la spéculation ; puisque'on ne sait pas encore ce qu'est l'électricité, malgré que l'on sache si bien s'en servir, la mettre à contribution.

*
* *

436—C'est au cerveau ou par le cerveau que se fait pour nous, l'impression, la perception de chacun de nos sens quant on les exerce ou qu'on les met en activité : le tact ou toucher, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût. Nous en avons la preuve, ou au moins pour ce qui est du toucher, du mouvement, en ce que un homme qui a un membre (bras ou jambe, etc.) coupé, enlevé, croit encore y sentir, y éprouver des sensations de toucher, de mouvement, de douleur—ces sensations, se portant au cerveau, quand le membre existe, par les nerfs qui les mettent en communication, et revenant de là au point de départ, comme dans un circuit télégraphique, électrique ou magnétique quelconque. On a droit de croire que par analogie le même procédé a lieu pour les autres sens, c'est-à-dire que les sons produits au tympan de l'oreille, les images à la rétine de l'œil se reportent au cerveau pour y être enregistrés, avec aussi les perceptions ou impressions du goût et du flair. Les nerfs sont donc les transmetteurs au cerveau et de retour de toutes les sensations.

437—On a absolument durant le rêve les mêmes sensations qu'en plein jour, ou que lorsqu'on ne dort point : on revoit les mêmes visages, les mêmes scènes, on entend les mêmes voix, on a le goût, l'odeur des mêmes objets. Comment l'impression, la perception s'en fait-elle sentir, ce doit être certainement par les mêmes organes. C'est le cerveau qui travaille et qui par les nerfs renvoie au tympan de l'oreille, à la rétine de l'œil, au palais, etc., ce que l'on entend, ce que l'on voit, ce que l'on goûte, etc., et ce qui porte à le croire, c'est que tel que dit au dernier alinéa (436) quand on est privé d'un membre, ce qui est analogue à l'inconscience qu'on en a durant le sommeil, on y sent tout de même que s'il existait encore, les sensations d'autrefois : du mouvement, du toucher, de la douleur. Et pour ainsi revoir les objets par la pensée, n'avons nous point les rayons X, la lumière Roentgen qui perce la noirceur—et qui nous dit que le cerveau ne réagit point sur l'oreille pour y reproduire les mêmes vibrations, les mêmes sons ; sur la rétine de l'œil pour y réveiller les mêmes images, et sur les autres sens pour en revivifier les impressions ; de même que dans un sens plus matériel, si vous voulez, il faut pour que nous ayons une seconde fois le goût des mets que nous avons mangés, que par régurgitation non trop différée, ces mêmes aliments

revinennent lécher en passant le palais, y toucher, pour y reproduire le goût désiré.

***

438—Les illusions d'optique sont si frappantes, si tranchées, que l'on ne peut en croire ses sens à l'appui du contraire. Un chemin, une route, un champ, une surface quelconque horizontale suivie d'une autre surface ; une ligne, d'une ligne qui ne l'est point, fait paraître la première inclinée dans le sens inverse de l'autre. L'illusion est surtout trompeuse lorsque sur des colombages ou triangles parallèles on ajuste un treillis ou lattis dont les lattes ne font point avec les colombages des angles exactement égaux et de manière à ce que les lignes d'intersections des lattes superposées, soient elles-mêmes parallèles aux tringles sur lesquelles elles sont clouées. On en juge peut-être mieux quand le colombage est vertical et le lattis irrégulier ou à lignes d'intersections obliques.

***

439—Cambrai toujours bras dessus, dessous avec les prêtres de la cure de St-Roch et qui faisait invariablement la partie de cartes avec eux à la veillée, pour désarmer tout soupçon : fait visite au curé du Château Richer qui lui montre son église, le local du coffre-fort, l'invite à souper et à passer la nuit—ses hommes l'at-

tendaient en chaloupe sur la batture. Il se lève la nuit, sort sans être entendu, fait signe à ses gens qui pénètrent dans l'église enlèvent le coffre et le transportent à sa caverne à l'extrémité de la rue champlain à l'entrée du Carouge (cap-rouge) Cambrai rentre au presbytère, se couche—à 5 heures du matin le bedeau annonce la disparution du coffre-fort. Le curé réveille Cambrai pour le lui dire—Cambrai se lève, sort avec le curé, voit le bedeau, et demande au curé qui est celui-là—C'est mon bedeau lui répond-il — Ne trouvez-vous pas dit Cambrai qu'il a l'air coupable, **soyez persuadé M. le Curé que c'est quelqu'un qui connaît bien les lieux qui vous a joué ce tour là** — Le pauvre curé donne dans le piège, fait prendre le bedeau qui en a eu pour plusieurs mois en prison ou jusqu'à ce que Cambrai fut arrêté.



440—Cambrai (voir No 439) **pille l'église de la congrégation, aujourd'hui dite " des Jésuites," rue Dauteuil**—Le lendemain à 5 heures il passe par là " par accident " voit le brouhaha, entre, voit le curé à genoux ramassant les osties éparses sur le plancher où lui et ses complices les avaient jetées en s'emparant des ciboires, ostensoirs, etc. Cambrai alors de se geter à genoux pour aider au curé à ramasser

les osties et de cette manière dérouter tout soupçon sur son compte. Dailleurs le pauvre curé qui le savait homme d'église et de presbytère eut été loin de le soupçonner.



441—Ce même Cambrai (voir Nos 439, 440 avait 4 fois de suite volé le même plançon de chêne le revendant aussi souvent à un nouvel acheteur."



442—C. L. un ex-ministre libéral reprochait à T. C. ministre conservateur d'avoir perdu ses cheveux, on s'imagine comment—celui-ci de lui répondre qu'il (le premier) n'en avait pas trop pour cacher ses cornes. "**Tit for tat.**"



443—**Le seul moyen sûr d'évasion simultanée et instantanée en cas de feu**, est pour les adultes en santé, par une échelle en fer—pour enfants, vieux, vieilles et infirmes, par un escalier entouré d'une muraille et n'ayant aucune communication quelconque avec l'édifice ; car, put-on y descendre, il y aurait toujours le risque de rester asphyxié par les fumées et gaz chauds montant des étages d'en bas— Pour atteindre l'échelle ou l'escalier, faut sortir par

une porte ou croisée sur un balcon en fer, et de là arriver à l'escalier. Cet escalier devrait naturellement être à l'extérieur de la bâtisse ou dans un coin noir de l'intérieur, c'est-à-dire qui ne saurait être utilisé pour une chambre à chaque étage ; car jamais on ne consentirait pour une éventualité qui peut être n'arriverait jamais à se mettre à la gêne ou se priver permanemment d'une chambre à chaque étage de son hôtel, etc.



444—Dans le cas d'un hôtel ou autre bâtisse avec chambres à coucher séparées à chaque étage et des deux côtés d'un corridor, il faut, avec ce qui est mentionné au (No. 443) des galeries, couloirs ou balcons extérieurs continus, afin que chacun des internés donnant sur la cour intérieure où sont les balcons, échelles, escaliers, puisse s'y rendre de suite en franchissant le seuil de sa croisée, et ceux du côté opposé du corridor en traversant le couloir pour atteindre le balcon en passant par la porte de son vis-à-vis ; lorsque, s'il lui fallait se rendre à l'extrémité d'un corridor à cet effet, il serait peut être asphyxié avant d'y parvenir.



445—Voir les deux derniers alinéas. L'escalier ou

échelle de sauvetage étant situé à l'arrière de l'édifice, avec porte cochère ou passage quelconque à l'épreuve du feu pour se rendre à la rue, **ce passage barré contre les intrus, devrait l'être à claire-voie,** pour permettre à l'air frais de la rue de lécher en passant le visage des fugitifs y attendant l'ouverture de la barrière pour s'échapper—cet air attiré du côté de la cour pour y combler le vide laissé par l'expansion de l'air de la cour sous l'effet de la chaleur de l'incendie.



446—Voir les trois derniers paragraphes. **L'escalier de sauvetage étant en arrière** il faudrait dans l'absence d'un passage au niveau de la cour, traverser l'édifice par un couloir à l'épreuve du feu établi dans une mezzanine du rez de chaussée et qui n'intervint aucunement avec le service domestique ou autre de l'établissement ; ou encore si le rez de chaussée était à plusieurs pieds au-dessus du niveau de la voie publique, le corridor du derrière au devant pourrait être fait en sous-œuvre de cet étage.



447—Certains possèdent à un haut degré la mémoire de tout ce qu'ils apprennent au collège et paraissent supérieurs à d'autres qui n'ont point cet avan-

tage—mais assez souvent, celui qui manque de mémoire devient ou paraît supérieur au premier en ce qu'il a eu l'habitude de **tout résoudre par le raisonnement**, ce qui est vrai surtout en arithmétique, en géométrie, dans les travaux techniques quelconques où le premier a oublié ses formules, tandisque le second n'en a aucun besoin puisqu'à laide de quelques données dont il s'est gravé le cerveau, il reconstitue au besoin et chaque fois la formule voulue sans la nécessité de s'en rappeler toujours et de se fatiguer l'esprit qui à déjà assez à faire sans cela.



448—Malgré la sanction de Boileau (art-poétique) " **vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage**—Ajoutez quelquefois, mais souvent retranchez " l'homme en général n'aime point qu'un autre pense de lui que c'est en tatonnant, en retranchant, ajoutant, corrigeant qu'il est arrivé au but. Souvent on travaille plus mal quand quelqu'un nous regarde faire —on n'aime point le lui dire, mais on se donne une raison pour suspendre un peu son travail. On ne sait jamais, qu'en en jugeant par soi-même, la phraséologie exacte dont un auteur a d'abord revêtu sa pensée, sa phrase ; combien de mots il a substitués à d'autres, combien il en a éliminés, modifiés avant d'en être satisfait.

449. — Il y a des choses qu'on apprend, seul, et sans autre effort que d'y penser. — Une femme se dira " s'il faut tant de largeurs ou de laizes de tapis pour en couvrir une pièce (une chambre) et que la largeur du lé soit de tant de verges : ça fait tant de fois tant. Supposez que vous n'ayiez jamais appris **le toisé, le mesurage des surfaces planes** ; vous verrez de suite en y pensant que le carré, le rectangle contient autant d'unités carrés qu'il y en a dans le produit des nombres d'unités linéaires, de même nom, dans sa largeur et longueur ou hauteur. Pour le losange, vous aurez l'idée de lui couper un triangle à un bout pour l'ajouter à l'autre — Donc direz vous : la superficie est égale au produit de la base par la hauteur. Vous voyez d'un coup d'œil que le triangle quelconque est moitié d'un carré, d'un rectangle, d'un losange de même angle ; d'où vous concluez encore à sa superficie. Puis vous arrivez de là à la sup. de n'importe quelle autre figure rectilique en la decomposant en triangles, les calculant et les ajoutant. Pour le cercle, le secteur, vous n'êtes pas lent à voir que vous pouvez le partager en 4, 8, 16, etc., triangles égaux dont vous estimerez la superficie de l'un en multipliant la largeur de l'arc qui lui sert de base par le rayon du cercle qui est sa hauteur, pour prendre cette unité autant de fois que vous avez de triangles composants. Le même procédé s'appliquera à une

figure curviligne ou multiligne quelconque. Pour l'éclipse, l'ovale vous n'en serez pas loin en le traitant comme un cercle d'un diamètre moyen. Une figure à périmètre irrégulier s'estimera assez correctement en remplaçant son périmètre soit par un nombre de lignes droites incluant et excluant des superficies à peu près égales de part et d'autre ; ou encore il vous viendra à l'idée pour une foule de figures irrégulières de les séparer en tranches de même largeur - mesurer et ajouter les longueurs de chacune et multiplier par la largeur commune.

*
* *

450. — Le toisé des surfaces planes ou à double courbure des solides. On ne vous en a jamais parlé. Ce n'est pas nécessaire. Si ce sont des corps à simple courbure comme le cône, le tronc de cône, le cylindre ; votre cuisine vous en offrira des exemples, des modèles sur toutes les échelles possibles — entourez la paroi latérale d'une terrine, d'un plat, d'un seau, d'un abat jour de lampe, d'un entonnoir, de papier ; cela fait, développez la et vous serez en présence d'une figure plane, dont la demi somme des bases parallèles par la hauteur ou largeur donne la superficie. S'il s'agit maintenant d'une surface plus ou moins sphérique — menez avec un canif un couteau sur l'écorce d'une orange, d'un pôle à l'autre, des méri-

diennes, interrompues si vous le voulez à l'équateur—enlevez la pelure ainsi fragmentée—étendez la sur une table et vous aurez de suite l'idée de votre enveloppe, et de sa réductibilité pour les fins du mesurage en figures s'approchant plus ou moins du rectangle, du triangle. Un huitième, un seizième du tout, estimé, tout sera dit—Encore un moyen : partager votre surface en lisières d'égale largeur parallèlement à l'équateur—leur longueurs réunies, leur somme multipliée par leur largeur commune en donnera la superficie.



451—Le toisé des volumes. Au collège on apprend une foule de formules qu'on a sitôt oubliées—Faut n'avoir qu'une formule—la prismoidale—: Ajouter ensemble les superficies des deux bases parallèles, avec quatre fois celle d'une coupe au centre parallèle aux bases et multiplier la somme par un sixième de la hauteur ou longueur du solide. Si c'est un cône, un conoïde, une pyramide, une des bases est 'zéro'—si c'est une sphère, un spheroïde, un secteur sphérique, les deux bases sont chacune 'zéro'—si c'est un coin, une des bases est une ligne qui n'a point de superficie et par conséquent encore 'zéro'. La méthode de l'auteur du 'Stéréométricon' est exacte, sauf pour les fuseaux et onglets et pour ces derniers le résultat est

le seul pratique et ne s'éloigne de la vérité d'ordinaire, que d'une petite fraction de un pour cent de l'unité de volume—un quart de gallon par exemple tout au plus et généralement $\frac{1}{10}$, $\frac{1}{20}$, $\frac{1}{40}$ de gallon sur une futaille de 100 gallons, tandis que le jaugage ordinaire du commerce s'éloigne de la vérité de 3 à 4 gallons par futaille.

***

452—Toutes les langues ont leurs diminutifs-ives : le français : char, charrette,—femme, femmelette—lion, lionceau—chèvre, chevreau—ours, ourson—fille, fillette—tringle, tringlette—pomme, pommette — chemise, chemisette — rue, ruelle — fourche, fourchette ; l'allemand : nagle (clou), négleken (broquette)—holz (bois) holzken (petit bois)—Le sauvage : le lac Nagami, le petit lac de même nom Nagamischich — L'anglais : goose, gosling — Ann, Annie — James, Jimme — river, rivulet — William, Willie — Ces diminutifs-ives expriment d'ordinaire des êtres, des choses de la même espèce, mais plus petits, plus jeunes—et çà a l'air d'être venu, de venir naturellement, ou par tendance naturelle dès l'enfance, car j'entends mes enfants dire d'eux-mêmes, dans le langage de leur mère (l'anglais) pour petit chien " doggie," petit oiseau " birdie," pig, piggie—Dick (Richard) Dickie et ainsi de suite.

***

453—Il y a chez l'homme non instruit, comme chez l'enfant une tendance à accentuer certains mots qui ne leur paraissent pas devoir être autrement compris par ceux à qui ils s'adressent. Par exemple pour faire sentir la différence du pluriel au singulier des mots jouer, rire, et voyant que cette différence se traduit amplement dans 'fait—font,' 'prend—prennent,' 'lit — lisent,' 'va — vont ;' ils disent au singulier 'i joue,' au pluriel i 'jousent' aulieu de 'jouent'—i (il) rit, i (ils) 'risent' aulieu de 'rient' en imitation de— i dit, i disent— et de fait ils ont raison dans un sens, puisque et il est regrettable qu'il en soit ainsi, ces pluriels ne sont pas mieux accentués.



454—L'enfant, comme l'adulte non instruit est porté à faire lui même ses analogies—Ainsi il vous entend faire du substantif l'adjectif en y ajoutant une syllabe finale, 'comme pierre—pierreux, terre — terreux, vase — vaseux, roche — rocheux, vent—venteux, graisse—graisseux ; il en conclut naturellement que pour beurre il faut dire beurreux et cette tendance existe dans toutes les langues ou l'adjectif se forme d'une manière analogue. En effet un de mes enfants âgée alors de 5 ans, habituée dans l'anglais à voir faire des adjectifs ou qualificatifs en

ajoutant y au substantif, comme : stone—stony, wind—windy, sand—sandy, en mettant le pied sur un quai à Lévis, de dire tout naturellement it is nice and " boardy "—c'est comme qui dirait en français " planchéieux" adjectif ou qualificaiif de l'espèce ' terreux, sableux, poussièreux.

*
* *

455—**Certains ont fumé toute leur vie; parmi ceux-ci, quelques uns ont eu des maux de bouche,** de langue, de lèvres, des cancers qui ont motivé des opérations pour l'enlèvement des parties affectées. **D'autres n'en ont souffert aucunement;** je crois que ce sont ceux chez qui les glandes salivaires sécrètent un abondant fluide qui en lubréfiant constamment la langue, les lèvres, les préserve d'un contact aussi direct, aussi intime entre elles et la pipe, que **quand on fume sans cracher** ou à lèvres sèches—ceci a trait au danger d'empoisonnement ou d'irritation des chairs par le contact des manchons en cuivre quand on perd le manche de pipe et qu'on fume avec le " brûle-gueule " qui reste ; comme la chose est arrivée deux fois à mon fermier à St Michel, qui deux fois dans deux ans a eu à se faire enlever un morceau de la lèvre inférieure, dû à cela.

*
* *

456—J'assistais à une mise en nomination d'un conseiller de ville à St-Roch de Québec, il y a une trentaine d'années. Le conseiller nommé à cet effet—son nom n'y fait rien—débuta par dire " Messieurs les électeurs " **je suis-t-été nommé** " mais comme apparemment cette manière de dire la chose ne lui semblait point euphonique aux oreilles de l'assistance, il se hâte d'ajouter " **non, j'ai-t-été nommé** " " **si-s-on veut,**" disait toujours défunt J. L. qui aimait mieux les " velours " que les " cuirs." G. V., brave citoyen, mais qui n'avait pas étudié les euphonies, disait à ses amis à son retour d'Europe : " **j'ai-t-été à Paris, j'ai-t-été à Londres, j'ai-t-été à Rome** et ses amis de dire de lui " **il a tété partout** où il a été ".



457—De même que (453) **les enfants** sentent la nécessité d'accentuer le pluriel de certains verbes, **de même, ils sont portés comme par intuition a distinguer le parfait du présent,** en lui ajoutant une terminaison quelconque lorsqu'ils ne savent point le mot qu'il convient d'employer. C'est-à-dire que je remarque ceci chez les miens qui apprenant à parler l'anglais et avant de connaître le parfait " went " du verbe go, ou celui " told " du verbe tell,

disent d'eux mêmes " goed " et " telled " et ainsi d'une foule d'autre mots ; et il en est naturellement ainsi dans les autres langues, et des enfants et si non dans le cas des verbes, alors pour d'autres éléments de la langue.

***

458 — **S'il est vrai que l'homme sème avant le mariage sa folle avoine,** il l'est également qu'une foule de femmes durant les premières années de mariage se donnent le luxe d'une "flirtation," mais pour en venir plus tard à se contenter de leur avoir, et devenir des femmes comme il faut.

***

459—**L'enfant qui ne connait point encore ses pronons ou adjectifs possessifs,** se fait cependant comprendre ; car pour qu'on ne se méprenne sur le possesseur de l'objet dont il parle ou veut parler, il emploie le même pronon que celui dont il se sert pour désigner la personne—aussi avant de connaître son, sa, ses, il dira elle a perdu elle chapeau, et de même en anglais (je saisis et j'étudie ces petits mots là chez moi)—" she tore **she** gown " au lieu de she tore her gown—" he ate **he** apple " pour " he ate his apple." **Ou encore, ils pluralisent, en terminant le singulier par un s** ou un son qui en

prolongeant le mot à l'air pour eux de devoir créer chez les autres l'impression d'une personne ou chose. Ne connaissant point *chevaux*, ce sera *chevals* qu'ils diront—et de même en anglais : the *mans* au lieu de *men*, jusqu'à ce que ce mot leur devienne connu.

*
* *

460—Quel amour a la femme pour Cupidon, quelle est la nature de cet amour—elle n'est point corporelle, que je sache, elle ne s'aurait l'être, il n'y a pas de quoi—mais il n'est point non plus de ce sentiment que l'on a entre parents, entre sœurs, frères, femmes, hommes. Qu'est-ce donc que cet amour—car évidemment ça tient des deux essences, ou c'est dû à la différence d'essence des deux sexes, du féminin au masculin, de celui qui donne ou lance les traits, les flèches, et celle qui les reçoit ; ou n'est-ce point un avant goût du futur, lorsque Cupidon sera devenu grand, sorte de rêve préliminaire du bonheur à venir. J'ai vu cela souvent : une fille entichée d'un petit frère de 5 ans. Elle est vertueuse des plus, c'est un petit frère d'une autre mère, elle n'a point de ces velléités pour ses demi-sœurs. Elle serait bien en peine, elle-même d'expliquer pourquoi ; mais on a besoin en ce monde d'aimer quelqu'un ou quelque chose, et d'en être aimé. Enfin ça tient de l'amour entre les sexes, électricités positive et négative qui les animent, mais

d'intensité différente et comme trait d'union entre l'amour fraternel et l'amour marital. Ceci n'est aucunement singulier, ça se trouve dans toutes les familles.



461 - Les colères, et vengeances existent **chez l'enfant** longtemps avant qu'il sache parler. Avant cela même il a des préférences accentuées.



462—Coût du paupérisme en Angleterre. En 1894, les principaux items de dépense ont été : Maintien £2,198,312 ; aide donnée à l'extérieur £2,-460,503 ; maintien des lunatiques dans les asiles ou maisons y affectées £1,466,185 ; intérêt sur emprunts pour construction et réparations des maisons de travail (work-houses) £677,082 ; salaires et rations des officiers, et pensions de retraite £1,629,061 ; autres dépenses £1,242,362 ; total £9,673,505 ou $48,367,525,00 pour une année—avec augmentation d'année en année.



463—Un individu des Montagnes Rocheuses disposait d'un pouvoir d'eau qu'il estimait équivaloir à celui d'un tuyau de 3" de diam. et de 700 pds de hauteur. Il en demandait la force en chevaux-vapeur. Je m'arrêtai au résultat 3.3 (H.P.) C.V. obtenu par M. Steckel,

ingénieur hydraulicien du gouvernement fédéral du Canada à Ottawa—car l'**efficacité d'un** pareil **filet d'eau renfermé dans un tuyau** si **petit,** si **long** est **presque entièrement anéantie par la friction** de l'eau, son frottement, son retardement par la paroi intérieure du tuyau.



464—Pour se former une idée populaire ou non technique d'un pouvoir d'eau, c'est-à-dire du pouvoir d'eau nous arrivant par un tuyau de diam. et longueur ou hauteur donnés—faut en faire la comparaison avec un jet tombant à l'air libre. Or dans le cas ci-dessus (463) un objet tombant d'une hauteur de 700 pieds, acquiert une vitesse de 212 pieds par seconde = $\sqrt{700} \times \sqrt{64.4}$ ou 26. 5 × 8.025 ou pour simplifier, par 8 (et 26½ × 8 = 212). Ceci par 60 secondes, donne 212 × 60 = 12720 pds. lin. de vitesse d'écoulement par minute au bas de notre tuyau vertical de 700 pds. de hauteur. La colonne d'eau étant de 3" diam. pèse 3 lbs. le pd. lin. et 12,720 × 3 = 38,000 lbs. Ce jet remontant à une hauteur de 700 pds. donnerait 38,000 lbs. × 700 = 26,600,000 pieds-livres et divisé par 33,000 = 806 forces ou chevaux-vapeur—Mais pour amener ce résultat faudrait que le fil d'eau pût être tenu à cette vitesse de 12,720 pds. par minute.

Au contraire, même les 700 pds. de hauteur de chute par minute n'est que la 18mè partie de 12,720, donc il faudrait 18 fois un pareil filet d'eau pour donner ce pouvoir de 806 ch.-v.—donc le pouvoir ne serait que de 806 ÷ 18 = 45 ch. v. Mais cette vitesse de 12 pds. par seconde de la rivière qui fournit le fil supposé est plus forte que d'ordinaire et serait plutôt de 6 pds. ce qui reduirait le pouvoir à la moitié de 45 ou 22.4 ch.-v. Si la vitesse de la rivière ou du cours d'eau n'est que de 3 pds. par min., fandrait 4 fois 18 jets ou 72 jets ou colonnes d'eau pour tenir tête à la vitesse d'écoulement de 12,720 pds. par min. au bas des 700 pds —ce qui réduirait la force à 11.2 ch.-v. et tout cela est à l'air libre. Il y a encore à faire la part de la friction qui d'après Steckel réduit les 11.2 ch.-v. à 3.3 ch.-v.



465—Comment se rangent dans l'estomac, les substances alimentaires—Est-ce par ordre de poids spécifique—On semblerait pouvoir en douter, puisque dans des cas de régurgitation, ce sont les plus lourdes qui reviennet les premières—ou est-ce en vertu d'une autre force, d'une autre action de l'estomac qui prime celle de la gravité.



466—Etonnante l'action hâtive du jus

gastrique sur les substances alimentaires. On voit cela dans des cas de régurgitation où au bout de 5 minutes à peine, tous les composants sont déjà réduits presque à une teinte ou nuance uniforme de brun clair tirant sur le blanc, enfin en une sorte de bouillie grise-claire. Ce qui n'empêche point que pour des mets indigestes, ils ne soient lents à s'assimiler, et sont renvoyés quelquefois à l'état où ils ont été ingurgités, avalés.

*
* *

467—Ceux dont la peau est mince perdent leurs cheveux de bonne heure dans la vie ou **à un âge peu avancé** parce que la peau par son manque d'épaisseur ne fournit pas aux cheveux la même prise, la même chance de bien et solidement s'y enraciner. De même les peaux minces sont plus délicates, plus sensitives sous le rasoir, plus faciles à couper, plus tendres ; car l'homme comme l'animal est plus ou moins pachyderme.

*
* *

468—Pourquoi met-on à l'acquit de la boisson des crimes dûs à tout autre chose. La passion la plus forte, la plus irrésistible est celle de l'amour. Vous laissez croire à quelqu'un que vous l'aimez ; puis vous en aimez un autre mieux, et honteuse de le dire au premier, vous persistez

toujours à le laisser dans l'erreur. Vous courrez deux lièvres à la fois, comme l'on dit, vous mariez le deuxième. Le premier sous l'effet de la boisson dont il s'est servi pour oublier son chagrin, vous tue et de suite les journaux de crier, comme dans la dernière affaire à Sherbrooke, aux effets de l'intempérance—au lieu de mettre les jeunes filles en garde contre le danger de se jouer ainsi des affections d'un autre.



469—Voilà qu'au commencement de 1898 **on annonce la réparation de la fonte de fer par l'électricité.** Il y a déjà quelques années qu'on opère sur place le jointoiement des rails d'acier ou de fer par une baterie électrique, ou un fil en provenant et que l'on promène à cet effet de rail en rail. Mais on fait plus aujourd'hui : on dirige l'étincelle, la flamme électrique à l'intérieur d'une fracture. Les deux parois ainsi chauffées à blanc se fusionnent sous une certaine profondeur ou épaisseur et se marient ensemble d'une manière permanente. Ce sera sans doute un excellent moyen de réparer ainsi une fente ou craque dans une cloche, pour ne pas avoir comme aujourd'hui à la refondre en entier. Pour ces réparations, on dirige à volonté au moyen d'un chalumeau, la flamme sur un endroit précis et quelconque de la paroi à faire entrer en fusion.

470—Pour être juste il faut savoir faire la part de chacun. Dans une bâtisse en général il y a des défauts de toutes sortes—dont l'un est attribuable à l'architecte ; un autre à être mis à l'acquit du charpentier, du menuisier, du plâtrier, Ce sont de ces effets cachés, dissimulés dans ou par des défauts attribuables à un autre corps de métier. Il est facile dans les enduits de distinguer les craques, fentes, cassures causées par ou dues au retrait du mortier, de celles motivées par le refoulement, l'affaissement. Ces cassures sont toujours diagonales dans leur direction de la cloison, de la muraille au plafond ou plancher ; de même que les cassures dues à la dessiccation des tringles et colombages leur sont parallèles. Si un plancher se retire, c'est attribuable au menuisier qui n'y a pas employé du bois assez sec. De même c'est au menuisier la faute que la peinture sur les panneaux des portes, des boiserie, ne recouvre plus le panneau ; ce dernier s'est retiré de dans les rainures. Au contraire si un plancher de bas, ou plafond pend ou s'affaisse du centre, alors c'est la faute de l'architecte, de l'ingénieur, qui comme au nouvel hôtel de ville de Québec, et à beaucoup d'autres endroits n'a pas su donner à ses solivos l'épaisseur, la hauteur, le rapprochement nécessaires, ou ne les a pas fait poser assez longs pour porter sur au moins trois points d'appui.

*
* *

471—Voir à ne pas mettre au débit d'un autre, dans une demande en dommages, plus que sa quote part de responsabilité. Une compagnie de chemin de fer fait passer sa voie en front de chez-vous. Cette action motive chez vous des secousses, vibrations, affaissements, craques dans les murs. Vous êtes intéressé alors à les trouver pour les produire en témoignagne contre la compagnie. Dans votre zèle pour vous être juste envers vous même, vous faites entrer en ligne de compte des défauts, n'ayant aucunement trait à la cause dont vous vous plaignez—de vieilles craques peut être, déjà existantes et dues peut-être à des défauts inhérents à la construction même de votre bâtisse, à un tremblement de terre, à une explosion à l'intérieur ou dans le voisinage—de vieilles craques que vous pouvez reconnaître telles par leur air de vétusté, le noircissement de leur parois par la poussière, la fumée, le temps.



472—Un homme fait une chute, ou tombe dans un trou, une excavation, se fait mal à une jambe. Plus tard ou le même jour en descendant de voiture, il se casse la jambe et plaide contre l'auteur du trou ou de son mal premier que c'est dû à ce premier mal qu'il s'est donné le second, ou s'est fracturé la jambe, faute

de pouvoir s'y soutenir assez solidement pour ne pas, en s'y laissant choir, la casser. **Que dira la justice dans ce cas particulier.**

*
* *

473 — Les adjectifs ou qualificatifs " grande " "petite " ne doivent pas toujours s'entendre dans un sens contradictoire l'un de l'autre : **une grande petite fille** voudra dire peut être que la personne désignée est grande pour être au couvent dans la classe ou section des petites. De même **un gros petit bonhomme,** est ce que l'on voit tous les jours : un enfant tout courtaud mais qui regorge d'embonpoint.

*
* *

474—Les mers couvrent plus des trois quarts de la surface du globle, leur profondeur variant de 30 mètres (une centaine de pieds anglais) dans la Manche ; 1000 mètres (3,300 pieds) par endroits dans la Méditerranée ; 8,000 mètres (28,700 pds. angl.) dans l'Atlantique, et quelques 2,600 pieds — d'autres disent jusqu'à 30,000— dans le Pacifique au large du Japon. Toutefois la profondeur moyenne est de 3,500 mètres (11,660 pds. angl.) **Le fleuve Amazone** dont le débit est de 160 fois plus considérable que celui de la Seine **devrait couler pendant 5 millions d'années avant d'avoir fourni autant d'eau qu'il y**

en a dans l'océan. E. Bouant " Sciences Usuelles " 1894.



475—De même que contourner une côte, une montagne, un obstacle quelconque est souvent plus court que de passer outre—de même **le chemin le plus court pour atteindre le pôle nord n'est pas nécessairement le moins long.** C'est ainsi que à vol d'oiseau le trajet direct, du point le plus nord du Groenland serait le plus court, où encore à partir de Smith Sound ou du nord de l'Amérique, ou encore de " Spitzbergen " ou de " Franz-Joseph "—Mais les glaces entassées, poussées par les courants et les vents du côté de l'Amérique et du Groenland, offrent de ce côté une barrière infranchissable, sauf à la condition de s'y frayer un chemin, comme pour une voie ferrée, en y déblayant les obstacles au fur et à mesure du parcours, ou en se faisant, se forant chemin faisant un tunnel à travers des glaces de peut être 50 à 100 pieds de hauteur, c'est-à-dire, amoncelées à cette hauteur par la poussée de celles plus au Nord. D'un autre côté pour arriver au pôle à partir de Franz-Joseph, il y a cet inconvénient que pour faire un mille, faut reculer de deux, ou se voir constamment dévier de sa course sur les glaces, par le mouvement de ces glaces vers l'Est, où elles vont s'écouler vers l'Atlantique en pas-

sant entre Spitzbergen et le Groenland dont elles longent la côte est, ponr en contourner le sud et venir s'atterrer, se fondre sur les bancs de Terre-Neuve.

***

476—Nous venons de voir (475) que le chemin le plus court, le plus certain pour arriver au Pôle Nord, n'est pas celui qui à vol d'oiseau serait le moins long. **Nansen,** sans être explorateur, marin ou navigateur, **avait correctement jugé, que les épaves de la " Jeannette "** de De Long, (périe sur les côtes ou à l'Est de la Sibérie) **dérivées et trouvées** après quatre ans **sur la côte Est du Groenland, avaient dû passer dans le voisinage du pôle ;** et que si il suivait le même parcours, il s'approcherait lui aussi de cette manière du point désiré. Mais il manqua de courage, il ne suivit point son propre itinéraire, c'est-à-dire, celui tracé à l'avance par lui-même, et motivé par les circonstances. Il ne se rendit point à l'endroit où avait péri De Long ; et le " Fram " (vaisseau de Nansen) tout en se portant vers l'Est ou vers le débouché entre le Groenland et le Spitzberg passait tellement loin du pôle que Nansen crut devoir abandonner son vaisseau, ce qu'il fit avec un compagnon pour se diriger sur le pôle par une course, une marche qui l'en approcha à 86° 34', lui laissant encore près de 130 lieues à faire pour arriver

au sommet de la terre. Il faiblit alors—qui n'en aurait fait autant—le courage lui manqua, ce pouvait être pour lui et son compagnon aller au devant d'une mort certaine—car il n'avait point rempli son programme de s'approvisionner de chiens pour ce voyage ; ce qui, faute de pouvoir les transporter, le limita à un minimum de provisions, pour atteindre l'extrémité Nord de l'axe de la terre — Toutefois s'est-il dit "faut pouvoir dire qu'on a été plus loin que tout autre avant nous" et rendu à 86° 34', avec en face de lui une mer de glaces difficile à traverser, l'incertain par conséquent, et du côté de chez lui, l'ennui, le désir de revoir sa famille ; il abandonna la partie et se dirigeant sur Franz Joseph vers où la dérive des glaces, le courant le portait, il s'y embarqua pour retourner chez lui.



477—L'homme ne se laisse pas dompter—il finit par réussir, triompher de tout ce qu'il entreprend. **Il touchera au pôle nord,** tout aussi certainement qu'il finira par combiner la machine à voler avec le ballon pour en faire un véhicule aérien dirigeable ; comme M. B. en a démontré le moyen (voir la "Presse" de Montréal en date de 1897, : la machine à voler pour donner la force motrice, la direction ; le ballon pour lui servir de parachute et la tenir à flot dans les airs. Oui !

car celui qui suivra Nansen saura profiter de son expérience, de ses erreurs, de ses défaillances—Il connait aujourd'hui, tous les voyages au cercle polaire en font foi, que les glaces se portent vers le sud, c'est-à-dire que leur tendance est de le faire, dû à la force centrifuge causée par la rotation de la terre sur son axe—Mais cette tendance est contrecarrée du côté de l'Amérique et du Groenland par la terre ferme, par ces continents qui ne lui permettent point d'aller plus loin—puis les vents soufflant de l'Ouest vers le Sud-Est et l'Est pour combler le vide aérien y causé par la chaleur du "Gulf Stream," repoussent encore les glaces vers le Sud, pour celles de notre côté du pôle (Amérique, Groenland) tandis que pour celles du côté opposé, le vent, le courant de retour du "Gulf Stream" les fait dériver des côtes de la Sibérie vers l'espace ouvert à leur sortie de la mer polaire, c'est-à-dire par le chenal entre le Groenland et le Spitzberg.



478—Les Etats-Unis, l'Angleterre, la Norvège, la Suède ont tenté tour à tour le Pôle nord, sans y arriver; embarras de navires dans chaque cas. Nansen a failli y arriver, et l'aurait peut-être fait s'il eut suivi ses premières idées (476). Eh bien qui sait s'il n'est pas réservé au Canada d'y réussir, en mettant à profit

les erreurs et expériences des autres. Dans ces régions de froids intenses et soutenus, de nuits de 6 mois, la nature humaine s'épuise d'avance à se rendre sur les lieux, pour atteindre le point de départ pour le pôle même. Voilà ce qu'il faut éliminer. De Long l'avait deviné, il y a 20 ans mais y a fait naufrage, son vaisseau n'étant point de la forme voulue pour se faire soulever sur la glace, par la glace, aulieu de s'en faire écraser. **C'est par le détroit de Behring probablement qu'il convient de tenter de nouveau la solution du problème** pour que le tout s'accomplisse en une année, aulieu d'y dévouer trois ou quatre ans à faire le tour par l'Océan arctique à l'Est du Groenland afin d'atteindre les iles de la Nouvelle Sibérie, ou s'épuiser en vains efforts pour y arriver par la mer de Baffin, le Smith Sound et le trajet reconnu impossible, à causedes glaces entre le Nord de l'Amérique, le Groenland et le pôle.



479—Le capitaine Bernier, âgé de 46 ans, capitaine de vaisseau à 17 ans—ayant traversé 147 fois la mer, ou fait autant de voyages et cela avec l'expérience de 47 vaisseaux différents, y compris les baleiniers des mers du Nord—étudie depuis 20 ans, ou depuis le voyage de De Long de la "Jeannette," toutes

les expéditions au cercle polaire. Il connaît sa géographie, le " Gulf Stream," son aller et retour, les courants marins par lui motivés, les vents accentués vers le Sud Est par les effets barométriques de cette rivière d'eau chaude qui sortant par le Cap Hatteras du Golfe du Mexique, traverse la mer pour y tempérer le climat de l'Europe de ce côté. Il est déterminé avant partir, **ne pas avoir comme Nansen de velléités indues pour revoir sa famille,** qu'il laissera dans l'aisance attendre son retour. Il se munira sur les côtes de la Sibérie des chiens nécessaires—ce que ne fit point Nansen—de plus il prendra avec lui une cinquantaine de rennes, qui au fur et à mesure qu'il n'en aura plus besoin, lui serviront de nourriture pour le voyage de retour à Franz Joseph. Bernier arrivé à l'endroit où périt la " Jeannette " s'y ferait débarquer sur la banquise avec son parti d'une dizaine d'hommes choisis, aguerris à la misère, au froid, à la noirceur, à l'ennui et partirait de là avec ses hommes, ses chiens, ses rennes, ses provisions, ses chaloupes, cayaks ou autres embarcations **en route pour se rendre à pied au pôle,** et de là se dirigerait sur Franz-Joseph pour son voyage de retour, accomplissant le voyage dans 18 mois ou 2 ans.



480—Les voyages au pôle nord ont été

dus pour beaucoup à l'orgueil national d'être premier à s'emparer du pôle, à y mettre le pied —**mais beaucoup aussi à la munificence de riches particuliers** qui ont voulu, tout en étant ainsi utiles à la science, faire parler d'eux, laisser leur nom à la postérité. Notre pionnier canadien pour voyager en ces parages, trouvera-t-il un gouvernement dispos et voulant lui voter les fonds nécessaires. Le gouvernement fédéral devrait le faire, comme il a mis un vaisseau à disposition pour l'exploration de la baie et du détroit d'Hudson, voir s'il y aurait avantage d'écouler par là en Europe les produits du Nord Ouest Canadien. Espérons, qu'**à l'exemple des Macdonald, des Smith** et autres qui ont si généreusement pourvu aux besoins du collège McGii à Montréal, en y dévouant des millions dans les intérêts de l'éducation, de la science ; ces mêmes bienfaiteurs ou d'autres à leur exemple se trouveront sur la brèche pour fournir à un canadien capable d'entreprendre le voyage et prêt à le faire les fonds nécessaires à cet effet **quelques $50,000 peut être,** dont $10,000 pour le vaisseau pour les rendre lui et ses hommes sur les lieux, $12,000—gages de 10 hommes pour 200 jours à 2½, $10,000—dont $1,000 de récompense à chaque hemme si le voyage réussit, $5,000 à $10,000 à Bernier lui même—toujours s'il réussit à fouler du pied le pôle ; enfin soit encore de $5,000 à $10,000 pour approvision-

nements, achat de chiens, rennes, embarcations et outillage au complet.



481—En 1879 à New-York, lo Col. Waring chargé du nettoiement des 546 milles de rues ou chaussées de cette ville, avait organisé, pour éliminer les inconvénients de la poussière, le **système de l'enlèvement des balayures** (cendres, etc.,) **dans des poches ou sacs** de toile—Il y avait 2,650,000 verges carrées de pavage en asphalte, 5,200,000 verges de macadam, 1,700,000 verges de pavage en pierre, formant ensemble avec d'autres systèmes de pavage, une superficie de 9,600,000 verges carrées. Les balayures provenant de ce nettoiement étaient de 25,375 sacs par jour, dont 35 formaient un voyage. Les déchets combinés de l'année, les saletés de toutes sortes en provenance des carrés et basses-cours étaient de 184,000 voyages. Le total de 156,000 tonnes (520 tonnes par jour était transporté à l'Ile Barren et y mis à la disposition de la Commission Sanitaire, qui stationnant le long des toiles (larges de 4 pieds dont on se servait pour monter ces déchets, sur un plan incliné, à la hauteur voulue pour de là les projeter dans les fourneaux destinés à leur combustion) un nombre de journaliers ou gamins à cet effet, en éliminaient, che-

min faisant, les matières utilisables : papier, guenilles, boîtes d'emballage, paniers à fruits, vieux vêtements, bouteilles, canistres vides de conserves alimentaires, et autres déchets, qu'on avait l'habitude, avant le système de crémation, de faire porter au loin en mer mais que les marées, les courants, les vents ramenaient invariablement à la côte où ces débris et saletés venaient recouvrir les rives au grand dégoût des villes riveraines.

***

482—La fièvre de l'or débuta par la Californie en 1847 à 49. Il y avait eu de ces épidémies sur une moindre échelle en 1690 quand Pierre le Grand rouvrit les anciennes mines dans les Monts Ourals. En 1730 il y eu course vers le Pérou à la suite de la mise au jour d'une pepite du poids de 60 livres près La Paz. Les découvertes d'or au Malacca en 1731, dans la nouvelle Andalousie en 1785, au Ceylon en 1800, à Wicklow en Irlande il y a un siècle, firent du bruit. Mais tout cela n'était rien à côté des riches gisements de Californie vers la quelle se porta au moins un million d'hommes, femmes et enfants, dont des milliers moururent de faim parmi les déserts alkalins brulants du Nouveau Mexique et de l'Arizona, d'autres dans les gorges des Montagnes Rocheuses. Des milliers furent tués, avant de s'y rendre, par les Apaches et les Sioux,

d'autres par les Mormons qui cherchèrent par une série de massacres épouvantables à leur faire rebrousser chemin, pour prévenir l'irruption sur leur pays. D'un seul coup, on tua 135 hommes, femmes et enfants sous l'instigation de l'Evêque Lee que le gouvernement des Etats-Unis fit fusiller 20 ans plus tard, mars 1877. Ce qui n'empêcha point que la population de la Californie tripla dans deux ans. En 1860 ce fut vers le Colorado que se précipitèrent les chercheurs d'or pour se répandre aussi vers le Nouveau-Mexique, le Texas, l'Arizona, le Nebraska, le Wyoming, Dakota et Montana. En 1876 plus de 60,000 personnes envahirent les Blacks Hills dans moins de 3 mois, dont au moins 8,000 périrent de faim durant l'hiver qui suivit et des centaines furent tués par les Sioux au milieu du territoire desquels étaient situées ces Montagnes. En 1878, ce fut au tour de Leadville de découvrir des mines d'une richesse sans pareille. Depuis lors, il y a peu d'années on s'est porté sur le Cripple Creek au Colorado et aujourd'hui c'est le Klondyke qui réunit tous les suffrages. Puisse l'effet en être d'accentuer d'une manière notable la population de beaucoup trop minime du Canada. Du " Can. Spark. " M.



483—Il y a 37 ans, le prince de Galles visita le

Canada. Durant le jubilé de la reine on lui rappela l'adresse des bucheurs et flotteurs (de trains de bois) de la vallée de l'Outaouais, dans laquelle les mots "**Puissiez-vous rester longtemps Prince de Galles**" faisait foi de leur désir de ne pas voir cesser le règne de sa Majesté.



484—Le bain de Madame C. Vanderbilt de New York est composé d'un seul bloc de marbre de Carrare, fait en Italie, l'intérieur évidé en étant poli et l'extérieur délicieusement sculpté et fouillé. Il porte sur des pieds aussi en carrare travaillé par des ouvriers italiens. Le plancher est en tuiles blanches, et les murailles de la chambre lambrissées en tuiles blanches décorées en or.



485—Vicissitudes des monnaies. Le monnayage des pièces d'or d'un dollar ordonné par le Congrès Américain en 1849 fut discontinué en 1880 après en avoir fait pour $19½ millions de $. De 1853 à 1890 on fit pour $1,619,376 de pièces d'or de 3 dollars. On a monnayé de 1876 à 1887 où on en prohiba la continuation, pour $35,865,924 de piastres en argent. La pièce de 20 centins en argent ordonnée en 1875 fut discontinuée en 1878 après en avoir produit que pour

un quart de million de dollars—tant cette pièce donnait de l'inquiétude par sa trop grande ressemblance à la pièce de 25 centins. Une des plus vieilles pièces américaines est le "half dime" qui date de 1792 —jusqu'en 1873 où on en arrêta le monnayage, on en avait fait pour près de 5 millions de piastres. La pièce de 3 centins autorisé en 1851 fut discontinué en 1873 après qu'on en eut fait pour un et un quart million de dollars. Le vieux sou ou cent débuta en 1792 et sa fabrication prohibée en 1857—Deux fois on en réduisit le poids, la première fois de 264 grains à 208 grains, puis on le limita à 168 grains. On en avait fait pour $1,500,000. La pièce en nickel de 3 cents date de 1865 à 1890, la production en ayant été de quelques $940,000. En 1864 on autorisa une pièce en bronze de 2 centins que l'on discontinua en 1873 après un monnayage de quelques $900,000. Jusqu'à l'époque de leur discontinuation en 1864, l'on fabriqua pour $2,000,000 du petit cent en nickel que l'on avait substitué en 1857 au plus gros sou de cuivre. De 1792 à 1857 on fit pour $40,000 de demi cents—leur poids était d'abord de 132 grains, puis de 104 grains, enfin de 84 grains. Du "Canada Spark" Montréal.



486—Trop honnête en apparence. Un individu qui venait de prendre logis en face un épicier,

trouve sur le seuil de la porte de ce dernier, ou se donne l'air de l'y avoir trouvée, une pièce de 20 centins. Il vient la remettre au comptoir pour remboursement à qui l'aurait perdue. Non dit l'épicier, gardez-la pour me payer argent comptant ce que que vous viendrez acheter chez moi et chaque fois que vous reviendrez que ce soit toujours avec de l'argent comptant. Il soupçonnait, notre épicier, que la ruse de l'acheteur était pour, en se donnant l'air d'un honnête homme, s'établir ainsi fiable débiteur.



487—Jules Verne dans son charmant et instructif " Le tour du monde en 80 jours " ne soupçonnait point qu'aussitôt le chemin de fer russe de St-Petersbourg à Vladivostok terminé, il ne faudrait plus que **33 jours pour ceinturer** ainsi **le globe** ; dont, de Bremen à St-Petersbourg 1½ jours, St-Petersbourg à Vladivostok 10 jours, Vladivostok à San Francisco 10 jours, San Francisco à New York 4½ jours, et de New York à Bremen 7 jours.



488—Je viens de lire qu'en Suisse, je crois, mais—peu importe où, car je me rappelle toujours des faits sans toujours me remettre l'endroit — **l'on a enlevé à une femme de 56 ans**, motivé par des

ulcères incurables qui l'avaient envahi, **son estomac**, pour ensuite faire le raccordement entre l'œsophage et le boyau, probablement en bas du pylore (orifice inférieur de l'estomac), et que l'ayant pendant quelques jours nourrie au lait, elle prend déjà des aliments de toute sorte, à la condition sans doute que le tout soit bien broyé à l'avance par les dents, et que la femme parait avoir bonne envie d'en revenir. En effet, pourquoi non, pourvu que les machoires, la salive fassent le devoir des parois de l'estomac et du jus gastrique. Je soupçonne même qu'à l'exemple des autres organes qui prennent du développement, quand on en met les fonctions en activité, le duodenum, sorte de deuxième estomac qui succède immédiatement au premier, prendra de l'extension et finira par loger à chaque repas, de quoi sustenter l'individu. De plus ce fait démontre, la femme ayant quelque fois régurgité ses vivres, pris en trop grande quantité, ou non assez réduits sous la dent, que le vomissement, le renvoi de l'estomac n'est pas dû à l'action spasmodique ou péristaltique de ce viscère.



489—L'Hydromètre Venturi, ainsi appelé, promet de remplacer avec avantage, et cela surtout sous le rapport de l'économie de construction, et

notamment pour les grands diamètres, les autres mesureurs d'eau jusqu'à présent imaginés—Venturi, un savant italien, avait déjà il y a un siècle étudié la vitesse des courants dans des tuyaux coniques ou engorgés, constatant par des jauges mercurielles, dimi-nution de pression à la gorge et par conséquent augmentation de vitesse ; la différence des deux prises dans le tuyau, et dans l'engorgement fournissant les indications nécessaires pour mesurer la vitesse de parcours et par conséquent la quantitée d'eau passant dans un temps donné.



490—Quelque peine qu'on se donne pour laisser croire le contraire, crainte d'être traité de sans cœur ; **il y a un terme à la patience humaine,** et quand un homme, a eu à soigner pendant plusieurs années une femme, dont il n'attend plus le retour à la santé, je ne dirai point qu'il voudrait la voir mourir, ni demander à Dieu de la prendre, mais si Dieu la lui enlève, il s'en consolera plus facilement, plus vite, et en cela il y a, comme dans toutes les choses de ce monde, compensation. Il y a manière de dire la chose pour que l'un des époux n'ait pas l'air de désirer la mort de l'autre. " Si Dieu pouvait la prendre, la délivrer de ses souffrances. Cependant ces sentiments sont singulièrement modifiés par les circonstances. S'il

s'agit d'un mari, d'un parent, d'un ami, dont le salaire, la pension de mis à la retraite, est indispensable au soutien des deux, il en sera autrement.



491—Si l'acte passe au Parlement Fédéral et au Parlement Impérial ; **les bornes nord et est de la Province de Québec** seront de la tête du lac Témiscamingue, suivant la ligne actuelle entre Ontario et Québec, jusqu'à la baie James, puis suivant cette baie jusqu'à la rivière " East Main " qui se jette dans la baie du côté est de celle-ci, puis suivant cette rivière jusqu'à un point en latitude 52° 55' N., longitude 70° 42' O. de Greenwich—de là par une ligne droite allant rejoindre vers l'est la rivière Hamilton, dite la grande rivière des Esquimaux, puis en suivant cette rivière jusqu'à la limite Ouest du Labrador. Ces deux rivières la East Main et la Hamilton sont les plus grandes de la péninsule du Labrador, la première se déversant dans la baie d'Hudson, l'autre dans l'Atlantique. Québec serait ainsi augmenté d'un territoire aussi étendu que l'Italie et presque aussi grand que le Royaume Uni d'Angleterre. La superficie de l'annexe est de 118,450 milles carrés. Québec avec cet ajouté mesurera 347,350 milles carrés, dépassant ainsi en étendue la France et la Grande Bretagne prises en-

semblé. De ce côté est le futur de la province ; hâtons-nous donc d'y construire une voie ferrée et d'y coloniser la baie James dont le climat est celui même de Québec.

***

492—Les catacombes de Rome sont maintenant **éclairées à l'électricité.** Faut donc que tout cède devant le progrès moderne. Les touristes crient au vandalisme, comme à l'occasion de l'apparition des remorqueurs à vapeur sur le grand Canal de Vénise, la démolition des portes de ville historiques des remparts de Québec, la destruction projetée de la " Tour de Londres, " etc. ; les nouvelles idées sur la propreté des rues de Naples, les nouveaux quartiers de Rome. Plus rien de mystérieux, de sacré, plus de cette noirceur quasi poétique des catacombes de Rome, où il fallait se faire précéder par des moines portant des bougies ; ou, après avoir assujetti un fil au jambage de l'entrée, en laisser dérouler la pelote suivant qu'on s'y enfonçait, pour retrouver ensuite la sortie du labyrinthe, en reprenant la voie du fil conducteur.

***

493—L'année 1897 est le septième siècle de la **découverte du charbon de terre comme combustible en Europe.** Un forgeron de Liége,

Belgique, l'employa pour la première fois vers 1197 ; maître Houllioz ayant alors conçu l'idée de substituer cette sorte de terre noire aux combustibles plus dispendieux jusque là utilisés pour les besoins de son métier. Déjà en 1228 l'on commença à exploiter en Belgique plusieurs houillières, et même dès l'année 1200 en Allemagne, et c'est de son premier découvreur Houllioz que cet article porte le nom de houille. L'introduction de la houille en Europe pour le chauffage des maisons fut très lente et encore aujourd'hui il s'en faut que son usage y soit aussi général qu'ici.



494—La poursuite du plaisir dit Lady Cook, née Tmmessee C. Claflin, est un instinct universel dans toute la nature animée. L'amour du plaisir est autant un appétit, que l'amour de la nourriture. L'on peut donc poser en principe que sa satisfaction, quand on en jouît d'une manière rationnelle, remplit un but utile et important. Toutes recherches font voir, non seulement la vérité de cet avancé, mais démontrent que le plaisir est une nécessité mentale, morale et physique. S'il en est ainsi, l'ascétisme qui condamne tout plaisir est aussi immoral que ridicule. **La différence est grande entre le plaisir et le bonheur** ; car le plaisir peut être vertueux ou

vicieux, pendant que le bonheur se résume nécessairement au premier. Socrates définissait le bonheur "un plaisir dont on ne se repent point"; et il est évident que les seuls plaisirs qui méritent qu'on les atteignent sont ceux qui n'exigent point de repentir.

***

495—Tillatson disait dans un de ses sermons—"**Il y a grand plaisir d'être innocent** parce que cela empêche la culpabilité, la peine, le chagrin. Il est agréable d'être vertueux et bon, car en cela on excelle, on est supérieur à ceux qui ne le sont point. Il est plaisant de devenir meilleur, car c'est là s'exceller soi-même. Il nous est même agréable de mortifier et subjuguer nos désirs charnels, car c'est là une victoire. Il nous est encore agréable de commander nos appétits, nos passions, et de les tenir dans les bornes de la raison et de la religion, car c'est là une sorte d'empire—c'est gouverner.

***

496—**Le surcroit de travail demande un surcroit de plaisir.** Les folies même, si elles ne tiennent point du criminel, du mal, peuvent promouvoir la sagesse—et comme Horace l'a dit, il est même bon quelquefois de faire le fou. Du "fun" mot

intraduisible : On a eu, on aura du " fun "—Vivre et jouir de la vie est non seulement, a dit un auteur, notre occupation fondamentale, mais le plus important de nos soucis. Montaigne dit — avez vous su comment méditer et conduire votre vie—vous avez fait le plus grand travail. Si vous avez su composer votre conduite, vous avez fait plus que celui qui compose des livres—Si vous avez su prendre votre repos, vous avez fait plus que celui qui prend des villes, des empires. Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme est de savoir vivre à propos ; tout autre chose : régner, accumuler des trésor, construire ne sont tout au plus en comparaison que de légers appendices, de faibles soutiens.



497—La récréation du dimanche est pour le travailleur la plus nécessaire, la plus motivée, la plus rationnelle. En effet l'ouvrier (9 sur 10 du genre humain) ne se récrée point la semaine, il n'en a pas le temps—la veillée lui est à peine assez longue pour se reposer et ce n'est qu'à la condition d'un repos préliminaire que la récréation puisse nous être agréable, nous profiter. Faut mettre de côté le puritanisme, et tolérer les " beer gardens " de nos cousins les américains. Le service divin, le matin, oui, c'est aussi là un repos qui nous prépare

pour les plaisirs de l'après-midi ; et si ma femme trouve à redire à ce que le dimanche, dans mon verger j'épluche quelques chenilles, je taille quelques branches mortes, j'ai l'air de la consoler en lui disant que suivant en cela le précepte de l'Evangile, je travaille dans la vigne du Seigneur—ce serait difficile à nier. Chacun devrait autant que possible avoir son dimanche, c'est-à-dire de deux en deux, car s'il faut que les voitures, les vapeurs, les petits chars marchent le dimanche, alors que de deux en deux dimanches, chaque conducteur ait son congé.



498—On a l'air de croire par la lecture d'un article de la "Civita Catholica" que l'on dit inspiré par le Vatican (le Pape et le Cardinal Rampolla) **que si la monarchie Italienne faisait place à une république il y aurait meilleur entente entre le Vatican et le Quirinal.** L'article qui est basé sur l'allocution de Noël du Pape, déclare que ce n'est pas l'Unité Italienne qui est opposée à l'indépendance du Pape, mais la forme spéciale et concrète dans laquelle se maintient à présent cette unité, qui produit des résultats plus désastreux pour l'Etat que pour le Saint Siège. La coexistence dit l'article, du Vatican et de la monarchie italienne est impossible et il faut que l'un des deux parte. Il cite ensuite les

constitutions de la Suisse et de l'Amérique comme de glorieux exemples, unions véritables de nation et état, mais différant de celle de l'Italie qui y a produit que faiblesse, misère et denûment.



499—La langue française est presque impuissante à traduire la mise en accusation que voici, de l'alcoolisme par Ingersoll. **Je ne m'étonne point, dit-il, que tout homme pensant soit préjudicié contre la maudite substance que l'on appelle alcool.** Il abat la jeunesse dans sa vigueur, l'homme viril dans sa force, le vieillard dans sa faiblesse. Il brise le cœur du père, ravit à la mère affectionnée l'objet de son amour, éteint l'affection naturelle, efface l'amour conjugal, oblitère l'attachement filial, flétrit l'espoir paternel, fait descendre dans la tombe l'âge affligé. Il produit la faiblesse, non la force ; la maladie, non la santé ; la mort, non la vie. Des épouses il fait des veuves ; des enfants, des orphelins ; des pères, des démons ; et de tous des pauvres, des mendiants. Il nourrit le rhumatisme, invite le choléra, importe la peste, embrasse la consomption. Il emplit vos prisons, entretient vos lazarets, recherche vos asiles. Il engendre la controverse, fomente la quérèle, chérit l'émeute. Il fait regorger vos pénitenciers, et fournit des victimes à vos échafauds.

C'est le sang-vital du joueur, l'élément du vol avec effraction, le soutien du voleur de grand chemin, le support de l'incendiaire de nuit. L'alcool donne du ton au menteur, respecte le voleur, estime le blasphémateur. Il viole l'obligation, révère la fraude et honore l'infamie. Il diffame la bienveillance, hait l'amour, méprise la vertu, calomnie l'innocence. Il incite le père à tuer sa progéniture sans défense, aide au mari à égorger sa femme, et prête main forte à l'enfant pour aiguiser la hache parricide. Il brûle l'homme, consume la femme, déteste la vie, maudit Dieu, méprise le Ciel. Il suborne les témoins, nourrit le parjure, souille la boite aux jurés, entache l'ermine judiciaire. Il dégrade le citoyen, avilit la législature, déshonore les hommes d'état, désarme le patriote. Il apporte la honte, non l'honneur; la terreur, non la sûreté; le désespoir, non l'espérance; la misère, non le bonheur; et avec la malveillance du mauvais esprit, il surveille avec calme sa terrible désolation, sa dévastation insatiable. L'Intempérance empoisonne le bonheur, tue la paix, ruine les mœurs, flétrit la confiance, détruit les réputations, fait disparaître l'honneur national, maudit l'univers et rit de sa ruine. Elle fait tout cela et davantage : elle assassine l'âme. Elle est la somme de toutes les scélératesses, le père de tous les crimes, la mère de toutes les abominations, la meilleure amie du démon, l'ennemi le plus invétéré de Dieu.

500—Nous disions, au commencement du dernier alinéa, que la traduction en français de cet article était quasi impossible — et de fait pour ne citer qu'une phrase. Ingersoll a les trois mots différents, distincts "**burglar, highwayman, thief.**" Le français n'en a qu'un seul : le mot **voleur,** sauf qu'on le qualifie—ainsi burglar est le **voleur avec effraction,** highwayman, le **voleur de grand chemin,** thief, le simple **voleur** ; mais ce ne sont pas là des traductions, ce sont des périphrases, et la traduction de la phrase anglaise contenant ces trois mots, est en conséquence entachée de répétitions qui lui ôtent son élégance. Il y a aussi les trois mots anglais **still, yet, again,** qui n'ont pour les traduire que le seul mot **encore.** Mais par contre, l'anglais a aussi ses défectuosités vis à-vis de certains mots français qu'il ne sait rendre.

*
* *

501—La renne est supérieure au chien pour les voyages arctiques et surtout dans les pays montagneux, comme l'Alaska ; pendant que, dit Nansen, le chien esquimault est d'or sur la banquise à niveau, mais ne vaut rien pour le passage des charges sur les toross, les monticules (hummocks) quelque peu abruptes ou à pic. De plus le chien mange 4 livres par jour et il lui faut de la viande—la renne au con-

traire se contente de deux livres de mousse pour les 24 heures. L'expédition de secours aux mineurs, chercheurs d'or du Klondyke, région aurifère des Rocheuses, voisine de l'Alaska, vient d'y expédier 500 rennes, qui lui sont venues de Norvège à New-York, et que le C. P. R. va transporter à destination. Le capitaine Bernier dans son voyage projeté au pôle-nord s'équipera aussi d'une cinquantaine de rennes qui tout en aidant, au départ, au transport de ses provisions, serviront elles-mêmes de nourriture à leur tour, moitié pour les hommes, moitié pour les chiens. C'est là une nourriture sur pied ou qui se transporte elle-même, vivante, pour être abattue au besoin et au fur et à mesure que le poids à transporter étant devenu moindre, il faudra moins de rennes pour le trajet restant à faire. Il en est d'ailleurs de même des chiens que l'on tue un à un selon qu'ils deviennent fatigués et inégaux au travail à faire et qui servent encore de nourriture aux autres chiens.



502—La gazette officielle de Londres, Angleterre, en annonçant la chevalerie (The Knighthood) du juge en Chef Burton, ne fait allusion à lui que comme "George Burton, écuier," et de fait **c'est tout à fait à tort que les juges s'arrogent le titre d'honorables,** au quel ils n'ont aucun droit. De

plus nos ministres provinciaux n'ont aucunement le droit de se laisser affubler du titre d'honorable, dès qu'ils ont cessé de l'être. La loi est formelle " porteront le titre d'honorable durant leur terme d'office seulement, et pas plus longtemps." La faute en est à ceux qui par ignorance et flatterie, flagornerie et bassesse leur continuent ce titre, que les récipiendaires sont certainement loin de répudier.



503—Il est vrai qu'**on n'a rien pour rien en ce monde** ; mais malgré qu'au premier abord on ait l'air de se donner un chemin de fer (celui de la rivière Stickene au Yukon) sans débourser un sou, en le payant aux contracteurs, promoteurs de l'entreprise, en terres incultes de la couronne, il n'y a pas à perdre de vue que ces terres dont on se départit si facilement peuvent un jour valoir un royaume. Voilà comme tous nos gouvernants deviennent riches en acceptant pour leurs votes un montant en argent ou en parts acquittées dans la compagnie, que les millionnaires qui la constituent peuvent donner, et attendre, mais dont les terres données en échange peuvent valoir dix fois, cent fois, mille fois la somme. Paye pauvre peuple. Mais c'est peut être là un moyen *sine qua non* d'ouvrir, d'arriver au développement du pays, et inhérent à la

faiblesse humaine, et qui sait, si tous ceux qui s'en plaignent, n'en feraient pas autant s'ils en avaient l'occasion.

***

504—Nul n'ignore que c'est l'**accise sur les spiritueux, les droits sur le tabac** qui **constituent pour beaucoup la richesse, les moyens d'un gouvernement.** Mais il est étrange, tout de même qu'un puissant empire comme la Russie, veuille ainsi s'accaparer un privilège depuis si longtemps exercé par ses sujets, leur enlevant ainsi leur mode d'existence. Elle vient de décréter, à cet effet, le rapatriement à ses frais de ceux qui des 12,000 vendeurs de boisson de St-Petersbourg, ne sont pas nés au pays, où ils vont peut être crever de faim ou grossir le nombre déjà trop grand des désœuvrés, des nihilistes ; au lieu de s'étudier à leur assurer un avenir en les établissant sur les réserves de la couronne, d'après le système anglais, américain ou canadien d'un " homestead." C'est pourtant là ce que seront forcés de faire plus tard tous les gouvernements pour éliminer les communistes et avec eux les dynamitards.

***

505—La Russie veut se faire une voie pour arriver en Amérique en traversant

la mer arctique entre la Sibérie et le nouveau continent et je n'y vois rien d'impossible. L'amiral Marakoff est d'avis qu'Elle prélude tout d'abord par etablir une communication entre ses côtes nord et les rivières qui de Sibérie se déchargent dans l'océan arctique, au moyen de vaisseaux escortés de chaloupes armées de charrues à glace, ou pourvus de l'outillage nécessaire à cet effet, et que cette sorte de navigation pourrait se poursuivre asşez commodément durant les mois de juillet et août.

*
* *

506—Madame Hoding, l'actrice la plus douée du théâtre anglais, a, dit-on los plus beaux yeux, les plus remarquables de toutes les actrices de Londres. Son père parait-il, lors d'un voyage en Turquie où on adore les yeux longs, ayant appris et vu faire l'opération, s'y décida pour sa fille. Elle consiste en une incision, à l'âge d'un ou deux ans, une continuation à la lancette d'un douzième de pouce à peu près de l'ouverture des paupières à leur angle extérieur. Puis on s'étudie constamment, ci-après, à allonger tous les jours les sourcils du même côté pour dissimuler la cicatrice. **Ce n'est pas là d'ailleurs la première fois que la vanité humaine ait eu l'idée de corriger l'œuvre de Dieu.**

507—Parmi les **drogues et substances dispendieuses** employées dans la médecine, la parfumerie, on a le safran à $14.00 la livre et que l'on croirait cher, ne sut on que ce n'est tiré que de la partie centrale de la fleur du même nom, appelée aussi " crocus " et qu'il en faut 70,000 pour produire une seule livre de safran. L'otto, huile essentielle des roses ne se vend pas moins que £28 (louis sterlings) la livre, mais il faut 10,000 livres pesant, 5 tonnes de roses pour en tirer une seule livre d'huile. L'aconitine est le plus violent poison connu—la dose n'en étant que de un 600ème de grain—Elle se vend £27 l'once. Passant maintenant du règne végétal à la faune, à la recherche de substances précieuses, il y a le musc de la renne asiatique qui se vend de £6 à £7 l'once et fait la fortune du chasseur assez heureux pour la tuer. Dans quelques-uns des mers tropiques, l'on recueille flottant sur la surface de l'eau l'ambre-gris (odeur de musc) produit biliaire maladif de la baleine. Ceci se vend, $27.00 l'once, $440 la livre. Une autre substance animale employée comme drogue est une solution du pur venin du serpent à sonnettes, donnée dans des cas aïgus de fièvre scarlatine ; pendant que moins fort mais plus repoussant est la blatte (la coquerelle vulgairement appelée) réduite en poussière, qui en doses de six grains, a été employée avec succès dit-on dans des cas d'hydropisie.

508—Dans les catacombes sous l'église de Kiev en Russie est un monastère. C'est là que longeant des milles en longueur de corridors souterrains, se trouvent les cellules de quelque 1500 ascètes qui logent ainsi, remplissent leurs devoirs de piété, vivent, mangent et dorment dans la compagnie de leurs prédécesseurs morts et ensevelis dans ces couloirs. Chaque jour pendant un court espace de temps, ils prennent leurs ébats dans les magnifiques jardins qui entourent la cathédrale, pour retourner à la suite de cette fugitive lueur, image du paradis, dans ces caves noires et humides où ils vivent leur mort dans la vie. La cathédrale qui s'élève audessus d'eux est d'une splendeur inconcevable. Ses murailles sont revêtues de plaques d'or et d'argent. Les images y sont encadrées de pierres précieuses et d'or et devant elles brûlent des centaines de lampions à couleurs variées.



509—L'idée populaire est que le 21 décembre étant le jour le plus court de l'année ; dès le lendemain même, le soleil doit se lever plus tôt le matin, se coucher plus tard le soir, ne fut ce que de quelques secondes, que la veille—mais il y a à compter avec ce que l'on appelle "**l'équation de temps**" qui fait qu'au contraire, les jours continuent pendant encore

20 jours à se raccourcir le soir et en tout de 3 minutes ; tandis que le matin les jours rallongent de 28 minutes ou près d'une demi heure. C'est-à-dire que **les jours allongent après Noel, plus vite le soir que le matin,** et la différence est encore accentuée peut être par le fait des brumes persistantes du matin jusqu'à ce que le soleil vienne les dissiper, Mais il y a comme en toutes choses, compensation en ceci qu'**au printemps c'est le contraire qui a lieu,** c'est-à-dire que les jours raccourcissent plus vite le soir et allongent plus vite le matin.



510—C'est avant l'aggrandissement artificiel de New York, décidé le 1er janvier 1898—ou en 1895 par exemple qu'**il y a à comparer les trois grandes villes Londres, Paris, New York**—Ainsi sous le rapport de la population, celle de Londres était de 5 millions d'âmes, Paris 2½ millions, New York 2 millions. La superficie de Londres était de 75,000 acres, de New York 24,000, de Paris 20,000. Londres a 1380 milles (460 lieues) de rues—Paris, 600 milles—New York, 575 milles. Le " London bridge " fut bâti en 1824—le pont Broklynn 1600 pieds entre les piliers, en 1883. Londres a 600,000 maisons—Paris, 90,000—New York, 115,000 milles ; mais pendant que Londres

n'a que 7 résidents par maison—Paris en compte 25—New York, 18. Londres est fournie de 175 millions de gallons d'eau par jour—Paris, 100 millions—New York 190 millions. Sous ce rapport donc New York est mieux servie que les deux autres villes. Le nombre d'habitants par acre à Londres est de 50, à Paris de 120, à New York de 80. La densité de la population à Londres est la plus forte dans le district de White Chapel—à Paris dans le district du Temple (290 par acre)—à New York dans le quartier (ward) No. 10 (quartier des Juifs) 700 par acre—Londres a 1000 pompiers ou employers de sa " brigade du feu "—Paris en a 1500—New York, 1100. Pour l'efficacité, la vitesse, la brigade de New York est à la tête des trois villes. Les feux sont de beaucoup plus fréquents à New York—qu'à Paris ou à Londres, Londres y perd par année $7½ millions—Paris $1½ millions—New York $5 millions. Sous le rapport de leurs parcs ou terrains d'agrément les trois villes sont comme suit : le Hyde Park de Londres couvre 400 acres—le Bois de Boulogne à Paris, 2200 acres—le parc central à New York, 840 acres. Collectivement il y a à Londres 22,000 acres de parcs, y compris Fontainebleau, avec 42,000 acres, et St-Germain 8000. Paris a un total en parcs de 170,000 acres. New York n'a aucune garnison régulière, sauf celle de "Governor's island." Londres a une petite garnison, les " Guards " et quelques régi-

ments d'infanterie et d'artillerie, ensemble 7000. Paris a pour garnison une grande armée, la plus grande garnison de ville de l'Europe.

*
* *

511—Le Dr. Van Dyke, de New Jersey, Etats Unis d'Amérique, dans un sermon ayant pour texte "Il était en valeur un homme puissant, mais un lépreux" choisi pour faire voir, comme il y a dans la vie de chacun, du soleil, des nuages—comment le bien peut sortir du mal s'exprime ainsi : **Sur toute vie quelque ensoleillée qu'elle soit, il peut venir un nuage.** Chacun désire ce qui pour lui constitue le succès ; quelques uns, les richesses, d'autres la renommée, le plaisir, le bonheur domestique. Cependant nul ne voit se réaliser toutes ses ambitions—et de fait elles n'en valent point toutes, la peine. Il y a toujours un quelque chose qui gâte le bonheur—des possibilités d'angoisses dans toutes les conditions de la vie—des points plus faibles qu'ailleurs dans la plus forte barre d'acier, la capacité de se ternir de l'or le plus pur—des taches sur le soleil. En conséquence les faiblesses d'une personne, ses sources de souffrance peuvent se trouver tout à côté de ses plus saillants traits de caractère (Tout comme le ridicule peut être voisin du sublime). L'homme peut être honnête, mais trop

exigeant ; de forte volonté, mais entêté ; économique, mais sordide ; juste, mais sans pitié ; courageux, mais porté à la critique,—affectionné, mais passionné. Le désintéressement peut aiguiser des darts capables de percer le cœur, et une intensité d'affection peut devenir un gage des douleurs les plus aigues.



512—Une personne (poursuit Van Dyke) **acquiert peut être des richesses, mais la santé s'est enfuie, ou le bonheur domestique a pris son départ,** ou les eaux de la douleur inondent l'âme. Prééminemment réussi sur certaines lignes, il a eu l'insuccès le plus évident ailleurs. Il ne faut que peut de chose pour rendre l'homme misérable ; il faut beaucoup pour rendre heureux certaines personnes. Comme il ne faut qu'une bagatelle pour empêcher que la richesse produise le contentement ; est-ce un signe de sagesse de sacrifier pour l'acquérir ce qui est de plus de valeur : la santé, le confort, la réputation, le caractère, le principe, la conscience--l'espoir d'une vie éternelle. "La vie de l'homme ne consiste point dans l'abondance des choses qu'il possède." Sont-ce les épaves que la rivière charrie à la mer qui en constituent l'existence. "Le beau plumage fait le bel oiseau" mais une jolie résidence et un bel équipage, ne suffisent

pas toujours à rendre le cœur gai. De ceux qui courtisent la renommée, certains remportent le prix ; mais les soucis augmentent, les responsabilités s'accentuent, les désappointements se multiplient, et les flèches de l'ennui, deviennent plus aigues et plus nombreuses. Celui qui courtise la faveur populaire, courtise une fille volage qui, incapable de conférer le bonheur, peut flatter la petitesse, et mépriser la grandeur. Dans l'histoire il y a peu de chapitres plus tristes que ceux qui mettent de record les soucis, les tracasseries, les revers de quelques-uns de ceux qui sont devenus marquants. Moïse était un homme puissant ; mais il fut envoyé en exil et repose dans un sépulcre inconnu. Elie était un rare exemple de véritable grandeur, mais la folie d'Achab et la haine de Jézebel réussirent presque à lui suggérer le suicide. Daniel était un grand homme ; mais Nébuchodnezzar crut que la fosse au lion était ce qui convenait le mieux à ce genre de grandeur. Isaie était un homme d'une rare force de caractère, mais Manassah le fit mettre entre deux planches, et scier, scinder en deux.



512—Van Dyke encore—c'est trop précieux pour ne pas être reproduit. " **Ceux qui désirent voir le vide de la grandeur humaine,** feraient

bien de lire la biographie des rois, au nombre de 600, qui durant 600 ans régnèrent sur l'Empire Romain de l'Est—Sa capitale Constantinople—et ils seront portés à remercier Dieu qu'il leur permet de vivre dans l'obscurité. A quelques politiciens, l'on pourrait dire oh vil flatteur, ton Dieu t'a rejeté et il y en a d'autres à suivre dans le " Greater New-York " (agrandi) et la " boss-ridden " Philadelphie (sous le joug des vampires)—hommes au soleil de la prospérité, mais couverts de lèpre. Est-ce donc que l'injonction spirituelle " soyez humble " est indigne qu'on s'en occupe ? L'homme qui est sur le dos dans la cave, ne peut descendre plus bas — chose pour laquelle il peut-être reconnaissant. L'homme sur la toiture peut devenir étourdi, et en tombant, terminer du coup sa carrière orgueilleuse ; il y en a peu qui préfèrent la vallée où les vents sont cependant moins forts, les tempêtes moins violentes.



514—Toujours Van Dyke : **Sur toute vie humaine, quelque noir que soit le nuage obscurcissant, il peut venir du soleil.** Jamais il ne fait tellement noir, que la noirceur ne puisse s'approfondir. Les découragements ne sont jamais si nombreux qu'il n'y ait lieu à la reconnaissance. Un nuage sur son chemin, et chaque cœur ensoleillé. Un

fardeau sur chaque existence, et pas une âme qui ne puisse tressaillir de joie. Un croche, une entrave dans le lot de chacun, et aucun détour si tortueux que ça ne puisse se résoudre en un bonheur céleste. Aucune épreuve sans ses soulagements. La pauvreté inspire l'énergie, promeut la confiance en soi-même, porte à l'industrie, et nous engage à priser les bénédictions que l'on a sans murmurer sur celles que nous n'avons point. La maladie porte notre attention aux lois de la santé, adoucit le caractère et dirige l'attention à la proximité du voile de l'éternité. Les privations, la perte de ceux qui nous sont chers ont leurs compensations atténuantes. L'obscurité à ses avantages particuliers. Les impuissances, inhabilités physiques ont aussi leurs compensations : les sourds sont exemptés d'entendre bien des choses qu'il leur vaut mieux ne pas entendre ; les aveugles ne voient point les froncement de sourcils, les regards acerbes ; le boiteux, l'estropié est relevé de la nécessité de courrir les commissions. Celui-qui ne sait lire, est exempt de la tentative de lire le compte rendu de la dernière joute de "foot ball," de la dernière lutte entre "boxeurs," le témoignage le plus récent sur le dernier meurtre, et toute la sensiblerie ridicule manifestée à l'endroit de certains criminels. Il est bon d'observer que le sort de chacun, à tout considérer, n'est pas absolument éloigné de ressembler à celui des aūtres. La montagne a des rochers et du

soleil; la vallée, des inondations aussi bien que de riches moissons. Les yeux qui versent des larmes, peuvent aussi rayonner l'amour.



515—Il faut accentuer la nécessité des deux langues : l'anglais, le français. La fière Albion voyant aujourd'hui parler l'anglais par deux cent millions d'âmes, semble rêver le moment où la langue anglaise sera celle de toutes les nations—mais à Dieu ne plaise que cela arrive, pour la paix du monde et dans les meilleurs intérêts pécunaires, humanitaires et autres de la Grande Bretagne et de ses colonies.—**Que le Canada lui aussi y pense à deux fois avant de décréter la suppression du français**; car les nations tiennent à savoir, chacune dans la langue qui lui est propre, à se tenir au courant des événements, des progrès, des travaux littéraires et autres des autres nations de la terre.

L'anarchie s'accentue comme expression du communisme, du socialisme qui veut, dit Louise Michel, que les riches qui en ont trop, partagent avec les pauvres qui en ont trop peu. **L'armée des pauvres, des nécessiteux n'est déjà que trop grande—elle se compte par millions, et l'on**

ajouterait à ces millions les millions additionnels de ceux qui deviendraient ainsi désœuvrés par la suppression des traducteurs qu'un semblable décret mettrait en disponibilité. Que l'on envisage ce côté de la question ; les millions de gens employés aujourd'hui de par le monde à traduire d'une langue dans une autre ce que dit l'homme, ce qu'il écrit ; les millions de bras utilisés à imprimer, brocher, relier ces traductions. et ces autres millions employés à manufacturer le papier, l'encre, le caractère, à tirer de la forêt la pulpe destinée au papier, nouveau papyrus dû au génie de l'homme.

Que l'on se figure, cette immense armée additionnelle de désœuvrés jetés sur le pavé par cette seule suppression de l'une des deux langues civilisatrices du genre humain, et les fanatiques même de l'Ouest, ne seront plus aussi âpres à crier à la mise à l'index du français : cet idiome le plus éloquent de ceux des nations. Point de volapuk, point de langage universel ; et que l'on se garde aussi de donner trop de relief à la nécessité—nécessité qui n'existe aucunement—d'**un seul système de poids, de mesures et de monnaies : ce seraient encore d'autres millions de bras deveuus oisifs,** qui maintenant gagnent le pain de la famille à réduire ces chiffres, ces quantités en équivalents des autres peuples. Ce

seraient encore autant d'anarchistes, de communistes de surcroit.

***

516—Si Québec aujourd'hui n'est attrayant que pour les touristes par ses promenades, ses points de vue, son port superbe, ses carnavals de glace et de feu,— si le commerce depuis 50 ans a abandonné nos rives, et nous a rendus asssz désintéressés pour nous suicider en contribuant au creusement du lac St-Pierre **pour faire de Montréal un port de mer,** la tête de la navigation océanique ; la nature va forcer ses citoyens à revenir à leurs anciens amours. En effet, à part **le canal Chicago** sur lequel je me flatte d'avoir été le premier à attirer l'attention de nos gouvernants, dès le mois de décembre 1894 ; à part ce canal qui va nous enlever 5 pour cent de nos eaux du St. Laurent ; à part les projets internationaux grandioses—la convention siégeant aujourd'hui à Cleveland en fait foi—d'un ou de plus d'un canal à eau profonde entre les Grands Lacs et l'Atlantique par voie de l'Hudson et du Mississippi, qui vont nous enlever encore de 10 à 20 pour cent de notre avoir fluvial, **voilà que les effets de l'incurie de l'homme en dévastant nos forêts par le fer et le feu commencent à s'accentuer.**

Le déboisement des terres, sous le système irration-

nel des limites ou licences pour la coupe des bois ; au lieu de faire persister la forêt, en épargnant tous les arbres, comme en France, de moins d'un pied de diamètre ; la mise à nu du sol, fait que la fonte des neiges au printemps a lieu tout d'un coup, produisant partout des inondations en cette saison des hautes eaux où il n'en faut point ; et que, par contre, durant les chaleurs d'été ou les eaux basses auraient besoin d'être supplémentées ; les tributaires des lacs, du fleuve sont à demi desséchés par le fait que le soleil évapore les eaux de pluie avant qu'elles ne puissent s'y rendre pour y prendre leur cours.

Le St-Laurent s'efface peu à peu. Le creusement même du lac St-Pierre est un péché pour nous tous. pour Montréal surtout dont ce creusement falicite l'élimination des eaux du port. Mais Dieu merci, l'Océan est encore là, et la lune assez éloignée de nous, malgré son rapprochement au telescope, pour que l'homme ne puisse porter atteinte à sa faculté de créer, avec l'aide du soleil, les marées qui, si les vapeurs océaniques, à fort tirant d'eau, ne peuvent par la suite se rendre à Montréal, leur permettront dans tous les cas d'atteindre Québec. Aux gros marchands de Montréal, à ses quasi millionnaires de voir, de s'assurer à l'avance qu'ici à Québec est le siège de leurs futurs opérations —ici le véritable port de mer que la diminution des eaux du Niagara ne saurait affecter.

517—Seule solution pour le désœuvré : retourner aux champs, gagner sa vie à la sueur de son front. Le communisme existe déjà, pour beaucoup, parmi nous. — Nous ne l'avons jamais cru pour ne nous l'être jamais dit.

Bon gré, mal gré, nous le mettons tous les jours en pratique ; non pas sous la forme exagérée, outrée voulue par les socialistes, mais de la manière indiquée par les enseignements de l'évangile, et que nous mettrions en pratique même si ces enseignements n'existaient point ; car **s'il y a en l'homme un sentiment inné, c'est bien celui du mien et du tien,** et ce sentiment est aussi fort chez le païen que chez le chrétien, chez le barbare, le sauvage que chez l'homme civilisé ; et il l'est, à fortiori, chez l'homme, puisqu'il existe chez la brute, qui sait qu'elle fait mal lorsqu'elle s'empare de la proie d'autrui ; à preuve que pour le faire elle se sert ou de sa force ou de son astuce.

En effet c'est de nuit, c'est à la faveur de la noirceur, des ténèbres que le loup enlève l'agneau et va le cacher dans la forêt, fort qu'il est du sentiment, de l'instinct qu'il a mal fait, et qu'un autre de son espèce, ou de la gente féroce peut lui rendre la pareille, en lui dérobant à son tour sa proie malhonnêtement acquise. C'est en feignant la mort ou par quelqu'autre truc que le renard (et voilà ce qui lui mérite le nom de " fin ") surprend

le lapin, l'oiseau de basse-cour ; et de même l'homme par la ruse, par la force, vole son semblable et sachant qu'il fait mal, se donne tant de peine pour se soustraire à la justice, à la punition de son crime.

Mais pour la bête, il n'y a point de futur, tandis que pour l'homme il y en a un, qui le force de faire restitution de ses biens mal acquis ou de subir les conséquences d'un refus de ce faire, ou même d'une impossibilité de sa part de rendre à qui de droit, ce qu'il lui a pris. Toutes les nations, toutes les religions comprennent ceci, et celui là même qui ne connait point Dieu, qui n'a jamais ouï parler des lois de la propriété, est tout aussi fort d'une injustice commise, d'un vol au détriment de son voisin, que l'est le philosophe le mieux au fait des enseignements de la justice des hommes, comme de celle de l'Etre éternel pour les croyants, du faux dieu pour les incrédules.



518—Proudhon a dit : "la propriété, c'est le vol." Ceci n'est pas aussi éloigné d'être vrai, qu'on se donne l'air de le croire. Dieu nous l'a dit par la bouche du Sauveur : "**En vérité, en vérité, je vous le dis : il est plus difficile pour l'homme riche d'entrer dans le royaume des cieux, que pour un chameau de passer par le chas**

d'une aiguille." Que veulent dire ces mots—non pas que la richesse, la possession de la fortune soit répréhensible en elle-même—mais que ces richesses ont été en général acquises par des moyens plus ou moins avouables ou dont la probité est au moins douteuse. Le riche lui-même le dit, ou sans le dire, l'admet, en s'en dépouillant pour beaucoup, sa vie durante, ou à la fin de sa carrière, avant de mourir ou par son testament, après sa mort. "C'est à la charité" que nous devons les hospices, asiles, hôpitaux, crèches, institutions de sourds et muets qui se rencontrent dans les grandes villes de par le monde entier, civilisé au moins. C'est pour l'ouvrier, c'est pour le pauvre, c'est pour la vieillesse, c'est pour toutes les infirmités dont la pauvre humanité est affligée, et qui se rencontrent surtout chez les classes travaillantes, que ces refuges ont été fondés, qu'ils sont entretenus et qu'ils prospèrent.

Oui, sans doute que la philanthropie est une chose réelle, une des qualités innées chez l'homme ; mais il y a dans la philanthropie des degrés, comme dans toutes autres choses—c'est-à-dire, qu'elle peut être plus ou moins pure ou mêlée de considérations humaines, de considérations ayant trait à la vie future. Elle peut être plus ou moins spontanée.

Dieu a dit : "tu gagneras ta vie à la sueur

de ton front." Que veulent dire ces paroles? qu'il n'y a d'autres moyens de devenir riche que par le dur travail du corps ou de l'esprit ; car ce ne sont point les seuls sueurs du travail manuel—sueurs chaudes—il y a encore les sueurs froides de l'anxiété, du chagrin, des préocupations humaines.

La parole de Dieu prouve qu'il ne veut point que pendant que certains se roulent dans les richesses, le luxe et l'abondance, d'autres n'aient pas même les nécessaires de la vie ; aussi, nous dit-il souvent, nous repète-t-il sans cesse, par sa voix et celle de ses ministres **" donnez aux nécessiteux " logez, vêtissez, soignez les malheureux.**

" La charité crée pour le patron et pour le riche le *devoir* de venir au secours de leurs frères dans le malheur, devoir que la religion se charge do faire remplir par son admirable conception." Royal.

De fait, les donateurs, les philanthropes se comptent par milliers. De tout temps il y en a eu. Les institutions de charité, de bienfaisauce, de par le monde en font foi. Donc comme nous l'avons dit, **le communisme existe déjà ; car donner de son avoir aux autres, le dépenser pour le bien-être d'autrui ; qu'est-ce autre chose après tout, que du communisme ; et, du communisme particulier, à l'axercise de cette sorte de**

charité par tous ceux qui en ont le moyen, il n'y a qu'un pas.

***

519—Nul ne se gêne paur le dire, l'affirmer, que c'est un devoir, et **pourquoi un devoir ! parce que pour tous ceux qui sont riches, et qu'ils aient acquis ces richesses par leur travail, leurs spéculations, ou qu'ils en aient hérité, le doute est encore là, la presque certitude que leur acquisition n'est pas due à des moyens en tout et partout avouables.** Oui ! un devoir de s'en départir, pour le surplus, en faveur de ceux à qui Dieu n'a pas donné le talent, l'occasion de s'en pourvoir. On ne s'extasie point d'ordinaire à la nouvelle qu'un tel a fait acte de philanthropie. Il est rare que ce soit un pur acte de charité. Le donateur à ses réserves mentales à ce sujet. **Il y a pour le chrétien, à propitier, Dieu le Sauveur, par la restitution du bien mal acquis**—pour le païen, ses dieux pour la même raison. Et, encore une fois, on ne se gêne aucunement pour dire tout haut à l'acquit de celui qui ne le fait point et qui devrait le faire : il a fait son argent par pression usurière, et au lieu de tout laisser ainsi à son fils, à son neveu, il eut dû en donner une

notable partie aux pauvres, ou à quelque institution de bienfaisance — d'un autre : **la preuve qu'il n'avait point besoin d'un octroi, d'une subvention de l'état, pour tel service — océanique** ou autre—c'est qu'il a pu laisser à sa famille une fortune égale à la somme de ces subventions annuelles et qu'il a donc volé l'Etat d'autant, en faisant contribuer sous de faux prétextes à la population, un argent auquel aujourd'hui (à son décès) il est démontrable, qu'il n'avait aucun droit et n'a pu obtenir que par des déclarations fausses, exagérées ou de quelque autre manière inavouables.



520—L'anarchie est le moyen qu'emploie le communisme pour s'accentuer : terroriser les gens pour leur faire faire de force ce qu'ils devraient faire de bon gré, de bonne volonté — Louise Michel, nous le répétons, a dit, carrément lors qu'interpellée à ce sujet " ce que veut l'anarchie, c'est que les riches qui en ont trop, partagent avec les pauvres qui n'en ont pas assez."

Lse communistes non outrés ne demandent point l'égalité ; car existât-elle, que ce ne serait que pour un instant, une seconde à peine. Pour l'homme il n'y a point de statu-quo—il est

né inégal de talents, d'aptitudes, d'activité ; et, l'égalité pécuniaire se fit-elle un moment, par la distribution, la division des biens, des richesses par parts égales ; que la paresse, l'insouciance de l'un les lui verraient diminuer, pendant que le talent, le travail, l'activité de l'autre les lui feraient fructifier ; et les extrêmes de l'opulence et de la pauvreté reparaitraient encore après un temps donné plus ou moins éloigné : une génération, un siècle, plusieurs siècles si vous voulez ; mais l'inégalité redeviendrait encore un jour ce qu'elle est aujourd'hui.



521—Vous mettez un homme en banqueroute, vous lui faites faire cession de ses biens, vous le forcez à liquider, à partager avec ceux à qui il doit. Vous ne lui enlevez point ce qu'il lui faut pour vivre ; mais il a trop vécu, trop bien vécu ; il a roulé voiture comme l'on dit, s'est nourri lui et sa famille de ce qu'il y a de mieux, et fait libre usage de meilleurs vins ; conduit tous les soirs sa femme et ses enfants à l'opéra, vêtues de soieries, visité à grands frais les places d'eau, voir même un dispendieux voyage d'outremer ; il l'a fait aux dépens de ses créanciers ; il n'a pas gagné de quoi le faire, à la sueur de son front, comme le veut l'Evangile. Il a, au lieu de dévouer ses recettes à payer ses marchan-

dises, tout ou presque tout dépensé à s'acheter des propriétés, à payer de fortes primes d'assurances sur sa vie, pour pourvoir, aux dépens de ses créanciers, à la subsistance de sa famille après sa mort, à doter sa femme d'un fort douaire.

Tout cela serait très bien, s'il avait pu le faire, s'il pouvait continuer de le faire à même les profits de son commerce ; mais si comme ça se fait le plus souvent, il a pris pour ce faire, l'argent qu'il devait affecter au paiement de son stock ; il a agi malhonnêtement en pourvoyant ainsi à son futur, à celui des siens, aux dépens des autres, au détriment de ses créanciers et il a à faire restitution.

Ce qui ne veut point dire que toutes les banqueroutes sont malhonnêtes, frauduleuses ; car on peut être entrainé par la chute d'un autre ; mais à part cela, on peut, on doit l'éviter en faisant à l'avance le bilan de ses dépenses pour loyer, nourriture, vêtement, chauffage, éclairage, redevances municipales, salaire des commis, etc., en regard des profits que l'on peut évaluer, et vivre en conséquence.

***

522—La liquidation est une sorte de communisme forcé, un communisme local ou dans un certain rayon ; mais dont il y a tous les jours de par le

monde des milliers de cas, et en cela la distribution, le partage est déjà reparti sur une assez grande étendue du globe. Eh bien, pourquoi les nations ne liquideraient-elles point comme les individus ?



523—Il y a ceux qui donnent et donnent sans cesse de leur vivant pour venir en aide aux nécessiteux. Il y a les produits ou recettes de quêtes publiques, de bazars, kermesses, tombolas, souscriptions pour ceci, cela. **Voilà autant de petits actes communistiques, ou par lesquels on fait cession de son avoir, et cette cession est toujours un peu forcée ; car à part l'amour de Dieu, il y a la crainte du châtiment,** puisque Dieu en menace tous ceux auxquels peut s'adresser ces mots : " **j'ai eu soif, j'ai eu faim, j'étais nu et sans abri, j'étais malade et souffrant ; et tu n'a pas pourvu à mes besoins.**"



524—Les contributions forcées de tous les pays comme le sont celles qui se prélèvent en Angleterre sous l'en-tête de " poor laws " pour sustenter des hospices, des pauvres, des aliénés, des veuves et des orphelins ; les cotisations annuelles pour

subvenir aux besoins des hôpitaux publics, maisons de travail (work-houses) **ne sont autre chose que du communisme. Pourquoi donc ne pas généraliser le système et forcer tout le monde à contribuer dans la mesure de son avoir,** avec exemption peut-être pour les salaires audessous d'un certain chiffre. **Si, disait l'autre jour un journal de New-York, le million de piastres donné tous les ans par les habitants de cette ville en aumônes, était affecté à établir les récipiendaires sur les terres non concédées du Kansas; il en serait bientôt fait des pauvres de cette grande ville.** Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi de toutes les villes du monde où il y a des désœuvrés, des nécessiteux; une contribution forcée; non pas pour les faire vivre dans l'oisiveté, à la charge de leurs concitoyens; mais pour les éliminer, disposer du surplus, de tous ceux pour lesquels il n'y a point de travail, en établissant des colonies ça et là, à peu près suivant notre système actuel de " homesteads " sur la voie du chemin de fer du Pacifique au Canada.



525—L'Anarchie a atteint tous les pays du monde civilisé. Nous avons déjà dit, que ses

moyens, ses armes : les grèves d'ouvriers, la dynamite, la destruction, la ruine, le meurtre ont pour but de semer partout la crainte, l'inquiétude, la terreur ; non pas pour le simple plaisir de la chose, non pas pour aucun avantage direct pouvant résulter de cette action dévastatrice, sauf peut être le remède partiel de l'emploi de quelques uns des désœuvrés à la réhabilitation des bâtisses, des ateliers, des installations ainsi mis en ruine ; mais surtout **pour en faire venir les gouvernements à un procédé de communisme forcé par lequel, chaque désœuvré serait mis en mesure de gagner le pain de sa famille.**

Or, ce moyen, quel est-il. **On a tenté en France en 1848 sous le gouvernement provisoire, de trouver de l'ouvrage, d'en créer par l'établissement d'ateliers nationaux.** On s'est fait fort de garantir par ce moyen de l'ouvrage à chaque citoyen. L'entreprise fut lancée sous les conditions les plus favorables et au milieu d'un cri d'enthousiasme populaire. Ceux qui désiraient de l'ouvrage, s'adressaient aux employés municipaux, et s'il y avait de l'ouvrage à donner, on assignait à chacun son département spécial. S'il n'y avait point d'ouvrage à donner, dans le temps, le désœuvré retirait ses trente sous par jour, jusqu'à ce qu'il y en eut. Sous peu de temps, il

y eut ainsi 125,000 hommes d'enrôlés à Paris, représentant avec leurs familles 600,000 âmes ou la moitié de la population de la ville à cette époque.

Comme l'a dit un écrivain de l'époque ; jamais la pauvreté n'a été abolie à un pareil prix ; mais les profits, l'industrie, le respect de soi même subirent le même sort, et même à 30 sous par jour, le gouvernement ne fut pas lent à trouver qu'il payait trop cher le millennium. Finalement on trouva que l'ouvrage accompli sous le système n'était que nominal. Les hommes de fait, ne faisaient que chômer, paresser sous prétexte de faire de l'ouvrage. **Le gouvernement fut forcé, pour éviter la banqueroute de se désister de sa folle entreprise.** Sur fermeture des ateliers, les ouvriers se mirent en insurrection et une gigantesque expérience en socialisme ne prit fin qu'avec le sacrifice la mort de 12,000 hommes, avant la réhabilitation du sens commun et de la raison.



526—Sous le coup de la dépression assez générale des dernières années le Gouvernement Impérial, nomma une commission pour s'enquérir et faire rapport sur la condition du travail dans le Royaume-Uni. Il y eut deux rapports dont celui de la minorité respirait à pleins poumons le socialisme. Cette section de la

commission opta pour l'abolition des contrats, pour l'exécution " à la journée " des travaux publics, l'adoption de 8 heures de travail, la cessation de tout ouvrage par les femmes à domicile, et **l'emploi des désœuvrés par le gouvernement. Il suffit de l'expérience de la France relatée plus haut, pour prouver de suite l'illusoire du projet.** Le projet de trouver ainsi de l'ouvrage pour tous les désœuvrés, a déjà souvent été mis à l'étude mais sans ancun résultat pratique.

" Sous l'en-tête " Détresse en Angleterre " **le Daily Telegraph du 26 décembre 1898, reproduisait un article d'un journal de Londres** du 23 de ce mois à l'effet que les meneurs se plaignaient de ce que les autorités locales ne s'étaient point prévalues de l'autorisation à elles acquise par le Gouvernement Impérial de dépenser de l'argent sur des travaux de secours pour les pauvres gens sans emploi, avec le résultat que la détresse s'accentuait dans la plupart des grandes villes, et cela à la grande satisfaction des agitateurs socialistes et anarchistes. **Cependant poursuit, l'article, il est difficile de voir, ce que le gouvernement peut faire de plus, si non un socialisme d'état sur une échelle gigantesque, et pour ceci l'opinion publique n'est pas encore mûre."**

527—" **La dernière proposition est que le gouvernement garantisse £50,000,000 sterling ($250,000,000) pour permettre l'exécution d'un système de réclamer à la mer, une lisière de terrain sur tout le parcours des côtes de l'Angleterre.** Il est vrai que de semblables entreprises entre les mains de particuliers ont donné des profits, et la Hollande en a démontré le caractère pratique et rémunératif pour le gouvernement. Nulle raison de douter non plus que dans le seul district de Londres, la réclamation des battures de la Thamise, de la ville à la mer, est parfaitement praticable, donnerait de l'ouvrage à des milliers d'hommes d'ici à plusieurs années, serait d'un bienfait immense, et rapporterait de bons profits, sur la mise ; mais le gouvernement hésite assez naturellement à faire le premier pas dans une aussi vaste entreprise."

Mais trouvât-on de ces moyens d'employer des milliers d'hommes, jamais on ne saurait utiliser tous les nécessiteux dont le nombre parait croître sans cesse, et les employât-on que ce ne serait que pour peu d'années ; puisque les plus vastes projets se réalisent aujourd'hui en de 5 à dix ans au plus, comme le chemin de fer Pacifique Canadien qui de l'Atlantique au Pacifique déroula dans 5 ans ses 5000 milles de parcours—celui de la Sibérie

qui long de plus de 6000 milles de Moscow à Vladivostok sur le Pacifique, se verra aussi terminer en cinq ans. Eh bien, supposez encore un chemin de la sorte traversant l'Afrique, la réclamation du Sahara en en faisant un lac, le percement de l'Isthme de Panama, et donnât-on même suite au projet de racheter par des endiguements les battures encore improductives des côtes maritimes et riveraines des divers continents, que tout cela n'emploierait point peut-être pour 30 ans tous les désœuvrés s'il fallait à tous de l'ouvrage, et d'ailleurs, **chose certaine, tous les trésors du monde n'y suffiraient point et ce serait toujours à recommencer.**

528—Ce ne sont point des moyens spéciaux qu'il faut rêver pour utiliser les bras des millions qui sont sans ouvrage : il faut quelque chose de plus efficace, plus durable, plus simple et qui se trouve partout à la main, sans frais pour faire exister, créer des terrains qui n'existent point, pour les racheter du littoral des mers, des lacs, des rivières, pendant qu'il en existe des millions, **des centaines de millions d'acres à l'intérieur, tout prêts à livrer leurs trésors à la bonne volonté de ceux qui veulent gagner honnêtement leur vie, aux gens de cœur qui sont prêts à remplir l'injonction du créateur : tu**

gagneras ta vie a la sueur de ton front ; sueurs bienfaisantes qui soulagent le fort travailleur du trop plein de son être dû à un appétit activé par son labeur, aidant ainsi à et motivant une hâtive et sanitaire digestion.



529—Mais si on ne peut créer du travail pour chacun, pour ceux des villes surtout qui ont une certaine somme de connaissances acquises qui les rendent propres à autre chose qu'à cultiver la terre, tout digne et honorable que soit cet emploi ; **si** disons-nous, **on ne peut aviser aux moyens d'augmenter le travail en créant de nouvelles industries,** de nouveaux besoins qui engagent les riches à augmenter le nombre de leurs employés—**de grâce au moins ne nous étudions point à les simplifier davantage, à en diminuer le nombre pour augmenter ainsi l'armée de ceux qui ne peuvent trouver à utiliser leurs bras, leur bon vouloir.**



530—La classe ouvrière se plaint déjà amèrement que les machines dans toutes les manufactures, dans toutes les industries sont venues se substituer au travail manuel, en enlevant ainsi à des millions de bras

leur juste part du travail. Mais ceci n'est peut-être qu'apparent, et au contraire, le nombre des travailleurs n'en a peut-être point été diminué—peut-être même, la somme de travail n'en a-t-elle été qu'augmentée ; car ça n'a été qu'un déplacement du travail, une substitution d'une classe de travailleurs à une autre.

En effet les chemins de fer urbains et autres ont, il est vrai, mis hors de coucours, des milliers de charretiers, cochers, voituriers, charrons ; mais par contre que de milliers, centaines de milliers d'hommes aujourd'hui, sont employés depuis l'ère de la vapeur : les journaliers ou manœuvres à faire les terrassements, remblais et déblais, de ces voies ferrées, à en percer les tunnels, à en couper dans la forêt les bois nécessaires à servir de supports, de cous sinets aux rails, aux doubles rails ou voies dont le parcours aux seuls Etats-Unis d'Amérique atteint l'incroyable étendue collective d'autant de mille milles, qu'il y a de jours dans l'année : oui, pour cette seule nation d'une population de 70 millions d'âmes, il est vrai, mais d'un vingtième seulement de la population terrestre, 365,000 milles de voies ferrées, capables de faire 15 fois le tour du globe. Ajoutons à ce chiffre qui dépasse déjà l'imagination, les autres milliers de milles de ces chemins du monde entier, et l'on ne sera

pas lent à voir que les charretiers n'ont pas gain de cause dans leurs plaintes mal fondées de la diminution du travail manuel, motivé par la substitution des convois électriques et autres à l'ancien mode de transport ; car n'y a-t-il point encore, avec la découverte de la vapeur, le développement inattendu de toutes les houillières du monde, et pour cette seule industrie, combien déjà de centaines de mille bras employés à extraire le charbon, le combustible pour produire cette vapeur, pour la réduction en fer, en acier, du minérai de même nom tiré par tant de milliers de bras additionnels des entrailles de la terre.

Puis encore que de milliers d'ouvriers occupés dans les usines à la fabrication des machines à vapeur même, à la confection des rails, puis à les mettre en place ; enfin à construire les centaines de milliers de wagons, engins, chars de toutes sortesqui sillonnent dans toutes les directions le monde connu.

Mais ce n'est pas tout ; car il y a encore les conducteurs, ingénieurs, chauffeurs, serre-freins employés en permanence sur ces chemins, et dont le nombre seul équivaut probablement, et dépasse même peut être le total des charretiers, cochers ainsi éliminés, sans compter l'armée des travaillants toujours à l'œu-

vre à réparer les voies, en renouveler les dormants et les lisses, les tenir désobstruées de neige, etc, et à faire d'incessantes réparations de toutes sortes.

*
* *

531—Le monde progresse et l'on ne peut rester en arrière. Déjà nous avons eu, chacun de nous, à faire un premier apprentissage, une cléricature ; plusieurs, un second, une seconde ; savoir même si nous n'aurons point à en faire un troisième, une nouvelle étude pour tenir tête à la rapidité avec laquelle les sciences motivent la substitution d'une industrie à une autre ; d'un mode de chauffage, d'éclairage, de locomotion, de manufacture à un mode amélioré, plus simple, plus expéditif ; tout comme il y a peu d'années encore, l'allumette phosphorée que la simple friction, le frottement met en feu, se substituait à celle qu'il fallait, pour la faire vivre, introduire dans une bouteille à contenu chimique, pendant que cette dernière remplaçait le primitif briquet à tondre ou à charpie carbonisée qu'il fallait supplémenter encore d'une étincelle de la pierre à fusil pour produire le phénomène d'une combustion où il fallait encore le petit bois souffré pour déterminer la flamme voulue. La mèche faisait place à la bougie, la bougie à l'huile de pétrole, celle-ci au gaz, ce dernier enfin à l'électri-

cité — le télégraphe électrique au transport par la malle, le téléphone au télégraphe — l'invention de Guttenberg à la calligraphie, la phonographie à l'ouvrage du typo — le cheval à l'âne et au mulet — le bicycliste au piéton, et que sachons-nous encore.

***

532 — Toutes ces transformations n'ont fait que grossir le nombre des travailleurs ; la vapeur emploie plus de bras que le voilier, le téléphone que le télégraphe, et c'est à peine si l'on peut aujourd'hui suffire à la demande toujours croissante des bicycles ; pendant que d'un autre côté la simplification même des moyens, des machines, en diminue le coût, et que le coût diminué en motive la multiplication ; tout comme la réduction du coût du port d'une lettre de deux centins à un centin, a augmenté au lieu de diminuer le revenu postal, par le fait que cette diminution, toute petite qu'elle soit pour le pauvre, l'homme, la femme, l'enfant de peu de moyens, lui fait écrire aujourd'hui non pas seulement deux lettres, contre une ; mais jusqu'à trois, cinq, dix, quelquefois davantage.

***

533 — L'on a craint aussi que les instruments aratoires de nos jours ne vinssent

diminuer le nombre de personnes utilisables par l'agriculteur ; mais si c'est le cas, ce n'est là encore qu'un déplacement de travail, non une diminution ; puisque le nombre des artisans employés dans les usines, les ateliers à la production de ces engins améliorés, dépasse certainement celui des mains mises en disponibilité par le changement — tout de même que les fabriquants de machines à coudre, et des mille et un riens utiles à la domesticité du logis ont plus utilisé de bras à les confectionner, que leur emploi n'en a jamais éliminés.

***

534.— **Si le chauffage des maisons, des édifices publics à la vapeur, à l'eau chaude a rendu moins active la demande des poêles et tuyaux de l'ancien temps, les ferblantiers ainsi appelés, ont fait nouvel apprentissage et sont aujourd'hui devenus d'habiles plombiers sanitaires, dont le nombre s'accroit tous les jours,** et si moins de bras sont mis en réquisition pour le transport du combustible à tous les étages où atteint la chaleur par simple persuasion pour ainsi dire ; par contre, les réparations motivées à ces appareils divers font que ce n'est encore ici qu'un déplacement d'industrie.

On ne peut donc se plaindre de tous ces progrès, ni même de la sténographie, qui, si, d'un côté, elle a supprimé quelques calligraphes ordinaires, la clavigraphie quelques copistes, sont plus que motivés par la nécessité plus impérieuse d'empêcher de traîner un procès en langueur, de multiplier les copies d'un écrit au grand avantage des intéressés.



525—Déplaçons, varions le travail ; mais ne le détruisons point, ne faisons rien qui tende à le diminuer. Nous ne sommes point de ceux qui rêvent le millennium : un seul langage—le volapuk ou autre—un seul code et système de poids et mesures de par l'univers entier—un seul système monétaire ou une uniformité du pécuniaire de toutes les nations—voilà tout dernièrement la Société de Géographie de Toulouse qui veut faire revivre le projet plusieurs fois tenté, autant de fois abandonné, de substituer au système sexagésimal des degrés, minutes et secondes du temps, le système décimal prétendu plus simple, plus expéditif. L'Angleterre, dans son orgueil veut voir substituer sa langue à toutes les langues de l'univers ; la France son système de poids et mesures à celui de toutes les nations—Eh bien faisons appel à ces deux grandes civilisatrices du genre humain d'y penser à deux fois.

Il y a de par le monde plusieurs millions d'hommes et de femmes qui gagnent leur vie à traduire les diverses langues, les diverses monnaies, les poids et mesures de chaque nation en celles de chaque autre peuple d'un langage, d'un système différent. Ah ! mais la question est d'un immense sérieux, en ces jours ou l'anarchie s'accentue toujours ; par le fait même qu'il n'y a pas de quoi employer tout le monde, **et l'on méditerait de supprimer du coup le gagne pain de ces millions d'individus** qui fout le métier utile et agréable, de traduire les langues, d'assimiler les poids et mesures, le temps, les distances angulaires d'une nation en équivalents d'une autre—que dirons nous des traducteurs et les imprimeurs donc, immense phalange de la société humaine qui s'occupe à reproduire ces œuvres ; les papetiers qui fournissent de quoi y inscrire ces millions d'exemplaires ; l'encre, le caractère, les presses et pressiers, les relieurs de ces ouvrages ; tout cela d'un seul trait mis de côté, supprimé. Ah ! c'est alors qu'il y aurait recrudescence terrible d'anarchie, révolutions de par le monde du pauvre contre le riche, du sujet contre son roi, du peuple contre ses gouvernants.



536 — Le grand problème à résoudre est

celui de donner de l'ouvrage à tout le monde ; un ouvrage suivi, continu, rapportant assez à l'individu pour sa subsistance. **Ce serait du coup la solution des grèves d'ouvriers, du communisme, la suppression de l'anarchie.** Mais comment donner de l'ouvrage à tout le monde. Y a-t-il assez à faire dans le monde pour employer ainsi tous les bras ? **L'Injonction : gagner sa vie à la sueur de son front, semblerait, à l'époque où elle a été formulée, promulguée, c'est-à-dire au commencement du monde, se rapporter a la culture de la terre,** l'exploitation de ses ressources de terre et de mer, l'agriculture, la chasse, la pêche, les industries et manufactures. Mais les villes regorgent, les centres manufacturiers sont engorgés, débordent — trop de bras laissent les champs pour se porter sur les villes. Ce n'est peut être dû qu'à un surcroit d'éducation. **Il convient de se demander s'il n'y a pas dans les campagnes trop de colleges, de couvents où le jeune homme qui en sort ne peut plus épouser une paysanne — une jeune fille qui a appris à broder, à pianoter, à lier son avenir à celui d'un " habitant " ;** mais le monde est ainsi fait ; la vânité va se nicher partout : le bon habitant met son fils au collège dans l'espérance qu'il deviendra un notaire, un avocat, un

médecin, un prêtre, voire même un évêque, et alors c'est la ville qu'il lui faut et une demoiselle à marier qui peut être, comme lui-même, n'a pas le sou et ni l'une ni l'autre le talent d'en gagner — ou encore c'est un fermier à l'aise qui pour marier sa fille à un citadin lui fait une dot, que le mari fait vite fondre pour grossir encore avec sa femme la liste des désœuvrés.



537—Il ne faut pas se cacher non plus **qu'il y a dans les campagnes comme dans les villes trop de luxe souvent dans les églises, les presbytères pour construire lesquels les habitants ont à se saigner jusqu'aux os** ; et que ce sont de ces extravagances de l'Eglise, comme les largesses de l'Etat pour ses amis et se cramponner ainsi au pouvoir, qui ont motivé pour beaucoup, " 93 " peut-être, et motiveront un jour ici et ailleurs de sanglantes révolutions du peuple abruti par tant de misère ; pendant que les monopoleurs, les gouvernements à tous les degrés, se vautrent dans une opulence qu'ils n'ont jamais rien fait pour mériter, et pour satisfaire aux besoins desquels, le peuple, l'ouvrier est soumis à une contribution forcée qui, s'il a du cœur, le portera un jour à s'émouvoir, s'élever contre la continuation d'un chantage, qui depuis l'époque des quais

et des phares du bas du Saint-Laurent, a peut-être fait grossir de cent millions de piastres la dette du Canada ; pendant qu'en Angleterre aussi, le peuple commence à s'émouvoir, en voyant à côté de la profonde misère du grand nombre, le luxe effréné, les revenus immenses des Lords, les gros salaires des fonctionnaires de l'état : les ministres, les juges, les évêques et autres pour payer lesquels le pauvre à a se saigner et à payer encore sa quote part des vingt millions de piastres que d'après Labouchère coûtent au pays la famille royale et le gouvernement de Sa Majesté.



528—N'oublions point que l'anarchie se fomente du trop des autres comme de son trop peu. Ce n'est qu'au 19 décembre dernier que **du haut de la chaire d'une église de Windsor Ontario, le Révd. Mr. Hincks s'exprima ainsi, en parlant des socialistes :** " Je ne prétends point dire pour un instant (faisant allusion aux dynamitards d'Europe) qu'ils sont justifiables de prendre la vie de leurs semblables ; mais je dis que **leurs principes sont inattaquables**, et je prie Dieu pour que le jour arrive ou leurs efforts seront couronnés de succès. Je suis socialiste moi-même dit-il à ses ouailles, et il en est assez pour rendre socialiste qui que ce soit,

que de voir de tous côtés la pauvreté: **hommes, femmes et enfants mourant absolument de faim, faute de nourriture, pendant que d'autres ont une surabondance d'argent, et qu'ils passent leur temps à poursuivre leurs frères infortunés pour en tirer encore quelque chose à leur profit.**

" Vous n'êtes pas satisfaits a-t-il ajouté, d'insister sur **les distinctions sociales** pendant la semaine : mais **il vous faut les continuer jusque dans l'église,** les introduire dans la maison de Dieu, l'endroit surtout où l'on s'attendrait à voir les riches, les pauvres assis à côté l'un de l'autre. Ici dans cette église, vous insistez à payer pour un siège, dans le but de vous tenir aussi éloignés que possible de ceux que vous considérez comme étant socialement vos inférieurs. Vous rendez-vous compte que si ceci se continue vous verrez le sang couler dans vos rues. Il se rappelait probablement " 93 " quand il a dit ces mots) et dans ce terrible conflit ce seront des frères qui se batteront entre eux.

" **Je vous demande de prêter l'oreille à ces cris de détresse des affamés.** Donnez-leur de votre surabondonce. Partagez avec eux ce que vous avez et en ce faisant vous épargnerez au monde entier, le jugement terrible dont il sera autre-

ment frappé. Je vous en avertis et si vous avez égard à la sûreté de vos enfants, ne permettez point que cet avertissement vous soit donné en vain."

***

539—Nous ne voulons point que le partage à faire de ses biens avec les pauvres soit outré, mais que chacun contribue suivant ses forces, c'est-à-dire une proportion en rapport avec la fortune, l'avoir, les recettes et profits de chacun. **Un des excellents moyens de ce faire et qui se pratique déjà çà et là, est de faire participer l'ouvrier aux profits du patron pour lequel il travaille :** un salaire tout d'abord suffisant pour son entretien et celui de sa famille—soit $1.00 par jour plus ou moins, suivant les pays, suivant la valeur des services rendus, et en rapport avec le coût des denrées, du logement, du vêtement, de la nourriture, de l'instruction laïque et religieuse, les impôts, contributions municipales et autres.

Mais ce ne sont là que des moyens exceptionnels qui peuvent, il est vrai, se pratiquer dans des milliers de cas—tandis que ce ne sont point par milliers que les nécessiteux existent, mais par millions, et **c'est le socialisme qu'il faut—Franck, définit le socialisme :** " un système qui se propose de délivrer

l'homme de sa responsabilité, en substituant à sa prévoyance, à son industrie, à son activité, celle de la scoiété tout entière."



540 — De tous ceux qui ont écrit sur le communisme, le socialisme, pas un seul n'a essayé de réduire le système à quelque chose de pratique, à des chiffres, en un mot. C'est ce que nous voulons essayer d'une manière au moins approximative, et en tentant la solution d'après divers modes de calculs ; et il faut que la chose se fasse par un mouvement concerté des nations, qui toutes sont menacées de l'anarchie ; ou que chaque nation, après une entente générale à cet effet, agisse ensuite d'elle-même ; chaque nation ayant par elle-même ou par ses colonies, ses possessions étrangères, le terrain nécessaire et de cent à mille fois plus que nécessaire pour la colonisation que nous voulons proposer pour mettre les désœuvrés en mesure de gagner chacun sa vie, tel que voulu par Dieu, à la sueur de son front.



541—Avant de pourvoir aux besoins des inactifs, il faut d'abord se mettre en garde

contre l'augmentation de leur nombre, en ne pas donnant suite aux idées de ces gens mal inspirés qui cherchent à réduire le travail en le simplifiant. Comme nous l'avons déjà dit : remplacer le travail manuel par le travail à la machine, n'augmente point le nombre de personnes sans ouvrage, et au contraire tend à le diminuer ; puisque comme nous l'avons vu, le nombre de mains employées à la manufacture des instruments aratoires dépasse probablement celui des mains rendues inactives par l'abandon du travail direct ou de la main de l'homme ; et que les milliers de personnes mises en disponibilé par les nouveaux procédés de transport des effets et des hommes d'un endroit à un autre au moyen des vapeurs, chemins de fer, voies électriques et autres, sont plus que compensés par les autres milliers employés à construire les véhicules de transport, les voies ferrées, à exploiter les matériaux nécessaires à la fabrication de ces voies, ainsi que la houille, le pétrole, etc., nécessaire à la création de la vapeur, de l'électricité, des gaz, du vide, du pouvoir hydraulique qui les font fonctionner.

Prévenir la suppression directe des bras ; non plus en déplacant l'industrie, ou en en substituant une à une autre, mais en faisant cesser cette industrie, comme le ferait

la substitution d'une seule langue à toutes les langues d'aujourd'hui, ce qui jeterait du coup sur le pavé les milliers de ceux qui gagnent leur vie comme traducteurs d'une langue en une autre — la réduction du système monétaire et métrique en un seul système ou une seule monnaie de toutes les nations, doublerait, décuplerait peut-être le nombre de ceux auxquels le communisme aurait à pourvoir, et par là même le nombre toujours croissant des anarchistes.

***

542—Il faut se garder aussi quand l'ouvrage est rare d'employer plus d'une personne dans la même famille ; car il suffit d'un seul à des gages ordinaires pour soutenir la famille, et chaque main que l'on emploie de plus dans cette famille, déjà assurée d'une suffisance, est une famille de plus à laquelle on enlève le moyen de se soutenir, une de plus à ajouter à la liste des désœuvrées à pourvoir par le communisme, un anarchiste de plus peut-être ; et il y a constamment à se garder de ce mode d'ajouter sans nécessité à l'aisance, au luxe, au trop d'une famille aux dépens du trop peu, du manque du nécessaire, de la misère d'une autre.

***

543—Il est maintenant à faire voir combien il faut prélever pour le communisme, par répartition volontaire ou forcée d'une partie du surplus du riche, des gens qui ont plus que le nécessaire, pour fournir le nécessaire a ceux qui ne l'ont point. Ceci tient directement de l'essentiel à la subsistance de la famille. Nous savons que dans l'expérience communistique faite en France en 1848, et il en est encore de même aujourd'hui, 30 centins par jour était le chiffre alloué à chaque père de famille, à chaque travailleur pour la subsistance de lui et des siens—soit, à trois cents jours ouvrables par année, $90.00 par année. En Angleterre les gages des manœuvres sont en moyenne, dit-on, de 40 centins par jour. Au Canada de 50 centins, aux Etats-Unis de 60, ou s'ils sont plus élevés, leur répartition sur les jours de travail de l'année ne donne guère que ces chiffres, puisqu'il y a toujours à faire la part du chômoge ; et qu'il y a dans plusieurs pays l'hiver, la neige qui motive une saison d'inactivité forcée.



544—Il est singulier, de voir de combien peu l'on peut vivre quand on y est astreint : l'Italien fait son repas avec deux sous de macaroni ou de vermicelli, le Chinois avec deux sous de riz, l'écos-

sais avec deux sous de gruau, l'Irlandais, le canadien, le français avec deux sous de pommes de terre (patates) ou encore moins, car quand les patates sont à 25 centins le minot, il serait difficile à un homme d'en consommer pour plus qu'un sou à la fois sans se faire effort. **Il y a des personnes qui savent se soutenir seules sur $20.00 à $30.00 par année**—mais, sans recourir aux extrêmes, voyons quel est le minimum rationnel qu'il conviendrait de donner à une famille ordinaire de 5 à 6 personnes (père et mère et 3 à 4 enfants) pour assurer son existence; et disons tout d'abord qu'il faut supposer à cette famille un pays tempéré où le seul feu du poêle de cuisine mis en activité deux à trois fois par jour pour les besoins culinaires ou de buanderie suffirait à rendre la température supportable sans recourir à un chauffage supplémentaire qui augmentât notablement le coût annuel d'entretien.

***

545—En Europe le loyer à payer par la classe ouvrière n'est que de un franc (20 centins) **par chambre ou pièce par semaine.** Sur cent habitations à louer, il y en a 46 pour cent de 4 chambres ou pièces, 24 pour cent de 3 chambres, 22 pour cent de 2 chambres et 8 pour cent d'une seule

chambre. Nous savons ce que ceci veut dire au Canada, où il y a dans les nouveaux cantons une foule de ces maisons : le lit du père et de la mère dans un coin, dissimulé d'un rideau, les autres composés d'un " bed," (banc-lit) ou siège pouvant se transformer en couchette ; et pour les enfants une crèche, un crible que l'on élimine le jour sous le lit des parents, monté haut à cet effet, et nécessitant quelquefois un escabot ou une échelle pour y arriver.

La moyenne du loyer, en faisant la part du nombre moyen des pièces, est donc de $34.03 — disons $34.00 par maison ou par famille. Comme il s'agit ici d'une population non urbaine, mais purement suburbaine ou de campagne, comme dans nos paroisses de France, du Canada, nos cantons des Etats-Unis et d'autres pays où il n'y a point à songer au luxe de chaussées empierrées, de lumière et locomotion électrique, d'un département de police, de feu, d'hygiène ; il n'y a pas à ajouter à ce loyer les 30 à 40 pour cent qu'il y aurait à faire entrer en ligne de compte, si nos nouvelles colonies de désœuvrés devaient occuper des villes ; mais il y a d'indispensable l'eau qui ne coûte aujourd'hui dans les districts ruraux que $4.00 à $5.00 par famille par année.

Nous voilà donc rendus à $38.00 du coût annuel de la famille. Il faut encore ameublement, batterie de

cuisine, le poêle — capitalisons-les à $60.00 y compris la literie, le linge indispensable — voilà encore $4.00 d'intérêt ou de coût annuel à ajouter aux $36.00. Mettons 10% de plus pour dépérissement et réhabilitation, ou en totalisant $50.00. Maintenant il faut l'habillement, le vêtement de la famille, soit $15.00 par année—65.00—puis enfin la nourriture, le soutien, soit $60.00, (*) — ensemble — $125.00. **Ceci représente en moyenne pour les 300 jours ouvrables de l'année, quelques 40 centins de gages par jour, et heureux celui qui pourrait compter sur un pareil gain durant sa vie entière.**



516—La famille du paysan vit assez à l'aise en France à 30 cts, par jour ou à $90.00 par année ; et un tableau dernièrement publié par le *Scientific American* de New-York, des

---

(*) Dont pour patates (pomme de terre) 48 minots à 20 centins $9.60, 250 lbs. de lard à 6 centins $15.00, cinq barils de farine à $4.00 $20.00, 1 minot de fèves et 2 de pois $3.00, intérêt sur coût d'achat d'un cheval et instruments aratoires $5 00, intérêt annuel d'achat et dépérissement ou coût d'immortaliser une vache à 10 % sur $30 00, 6 lbs. thé à 25 cts. $1.50, 30 lbs. de sucre à 5 cts. $1.50, savon, sel, etc., $5.00, $63.60 ou, réduisant sur le loyer, soit $60.00.

prix payés au Japon pour une cinquantaine d'industries différentes y compris les artistes en porcelaine, est juste du même chiffre que celui que gagne en moyenne l'ouvrier, le paysan en **France** — **savoir 30 centins par jour** — de sorte que l'on ne pourrait nier que l'allouance de 33 par cent de plus pour un climat plus froid, et où il faut manger plus de lard, plus de viande, est une ample compensation pour la différence dans les conditions.

Nous voilà donc arrivés à voir que pour chaque famille à être " communisée " le coût sera de $125.00 par année ; soit en argent, c'est-à-dire, en gages ; ou en lui fournissant terrain, maison, etc., pour loyer ou ntérêt et dépérissement annuel.

***

547.—Il nous reste à voir la part afférente de contribution du genre humain, ou de ceux pouvant contribuer au communisme voulu.

Et tout d'abord quel est le nombre de ces nécessiteux ou désœuvrés auxquels il faut pourvoir.—**La moyenne des nécessiteux** recueillie des statistiques des principales villes du monde, grandes et petites : Londres, Paris, Berlin, New-York, Chicago, Boston, Montréal, Toronto, Québec, ou de l'Europe,

des Etats-Unis et du Canada **nous parait être assez approximativement de un par cent.**

La population du globe est de 1,600 millions mais en éliminant les 460 millions de la Chine et les 200 millions de l'Afrique et autres pays dont nous n'avons guère à nous occuper—il reste encore mille millions d'âmes. Or, **un par cent de ce dernier chiffre donne 10,000,000 d'âmes à pourvoir, soit 2 millions de familles, et pour ce faire nous avons mille millions d'âmes à mettre à contribution** ou plutôt—divisant par 5 (moyenne d'une famille) 200 millions de chefs de famille, c'est-à-dire, **100 contribuables par famille à soutenir.**—Or nous venons de voir que le coût de chaque famille à pourvoir est de $125.00—chaque chef de famille ne serait donc taxé en moyenne que de $1.25 par année pour réaliser le montant voulu à l'effet désiré, équivalant à 5%, à un capital de $25.00 une fois pour toutes, pour complète installation et fonctionnement.

Maintenant pour mettre les choses sous l'aspet le plus défavorable—supposons le nombre de désœuvrés de 20 millions au lieu de 10 ou de 2 par cent de la population entière du monde, non compris la Chine et l'Afrique, que la contribution ne serait en moyenne que de $50.00 une fois pour toutes ou de

$2.50 par année, et si les désœuvrés pouvaient atteindre le chiffre de 4 par cent ce ne serait encore que $100.00 de contribution en moyenne à prélever sur les non nécessiteux. Ceci, disons nous, est la moyenne, et les extrêmes de la proportion donnant lieu à cette moyenne, seraient sujètes à de grandes variations en rapport avec les moyens pécuniaires de chacun.



548—Pour arriver maintenant à établir ce que serait pour chaque contribuable, le pour cent de sa mise ; il y a à se demander de suite, qu'elle est la fortune de chacun, son salaire annuel.

Le meilleur moyen, le plus rationnel d'arriver à ce chiffre est en le basant sur la contribution municipale ou directe de chacun. De nos jours, cette taxe ou cotisation prélevée par la ville, peut être fixée en moyenne pour les diverses villes du monde à 27½ par cent de la valeur locative sans y comprendre l'eau, ou de 40 % avec celle-ci—Québec par exemple perçoit ainsi $600,000.00, ce qui, déduction faite de cette partie du revenu qui ne repose point sur le loyer, telle que licences, loyers d'étaux, etc., et la balance divisée par le nombre de familles, donne une moyenne de $100.00 par famille. Mais les loyers que payent la classe

ouvrière sont de $36.00 à $84 ou de $60.00 en moyenne pendant que les classes professionnelles payent jusqu'à de $200 à $500 en excluant les extrêmes exceptionnelles.

Puis si l'on admet que le loyer est en moyenne le septième du salaire, cela porte l'avoir annuel de chacun à de $[illegible] à $2,000.00—Le salaire de l'ouvrier n'étant approximativement que du dixième de celui de l'homme de profession, en éliminant de la comparaison ceux qui comme les ministres, les juges, et quelques autres touchant des salaires de $3,000.00 à $5,000.00. Mais pour un négociant, un professionnel et autres qui font leur $2,000.00 à $3,000.00 par année, il y en a, au moins 10 de la classe des artisans donnant pour salaire moyen quelques $550.00. Or, nous avons établi plus haut que la moyenne à prélever est de $1.25 par année par père de famille. Ceci représente donc comme contribution annuelle soit 1/75 de 1 par cent ou 40 centins pour l'ouvrier qui gagne $200 00 à $2.00 pour les salaires de $1,000.00, à $4.00 pour les salaires de $2,000.00 en élevant à $10.00 pour les salariés ou négociants, etc., gagnant $5,000.00 et ainsi de suite en montant.



540—Si nous avions estimé les désœuvrés.

à pourvoir à seulement la moitié de leur nombre réel, et qu'il y en eut sur les mille millions du monde civilisé, 20 millions au lieu de 10—alors ce ne serait encore que 80 centins par année que payerait pour leur entretien l'ouvrier gagnant $200.00 par année ou 2/5 de un pour cent, $4 pour les salaires de $1000.00, $8.00 pour ceux de $2000.00, et ainsi de suite; et la proportion, le pour-cent à payer sera encore moindre si l'on fait entrer en ligne de compte les salaires ou revenus, comme il y en a beaucoup de par le monde, de $10,000.00, $100,000.00, $500,000.00 et audelà.



500—Des milliers de mains, des millions ont abandonné les champs pour se porter sur les villes. C'est l'espoir d'un gain accentué, à moins de travail, qui a produit ce résultat; c'est le mécontentement de son sort, du sort que nous a fait la providence, d'avoir à travailler pour gagner sa vie à la sueur de son front—mais il faut y retourner, aux champs, la nécessité de la situation le veut. Il faut y aller et y rester; car l'humanité ne se cotisera qu'à cette condition—ce sera comme pour les déportés en Sibérie, à la Nouvelle Calédonie, il y aura à dire à chacun des nouveaux

colons—c'est le travail ou la faim qui amène la mort.—Le nom de chacun sera inscrit au registre de la nation, et s'il revient à la charge de son pays, son pays le renverra en sa colonie, avec recrudescence d'activité de la part des gardiens pour prévenir une récidive.

*
* *

551—Nous devons, croyons nous à nos frères nécessiteux, une existence, puisque Dieu leur a donné le jour à nos côtés; mais tout ce que nous sommes tenus de faire est de leur procurer l'occasion, les mettre en moyen de gagner leur vie, se soutenir et sustenter leur famille par leur travail, dur qu'il soit, que nous commande cette injonction de Dieu, et qu'on ne saurait trop répéter,—"gagner sa vie à la sueur de son front."

*
* *

552—A l'appui de notre manière de voir à ce sujet, voici que nous venons de voir par **Le Globe de Toronto** (Canada) sous l'en-tête "**Travail pour les désœuvrés**" que **l'Armée du Salut,** possède à Woodbine Avenue de cette ville, une ferme de 150 acres où est construite une maison en brique où les

hommes mangent et dorment, une maison plus petite pour les officiers en charge et un grand nombre d'autres bâtisses où les animaux et effets sont hébergés et mis à l'abri. Il y a un an, dit *Le Globe*, que l'on a tenté l'exploitation de cette ferme, comme expérience dans le sens d'employer les nécessiteux. Quiconque n'a point d'ouvrage et veut se conformer aux règles de la ferme, où en échange de son travail il est bien nourri, bien logé et reçoit chaque semaine une petite somme d'argent, on ne lui demande point à quelle église il appartient. Il n'est aucunement tenu d'assister aux séances de l' "Armée," et il lui est loisible de laisser la ferme, sans un moment d'avis s'il n'est pas satisfait ou s'il trouve à gagner plus ailleurs. L'expérience a été, jusqu'à présent, des plus satisfaisantes aux promoteurs, qui ont en contemplation d'agrandir leur avoir pour pouvoir ainsi pourvoir aux besoins d'un plus grand nombre de personnes manquant d'ouvrage.

Eh bien ! voilà un bel exemple à suivre ; **ce qui se fait en ce moment dans Ontario, peut se faire dans tous les pays du monde** et l'on peut conjurer, faire cesser l'anarchie en le dépouillant de son prétexte du meurtre et de la destruction, comme moyen d'amener les riches par la crainte, à procurer de l'ouvrage à ceux qui n'en ont point, en

prenant dès aujourd'hui la résolution de suivre cet exemple de " L'Armée du Salut," d'aller audevant des coups : s'exécuter de bon gré avant d'y être forcés.

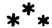
***

553.—Est-il besoin de douter qu'il y ait assez de terre ferme sur le globe pour que chacun en ait sa part, lorsque nous savons qu'il y a à pourvoir à seulement quelque deux millions de familles sur les 200 millions du monde civilisé pendant que les acres disponibles se comptent par centaines et milliers de millions. Voyez l'Angleterre seule, si petite qu'elle soit d'étendue, où tous les désœuvrés de ce pays peuvent être facilement décentralisés et établis chacun sur une terre, ou au moins un emplacement d'amples dimensions pour y gagner sa vie, puisque sur la population de ce pays qui est de quelques 38 millions d'âmes, il y a 10,000 propriétaires qui à eux seuls, possèdent les deux tiers de la surface du pays ou plus de 25 millions d'acres ; et à preuve que ces terres sont ou peuvent être mises en disponibilité, c'est qu'elles ne rapportent par acre, pour la plupart, que $5.00, n'étant point mises en culture, mais réservées, et utilisées seulement comme parcs, forêts de chasse ou d'agrément.—Ce qui n'empêche point les possesseurs de ces terres, les lords, les landlords, les propriétaires d'avoir d'immenses revenus puisque beaucoup d'autre

eux ont plus de 100,000 acres de domaine, ce qui, au bas chiffre de $5.00 susdit, donne encore la jolie petite somme de plus d'un demi million de piastres de revenu annuel.



554—L'on voit en France combien il faut peu grand de terre pour y gagner sa vie, puisqu'il y en a des milliers, des millions peut-être dans ce pays qui se soutiennent avec leurs familles respectives, sur les revenus qu'ils savent tirer de la fraction même d'une acre de terre, et l'on sait qu'en Angleterre, plus de 700,000 propriétaires, possèdent moins qu'une acre de terre.



555—Et quand ces pays, l'Angleterre, la France, l'Europe ne sauraient fournir l'espace voulu, il y a le Canada qui peut supplémenter tous les besoins; puisque, pendant que sa population n'est encore que de 5 millions d'âmes, sa superficie dépasse celle des Etats-Unis dont la population est de 70 millions et est égale à celle de l'Europe toute entière avec ses 337 millions d'habitants.



556—Que de richesses aussi à côté de ces

vastes étendues de terrains à cultiver; puisqu'en Angleterre seule, il y a plus de 3,000 personnes ayant des revenus d'audelà de $25,000.00 par année, pendant qu'une foule de Lords et autres ont des revenus variant de $100,000.00 à plus de $300,000.00, quelques uns même allant audelà d'un million, et de même il y en a, et peut être un plus grand nombre, en France, et proportionnellement en Allemagne, et les autres pays du monde ; les millionnaires des Etats-Unis se comptant déjà par centaines si non par milliers.



557 — Tout cela indispose le peuple, le rend jaloux de ces immenses possessions en terres, en propriétés et en argent, possédés d'ordinaire par ceux qui n'ont rien fait pour les acquérir, et qui n'y ont en quelque sorte aucun droit, puisqu'il faut travailler pour se faire un avoir, et que la plupart ont seulement hérité, ou n'ont comparativement rien fait pour les gagner, les mériter.



558 — L'anarchie se manifestera ici au Canada comme partout ailleurs, et déjà il y en à des symptômes et avec raison au point de vue du peuple, pressuré par les taxes, les impôts

directs et indirects, par ces contributions forcées, pour soutenir des monopoles dans le seul but d'en prélever des fonds pour maintenir au pouvoir les créateurs de ces abîmes où vont s'engouffrer les argents si péniblement gagnés par les contribuables, pour le soutien d'autant de gouvernements que de provinces, et chaque province d'un gouvernement double : la chambre basse, doublée d'une autre, la chambre haute — **14 chambres ou gouvernements pour 7 pauvres provinces, 14 législatures pour gouverner 5 millions d'âmes — 16 ministres fédéraux à des salaires de 7 à 10 mille dollars pour gouverner 5 millions d'âmes ; pendant qu'il en coûte moins à Washington pour régir la population 14 fois plus grande (70 millions) des Etats-Unis :** 16 ministères avec des milliers d'employés pour législater pour les 5 millions du Canada, pendant qu'un moindre nombre de ministres en Angleterre savent faire tout le nécessaire pour les plus de deux cent millions d'âmes de l'Empire Britannique et de ses colonies des Indes et autres.



559—Oui, le pauvre peuple paye pour tout cela, et assiste à toutes les extravagances inénarrables, sans que le rouge nous

monte au front, de ces scandales pardessus scandales, qui se sont succédés et se succèdent encore à la honte des nations sœurs qui voient ce pillage brutal des deniers publics, l'écrasement du peuple sous le fardeau inoui des taxes **pour payer en extras sur tous nos travaux publics, chemins de fer, bassins de radoub, cales sèches, docks, ponts, cours de justice, bâtisses législatives et autres, juste trois fois leur valeur et amonceler ainsi au Canada une dette publique de $300 millions de dollars — $60.00 par âme de la population, $360.00 pour chaque chef de famille, pendant que pas une autre nation n'atteint même le tiers de cette dette épouvantable en rapport avec le chiffre de sa population.**



560—Le Principal Grant s'exprime comme suit à ce sujet. **Il considère dit "l' Electeur" que les dilapidations des deniers publics qui ont été découvertes dans différentes enquêtes indiquent un état de corruption qui ne devrait pas être toléré une heure de plus.**



561—**Oui, l'on peut craindre ici et a for-**

tiori, la révolution; car les extravagances de toutes sortes, les sinécures, les pensions, enfin les milliers d'employés publics, ministres, députés, conseillers législatifs qui vivent sans rien faire qui vaille, des sueurs du peuple, au lieu de celles qui devraient leur être propres, demandent aujourd'hui la restitution, compensation du bien mal acquis, en mettant en position de travailler les milliers de ceux ruinés par ces extravagances sans nom. **Il faut donner de l'ouvrage aux désœuvrés, aux nécessiteux, leur faire à chacun un avoir, lear donner un pied à terre, sur le domaine encore vierge du pays, attirer ici la population surabondante des centres engouffrés du monde civilisé; se faire enfin une population en rapport avec l'étendue du Dominion et par là même des consommateurs, des contribuables sur lesquelles repartir la dette publique pour la rendre moins onéreuse au petit nombre qui en porte aujourd'hui le fardeau.**



562—Citons à l'appui de notre thèse " la **nécessité** " **de la décentralisation, du retour de la ville à la campagne, des travaux industriels à ceux des champs,** de l'agriculture.

Les statistiques des Etats-Unis font foi qu'en 1790, il n'y avait dans les villes que 3¼ pour cent de la population entière des Etats Unis. En 1850 ce chiffre s'était accru de plus de 9 % ; en 1860 la population urbaine était de plus de 16 % ; en 1870 de 21 pour cent ; en 1880 de 22½ par cent et en 1890 les populations urbaines et rurales étaient dans le rapport de 29 à 71. Voilà des chiffres pleins de renseignements.

* * *

563—En 1871 la population urbaine du Canada était de près de 19 par cent de la population entière et 20 ans plus tard ou en 1891 de près de 29 par cent, et la marche va toujours croissante. Les populations de certaines villes se sont accrues outre mesure en ces dernières années, comme de Fall River, New Bedford, Holyoke et Worcester, respectivement de 55, 65, 43 et 44 % pendant que l'Etat entier du Massachussets n'accuse qu'une augmentation de 23½.



564—Les villes sont peuplées audelà de leur légitime capacité, les campagnes dépeuplées et manquant de la main d'œuvre nécessaire pour faire la récolte, et durant

l'année actuelle les villes d'Ontario ont dû envoyer au Nord Ouest du Canada par le C. P. R. près de 10,000 mains additionnelles pour aider à emmagasiner les produits des champs. **Le Dr. Stewart,** M. S. R. C., déjà cité et qui s'occupe intelligemment de cette question de la réhabilitation des populations rurales, laquelle a beaucoup plus sa raison d'être que le reboisement des forêts, s'exprime ainsi dans **le Chronicle du 31 juillet dernier :** Les puissances en jeu attirent évidemment les gens des compagnes vers les villes et rien autre chose qu'un agissement intelligent' ne créera jamais un contre-courant. **Un moyen bien simple d'accomplir ceci serait pour le gouvernement Fédéral de venir en aide aux désœuvrés des villes, aux déclassés qui ont abandonné leur élément naturel —la campagne—en leur fournissant les moyens d'y retourner, en les établissant sur les terrains non concédés de l'Ouest.** Un autre moyen, dit-il, de faire retourner le courant serait de diminuer pour le fermier, l'agriculteur, le fardeau des impôts. Il est clair que l'industrie honnête et intelligente sera plus certaine d'une rémunération lucrative en se dirigeant vers les champs, s'il est possible de l'y attirer. Ceci est une chose de pressante importance ajoute-t-il, et il faudra bon gré, mal

gré que nos hommes d'état s'en occupent sérieusement tôt ou tard.



565—Puis nous avons aussi **Mr. T. Levasseur,** rédacteur d'un important journal de St. Paul, Minnesota, qui en date du 10 août dernier écrit à **La Presse de Montréal,** (voir le numéro de ce journal du 31 du même mois), sous l'entête " Hommes et choses de l'Ouest " que son projet d'affiliation, d'une fédération de nos sociétés nationales, ou encore de l'unité canadienne-française aux Etats-Unis, dans un but d'assurance, va son chemin. **Cet article de tout une colonne de La Presse, mérite attention,** car il y discute à fond la question avec les principaux citoyens de l'endroit, **le tout dans le but d'assurer le futur des classes ouvrières ou de leurs familles après elles.**



566—La Presse dit aussi, sous l'en-tête de " Un Paradis Perdu," parlant de l'essai infructueux que firent en 1892 les désœuvrés de l'Australie, pour se faire un Eldorado " Hélas la leçon de la commune de Paris en 1848 était donc déjà oubliée et l'Anglais M. Peel, qui a fourni la substance de ce récit, conclut en ces termes :

“ **L’expérience a montré que le fait d’estimer au même prix le travail de chaque personne** sans accorder de considération au tempérament, au sexe, à l’âge, aux services, aux capacités physiques et mentales, **ne produit pas les résultats satisfaisants espérés.**” Cette conclusion, si exempte de passion et de parti pris, sera aussi le nôtre ; nous y ajouterons une simple réflexion : c’est que l’autorité, chassée par la porte, rentre par la fenêtre et devient une tyrannie.”



567 — Cette communauté imaginée par tous les socialistes tour à tour ; ce moyen de se soustraire à toute inquiétude quant à son avoir, ne saurait exister, ne réussira jamais. Nous l’avons déjà dit : **Dieu ne veut point que nous soyons jamais sans être inquiets du futur.** “ Gagner son pain à la sueur de son front, ” ne veut dire autre chose, et tout ce qu’il convient de faire, encore une fois, est seulement de mettre chacun en mesure de le faire en rendant aux champs ceux qui jamais n’auraient dû les laisser, en y envoyant ceux pour lesquels il n’y a aucun emploi dans les centres trop encombrés.

* * *

568.—Les moyens pécuniaires de le faire ont déjà été signalés. **Il y a des taxes, des impôts que payent les gens comparativement à l'aise sans maugréer et qu'ils payeraient même avec satisfaction dans le but utilitaire, humanitaire de venir en aide à leurs frères moins fortunés**, et ils le feraient, à fortiori, avec plaisir, comme moyen, en éliminant les désœuvrés, d'éliminer les anarchistes qui ne cherchent qu'à amener ce partage par les riches d'une partie de leurs biens pour le soutien de leurs semblables, ou plutôt pour les mettre tout simplement en mesure de se soutenir eux-mêmes par leur travail : **la taxe par exemple à Paris que l'on prélève aujourd'hui sur les amusements.** Cette année les statistiques publiées en rapport avec cette taxe démontre non seulement que les pauvres bénéficient largement des plaisirs des riches ; mais sont intéressantes à un autre point de vue, en ce qu'elles font foi d'une dégénérescence dans les goûts artistiques des Parisiens : Il est de fait par exemple que (je cite un extrait du **" Chronicle " du 29 août dernier copié du " London Standard "**) l'an dernier les recettes des " Folies Bergères " furent de 1,147,406 francs pendant que celles de " L'Odéon " subventionné par l'Etat et qui n'est second, qu'à " La Comédie Fran-

paine," n'ont été que de 428,609 francs, ou du tiers à peu près de la première, la recette totale des théâtres étant de 13,404,155 francs sur laquelle les 3 par cent perçus par le gouvernement au profit des pauvres n'est pas de moins de $78,000.00.



569—La presse contemporaine abonde dans le sens de l'auteur, à l'effet qu'il faut en venir tôt ou tard à se cotiser, chacun suivant ses moyens pour venir en aide à nos frères désœuvrés. Il faut pour ainsi dire recommencer à neuf, retourner au point de départ de nos premiers parents : à la culture de la terre qui offre un rendement abondant ou au moins suffisant à qui sait l'arroser de ses sueurs.



570—Nous mettions en garde contre la diminution des industries, des emplois, des moyens divers de gagner sa vie, en faisant fi de l'avis de ceux qui veulent diminuer le travail du genre humain en supprimant du coup, par un langage universel, une monnaie unique, l'emploi des

millions de personnes affectées, de par le monde, aux besognes de la traduction, réduction des valeurs d'un pays en celles d'un autre; **et en voilà un autre qui vient abonder dans le même sens de réduire encore la besogne qui fait vivre des** milliers, des millions d'âmes, en supprimant, recommande t-il, toutes les lettres inutiles, lettres non prononcées et qui dans les deux langues, l'anglais et le français seuls, se comptent par centaines de millions dans les livres publiés tous les ans par les deux nations.

*
* *

571—Ce qui empêche ou au moins retarde à Londres, en Angleterre, la révolte—motivée en France en 1793 par les extravagances des haut placés : laïques et cléricaux—c'est que **le peuple tout en maugréant contre les millionnaires, les Lords, les riches en général, a le bon sens de comprendre que ces fortunés dépensent des millions annuellement, non pas, si l'on veut, dans le but direct de venir en aide aux pauvres, aux désœuvrés ; mais qui a tout de même cet effet désirable.** L'on entend souvent dire par ceux qui ne raisonnent point, et qui déplorent le luxe, les bals, les amusements, les théâtres, qu'un tel qui a consacré à une soirée une forte somme,

des milliers de piastres ou de louis, aurait mieux fait de les donner aux pauvres—Eh bien non—cette opinion n'a aucunement sa raison d'être. Le pauvre peut être et est de fait, tout comme celui qui ne l'est point, homme de cœur, et comme tel, il aime mieux être mis en position de gagner sa vie que de vivre d'aumônes ; et c'est précisément ce que, pour beaucoup, les soirées de toutes sortes que donnent les riches lui permettent de faire. Ainsi il y a tout d'abord les petits comme les gros marchands qui écoulent ainsi leurs effets—les couturières, tailleurs, modistes, cordonniers qui ont à confectionner les vêtements— les employés des manufactures où se font les soieries, les rubans, les dentelles, les fleurs, les parfums—il y a les cochers qui en profitent—les pâtissiers, charcutiers, jardiniers, perruquiers, bijoutiers—les fleuristes, les décorateurs, les musiciens etc. En un mot cet argent pénètre partout et chacun en à sa part et par une distribution plus proportionnelle aux besoins de chacun que si on le distribuait en purs dons, dont l'effet ne serait que d'entretenir dans l'oisiveté les récipiendaires.



572—Il y a, dans ce monde, dit le révérend père Faber, des âmes qui ont le don de trouver la joie partout et de la laisser après eux lorsqu'ils partent. Leur influence est une

inévitable satisfaction du cœur. Ils ont à faire pour Dieu une œuvre grandiose, et ils le font d'autant plus qu'ils s'en aperçoivent moins. Vivre avec eux, c'est vivre dans un atmosphère de plaisir sans bruit, de sereine gaieté. Il est vrai de dire que celui-là est le plus grand, le plus heureux, et le plus selon l'esprit de Dieu, qui a ajouté une seule joie, à la somme de bonheur du monde.



573—Le forgeron, tire d'une gueuse de fer pour une valeur de $12.00 de "fers pour chevaux. Le coutelier en tire pour de $200 à $300 de **lames de couteaux.** Le machiniste en fait des **aiguilles** valant de $6000 à $7000. Un horloger en ferait pour $200,000 de **ressorts de montres,** ou pour $2,000,000 en ressorts capillaires. Un faiseur d'**outils de dentiste,** en ferait pour $3,000,00 de menus outils barbelés qui servent à extraire les nerfs d'une dent, soit plus de vingt fois la valeur d'un poids égal en or. Inutile de rappeler qu'il est plus facile de fabriquer des fers pour chevaux que des couteaux, des couteaux que des aiguilles, des aiguilles que des ressorts ; mais le produit plus fin, plus délicat, paye, et de surcroit, le travail additionnel.



574—Ce ne sont point les jeunes gens à

résidences somptueuses, et en ayant largement l'occasion, qui ont obtenu durant la vie les plus grands succès; mais les pauvres garçons et filles de la campagne en circonstances difficiles, et n'ayant "aucune chance." Voilà ceux qui ont fondé nos universités, bâti nos hôpitaux, établi nos maisons de commerce, fait nos découvertes, se sont développés en nos hommes d'état, et sont devenus les piliers d'une nation. Non ce ne sont point la fortune, le luxe, mais le dur besoin qui ont toujours été l'aiguillon sans prix des grandes choses accomplies.



575—Comme il est vrai de dire qu'**avec les mêmes matériaux, un homme fait un palais, un autre un taudis**—l'un, des villas, l'autre des hangars : que les briques et le mortier continuent de l'être jusqu'à ce que l'architecte en ait fait autre chose. **Michel Ange** trouva une fois parmi les débris au bord d'un chemin dans les faubourgs de Florence, un morceau de marbre déjeté que quelque ouvrier inhabile avait haché, gâté et rejeté comme inutile. Plusieurs artistes en avaient observé la fine qualité, et regrettaient que le morceau eut été gâté, mais n'y voyaient rien de plus; mais l'œil vif d'Angelo voyait dans cette ruine tout un idéal, et

avec son ciseau et maillet il tira du marbre déjeté "Le jeune David."



576—Un cas particulier jugé dernièrement (1898) par la Cour Suprême des Etats-Unis : un nommé Bunk fort endetté se fait assurer pour $200,000. Il se suicida et l'un des assureurs au montant de $45,000 refuse de payer : les héritiers portent la chose devant la justice. Il est avéré et prouvé, que Bunk s'est suicidé en pleine connaissance de cause, jouissant de ses facultés, et qu'il aurait même dit à l'avance que c'était son seul moyen de payer ses dettes à l'aide d'une assurance sur sa vie.—La Cour a débouté l'action des héritiers.



577—Le Mississippi et ses tributaires, le système fluvial le plus grand du monde, accuse une étendue collective de 100,000 milles. L'Amazone, le Nil et le Gange pris ensemble en approchent à peine. Un vapeur laissant Pittsburg peut visiter 23 Etats sans passer par aucun chenal artificiel. Le bateau peut remonter par l'Alleghany, la Monongahela, la "Big Sandy," la Kentucky, la Wabash, la Tennessee et la Cumberland, et rentrer dans l'Alabama, avant d'atteindre l'embouchure de l'Ohio. En amont de Cairo,

le vapeur peut traverser non seulement le Mississippi mais la St-François, l'Arkansas, la Blanche (" The White "), la Rouge (" The Red "), la Yazoo, la Tallahatchee, la Yalobusha, la Ouachito, les grands bayous et tous les tributaires de ces rivières. En amont de Cairo se trouvent le haut Mississippi, l'Illinois, la Missouri, la Yellowstone, la Platte, la " Big Home " et une vingtaine de tributaires de ces dernières. Le bateau supposé peut toucher sur son parcours à pas moins de 1060 villes et cités. Ces rivières égouttent un territoire de 1,683,303 milles carrés, occupé par une population de 24,298,332 d'âmes en 1890. En 1889, le commerce de ce système fluvial se faisait par 7,458 vaisseaux, jaugeant un tonnage effectif de 3,298,379 tonnes et une valeur de 15¼ millions de dollars, et ce commerce est si lucratif qu'il dépasse annuellement en valeur d'un million de piastres, celle de toutes les embarcations y affectées. Ces bateaux transportent tous les ans onze millions de passagers et 33 millions de tonnes de fret. Et ce n'est là qu'un seul des systèmes fluviatiles du territoire Américain. Il y a encore celui de la Yukon, de la Colombie, de la Colorado, et celui de l'Alabama à Tombigbee. Et d'une extrémité à l'autre de toutes ces rivières, pas une douane pour gêner le commerce ou le mettre à contribution pour un seul sou ; et encore les ressources de

ce merveilleux pays ne sont-elles qu'à demi développées.



578—Au Canada, vu l'étendue du pays en rapport avec sa population, le système postal n'a produit que des déficits variant de $28,000 à $911,000. Aux Etats-Unis où les conditions sont plus favorables, vu sa population de 70,000,000, pendant que celle du Canada n'est que de 5 millions ($\frac{1}{14}$ de l'autre) le service l'an dernier a été de $90,000,000, la recette de $80,000,000 — déficit de 10 millions — Dans les principaux pays d'Europe au contraire, il y a eu un surplus : de $3,000,000 par exemple en Allemagne où le coût du service est de $94,000,000 et le revenu de $97,000,000. En Angleterre la dépense postale est de $40,000,000 et la recette de $57,000,000. En France les chiffres sont de 37 millions de dollars pour la dépense et de 45 millions pour la recette. En Russie 23 millions contre 32 millions ; en Autriche de $21,000,000 et $23,000,000 — Notre déficit cette année eut été de $824,000, mais la vente des timbres-Jubilé l'a réduit à $585,000.



579—Il est rationnel que l'homme en général veuille s'instruire : se rendre compte

du lever et du coucher réguliers du soleil, des phases de la lune, du pourquoi des marées, de l'origine des rivières et de leur écoulement ininterrompu. Il veut connaître la forme, la grandeur, la formation de la terre, et la raison d'être de ses rochers constituants, de sa houille, de ses minéraux. Il n'y a peut être pas besoin qu'il sache comment il se fait que notre système est supposé dû à une agrégation de matière cosmique, ou que **le soleil, les planètes, la terre se dirigent ensemble vers la constellation Hercule** ; mais il lui est pertinent de connaître quelque chose ayant trait à sa propre constitution, sa manière d'être : son système osseux, musculaire, nerveux, digestif, vasculaire, veineux et artériel ; afin qu'il comprenne ce dont il soufire, et qu'il soit ainsi mis en mesure de subvenir à ses besoins.

Il lui faut apprendre la composition et le lieu de provenance des divers matériaux de son art ou métier, ainsi que de ceux des arts et métiers ou manufactures des autres. Il connait le bois, la pierre pour être constamment en contact avec ces substances et il en connait l'origine ou la provenance ; mais il n'en est pas ainsi du **verre**, de la **brique**, de la **faïence**, **chaux**, **cuir**, **coton**, **soie**, etc ; pendant que pour ce qui est de la **laine**, il peut la deviner en la voyant suspendue aux flancs du mouton ; il voit que les **plumes** viennent des oiseaux, les **fourrures** de

nos animaux domestiques, ou de ceux qu'il a eu occasion de voir en ménagerie ou aux jardins d'acclimatation. Il peut même se rendre compte de l'existence des **tissus** en y voyant s'y croiser les fils composants, comme dans le tressé des pailles, des cannes d'un fond de chaise, ou des brins d'osier ou éclisses dont on fait les mannes, les paniers.



580—Les leçons de choses du Kindergarten des Allemands sont nécessaires à tout âge : les petits blocs ou bois pour édifier, construire à diverses formes ; les balles, les marbres pour enseigner **l'action, la réaction, l'angle de réflection** égal à **l'angle d'incidence,** le parallélogramme des forces. **La réfraction** peut s'apprendre dans un verre d'eau ; ou en plongeant le bout d'un bâton dans l'eau d'une cuve, d'un puits, d'une mare, d'un lac, d'une rivière. Il n'y a pas lieu à des termes tohniques dans la discussion du **centre de gravité,** où quant à la manière de le trouver.

Il appartient à l'homme de science de suggérer au professeur ordinaire comment il doit donner ses leçons de choses pour l'enseignement du million. Deux hommes portant un billot plus petit à un bout qu'à l'autre

peuvent croire tout d'abord qu'ils sont chargés tous deux d'un poids égal ; mais qu'ils le remettent à terre et le lèvent par une extrémité, puis par l'autre ; ils ne seront point lents à saisir la différence, et à épauler tour à tour le gros bout, le petit.



581. — Que l'on demande à un homme de couper en deux parties d'égal poids, un morceau irrégulier de bois, de pierre, etc. ; en deux blocs de même contenu cubique, un billot de sciage conique ou dont les extrémités sont de diamètres différents ; comme qui dirait encore : **trouver le point où il faut poser les tourillons d'un cannon** pour que les deux bouts se contrebalancent l'un l'autre. Eh bien il ne s'agit que d'y penser, il a fait la chose cent fois étant enfant, lorsqu'il balançait sur le rebord de sa tasse, de son goblet, sa cuiller — lorsque, formant pour ses enfants **une balençoire**, il tirait ou poussait tour à tour la planche, le madrier par un bout ou les deux successivement jusqu'à ce qu'en fin les deux bouts se balancent l'un l'autre. Voilà donc le centre de gravité voulu, le point où il faut scinder le billot, le scier, le fendre pour que les parties soient de même poids.

***

582—Dans beaucoup de choses, l'enseignement technique pour l'homme de science n'a pas sa raison d'être. Le maître peut lui-même en en lisant, étudiant le procédé, se rendre compte de la manière dont se fait la brique, la faïence; où il peut y aller voir et conduire l'élève; car **l'enseignement se fait plus vite, plus facilement par les yeux,** que par la lecture. Le professeur peut expliquer que **le coton croît,** et où et comment on le réduit en fil à coudre, à tisser—puis le procédé du tissage. Il peut expliquer **comment se fait la soie** par le ver de même nom—ce dont se nourrit le ver à soie—que **le cuir** est fait de peaux tannées—que pour confectionner des **vitres,** il y a, après avoir pris, à l'extrémité d'un tube, du verre fondu, le souffler pour en faire tout d'abord des cylindres dont on enlève (et comment) successivement les deux bouts; puis que l'on fend par un côté le cylindre en y promenant un fer froid; puis qu'on met le cylindre au four où il s'amollit, s'ouvre, s'aplatit sur une table que l'on retire ensuite du four pour, au moyen d'un diamant, réduire enfin la feuille en carreaux des dimensions voulues—comment **les glaces** à miroir, à vitreaux d'étalage, au lieu d'être soufflées, sont fondues, coulées sur une table en fer à rebord de l'épaisseur voulue, puis la surface supérieure du verre encore en fusion, aplani en y promenant un rouleau qui l'égalise et en enlève

en le poussant devant lui, le surcroit, le surplus du métal pour être remis au fourneau — comment **les métaux** : le fer, le plomb, le cuivre etc., comme le verre, peuvent être fondus, coulés dans des moules et façonnés de la manière que l'on connait—comment **le papier** se fait de guenilles bouillies, blanchies au chlore, réduites en charpie, formant une pâte comme de la crême qu'un mouvement vibratoire fait étendre sur un tissu en fil de fer, ce papier s'enroulant pour le sècher autour de cylindres chauffés à la vapeur—enfin comment on fait **le caractère d'imprimerie** que l'on met ensemble pour en faire des mots, des phrases, des pages, des livres.



582—**Le pédagogue ordinaire** (maître d'école) **peut dire à ses élèves d'où vient la houille**—que ce n'est pas une substance manufacturée par la main de l'homme, mais élaborée dans les usines de la terre et avec le lapse des siècles — que **la chaux** s'obtient en faisant cuire la pierre de même nom pour en chasser l'acide carbonique. Il peut expliquer mille choses sans l'aide du technologue ; mais il lui faut l'homme de science pour lui dire **de quoi est composé la houille** (charbon de terre), le géologue pour lui en expliquer les couches superposées séparées par autant de couches ou strates de pierre. Le

géologue lui dira les bois et forêts de la terre, la végétation luxuriante des premiers âges du monde, due à la surabondance d'acide carbonique de l'atmosphère des premiers temps. Il lui fera voir comment **le soleil aspire, évapore l'eau de l'océan**—que cette vapeur poussée par les vents, se refroidit au contact des montagnes, se précipite en **pluie** qui forme des ruisselets, des ruisseaux, des rivières—que ces eaux entraînent avec elles les terres, les sables, les pierres — comment ces matières désintégrées, séparées des rochers par la **gelée, l'attrition, l'érosion** des eaux, se sont déposées en couches plus ou moins régulières sur le fond des estuaires, des lacs, des côtes riveraines où ces rivières se déversent— comment enfin ces couches de glaise, de sable, sont devenues, sous la pression des eaux, et par action chimique dans la suite des âges, des **strates de pierre.**

*
* *

584—Le géologue peut écrire en langage ordinaire, l'histoire de l'Univers : soit un simple résumé, ou autant qu'il est nécessaire qu'en sache et retienne en mémoire l'homme sans éducation classique, ou qui n'en a ni le temps, ni les moyens ; autant que peut désirer en connaître un paysan, un mécanicien, un ouvrier intelligent, pour ne pas paraître

à d'autres tout à fait ignorant du monde qui l'entoure.

Il n'est pas nécessaire de se reporter en arrière au **chaos de la Genèse**; mais commençons par épouser la théorie généralement admise que **notre globe terrestre**, était à l'abord, une boule de matière fondue et incandescente, entourée tout autour de vapeur se condensant en eau pour former les océans, au fur et à mesure que **la croûte de la terre** se refroidissant devenait la substance que l'on appelle aujourd'hui **granit**. Notre individu de tous les jours, peut comprendre ceci, et de quelle manière les bouillonnements de la matière intérieure encore en fusion ont fait sur une plus grande échelle ce que font encore de nos jours, quoique d'une manière moins accentuée, les **volcans**, les **tremblements de terre**. Il doit voir l'analogie entre les montagnes et les inégalités de la surface terrestre motivées par cette action, tout de même que la vapeur emprisonnée à l'intérieur d'un pâté, d'un plat de viande recouverte par une pâtisserie, en détermine à la surface des monticules, des boursouffles, des inégalités, des endroits en relief figurant les montagnes, des dépressions imitatives des vallées et des bassins océaniques ; et enfin comment quelques unes de ces monticules venant à se percer sous l'effort de la vapeur figurent les **volcans**, les **fumerolles**, les **geysers**.

***

585—L'inégale vitesse de rotation de la terre à l'équateur et dans les latitudes éloignées, avec l'action du soleil, est la cause des vents qui à leur tour font los **vagues,** les vagues la désintégration des côtes maritimes ; et cela avec le détritus apporté par les rivières venant des hauteurs où les vents ont chassé les vapeurs de la mer, a formé les couches superposées au granit. Maintenant surgissent les forêts. Elles croissent pendant des siècles, luxuriantes de chaleur et des gaz dont elles se nourrissent, jusqu'à ce qu'un cataclysme, un cyclone peut-être les abat, les terrasse, et là elles jonchent et pourrissent et finissent par devenir de la **lignite** et enfin de la **houille**—ou peut-être le procédé, l'élaboration, n'est pas encore complet, lorsque par un affaissement de la surface elles s'enfoncent sous les eaux, pour y être recouvertes à leur tour, de couches de sédiment qui deviendront pierre plus tard. La surface se soulève de nouveau, c'est-à-dire la croûte de granit sur laquelle reposent ces couches de houille, de pierre—elle se revêt d'une nouvelle végétation qui grandit, grossit, finit par pourrir, s'écraser à son tour et devenir charbon. Nouveau cataclysme : la croûte s'enfonce encore, il s'y fait des dépôts de détritus qui se durcissent enfin jusqu'à devenir des bancs solides de pierre. **Le procédé se répète et se répète encore, d'un affaisse-**

ment suivi d'un exhaussement de la croûte terrestre sous l'effet encore sensible de l'intérieur non encore suffisamment refroidi pour faire cesser cette intermittence de mouvement—Ceci explique les 27 couches de houile—autant de cataclysmes de la sorte—que l'on compte dans les mines de la Nouvelle Ecosse, celles en plus grand ou moindre nombre des autres pays, et ces intermittences d'affaissement, d'exhaussement de la croûte de la terre existent encore aujourd'hui, mais d'une manière moins accentuée, (nos géologues en font foi) sur les côtes de la baie d'Hudson, le long de la rivière Ungava du Labrador et ailleurs.



586—Quand dans les premiers âges du monde les eaux de la terre se sont suffisamment refroidies, elles se sont peuplées tout d'abord de mollusques ; puis de poissons, la baleine et quelques autres mammifères ; l'air devient vivant d'oiseaux ; la terre de reptiles et de quadrupèdes, jusqu'à ce qu'enfin apparait l'homme qui trouve tout préparé pour son existence : sa nourriture dans et sur le sol ; dans les eaux, les rivières, dans l'air et à la surface du globe ; le bois pour s'y bâtir, la pierre ; la houille pour s'y faire du feu, et dans les veines de la terre, l'or, l'argent, le cuivre, les minerais de fer et autres ; les fourrures

pour se vêtir, et un créateur prêt à pourvoir à tous ses besoins.

***

587—Si l'on ne peut dire l'âge absolu des diverses chaînes de montagnes qui croisent en tous sens le globe—**il est cependant certain qu'on est à même de connaître leurs âges relatives,** et cela par la nature, le nombre, le conforme, le non conforme des strates ou couches sédimentaires se reposant dessus ou sur leurs flancs, leurs pieds, c'est-à-dire à leurs bases respectives ; de même que le rapport de ces strates à l'endroit de leur priorité d'existence se connait par les espèces fossiles qu'on y trouve ; les formes les plus simples les plus primitives occupant naturellement les couches sédimentaires premières, les autres les autres, puisque dans les strates superposées aux premières et de plus en plus récentes, l'on rencontre des formes de vitalité de plus en plus perfectionnées jusqu'au quaternaire ou dernières couches sédimentaires dans lesquelles on trouve les formes les plus perfectionnées de faune terrestre.

***

588—Pour s'expliquer l'existence, le transport de ces immenses cailloux et rochers qui jonchent çà et là la terre et à des distances

si grandes de leur endroits de provenance, on a les glaciers des Alpes et des autres chaînes de hautes montagnes en général, qui par leurs morraines font foi du charriage de ces blocs par l'effort des glaces qui dans leur mouvement progressif les poussent devant elles, ou à la surface inférieure des quelles, ces blocs de pierre se trouvent attachés et transportés avec elles jusqu'à ce que, fondant sous l'influence des températures plus élevées des vallées, elles y déposent enfin ces erratiques à des distances énormes des montagnes dont elles proviennent.



589—L'action des glaces sur les rochers riverains des fleuves et cours d'eau, se voit constamment sur les rives du St-Laurent, entre autres, où un caillou, un rocher adhérent en sous-œuvre à la glace des "battures" et y incorporés par la congélation de l'eau tout autour, se transportent au printemps, ou à la débacle, à de grandes distances de leurs positions primitives, comme on le sait en constatant de temps à autres, la disparition d'un rocher d'un endroit, son apparition à un endroit où il n'y en avait point auparavant, ou à eau plus ou moins profonde, où les sondages n'en avaient pas encore fait foi, et de là quelquefois de dangereux échouements de navires.



590 — L'époque dite glaciaire en est une imaginée par les géologues pour faire comprendre— où, comme au Nord de l'Amérique, il n'existe point de glaciers pour expliquer la chose, ni de montagnes assez hautes pour en motiver —la présence de ces immenses quantités de pierres et sables, cailloux et rochers qui recouvrent le sol en bien des endroits à des profondeurs relativement immenses — comment ce detritus, ce diluvium ainsi appelé a été transporté. A cet effet, nos montagnes du Nord n'ayant guère que de 2000 à 3000 pieds de hauteur, l'on suppose qu'une mer de glace de quelques 5000 pieds d'épaisseur, dont ils expliquent assez plausiblement l'existence, se soit répandue sur le pays, s'avançant à pas lents comme le font les glaciers des Alpes — une couple de pieds par jour, plus ou moins paraît-il—car comme on le sait la glace est plastique et se meut comme le ferait un monceau de pâte entassé à cet effet à une hauteur suffisante pour motiver la chose. Mais il est possible aussi, nos Laurentides étant les plus vieilles montagnes du globe, comme leurs sommets arrondis en font foi d'ailleurs, que ces montagnes aient été autrefois beaucoup plus élévées et qu'il y existât des glaciers pour expliquer la présence chez nous de ces rochers, petits et grands que l'on trouve en si grande abondance à la surface du sol.

***

591—On se fait une idée assez juste du mouvement journalier de la terre autour de son axe, de son mouvement annuel autour du soleil, et du mouvement mensuel de la lune autour de la terre en les assimililant à ceux d'un bicycle autour d'un rond, ou terrain circulaire ayant à son centre un objet quelconque, une lumière par exemple figurant le soleil. Alors chaque tour du bicycle autour du rond représente une année et un tour autour du soleil— chaque tour de la grande roue du bicycle autour de son axe, est celui de la terre sur elle même et représente une journée — enfin la petite roue du bicycle malgré qu'elle n'ait point l'air de faire le tour de la grande, représente ce mouvement au parfait, puisque les deux roues tournant avec des vitesses différentes présentent successivement l'une à l'autre différentes parties de leurs surfaces respectives.



592—Foucaud a rendu évident le mouvement journalier de la terre autour de son axe, en suspendant à la voûte du dôme du Panthéon, par un fil, un boulet qu'il mit en oscillation suivant un axe de l'édifice. Au bout de quelques heures le plan d'oscillation avait complètement changé de

direction, et dans un nombre total d'heures, dépendant de la latitude du lieu, la pendule avait fait le tour complet du dôme et était revenu à son point de départ. Chacun put répéter chez soi cette expérience de Foucault au moyen d'une boule suspendue du plafond et à preuve que ce n'est pas le point de suspension qui fait dévier le plan d'oscillation, tenez au bout du bras votre montre par sa chaine, faites-la vibrer, osciller, faites rouler la chaine dans vos doigts et vous verrez que le plan d'oscillation n'en sera pas affecté.



598.—Vous voulez juger d'une manière pratique de l'égalité, aux équinoxes, de l'inégalité en d'autres temps, du maximum de différence, aux solstices, des jours et des nuits—des jours et nuits polaires de six mois chacun—de l'effet du soleil sur les saisons : Sur une table ou chaise au centre de votre chambre ou sur le plancher même, ayez une lumière figurant le soleil, et qu'un des coins supposé infiniment éloigué du plafond soit pour vous le pôle céleste ou la direction de l'axe terrestre. A travers l'axe d'une orange ou d'une pomme faites passer une broche à tricoter ou un manche de plume. Voilà pour vous la terre, tenez-la par les deux extrémités de son axe,

tenez cet axe à une inclinaison régulière et toujours parallèle à lui-même, promenez votre terre autour de son soleil et vous vous rendrez compte de tous les phénomènes ci-haut relatés.



594—Pour se rendre compte des phases de la lune, des éclipses de lune, de soleil, l'idée se présente, comme d'elle-même, d'une lumière au centre représentant le soleil, une boule pour figurer la terre, une autre plus petite la lune—puis en promenant la lune autour de la terre, vous vous rendez compte de suite : de la pleine lune, quand elle est du côté de la terre opposé au soleil ; de la nouvelle lune, quand elle est entre la terre et le soleil; puis de ses quartiers en la tenant convenablement ; enfin des éclipses de la terre par la lune, et de la lune par la terre, suivant le cas.



595—La vitesse de la lumière—180,000 milles (60,000 lieues) par seconde—fut découverte par Rœmer. Il avait calculé pour 6 mois les éclipses des satellites de Jupiter. Les six mois suivants faisant foi d'un écart entre les temps calculés et les temps réels de ces phénomènes, il en conçut l'idée que c'était la plus grande distance à laquelle avaient lieu ces éclipses ou

occultations des satellites ou lunes de la planète, quant elle était du côté du soleil opposé à la terre, qui causait cet écart. Il avait jugé vrai et depuis lors on a vérifié par des moyens indépendants cette vitesse qui sert aujourd'hui d'unité de mesure appréciatrice pour les distances des étoiles.

*
* *

596—Chacun peut voir pour soi que la somme des trois angles de n'importe quelle triangle vaut deux angles droits. Faites-vous un triangle quelconque en papier ou carton, coupez-en les trois coins ou points angulaires, joignez-les le long d'une ligne droite ou d'une règle ou tringle ; ces trois angles remplissent l'espace autour de leur point de contact. Donc quant on connait deux angles d'un triangle, on connait le troisième. C'est, fort de cette vérité fondamentale et autrement démontrable par la théorie, le raisonnement, que prenant aux deux extrémités d'une base connue les angles y soutendus par un troisième point quelconque sur la surface de la terre, (sur une feuille de papier, si l'on veut) on arrive à en trouver la distance et position relatives, que ce point nous soit accessible ou non. S'il s'agit du soleil, d'une étoile, l'on observera ces deux angles à six mois de distance l'un de l'autre, c'est-à-dire des extrémités

d'un diamètre de l'orbite de la terre autour du soleil et tout sera dit.

***

597—On se demande comment Bernier saura quand il aura le pied sur le pôle arctique, sur l'extrémité de l'axe de la terre. C'est bien simple : du pôle à l'équateur il y a 90°, un angle droit ; du zénith à l'horizon, encore un angle droit. Si de deux quantités égales, on distrait une même quantité, les restes seront égaux. La quantité à distraire est l'angle que fait le pôle avec le zénith. **La distance du zénith à l'équateur est la latitude de l'observateur** ; la distance du pôle à l'horizon est un angle d'élévation. **Donc l'angle d'élévation du pôle est égal à la latitude.** Le voyageur polaire n'aura donc qu'à se diriger sur le pôle jusqu'à ce que sa latitude soit de 90°, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ait le pôle céleste verticalement audessus de sa tête. Il est vrai que le pôle céleste n'est point visible : mais il s'y trouve une étoile appelée l'étoile polaire, et que tout le monde connait. Si cette étoile était exactement au pôle ou dans le prolongement direct de l'axe de la terre, tout serait dit ; mais elle en est éloignée d'une quantité connue et faisant allouance de cet espace angulaire d'un peu plus d'un degré, on arrive à savoir exactement où on est.

*
* *

598.—Ce que c'est que la longitude d'un lieu. Chacun sait que la terre tourne sur elle-même, autour de son axe, dans 24 heures. La circonférence se divise en 360°, donc une heure représente 15°, une minute de temps 15 minutes d'espace ou le quart d'un degré ; une seconde de temps, 15 secondes d'espace ou le quart de 1′′ et ainsi de suite. Maintenant, comme l'on sait, le soleil au méridien veut dire qu'il a parcouru la moitié de sa carrière diurne, qu'il est midi. Vous mettez votre montre, votre chronomètre à midi ou à zéro, point de départ, point d'où vous partez. Vous vous dirigez dans un sens quelconque. Le lendemain vous visez le retour du soleil à votre méridien, c'est-à-dire au méridien du lieu où vous vous trouvez au bout de 24 heures, votre chronomètre accuse un écart de 20 minutes ou de 5° ; vous êtes donc à 5° de longitude de votre méridien de la veille, ou a 300 milles marins (nœuds) nautiques ou géographiques de votre point de départ, et cela à l'Est où à l'Ouest de votre position de la veille suivant que vous vous dirigez avec ou contre le soleil ; ce que vous dit votre chronomètre qui dans un cas indiquera midi 20 minutes, dans le cas contraire midi moins vingt.

*
* *

599—L'homme illettré, non instruit, non technique ; mais qui a appris à une école élémentaire la nomenclature des figures et de leurs lignes composantes, se demande comment par exemple **décrire un arc de cercle, une courbe de voie ferrée ou autre** lorsque le centre en est inaccessible. La géométrie enseigne que si dans un demi-cercle, on mène en un point quelconque de son diamètre une perpendiculaire ; cette dernière est moyenne proportionnelle entre les deux parties du diamètre. Donc étant donné une portion quelconque d'une courbe de n'importe quel rayon, si on en mesure la corde et la flèche, cette dernière carrée et divisée par la demi-corde donne le reste du diamètre dont la flèche fait partie. Les deux ajoutés donnent le diamètre et par conséquent le rayon. Avec ce rayon on vient à trouver l'angle de deux cordes consécutives de la courbe. Au centre de chaque corde subséquente, ou suivante, on élève une perp. égale à la flèche de l'unité initiale de la courbe. Par les points angulaires ou de rencontre des cordes et les sommets des flèches, on mène enfin la courbe voulue. C'est là un moyen de résoudre le problème, mais il y en a d'autres.

***

600—**Soit à trouver le diamètre que devait avoir un arbre, dont il ne reste du tronc**

qu'un simple segment. Il n'a qu'à mener une corde ou tirer sur la surface supérieure du tronçon, une ligne droite reliant les deux extrémités du segment de cercle ou de la partie circulaire qui reste de l'arbre. Au centre de cette ligne on mène une perp. que l'on mesure. Maintenant supposons la corde de 20 pouces, la carré de la demi-corde est de 100 et 100 divisé par 2 pouces de longueur par exemple de la flèche, donne 50, ce qui ajouté à 2 donne 52 pouces ou 4 pieds, 4 pouces pour le diamètre de l'arbre dont le tronc fait partie.

*
* *

601—L'atmosphère qui nous entoure pèse sur nous et sur tout ce qui nous environne du poids de 15 lbs. au pouce carré. C'est un savant Italien Toricelli qui a découvert ceci. En effet, en suçant on fait le vide dans une paille au moyen de laquelle on aspire le liquide que l'on est en train de boire et le poids de l'air agissant sur la surface du liquide dans le vaisseau, le force à monter pour combler le vide laissé dans la bouche après qu'on a avalé ou expulsé par le nez l'air qui y était emprisonné. L'eau dans un tube de succion de pompe ne monte qu'à une hauteur de 32 à 33 pds., et une colonne d'eau de cette hauteur et de un pouce carré pèse 15 lbs. ou à peu près. Quand on mange sa soupe, son potage, c'est l'air

qui nous la pousse dans la bouche pour combler le vide y créé par l'inspiration que l'on fait vers les poumons, ou qu'on avale l'air pour ainsi dire.



602—L'action du siphon renversé se comprend en ceci que avec une jambe ou branche plus longue que l'autre, et lorsque la longue plonge dans l'eau d'une cuve, d'un lac, d'une rivière, le poids de l'eau dans la longue l'emporte sur celui dans la courte qui plonge aussi dans de l'eau à un niveau plus élevé— de même que d'une corde enroulée sur un tambour, ou un axe, le bout le plus long emporterait l'autre. Le bout long ou inférieur du tuyau en se vidant ou en tendant constamment à le faire par son eau qui descend, s'écoule au niveau inférieur, fait ou tend constamment à faire le vide dans la branche courte du siphon ou si vous voulez à son sommet, et force l'eau à monter dans la jambe courte pour remplir ce vide. L'air pousse également des deux côtés ou tend à faire remonter l'eau dans chaque côté du tuyau recourbé ; mais c'est parce que le moindre poids de l'eau dans la branche courte lui offre moins de résistance que le poids de l'atmosphère supporte plus facilement le liquide de ce côté pour le laisser s'écouler par l'autre. Mais, de même que dans le cas de la pompe aspirante, il faut que la hauteur totale entre les niveaux des deux eaux,

ou plutôt entre celui de l'eau la plus élevée et le sommet du siphon ne dépasse point une trentaine de pieds. On peut ainsi vider un réservoir, un lac, etc., pardessus un entourage de 30 pieds de hauteur, une monticule ou chaussée, une colline, un rocher de même hauteur sans avoir à y creuser un canal à cet effet.



603—Le baromètre est un instrument qui indique la pression de l'air. Cette pression (601) est de quelques 15 lbs. au pouce carré. La pression, le poids de l'air sur nous diminue selon que l'on monte à une plus grande hauteur et qu'on a laissé plus d'air au dessous de soi. Toute légère que soit la plume, comme l'est l'air, plus on en aurait sur le corps, plus on sentirait le poids—Donc en promenant un baromètre de bas en haut, soit en gravissant les flancs d'une montagne, ou en ballon, et en indiquant sur le tube contenant le mercure ou sur le bois avoisinant, les niveaux successifs correspondant aux hauteurs successives atteintes ; on aura, un instrument au moyen duquel on indiquera non seulement la pression variable de l'air en rapport avec le temps, la température ; mais dont on pourra se servir pour **savoir à quelle hauteur on se trouve au dessus de la surface de la mer ou audessus de celle de la terre à l'en-**

droit de départ où on se trouve, sans se donner la peine de mesurer cette hauteur.



604.—L'eau bout au niveau de la mer à une certaine température. Bouillir, c'est bouillonner, former des bulles d'eau à la surface du liquide. La pression de l'air sur la surface du fluide tend à opposer, empêcher ce bouillonnement. L'eau emprisonnée dans une chaudière, et suivant que cette dernière est plus ou moins hermétiquement close, atteindra, avant d'entrer en ébullition, une plus forte température. De même en montant dans l'atmosphère, l'eau bout à une température moindre ; c'est-à-dire qu'elle entre en ébullition, fait des bouillons, des bulles à sa surface avant d'avoir atteint la chaleur qu'il lui fallait atteindre à cet effet à un niveau inférieur, parce que à la plus grande hauteur l'air pesant moins, s'appuyant moins fortement ou avec moins d'effort, sur l'eau dans le vase, s'oppose moins à l'agitation de cette surface. Si donc, comme dans le cas du baromètre, l'on promène un **thermomètre** de bas en haut de l'atmosphère, soit sur le flanc d'une montagne, ou en s'élevant à l'aide d'un ballon et qu'à chaque étape successive, on fasse bouillir l'eau et que l'on remarque, et marque sur le tube ou sur le bois ou métal auquel le

tube est attaché, les endroits, les points atteints par le mercure dans le tube ; ce thermomètre **servira à** l'aide d'une échelle de hauteurs y inscrites en regard des niveaux successifs du mercure, **à indiquer à quelle hauteur on est parvenu,** sans avoir à mesurer cette hauteur. Il n'y aura donc à chaque endroit dont on veut connaître l'élévation audessus de la mer, qu'à faire bouillir de l'eau et à y plonger le thermomètre, voir à quel point l'eau bout et tout sera dit.

*
* *

605 — Pour faire un baromètre aqueux, c'est-à-dire à eau, ou dont les indications seront rendues perceptibles, sensibles, visibles par la hauteur de la colonne d'eau dans le tube—il faudra naturellement (601) se servir d'un tuyau, de plus de 30 pieds de hauteur verticale, puisque le poids de l'atmosphère force l'eau à monter à cette hauteur dans un tube clos par le haut et duquel on aura d'abord extrait l'air pour y créer le vide. Chacun peut le faire chez soi dans le coin d'une maison à trois ou quatre étages, le tube dans les étages inférieurs étant en bois ou en métal quelconque et dans le dernier étage en verre afin d'y pouvoir voir et suivre le déplacement du niveau de l'eau suivant l'état de l'atmosphère. Il y aura alors à observer le niveau le plus bas qu'atteigne l'eau dans

un an ou une série d'années et à indiquer ce niveau sur le tube, puis à voir le niveau maximum dans un état opposé ou contraire de l'air. Cet espace ou différence de hauteur divisé en pouces ou gradué à volonté, servira, en y inscrivant aux divers niveaux : beau temps, mauvais temps, pluie, sécheresse, humidité, etc., à faire voir et à laisser prédire par la suite, assez approximativement, le temps, la température qu'il va faire ; faisant attention que quand l'eau monte dans le tube, la surface est convexe et concave quand elle est en voie de descendre.

*
* *

606—On peut, tout de même qu'un baromètre à eau ou hydraulique, faire un thermomètre de même nom, au moyen d'un tube assez long. Muni d'un tube de la sorte, en verre, on le plongera dans l'eau glacée, ou à la température de la glace fondante et on inscrira en ce point du tube où se tiendra le niveau de l'eau, un zéro ; puis on plongera le tube dans de l'eau bouillante et l'on inscrira au haut de la colonne d'eau le chiffre 100 par exemple, indicatif de ce que l'on veut appeler 100° (degrés) de chaleur. Divisant ensuite l'espace entre 0 et 100 en cent parties, on aura autant de degrés vis à vis desquels on écrira la température du sang, ce que l'on

sera convenu d'appeler la température moyenne de l'air, ou celle sous laquelle l'homme convenablement vêtu se trouvera à l'aise. L'eau gelant audessous de zéro, on ne saurait à l'aide d'un thermomètre à eau, indiquer les froids audessous du zéro : et voilà pourquoi on emploie du mercure qui ne gèle qu'à 40 degrés de froid ou de l'esprit de vin qui ne gèle pas même à 60 degrés.



607—Le procédé décrit pour se faire un baromètre à eau, sera sensiblement le même que pour un **baromètre mercurial,** sauf que le mercure étant de 13 fois le poids de l'eau, la longueur du tube dans le cas actuel ne sera que de 30 pouces à peu près au lieu de plus de 30 pieds, et de même que après avoir pompé l'air du dernier on n'a qu'à en plonger le bout ouvert dans l'eau pour que par la pression atmosphérique il s'emplise d'air ; de même après avoir fait le vide dans le petit tube, en ayant tout d'abord hermétiquement scéllé le haut, et avec le doigt en sous-œuvre du tube pour empêcher que l'air n'y entre de nouveau, ou avec un robinet fermé situé au bas du tube, et que l'on ouvrira, quand on aura plongé le bout inférieur du tube dans un bain, une petite cuvette du mercure, l'atmosphère forcera le métal à monter dans le tube dont la graduation se fera comme pour le baromètre à eau.



608—Le thermomètre mercurial ou à l'esprit de vin a cet avantage sur le thermomètre à eau, que le tube en sera moins long ; mais le pourquoi principal, le motif de la préférence du premier au dernier, est l'importante considération, le *sine qua non* du fait que l'eau gelant à zéro, l'on ne saurait, avec un thermomètre à eau indiquer les froids audessous du point de congélation, tandis que le mercure ne gelant qu'à 40° audessous de zéro, l'esprit de vin pas même à 60°, on peut sur ces thermomètres continuer en bas de zéro la graduation à mêmes degrés ou largeurs d'espaces qu'entre zéro et 100 (point d'ébullition de l'eau), et y constater, comme pour une foule de raisons il est essentiel de le faire au besoin, le degré de froid qu'il fait, ou qu'il faut pour la congélation de certaines substances—mesurer les froids plus ou moins arctiques de l'Amérique du Nord, de la Sibérie, des pays et bassins circompolaires, etc.



609—Pour le thermomètre comme pour le baromètre, quand on les emploie à diverses hauteurs, audessus du niveau de la mer, leurs zéros respectifs étant censés être

établis au niveau de l'océan, il y a naturellement des corrections à faire. C'est ainsi, on le comprend, que la chaleur qui dilate le mercure dans le tube thermométrique, en agit de même pour le baromètre. Si donc au départ d'une excursion alpestre par exemple, il faisait un gros froid, et que la température s'élevât pendant la journée, la différence d'indication de l'instrument due à cette cause pourrait nullifier celle de nom contraire attribuable à ce que la température restant la même au bas de la montée, elle se refroidit suivant la hauteur à laquelle on est parvenu audessus du niveau de la mer—et de même pour le thermomètre employé à l'indication des hauteurs auxquelles l'eau bout à un certain degré, il y a encore des corrections à faire en rapport avec les indications du baromètre ou des températures variées ou variantes de la journée.

***

610—Nous indiquons plus haut, la manière de faire un baromètre, un thermomètre, et il n'y a pas à douter que c'est là le moyen le plus rationnel, le plus efficace d'apprendre à connaître l'instrument, à en apprécier les indications, à savoir s'en servir. Il est nécessaire aussi de confiner ces instruments, pour les transporter facilement, à des espaces très étroits. C'est ainsi qu'un

thermomètre pourra se recourber en arc de cercle sans que l'exactitude des indications en souffre ; de même on peut remplacer le baromètre mercurial par, un tube recourbé en forme de croissant ou d'arc de cercle. Le tube fait de métal très flexible est plein d'air, clos par un bout. Une plus forte pression atmosphérique comprime l'air dans le tube, en éloigne les bouts, c'est-à-dire que le croissants s'ouvre ; il se ferme au contraire sous une pression moins accentuée, et à l'aide d'une aiguille qui par un mécanisme convenable amplifie le va et vient des extrémités libres du tube recourbé, on indique sur un cadran, comme sur la tige droite d'un baromètre ordinaire, les diversités de pression correspondant au beau temps, mauvais temps, pluie, chaleur. Le dernier baromètre est dit **anéroide.**



611—Pendant que nous en sommes à considérer les instruments propres à indiquer les pressions diverses de l'air, de l'atmosphère, il y a lieu de dire un mot du **manomètre,** pour indiquer la pression du gaz, de la vapeur. C'est comme le baromètre anéroïde, un tube à plus ou moins d'une spire—couvert par un bout et communiquant avec la chaudière à vapeur ou le réceptacle retenant le gaz dont la pression, plus elle est forte, tend à ouvrir la spirale et fait décrire à son extré-

mité libre un espace que l'on gradue ensuite comme on le fait un baromètre, un thermomètre.



612—Le Bourdon est un manomètre que l'on emploie pour indiquer **la pression de l'eau,** l'action et la manière de le graduer est absolument la même que pour le baromètre anéroïde, le manomètre ordinaire. C'est la pression, le refoulement de l'eau à son intérieur qui tend à le redresser. Que l'on observe à cet effet, l'action des pompiers lors d'une incendie, ou encore les agissements de ceux chargés de l'arrosemnt des rues—on verra que **du moment que l'eau venant de la borne-fontaine envahit le tuyau, le boyau** en caoutchouc, en coton, en cuir ou fait de substance élastique quelconque (c'est-à-dire pour tout tube non rigide, comme le serait le fer, le cuivre) le boyau **tend de suite à se redresser,** à agrandir le diamètre de ses spires—l'effet de l'eau dans le tuyau étant le même que celui de l'eau ou du courant d'une rivière, de frapper, pousser plus fort sur les concavités, les manger, les agrandir, les ouvrir, les fouiller de ce côté.



613—Pour ceux de nos lecteurs qui veu-

lent comprendre, sans se faire effort, quelques uns des phénomènes de ce monde, disons que la galerie aux secrets "the whispering gallery" de l'église St. Paul de Londres, est une ellipse, sorte d'ovale ou de cercle allongé, comme la coupe longitudinale d'un citron, de certains melons, concombres, etc. Un cercle n'a qu'un centre—une ellipse en a deux qu'on nomme foyers. Il y a des ellipses peu allongées ou de faible excentricité, c'est-à-dire dont les foyers ou centres ne sont point ou que peu éloignés l'un de l'autre. On a une figure de la sorte en coupant un cylindre, un cône, une carotte, une betterave dans une direction peu inclinée à l'axe du solide. Ce sont de ces courbes peu excentriques que décrivent les planètes dans leurs courses annuelles autour du soleil situé dans un de leurs foyers. Si au contraire on coupe le cylindre (un bout de manche à balai en fera foi) le cône par un plan plus et de plus en plus incliné à son axe, on aura l'ellipse de plus en plus d'excentricité—courbe que décrivent autour du soleil les comètes. Cette courbe a ceci de particulier que son grand diamètre est toujours égal à la somme de ses rayons vecteurs ainsi appelés ; c'est-à-dire la somme des deux lignes menées de ses foyers opposés à un même point quelconque de sa circonférence, et que ces deux lignes, au point où ils rencontrent la surface de la courbe font toujours l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence ;

ce qui veut dire pour tous ceux qui savent ou qui ont vu jouer aux billards que si le billard était de forme elliptique, une bille projetée de l'un de ses foyers et frappant le rebord, la périphérie de la table, rebondirait en faisant le même angle, absolument comme dans un billard rectangulaire ou de forme ordinaire, et la bille ainsi lancée irait passer par l'autre foyer de la courbe.

*
* *

614—Nous venons de voir (613) que une boule partant d'un des foyers d'une table de forme elliptique, et frappant le bord de l'ellipse se portera sur l'autre foyer. Il en est de même de toute autre chose : un rayon de chaleur ou de lumière partant d'un des centres et frappant la périphérie en un point quelconque sera réfléchi au foyer opposé. La voix aura le même effet, ses ondes sonores atteignant la paroi de la chambre ou d'une pièce elliptique, en bois, en pierre, etc, seront renvoyées sur le foyer opposé où toutes les vibrations iront se concentrer ; donc dans la galerie aux secrets de l'alinéa 613 — **une personne située et parlant à voix basse dans l'un des foyers de cette galerie elliptique, sera entendue distinctement d'une autre personne située dans l'autre foyer,** et, sans que les autres personnes dans la galerie puissent rien entendre ou à peine.



615—Pour prédire le retour d'une comète dont l'orbite est elliptique, il ne faut à l'astronome que peu de données, une partie seulement de sa courbe. Avec cela il trouvera ses deux axes, la position de ses foyers, leur excentricité, les rayons vecteurs menés des foyers à un point quelconque de la courbe où se trouve située la comète, la planète, le météore quel qu'il soit, situé dans et décrivant autour du soleil la courbe demandée. Oui, de même que l'ingénieur peut poursuivre, tracer ses courbes de voies ferrées et autres à travers les eaux et forêts de la terre ; de même l'astronome poursuit à travers les cieux étoilés, trace sur le fond azuré du firmament, l'orbite de l'un quelconque des membres du système solaire. Il prend note de sa vitesse et avec ces données peut prédire à très près l'époque de son retour.



616—Jeter une bombe ou obus dans la forteresse de l'ennemi. Ceci se calcule d'après les données d'une courbe appelée "**parabole**", celle qui se présente à l'œil lorsqu'on coupe un cône dans une direction parallèle à son côté. Cette courbe dont les jambes ou branches, comme il est évident, s'écartent toujours l'une de l'autre et ne peuvent

jamais revenir sur elles mêmes, est une courbe non fermée n'ayant qu'un seul foyer. Elle présente un rapport constant entre ses abscisses et leurs ordonnées élevées au carré ; c'est-à-dire entre les distances successives de son sommet aux ordonnées successives qui correspondent à ces abscisses. A l'aide de ces propriétés, on peut toujours, étant donné l'angle d'élévation d'un obus et la charge de poudre à canon qui doit le chasser à destination, calculer la hauteur qu'atteindra le projectile. Puis l'on sait que, en descendant, l'obus décrira absolument la même courbe, mais en sens inverse, qu'il a suivi en montant.



617—Le porte-voix, le miroir réflecteur. Ces deux objets reposent pour leur théorie sur une autre propriété de la courbe dite parabolique. Cette propriété est qu'un rayon quelconque de lumière, de chaleur, de la voix humaine, d'un son, une bille même partant de son foyer et se projetant sur, allant frapper sa périphérie, repartira ensuite, sera réfléchi dans une direction parallèle à l'axe de la courbe. De là, pour en faire un porte-voix, il n'y a qu'à en éliminer le sommet, la calotte du paraboloïde, c'est-à-dire d'un solide de révolution produit par la demi-parabole en tournant autour de son axe. Autour du collet de la

calotte enlevée on adapte une embouchure se prêtant à la forme de la bouche, et si la bouche, la source de son quel qu'il soit, est placée à l'endroit du foyer ; tous les rayons ou ondes sonores qui en partiront, iront, après avoir frappé le pourtour du porte-voix, partiront ensemble en un faisceau parallèle à l'axe, se dirigeant vers celui auquel le message s'adresse, comme d'un capitaine à un autre en mer, ou vers un phare ou vice versa. C'est-à-dire que le porte-voix a l'effet de concentrer le son de la voix sur l'objet, la personne visée, tandis qu'à l'air libre, les trois quarts de sa force seraient perdues, dissipés dans l'espace.



618—Le **réflecteur parabolique** en est un dont la forme se dessine en promenant, comme pour le porte-voix, la demi-courbe parabolique autour de son axe, et toujours à la même distance de ce dernier. Au foyer de la parabobe, se place une lumière, un feu, une source quelconque de lumière dont les rayons frappant tout autour et dans toutes les directions la paroi intérieure du paraboloïde ou réflecteur de même nom, se forment en faisceau parallèle à l'axe, et partent ensemble à l'accomplissement de leur mission humanitaire.



619—Vitesse des vagues de l'océan. Cette vitesse a trait à la force et continuité du vent, mais dépend aussi des dimensions des vagues et de la profondeur de l'eau. L'astronome anglais Airy a calculé que pour une vague de 100 pieds de largeur ou d'amplitude, dans une profondeur d'eau de 100 pieds, la vitesse de la vague est de 15 milles à l'heure. Pour une vague de 1000 pieds de largeur dans une mer de même profondeur, la vitesse serait de 50 milles à l'heure ; et pour une vague de la largeur de 10,000 pieds (2 milles à peu près) dans un océan de 10,000 pieds de profondeur, la vitesse serait de 150 milles à l'heure. Roche raconte que lors d'un tremblement de terre à Samoda, isle Niphon, au Japon, le havre fut d'abord vidé d'eau—vint alors une vague immense comblant de nouveau le havre, puis se retirant pour laisser une seconde fois le havre à sec, et que ceci se répéta plusieurs fois.

***

620—Evaporation de la mer par le soleil. La moyenne de la pluie qui tombe de par le monde est telle que, distribuée, elle couvrirait la terre à une profondeur de 5 pieds ; c'est surtout de la zone torride que cette eau est évaporée, c'est-à-dire l'eau que l'atmosphère enlève de la mer pour la renvoyer ensuite en forme de pluie. Cette zone torride est de 3,000 milles

de largeur et de 24,000 de pourtour ou de 72 millions de milles carrés en superficie. Le soleil évapore annuellement quelques 16 pieds d'épaisseur de cette eau, pour former la moyenne de 5 pieds sur la surface entière du globe. Or l'eau d'un soul mille carré à un seul pied d'épaisseur ou profondeur est de 27,878,400 pieds cubes ; mais l'épaisseur d'eau évaporée par année est de 16 pieds, c'est-à-dire de 946,054,400 pieds cubes et comme l'eau pèse 62½ livres au pied cube, le résultat est de 29,473,200 de tonneaux pesant et pour les 72 millions de milles carrés, 72 millions de fois autant ou de plus de 2,000 millions de millions de tonnes (2,122,142,400,000,000). Voilà le travail immense que fait le soleil tous les ans sans avoir l'air de s'en trouver plus mal. Que toutes les opérations les plus grandioses de l'homme sont insignifiantes, mesurées à l'aune de Dieu.

***

621—Que la crédulité humaine est grande. A Mount Vernon où est mort Washington, et qui est visité tous les ans par des centaines de touristes—il y a au sommet des poteaux, comme on voit de nos jours sur les couchettes en fer, de petites boules en verre avec trous percés dedans pour les percher sur les lancettes ou fiches qui couronnent les poteaux. N'étant que postiches ou non fixes, ce dont le visiteur qui

y touche n'est pas lent à s'apercevoir, chacun qui peut le faire sans être aperçu du gardien de la maison, enlève, empoche un de ces petits globes et part avec l'idée que c'est un des ornements mêmes qui ornait la couchette à l'époque où Washington y faisait son lit. Ce sont les reliques d'un endroit sacré pour les Américains. Le gardien est appelé de cette manière à remplacer ces petits objets en verre plusieurs fois par semaine ; mais heureusement que ça ne coute pas cher —Une manufacture près de Pittsburg les fait à raison de 30 centins la grosse (12 douzaines). Il y a d'éparpillés de par le monde des milliers de ces petites boules de crystal ; le gardien en achète tous les printemps plein un baril pour remplacer celles qui sont enlevées ; et dire, encore une fois, que chacun croit avoir mis la main sur un véritable souvenir du grand homme. Les objets réels, c'est-à-dire les petits globes qui existaient du temps de Washington sont dans une voûte à l'épreuve des tentations humaines.

*
* *

622—Ce qu'on peut faire de la moulée de scie qui, en provenance des moulins sur toutes les rivières des pays boisés, envahit ces rivières, en chasse le poisson, et en détériore l'eau. Il est question depuis la découverte du gaz acétylène par Wilson, de brûler,

carboniser cette moulée pour en faire le " carbure de calcium " nécessaire à l'élimination de ce gaz au moyen de l'eau. Ce carbure de calcium se fait en mêlant du carbure en poudre avec de la chaux vive également pulvérisée—On fait cuire le mélange à quelques 10,000° de chaleur à l'électricité—La chaleur chasse l'oxygène de la chaux (l'oxyde de calcium) qui est remplacé par le carbone, formant le **carbure de calcium** voulu, et avec cette substance trempant dans un bain d'eau, on a l'acétylène—gaz que l'on peut ainsi fabriquer à domicile et dont la lumière vaut celle de l'arc électrique.

*
* *

623—Chaque ville a son dépotoir pour ses cendres, balayures, etc. Londres en a une foule, vu son étendue—Dans ces dépotoirs, en en fouillant les saletés de toutes sortes, on trouve toujours des objets de valeur ; aussi la ville perçoit-elle de ces vidanges, en les vendant ou louant à tant par année, un revenu qui aide à couvrir les frais d'enlèvement et de transport journaliers, hebdomadaires ou autres, de toutes les portions de la ville. Un seul des dépotoirs de Londres a ainsi fourni pendant l'année 1896 à ses détenteurs, à part de cinq chèques (mandats sur la banque) variant de £3 à £42.14 ($15 à $213), un coupon de dividende de £27, un billet à demande de £1000,

un billet promissoire de £706, lesquels ont été remis à leurs propriétaires sur paiement de récompenses raisonnables—une assez grande quantité de monnaie, des montres, joncs et bagues en or, et autres valeurs. De la seule petite section de Londres sous l'inspectorat de N. Lett, le dépotoir a fourni pour £541.17 de vieux papier—£47.10 de guenilles—£84.16 de bouteilles—£181.3 de corde et ficelle—£24 de livres. Le chiffre réalisé pour les vieux métaux; vieux poëles, boites à conserves alimentaires, etc., n'est pas donné, mais ces dépotoirs valent plus qu'on le pense.



624—Quelques uns de nos grands hommes de par le monde, ne dorment que 4 heures, d'autres encore moins. Quelques-uns des plus forts travailleurs se sont contentés de beaucoup moins que les 7 à 8 heures de sommeil voulu par les docteurs. Le grand ingénieur Brunel travaillait 20 heures par jour sur les 24. Legge, un professeur au collège d'Oxford, et qui n'est mort qu'à l'âge de 82 ans, ne dormait que 5 heures. Comme je me fais vieux, dit Humboldt, il me faut plus de sommeil: 4 heures au lieu de 3, quand j'étais jeune j'en avais assez de deux heures. Nous sommes d'avis, avec l'auteur de ces recherches que six heures de sommeil n'est pas trop. Il y a de grands mangeurs et de petits

mangeurs—pourquoi pas de grands et de petits dormeurs. Il y a, dit-on, des espèces animales qui ne dorment jamais. Nos fonctions vitales ne sommeillent jamais : la respiration continue, le battement du cœur, la circulation du sang ne cessent jamais. Autrefois il n'y avait point de tentation de faire de la nuit le jour ; la lumière était trop mauvaise pour le motiver ; mais aujourd'hui avec l'acétylène, l'électricité, on est porté à veiller. Le grand dormeur, si la théorie d› Darwin est vraie, fera place à un être se contentant de bien moins de sommeil qu'autrefois.



625—La plasticité de la pierre. Voilà qu'on est en train de la prouver. Une découverte parait-il toute canadienne, puisque ce sont deux professeurs du collège McGill à Montréal, qui la réclament. C'est une surprise—oui et non—qui dirait la glace plastique ? et pourtant elle l'est à un haut degré. Oui, ces messieurs, armés, aidés de l'outillage du McGill, parmi les plus beaux, les plus complets du monde, ont pu disposer de pressions allant à 100,000 livres au pouce carré. Enfermant hermétiquement le marbre de Carrare dans des encadrements métalliques pour l'empêcher d'éclater sur les parois extérieures ; un cylindre de ce marbre, sous une pression lentement et longuement exercée, a pris une forme plus raccourcie de

beaucoup et renflée au centre de sa hauteur; et on démontra la possibilité de le réduire en formes quasi quelconques. Cette découverte est précieuse en rapport avec les enseignements de la géologie. L'on s'étonnait que des couches solides de pierre dans les entrailles de la terre et à des profondeurs de milliers de pieds se trouvaient ainsi plissées, tordues en tous sens sans signes de fracture, et l'on supposait pour expliquer ce fait, un état de fusion plus ou moins prononcé—mais on voit aujourd'hui qu'il n'en est rien et empêchées que le sont les strates de pierre, de céder latéralement, il n'est plus singulier qu'elles aient pu par la pression des couches supérieures, leur poids, et les efforts seismiques auxquels elles ont été assujetties, revêtir ces mille formes des couches de la croûte terrestre.



626—En voilà encore un (1898), un "Syracuséen" du nouveau monde **qui croit avoir cette fois trouvé, de bon, le mouvement perpétuel,** et qui a même fait plus, puisque d'après lui, non seulement la machine qu'il a imaginé (dans un rêve dit-il) vainc sa propre friction, et fait fi des résistances de l'air, etc,—mais fait actuellement fonctionner une machine à coudre, et va faire fonctionner une voiture automobile; et a l'air de croire que cette ma-

chine va remplacer, révolutionner tout le mécanisme que l'on connait. Non, c'est une absurdité. Mais toutefois, il serait peut-être possible qu'il eut réduit la friction à vaincre presque à zéro, et que sa machine fonctionnât pendant assez longtemps, avant que le mouvement en vienne à l'état de repos—comme si par exemple sur une surface parfaitement plane, unie, polie et à niveau, c'est-à-dire suivant la courbure du globe terrestre, on put lancer une boule qui s'y maintiendrait en mouvement pendant un temps indéfini.



627—Max O'Rell dans sa comparaison de la gaieté française avec le sérieux anglais, l'attribue pour beaucoup au fait que le français en général est propriétaire de son avoir, pendant que l'autre n'en est que locataire ou détenteur temporaire. Il a raison. Combien souvent n'entend-on point dire à un pauvre diable "Je soupire après le jour où j'aurai une petite maison à moi, un petit morceau du sol dont je serai le propriétaire, le maître absolu, d'où personne ne pourra me chasser, me menacer même de le faire si je ne lui paye son loyer. "Soyez gais, "joyeux, dit O'Rell, passez toute votre vie à remercier "la Providence de ce que vous êtes en vie ; vivez bien, "vivez longtemps, car ce sera la seule chance que "jamais vous en aurez." Le français, dit-il, laisserait

de côté une affaire pour jouir de son confort. Il a longtemps résolu le problème d'avoir trois arpents de terre et une vache et il plaint l'anglais qui lorsqu'il laisse son bureau pour le diner, affiche sur sa porte " de retour dans 5 minutes "—Mon Dieu dit-il—" 5 minutes pour l'évènement le plus important de la journée. Comment d'ailleurs, ajoute-t-il, peut-il être gai après une livre de steak et un bock de bière, pendant que le français, lui, est joyeux parce qu'il ne mange que des choses légères et ne prend que du vin.



628—Un Eden sans Adam. Il y a en Russie un district exclusivement administré, pour la plus grande partie de l'année, par le beau sexe. C'est une étendue de 19 milles carrés dans la Province de Smolensk. De bonne heure le printemps tous les hommes partent en recherche de travail qu'ils trouvent dans les grands centres, et sont absents durant 9 mois et laissent à leurs femmes et filles à cultiver la terre, et à gérer les affaires en général de l'endroit, sous la présidence d'une mairesse. Ce Paradis sans hommes est une des parties de l'Empire Russe les plus prospères et la Czarita s'intéresse fortement à sa prospérité.



629—On s'accoutume facilement à apprécier, à compter les secondes, quand on a entendu battre la pendule de quelques 4 pieds de longueur des anciennes horloges de famille ; mais il faut un point de départ, quelque chose, un son qui frappe l'oreille au début pour permettre d'apprécier la première seconde—Il y a donc à commencer par zéro—c'est-à-dire à prononcer le mot avant de commencer à compter—donc on dira " zéro, un, deux, trois, quatre, cinq et ainsi de suite.



630—Durant une fusillade lors d'une revue militaire l'on entend non pas ensemble mais successivement la détonation de chaque pièce, et l'on s'étonne de la régularité avec laquelle chaque soldat peut tirer ainsi l'un après l'autre à si courte échéance. En effet ce serait impossible de tirer ainsi à la suite les uns des autres, dans une fraction si infinitésimale de seconde ; et aulieu de cela tous les fusils partent ensemble ; mais comme, pour une personne quelconque qui entend la détonation, chaque soldat est de deux pieds plus éloigné de lui que le précédent et que le son met une seconde à parcourir 1000 pieds, il mettra la 500ème partie d'une seconde de plus à vous venir de chaque

fusil de plus en plus éloigné de vous. Si par exemple il y a 1000 hommes qui tirent et que vous soyez à une extrémité de la colonne, vous entendrez le son du premier fusil près de vous instantanément et ce n'est qu'au bout de 2 secondes que vous entendrez le dernier. Si au contraire vous étiez au milieu de la colonne vous entendriez les détonations deux à deux, l'une de chaque côté de vous et le tout en une seconde.

*
* *

631—Dans le phénomène du son les vibrations sont d'autant plus rapides que l'appareil qui a fonction de les produire et apprécier, est plus délicat. En effet, le premier son continu et appréciable comme tel, est lorsque la vibration de la corde ou instrument qui le produit est d'au moins 16 fois par seconde. Les organes vocaux des gros animaux produisent des sons dans les basses notes de la gamme, comme le lion, le taureau, et où les vibrations ne se comptent que par dizaines et centaines par seconde, et il en est de même des voix de basse chez l'homme. Les notes hautes au contraire et cela, tant de la voix humaine que du piano, du violon, etc., se produisent à raison de quelques milliers de vibrations à la seconde. Les notes encore plus hautes vont dans les dizaines de mille vibrations. La voix perçante du serin a des notes qui atteignent une vibration encore

immensément plus rapide ; puis pour les sons que produisent, soit par leur gosier ou par leurs ailes ou antennes, certaines insectes à cris perçants comme le criquet, la rapidité devient presque incroyable, et augmente encore pour les insectes dont la voix n'est plus qu'une sorte de sifflement à peine sensible à l'oreille humaine—c'est comme qui dirait, le point de transition entre les vibrations sonores et celles de la lumière qui tombent sur un organe plus délicat que l'oreille, et ne se comptent plus par milliers ou centaines de milliers de vibrations par seconde, mais bien par milliers de millions.



632—L'œil retient pendant un huitième, un dixième de seconde l'impression de tout ce qu'il voit. Voilà ce qui explique comment l'on peut par des images répétées à échéance plus courte que la dime d'une seconde et représentant un objet en différentes positions, le voir se mouvoir. De cette manière on n'a qu'à dessiner sur le papier dans une dizaine de positions différentes un homme, un cheval, qui marche, qui saute, qui court—un homme qui scie du bois—un autre qui fait la pirouette ; et à promener ces images consécutives devant les yeux de son auditoire, avec une rapidité d'au moins dix par seconde, pour assister à la réalité ; c'est-à-dire pour voir l'homme

scier le bois, l'autre faire la culbute, le chéval au trot, au galop, etc. Un autre effet dû à ce phénomène de la durée de l'impression est que par exemple si on passe le long d'une série d'objets ronds comme de tuyaux empilès, ou simplement de trous ronds dans une clôture ou palissade, ou en longeant des piles de boulets de canon ou d'obus, chacun de ces ronds nous paraît sensiblement oval ou elliptique, si l'on passe assez vite pour que l'effet s'en fasse sentir.



633—Il est bon de savoir apprécier une fraction de seconde et tout d'abord, n'importe qui peut compter jusqu'à dix pendant le lapse d'une seule seconde. On peut même compter jusqu'à vingt, mais alors pour éviter les mots à deux syllabes comme dix sept, dix huit, dix neuf; ou, commencant, si c'est en anglais, à " thirteen, fourteen, fifteen, sixteen," il faut répéter deux fois la série de 1 à 10. Pour aller plus loin, que l'on prenne un livre de 500 feuilles par exemple, on verra qu'en faisant passer ses feuilles composantes entre l'index et le pouce, on aura, si on met une seconde à le faire, divisé la seconde en 500 parties égales. Mais comme on peut le faire de 5 à 10 fois par seconde, chaque feuille nous aura passé entre les doigts dans la 1000ème ou 5000ème d'une seconde. Soit encore une roue dont la circonférence ait 1000 pouces

(diamètre de quelques 26 pieds) et que chaque pouce soit divisé en mille, comme si la périphérie était composée de feuillets de papier mince (1000 au pouce)— Eh bien qu'on fasse tourner cette roue avec une vitesse seulement de une fois par seconde—il vous passera sous le doigt mille fois mille feuilles de papier ou 1,000,000 de subdivisions, c'est-à-dire que chaque division vous aara passé sous la main dans la mi lionnième partie d'une seconde.



634—L'idée peut ne pas nous venir au besoin, de la manière d'arriver au volume exact d'un corps très irrégulier. Le voici— pour cuber par exemple un morceau de statuaire, de sculpture, le mettre dans une boite de capacité connue ou facile à connaître, combler le vaisseau ou receptacle de sable, moulée de scie, etc. Sortez, retirez la statue, le morceau de sculpture, nivelez le sable, la moulée au fond de la boîte, mesurez en la hauteur ou profondeur, et le rapport de cette hauteur à celle de la boite en entier, donne de suite ce que l'on cherche. On ouberait de même un homme, un animal vivant, un légume, un fruit, une chaise, un modèle découpé, sculpté quelconque.



635 — On peut arriver au cubage d'un corps irrégulier quelconque par la connaissance de son poids ou faire l'opération inverse. En effet, on trouve dans les tables des poids spécifiques, le poids par pouce ou pied cube de toutes les substances que l'on puisse concevoir : solides, liquides, gazeux ou aériformes. Soit donc à cuber un morceau de pierre, un rocher, un caillou ; il faut le peser puis trouver parmi les poids spécifiques celui de l'espèce de pierre dont est composé le rocher qu'on a à apprécier; et par une simple division, on arrive au résultat voulu. De même si dans l'impossibilité de peser une tinette de beurre, on le toisait, le poids du beurre au pied cube donnerait la réponse voulue.



636—Qu'il s'agisse d'apprécier à l'avance le poids d'une sculpture en fonte de fer ou en plomb, etc. — Pour faire l'objet voulu, il faut supposer un modèle fait par exemple en bois, ou une maquette en quelque autre substance. Soit le poids du modèle de 10, 100, 1000 livres, il faut prendre à la table des poids spécifiques, le poids du pied cube du métal dont doit être coulée la statue, etc, et le poids aussi au pied cube du bois ou matériel dont est fait le modèle. La comparaison des deux par une simple règle de trois, vous fera connaître le résultat voulu.

* * *

637—Le tirant d'eau d'un vaisseau se connait en toisant ou pesant le vaisseau ; c'est-à-dire en en calculant le poids. Alors il déplacera une quantité d'eau du même poids. Il y a donc à diviser par $62\frac{1}{2}$, nombre de livres d'eau dans un pied cube. Maintenant si c'est un ponton, un chaland ; la surface de sa base fera de suite connaitre de combien il s'enfoncera dans l'eau, en divisant par cette surface, le nombres de pieds cubes d'eau qu'il déplacera.



638—L'atmosphère que l'on respire est un mélange de deux gaz ; l'oxygène et le nitrogène ou azote—c'est comme de l'eau-de-vie mélangée d'eau—soit un dans quatre, avec un peu d'acide carbonique. Le dernier gaz est destructif de la vie animale. Plus lourd que l'air, il descend au fond des caves, des puits, des souterrains et comme il a déjà été dit, on ne s'y risque qu'après s'être fait précéder d'une lumière, d'un objet enflammé quelconque lequel, s'il s'y éteint, indique le danger d'y aller. Mais ce gaz ne peut s'élever qu'à une faible distance du fond ou de terre et alors on peut respirer étant debout dans une caverne, où il y aurait danger de se coucher. L'oxygène vient dans les poumons en contact avec le sang et le purifie, lui

enlève son carbone, et le rend d'un rouge brillant, vivifiant. Dans l'acte de la respiration, il y a l'inspiration et l'expiration. On inspire de l'oxygène avec l'air ; on expire, on renvoie de l'acide carbonique, poison pour vous mais dont les végétaux, les arbres s'accommodent—c'est-à-dire que la faune se refait d'oxygène renvoyant l'acide carbonique—la flore au contraire respire, inspire l'acide carbonique et expire, renvoit de l'oxygène. Cependant l'acide carbonique a ses usages précieux ; on en charge les boissons de tempérance ou non alcooliques, ce qui leur donne du ton et les rend beaucoup plus potables et agréables à prendre.

***

639—La circulation du sang (découverte due à Harvey). Cette circulation est double : artérielle et pulmonaire. Le cœur est une pompe à double action aspirante et refoulande. Il y a 4 compartiments à cet effet. Le sang revivifié d'oxygène qui vient d'être reçu des poumons est refoulé dans les artères, atteint toutes les parties, les plus éloignées, les plus intimes du corps animal, laissant derrière lui en allant ses éléments reconstituants—ce sang est d'un rouge brillant ; il revient au cœur par les veines, reprenant dans son voyage de retour les éléments délétères qui en changent la couleur en un rouge foncé ou bleuâtre.

De retour au cœur où il arrive dans un compartiment opposé à celui d'où il est parti, il est renvoyé sur les poumons, où en contact avec l'oxygène de l'air de la respiration, il purge ses saletés, son carbone qui est expiré ; il se refait d'oxygène qui lui rend son rouge écarlate, et retourne au cœur pour être de nouveau chassé dans les artères, et cette action se continue tant que vit l'animal.



640—On peut, regardant le soleil, le grand jour, ou une lumière quelconque, à travers ses paupières, y voir circuler le sang et en apprécier la petitesse des parties constituantes. Cette action y fait voir le sang, comme une poussière très fine, dans laquelle on voit de petits éléments rouges flottant dans un serum gris blanc. Ces éléments rouges vus au microscope sont de petits disques rouges d'un diamètre à peu près d'un 600ème de pouce ou de l'épaisseur d'une feuille de papier mince. Le sang pénètre partout, toutes les parties du corps et à preuve, c'est que l'on ne peut faire une piqûre où que ce soit sans qu'il en sorte du sang. Si comme on a le droit de le supposer, tout dans le corps animal a ses proportions, suivant l'âge, suivant la grandeur de l'être — alors les corpuscules

du sang dans un enfant, dans un insecte à peine visible à l'œil nu, doivent être presque infiniment plus petits que dans l'homme, l'animal adulte, puisqu'il leur faut passer par des veines, des artères qui eux aussi doivent être d'autant plus petits dans leurs capillaires que le corps de l'insecte est plus petit que celui de l'animal.

*
* *

641—Pour dessiner à grands traits l'action de la nutrition et de la digestion, disons synoptiquement que la nourriture après une mastication de la bouche et mélangée à cet effet de la salive ou des jus salivaires, se rend par l'œsophage à l'estomac où elle subit l'action du jus gastrique ; elle passe de là par le pylore au duodénum, première section du tube digestif et de là, par action péristaltique, à travers les trente et quelques pieds des boyaux ou intestins. Les lymphatiques et lactifères, vaisseaux ou conduits capillaires très menus, en sucent et enlèvent en passant les éléments nutritifs, qu'ils versent dans les veines ou dans la circulation veineuse se reportant au cœur pour de là être renvoyé, le sang ainsi supplémenté, sur les poumons et y être oxygéné avant d'être de nouveau expulsés du cœur dans les artères en destination à la nourriture des tissus ; pendant que les résidus non nutritifs continuent leur chemin pour être

enfin expulsés du corps, en être éliminés, comme on élimine les cendres d'un poêle, d'une fournaise après que le combustible, sa nourriture à elle, a laissé derrière lui tous ses gaz, son carbure allant à produire la combustion, la chaleur, que le calorifère a pour fonction de renvoyer par ses tuyaux comme par autant d'artères sur tous les points où cette chaleur est requise.



642—Le magnétisme terrestre pout se dire une attraction exercée par certaines substances sur certaines autres, comme d'une pierre-aimant, (un minerai de fer), sur une barre de fer, une aiguille d'acier. Il existe un magnétisme terrestre dont on prend avantage pour se diriger dans un sens voulu au moyen des indications de l'instrument, appelé compas, dont l'aiguille pointe constamment vers le Nord. Cette propriété de l'aiguille aimantée permet au navigateur de conduire son vaisseau à bon port, à l'ingénieur de tracer ses voies à travers la forêt. On a cru longtemps que le pôle magnétique de la terre était situé à l'extrémité de son axe de rotation, mais ce pôle, ce point d'attraction de l'aiguille aimantée parait au contraire être situé vers la latitude 80° ou à pas moins de 20° du pôle terrestre, et dans la longitude approximative de plus de 72° à partir des méridiens de Londres ou de Paris—mais ce point, ce pôle magnétique n'est aucu-

nement fixe ou stationnaire, sa position varie avec les années. Ainsi à Paris en 1580, la déclinaison ou déviation de l'aiguille était orientale ou à l'est du vrai nord, et de 11° 30'—en 1666 elle était nulle et l'aiguille indiquait alors le vrai nord — aujourd'hui (1894) la déclinaison est occidentale ou ouest du vrai nord de pas moins de 16 . On s'attend que cette déviation sera encore nulle en 1937. Il y a donc, en se reposant sur les indications de l'aiguille, à tenir compte de ces déviations séculaires, progressives tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest, et il y a de plus des déviations annuelles qui ont l'air de tenir de la température des saisons, et encore des déviations diurnes qu'il ne faut pas négliger dans certains cas.



648—Il convient de dire que **l'électricité produit l'aimantation** et que l'on s'en sert à cet effet. Un morceau de fer doux (non trempé) autour duquel circule par un fil isolé qui l'entoure à plusieurs spires, s'aimante instantanément quand il circule autour un courant électrique, continue de l'être tant que dure le courant électrique et cesse instantanément avec le courant que l'on détourne. Ces aimants sont appelés électro-aimants et ont leur usage important dans la télégraphie où l'aiguille, le petit levier qui imprime le caractère, ou perfore le papier, du moment

qu'on met le doigt dessus et tant qu'on l'y laisse, devient et continue d'être un aimant, et cesse de l'être du moment qu'on en enlève le doigt.



644—Une dépêche télégraphique lancée à une extrémité d'une ligne, d'un câble électrique, se répète instantanément à l'autre extrémité de la ligne. L'alphabet télégraphique est un composé de traits et de points,qui combinés diversement forment des lettres et les lettres des mots. Pour former un point, le doigt ne demeure sur la clé que pendant un instant, tandis que pour la formation d'un trait, il faut l'y laisser plus longtemps, mais toujours durant une petite fraction seulement d'une seconde. C'est que la lisière de papier sur la quelle s'impriment ces points, ces traits, est en mouvement par un mécanisme d'horlogerie, et que le trait est d'autant plus long que la pointe qui perce le papier demeure plus longtemps en contact avec, pendant son mouvement progressif ou de développement de l'axe autour duquel le papier est enroulé. Le mouvement du levier se fait simultanément à chaque bout de la ligne. A un bout par celui qui envoie le message et à l'autre bout, ce mouvement se fait automatiquement, et vice versa quand le message vient de l'extrémité opposée de la ligne.

***

645—Ce qu'est l'électricité, on ne le sait point; mais il suffit qu'on sache comment elle se comporte et qu'on puisse la mettre à profit comme on le fait aujourd'hui non seulement pour la télégraphie à distance, mais pour créer et utiliser le pouvoir nécessaire à la locomotion par terre et par eau, pour activer toutes sortes de machines et pour mille autres fins utiles. L'électricité a lieu, se produit par la friction, le frottement—On s'en aperçoit lorsque pour enlever le crayon d'une feuille de papier on se sert à cet effet du caoutchouck. Cette feuille tend a demeurer adhérente à la table ou à une autre feuille s'il y en a une sous celle que l'on frotte—Remarquez aussi quand vous aiguisez un crayon de plomb que les petits copeaux du crayon, le bois, la craie restent collés aux doigts, et entre eux et au canif. On s'en aperçoit souvent en se caressant, se brossant, se peignant les cheveux, en caressant le dos d'un chat, il vient de petites étincelles.



646—Le système nerveux est sous le rapport de ses ramifications analogue au système vasculaire—veineux, artériel. Les os sont vides ou ont des protubérances où il y a des trous, des perforations par où passe la moële, faisceau de nerfs de mouvement et de

sensation par lesquels le cerveau télégraphie à toutes les parties du corps sa volonté, son vouloir qui se traduit ainsi en mouvements divers des membres, des muscles, et les sensations y produites par ces mouvements ou par le contact avec d'autres parties du corps ou par des objets extérieurs sont reportés au cerveau, siège de ces sensations, comme le fait voir le fait que même après l'amputation d'un membre on y sent encore, c'est-à-dire que l'on croit y sentir quelque chose, pendant que c'est au cerveau que se traduit, se perçoit la sensation que l'on croit éprouver ailleurs.



647—Le " National review " de Londres fait la **comparaison de Londres avec Paris**; mais tout à fait au désavantage de la première de ces deux villes. Londres, dit-elle, n'est pas tant une ville capitale qu'une ville provinciale qui a dépassé ses limites. A Paris, des rues, des boulevards magnifiques de largeur, de longueur, d'alignement ayant des chaussées de fortes dimensions et d'amples trottoirs partout agrémentés d'arbres. Rien de cela à Londres. A Paris tout est grandiose : les monuments, comme l'arc de triomphe de l'Etoile, sont placés de manière à former le point de mire d'une foule de rues qui ont été tracées tout exprès à cette fin. Dans l'ouverture d'une nouvelle rue à Paris, d'un autre boulevard, on en étudie

soigneusement l'alignement. A Londres jamais on n'y pense. La galerie nationale, la " Somerset House " sont ce que nous avons de mieux à opposer au Louvre. Comparez le grand opéra de Paris avec le théâtre Covent Garden de la capitale anglaise, le ' marble arch ' de Londres avec ' l'arc de triomphe ' de Paris. Mais le contraste est encore plus remarquable quand on compare l'aspect général des deux villes.

***

648—La curiosité peut empêcher de se suicider. Un pauvre diable disait à qui voulait l'entendre : " Je n'ai jamais eu dans ma vie que du malheur. J'ai travaillé fort toute ma vie, et ai eu de la peine à vivre. Je souffre depuis des années d'une mauvaise santé. Mes amis pour la plupart sont morts ou ont laissé la place. J'ai des goûts littéraires et artistiques, et ne puis les satisfaire. Je faillis dans tout ce que j'entreprends, et j'ai l'air d'être d'aucune utilité dans le monde. Chaque fois, dit le misérable, que j'ai pu obtenir une position, la politique est venu m'en éliminer. J'ai tenté de partir une agence de propriété foncière, mon associé s'est enfui avec les profits. J'ai ouvert un bureau audiencier et ai passé au feu. J'ai entrepris une fois de récolter des votes pour une élection. Un chien vicieux a ruiné mes vêtements et deux à trois fois on m'a jeté en bas de

l'escalier. La semaine dernière un perroquet d'affection est mort, hier j'ai perdu une pièce de 25 centins, aujourd'hui j'ai un affreux mal d'oreille—il n'y a qu'une chose qui m'empêche de me suicider et de mettre fin en le faisant à ma misérable existence ; c'est la curiosité de savoir ce qui pourrait bien encore m'arriver.



649 — Le "Cornhill Magazine" raconte qu'un certain clérical, au moment de commencer le service divin, regarde à travers la fenêtre en verres non coloriés et dit : " tiens, comme je vois venir ma sœur, je vais avec votre permission remettre le service jusqu'à son arrivée. Durant les grands froids, il invitait la congrégation à venir se chauffer au poële avant de quitter l'église. Quelquefois son amour de ses ouailles revêtait une autre forme, et au bout d'un sermon d'une demi heure, il disait : " comme le temps est encore si mauvais, je vais mes chers frères prolonger mon discours dans l'espoir que le temps s'éclaircira.



650—Le moyen le plus certain d'arriver à la bourse d'un homme est par son estomac. Un bon dîner vous fait favoriser un projet quelconque. Un bon discours vous fait voir les avantages qu'il y a,

tout de même qu'un bon sermon peut convaincre du mal que l'on fait. Tout n'est que persuasion—sorte de chantage par lequel vous pouvez être induit à pécher ou à faire toute le contraire. Alors si la parole, l'éloquence, la bonne chair, le bon vin, les joyeux compagnons, peuvent vous gagner, avec tous vos avantages pécuniaires et éducationnels ; ne regardez-donc pas avec tant de dédaîn le pauvre diable qui vend son vote lors d'une élection, où on s'essaie à obtenir $2 pour ce qui n'en vaut qu'une.

*
* *

651 — Il est étrange jusqu'à quel point l'homme peut juger faux, quand les évènements sur lesquels il est appelé à se prononcer, sortent des voies ordinaires. Lorsque, il y a maintenant une trentaine d'années, on a construit les piliers d'un certain pont reliant la "Pointe aux lièvres" au côté opposé de la rivière, il a été prouvé que certains bateliers s'appropriaient à cet effet, enlevaient en plein jour de la pierre d'un quai appartenant à la ville. Eh bien le croira-t-on le Recorder d'alors jugea que parceque l'on emportait ainsi la pierre sans avoir l'air de se cacher, de dissimuler aucunement le vol que l'on commettait, ce n'était pas un vol et la ville perdit son procès. Donc si un individu m'enlevait de propos délibéré ma bourse, et sans aucunement se

gêner pour le faire, ce ne serait pas un vol, parcequ'il ne se serait donné aucune peine pour dissimuler l'action.

***

652—Le meilleur moyen pour un voleur de désarmer tout soupçon, est de procéder à la vue et au su de tout le monde — Quand les voleurs en plein midi, armés d'échelles sont allés descendre pour les enlever les gouttières en cuivre rouge chez les Stewart à New-York, chacun s'imaginait tout naturellement que ce devait être par l'ordre des propriétaires pour les réparer, ou pour autre raison valable, et pas même les connétables qui les voyaient faire, ont songé à leur demander ce qu'ils faisaient ou par l'ordre de qui ils agissaient.



653—Il y a tant de moyens de voler sans absolument le faire. Les riches pèlerins d'une succursale de N.-D. de L. donnaient au clérical desservant la paroisse de fortes sommes d'argent par année. Avoir l'air de douter, quand on donne quelque chose, ce que va en faire le récipiendaire, serait peut-être insultant—On donne sans rien dire ; mais il est entendu que c'est pour l'église, la mission, la bonne œuvre. D'un autre côté le Révd. qui a touché l'argent

se dit " le donateur n'a rien dit, donc j'ai droit de croire que c'est à moi personnellement que l'argent était destiné et il l'empoche et de fait il en receuillit de cette manière pour plus d'une vingtaine de mille dollars.

***

654—Donner à croire par une en-tête qui n'a aucunement sa raison d'être qu'on veut bénéficier les autres, tandis que c'est son propre gain et profit que l'on vise. Par exemple on a des sociétés de prêteurs d'argent à un taux ruineux qui pour ne pas vous le laisser croire se se donnent le titre de " Sociétés de bâtisse "—Qu'il y a de moyens dans ce monde de tromper ses semblables, de les leurrer, leur faire prendre des vessies pour des lanternes. L'intérêt n'est que de six par cent, et on a l'air de vous favoriser en vous permettant de rembourser par petits montants mensuels, et de ne le faire que dans dix ans—Mais remarquez, et c'est là que l'emprunteur s'aveugle—aulieu de garder le montant pendant les 10 ans, vous commencez à le remettre dès l'échéance du premier mois—Donc comme terme moyen, vous n'avez gardé votre argent, vous n'avez joui du montant total de l'emprunt que pendant une moyenne de 5 ans. Or 10 ans à 6 par cent n'est autre chose que 5 ans à 12 par cent. Donc c'est à 12% d'intérêt que vous avez emprunté et non à six.

655—Un caissier de banque pour désarmer tout soupçon, toute idée de la part des directeurs de lui faire une enquête à l'endroit de la facilité avec laquelle il s'enrichit à même son salaire comme gérant de l'institution ; leur suggère des emprunts sur les fonds de la caisse. A. et B. votent pour un prêt à C, sachant que chacun d'eux à son tour, aura besoin du vote de C. pour en obtenir autant. La caisse est au moment d'être forcée à liquider. Mais avant de le faire, on avertit ses amis qui en retirent leurs mises respectives, pendant que tous les autres pauvres diables de déposants s'en vont les mains vides. Mais le caissier est devenu riche, et après sa mort, et à même les fonds de l'institution, il laisse de fortes sommes aux siens, et a de quoi payer un $500 à l'Eglise pour lui ériger un mausolée au bas cœur ou en dedans des balustres, comme si au lieu d'une crasse il s'agissait d'un homme de bien.



656—Moyen facile de s'enrichir. Donner en se mariant un fort douaire à sa femme, faire assurer sa vie pour un gros montant—Au lieu de payer sa marchandise à qui de droit, on solde les primes d'assurance, on donne tant à compte sur le douaire. On escompte dans une banque pour payer à une autre, on gagne ainsi des années. Puis on fait banqueroute, on liquide

et on a le front de vous dire : “ mais je dois encore tant à ma femme sur son douaire. La femme garde son avoir et le mari empoche le capital de son assurance à terme, ou s'est précautionné avant de déclarer faillite, de la somme nécessaire pour continner à en payer les primes annuelles. Ou encore le négociant, au lieu de payer sa marchandise, ne donne que des à comptes, gagne du temps, achète des propriétés avec l'argent qu'il doit à ses fournisseurs, passe ses biens fonds au nom de sa femme, fait faillite après quelques années et reste riche, pendant que ses créanciers demeurent le bec à l'eau—Est-il étonnant maintenant, que chacun se le demande, que Dieu ait dit : “En vérité, en vérité, je vous le dis “ il est aussi difficile pour un riche d'entrer dans le royaume des cieux que pour un châmeau de passer par le chas d'une aiguille.”



657—On peut y aller encore plus ouvertement—on peut faire du chantage, voler même sous un contrat à cet effet, et cela et à cause de cela, de manière que la Cour même, la justice (aveugle) ne s'aperçoive du frauduleux de la transaction. Certains contracteurs, firent une réclamation de quelques $20,000 — l'Ingénieur en charge refusa de la reconnaître—Ils mirent la chose entre les mains d'un

agent sous un acte notarié par lequel l'agent devait toucher une somme fixe jusqu'à concurrence de la somme réclamée, plus 5 pour cent sur tout ce que l'agent pourrait leur obtenir de plus que le chiffre de leur demande—Mais dans un cas semblable, le contracteur commence par doubler sa demande, pour laisser de quoi à retrancher par les experts ou par les juges pour se donner un air d'impartialité sous les circonstances. Le montant de $20,000 fut donc porté à $40,000 et c'est sur ce dernier chiffre que l'agent devait toucher une somme fixe de quelques $2000.00 — L'agent visant plus loin refit le compte à lui fourni par les contracteurs, et le porta à tout près de $100,000 au cas d'avoir la chance de toucher les 5% sur la différence. Maís l'affaire rata devant les experts et au lieu de $97,000, les contracteurs n'en eurent que $17,000 ; refusèrent en consequence de donner à l'agent le montant stipulé et de là le procès qui mit à nu devant la justice tous ces faits—sans que la justice y put voir du mal de la part d'un agent qui sait que la somme due a tout d'abord été doublée, et qui la doublée une seconde fois pour essayer de sucer d'autant le gouvernement au profit de ses clients ; mais surtout pour ses 5% stipulés.

*
* *

658 — Comment de moins on peut faire plus : d'une quantité négative une positive, en un

mot faire mentir l'algèbre à son profit. Dans la construction d'un certain édifice public à centaines d'ouvertures ou fenêtres—les contracteurs obtiennent de l'architecte la permission d'en changer les appuis, sans préjudice à l'artistique de la bâtisse, et de l'aveu même des contracteurs, ils y sauvaient $2.00 par appui. Plus tard, rendu au haut des croisées, le contracteur demande à en faire les claveaux en 5 morceaux au lieu de 3, déclarant que ce serait pour lui un gain d'au moins $10 par chassis, et en effet sur ces deux seuls items les contracteurs bénéficiaient au montant de plus de $2,000. Eh bien ! quand vint le compte des extra—les deux items en question y figuraient transformés—Les appuis étaient chargés à $5.00 de plus par fenêtre, les voussoirs à $10.00 de plus au lieu de $10.00 de moins, différence de $27 par ouverture en faveur des récipiendaires en perspective.

***

659—" Sacré bête, quand y a du changement, c'est toujours de l'extra " voilà les paroles mêmes (pardon lecteurs) qu'adressait un certain contremaître à un contracteur en voie d'ériger au cimetière St-Charles un mausolée à un riche banquier, lorsque sur la demande que lui fit le premier s'il avait bien des extra—lui répondit : non et au contraire l'architecte a fait des changements qui ont facilité, diminué mon travail.

660—Le chantage peut être ou au moins avoir l'air d'être tout à fait humanitaire.— Les degrés qui, du niveau de la douane de...... mènent au fleuve à marée basse, devaient être en pierre —il y en a quarante de 120 pieds de longueur (4800 pds. lin) Pour des raisons purement philanthropiques — qu'on n'aille point faire au contracteur l'injure de lui supposer d'autres motifs—l'idée lui vient que ces degrés en pierre peuvent être dangereux, en ce que si l'on y tombait, le coup serait plus fort que sur le bois—et de suite, le commissaire des travaux publics d'alors, donne dans le panneau avec d'autant plus d'empressement, que s'étant porté caution pour le contracteur, il y avait à craindre que sous un prix insuffisant, lui, caution, ne fut appelé à combler un déficit quelconque. Eh bien oui, les degrés qui devaient être en pierre sur voussures en maçonnerie ont été remplacés par du bois, et une somme d'au moins $40,000 épargnée de cette manière au contracteur.

***

661—Il ne faut pas se porter caution pour un contracteur dont on a à approuver les comptes—car sous un bas prix, on peut craindre d'être appelé, non seulement à perdre la somme qu'on se fait payer pour consentir au cautionnement, mais à payer beaucoup plus. On est donc nécessairement

porté à sanctionner tous les extra possibles, tous les changements qui peuvent en créer, pour que le contracteur avec de gros profits fasse honneur à son contrat, et que vous ne vous trouviez point, vis à vis de ses fournisseurs, courir le plus petit risque d'être tenu à rembourser ou payer quelque chose.

***

662—Le devis des "quantités" d'une bâtisse quelconque, doit toujours se faire par un tiers ; c'est-à-dire que vous devez faire faire par un autre, le toisé des quantités des matériaux et de la main d'œuvre de tout édifice dont vous êtes appelé à faire les plans et surveiller la construction ; et de même, vous pouvez faire pour un autre, le cahier de charges d'une bâtisse dont cet autre, ou un autre que vous-même est saisi. Si non, et que vous vous soyiez trompé, en plus ou en moins—alors de deux choses l'une : ou, si vous avez fait erreur en moins, vous êtes porté à favoriser les extra du contracteur pour couvrir ce que votre erreur peut lui faire perdre et à voler en le faisant le propriétaire, ou si vos quantités sont en plus, vous le volez encore en ce que les soumissionnaires, tous ce qu'ils en sont, demanderont autant de plus pour la bàtisse et vous favoriserez encore les extra pour que le contracteur vous mette en mesure.

de rembourser au propriétaire, ce que sans cela vous lui feriez perdre par vos mécomptes.



663—Vous n'avez point à accuser de chantage, un professionnel qui vous fait payer la valeur reconnue ordinaire de ses services, parce que dans un autre cas il aura à prix fixe ou déterminé à l'avance, travaillé pour vous à un taux inférieur. En effet un quiconque, plutôt que de ne pas travailler pour vous, fait votre ouvrage pour une raison ou une autre, à moitié prix pour ses services—mais lorsqu'il n'y aura point d'arrangement entre vous conclu à l'avance, vous n'aurez rien à dire si votre agent vous fait payer le taux, la valeur reconnue de son travail.



664—Si l'on s'adresse à un chef de bureau pour une copie d'un écrit, d'un plan, d'un document quelconque et qu'il ait à son emploi un copiste capable de faire l'ouvrage, ou qu'il puisse en trouver un à cet effet—il ne doit vous charger que le prix du copiste plus celui du temps qu'il a eu à donner lui-même à le trouver, à le mettre en ouvrage, plus encore tant pour cent (20 % par exemple) de

profit—Mais si votre chef de bureau faute de copiste est obligé de faire la chose lui-même, il a droit alors, je crois, de vous faire payer, non pas les honoraires d'un copiste, mais les siens propres.



665—Encore une forme de chantage. Une compagnie vous fournit du gaz à raison de tant par 1000 pieds, avec l'injonction que si vous payez à échéance du quartier, elle vous fera remise de 20, 30 ou 40 pour cent. Alors comme tout le monde s'empressera de payer au taux réduit, cela veut dire que même à ce taux réduit la compagnie fait amplement son affaire. Or il peut y avoir un cas isolé ou plus d'un, où par absence ou manque d'argent vous ne puissiez solder votre note que le lendemain de l'échéance ou enfin quelque temps après que la somme devient due. Je dis que si la compagnie persiste à vous faire payer le chiffre total, cela équivaut à vous charger 20, 30, 40% d'intérêt et je ne sache point que devant la justice on ne déclarerait pas que cette manière de voir est légitime.



666—L'homme a-t-il deux consciences. On serait tenté de le croire, puisque, travaillant à la journée, c'est à-dire à tant par jour, il diffère tellement

de lui-même lorsque travaillant à prix fixe ou à tant pour le tout. Ceci existe à tous les degrés de l'échelle sociale, officielle, professionnelle—En effet—voyez par exemple le charretier qui a entrepris l'enlèvement de votre neige. S'il est au voyage, les voyages seront aussi petits, aussi peu tassés que possible, pour en grossir le nombre ; si au contraire, il est à tant pour la saison, ou même pour une " bordée ", il piétinera le contenu de sa voiture, pour en loger deux fois autant et en avoir plus tôt fini. L'ouvrier en général en agira de même, faisant durer la besogne s'il est à tant par jour—l'activant dans le cas contraire. Le professionnel chargé d'un travail littéraire, artistique, officiel—d'une expertise, d'un rapport à faire sur tel sujet—en aura vite fini si le prix de ses services a été conclu à l'avance —tandis que si, à tant par jour, il y dévoue deux fois le temps, il fera appel à sa conscience de lui venir en aide en lui suggérant pour argument que la besogne est plus réussie, parce qu'il s'est donné le loisir d'y songer plus mûrement. La chose est évidemment inhérente à notre pauvre nature humaine, pétrie qu'elle l'est de faiblesses de toutes sortes.



667—La dualité de l'homme se manifeste de bien des manières. Un individu intriguait ses amis,

en faisant toujours venir deux verres d'absinthe à la fois, malgré qu'on le sut seul dans son étude. Un ami voulant en avoir la conscience nette, lui en demanda la cause. Ah, dit-il, c'est bien simple, voyez-vous, **quand je prends un verre, je deviens un tout autre homme, et je donne l'autre verre à l'autre homme.**



668—L'homme qui cumule plusieurs fonctions, doit signer es-qualité. Ainsi, vous êtes en même temps arpenteur, architecte, ingénieur—ou encore médecin, géologue, naturaliste et ainsi de suite ; alors ne signez point comme architecte si c'est un ouvrage de topographie dont il s'agit, ni comme médecin si vous traitez une question d'histoire naturelle ; car votre signature comme médecin ne vous lie aucunement comme mécanicien si vous exercez les deux fonctions ; pas plus que si, exerçant une fonction officielle, vous signez en votre particulier ou sans y souscrire le mot, maire, juge, ministre, etc.



669—Que de subterfuges chez l'homme pour expliquer son action, ou plutôt son inaction. S'il est "à la journée" il arrivera pour commencer juste à l'heure, ou même un peu après, il "allumera," jasera,

et si à midi sonnant il a une brique à la main et une truellée de mortier pour la poser, il jettera tout là—si c'est un charretier, il aura pour excuse de n'être pas revenu à une heure de la relevée, que il fallait bien que son cheval prit le temps de manger. Il mène son cheval le pas, revenant comme allant—il arrivera tard et partira avant l'heure surtout l'hiver en prétextant qu'il faisait trop noir pour continuer son travail. Mais que ce même homme soit à l'entreprise—voyez le changement qui se fait en lui. Il devient, comme celui qui a pris un coup, un tout autre homme. Il est sur les lieux avant l'heure réglementaire, et part après—et le midi que dit-il " que mon cheval fasse comme moi qu'il attende à ce soir pour compléter son repas. Puis il a la vue meuilleure " ah oui, monsieur, il ne fait pas noir, je vois très bien. Il hâte le pas, active celui de sa bête s'il en a une—et au lieu de ramener son cheval, le pas, lorsqu'il revient lège, il le fait trotter. Tout de même ce n'est pas là être honnête ou consciencieux, car si son attelage à la suite d'un repas hâtif peut trotter, à plus forte raison peut-il le faire après un repas complet comme il lui en fait prendre un, étant au jour le jour.



670.—Laissez-moi savoir disait un Père Jésuite, **par quel chemin ce péché là est passé afin**

que je puisse en uger avec connaissance de cause ; et il avait raison. Il faisait foi en cela de connaître notre humaine nature ; car ce qui est péché veniel pour l'un peut être mortel pour l'autre ; la ligne de démarcation entre les deux étant des plus difficiles à tracer. Un sou pris à un riche qui n'en souffrira aucunement, n'est point le sou volé au pauvre, à l'affamé qui va peut être succomber à son jeune forcé. Il faut voir aussi la tentation qu'il y a eu ; car tout répréhensible qu'il soit de trop aimer ; si une ange tombe dans vos bras, ma foi, la situation est difficile.



671—Il convient de ne pas demeurer sous le même toit avec celui dont vous pouvez avoir à contrôler les réclamations pour extra. Un ex-ministre du Gouvernement Fédéral du Canada commit cette imprudence et cela pendant huit années consécutives. Si le contracteur avec qui il logeait et qui payait peut-être à lui seul le loyer, eut été un homme instruit, un homme d'une certaine éducation, ayant des goûts littéraires, artistiques ou autres qui exquiquassent le motivé de l'union de ces deux âmes, on en eut été moins surpris, moins scandalisé—mais rien de tel. Aussi ce ministre qui pouvait aspirer à devenir chef de gouvernement, s'est vu

déjeter, et n'était le fait qu'il venait d'être honoré d'un titre par sa majesté, et que c'eut été donner un soufflet à la reine que d'envoyer cet homme en prison, il y serait allé tout comme le contracteur avec lequel il était si ridiculement lié d'amitié.



672—Arriver au pôle nord en passant sous la glace. C'est ce que un nommé Riedel se dit prêt à faire dans un vaisseau, à la Jules Verne, construit à cet effet. Le coût de l'expédition serait de $125,000. Riedel et son équipage se rendrait à Spitzberg dans un vaisseau ordinaire. De là il prendrait son " Nautilus " pour le reste du voyage : quelques 400 à 500 milles à fairc sous la banquise—de temps à autre il y aurait à regagner la surface, ou arriver à l'air libre pour y respirer ou faire provision d'air — soit de 50 en 50 milles, forant au moyen d'une tarrière spéciale à travers la glace, ou y faisant à l'aide de la dynamite un trou assez grand pour que le " Nautilus " monte à ciel ouvert. Epaisseur supposée de la glace quelques 14 pds.



673—Dans le dernier " World " de New York (Fév. 1898) est **un exposé du bon marché auquel peut vivre une famille**—L'auteur en arrive à

'opinion qu'une famille de cinq peut se loger, s'habiller, se nourrir à raison de $32 par mois $384.00 par année. C'est exagéré, puisque la moitié des familles au Canada vivent confortablement pour la moitié de ce chiffre. En effet les manœuvres n'y gagnent que de 80 à $1.00 par jour et cela durant une moyenne de seulement 200 jours en moyenne. Puis en France il est reconnu que le paysan vit à raison de 30 centins par jour ou de $90.00 par année. Mais ce qui vient donner le démenti aux conclusions de l'article dont il s'agit, est un autre du même journal, même No. et immédiatement au-dessous du premier,ayant pour entête. "A meal and a night's lodging for 2 cents"—c'est-à-dire que pour 2 centins (10 centimes) le récipiendaire a un bol de hachis au bœuf, une tasse de café et du pain ; puis il lui est loisible de passer la nuit non pas dans un lit, bien entendu, mais en s'encantant sur la table, ou s'allongeant sur un banc s'il y a suffisamment d'espace pour le faire. A ce taux les 3 repas de notre individu ne lui coûteraient que 6 sous ou même 4 sous s'il se contentait comme beaucoup le font de deux repas par jonr—Si donc la famille était de 5, ce ne serait que 30 cents par jour à 3 repas—A Paris d'ailleurs on fait la même chose ; on vous donne une bonne assiettée de viande et pain pour 2 sous.

*
* *

674—L'air liquéfié. Ceci ne devrait pas nous paraitre plus étrange que de la vapeur d'eau au pôle nord, de la glace dans les tropiques. Il y a en effet déjà quelques années que Dewas a le premier réduit l'air à un liquide ; mais par un procédé trop coûteux pour en permettre l'usage dans le commerce. Voici qu'un M. Tripper, de New York, dit le "Scientific American," a réussi à produire l'air à l'état liquide par un procédé qui va en motiver la liquéfaction au besoin. Il comprime l'air à 2,000 lbs. au pouce carré et ceci lui enlève sa chaleur ; cet air déjà refroidi à peut-être 100° est employé pour en refroidir d'autre ; cet autre air est de nouveau comprimé sous une pression de 2,000 au pouce, et atteint après ce second procédé un froid de peut-être 200° ; en dernier lieu, on emploie cette seconde édition d'air au refroidissement d'autre air au même degré, et ce troisième produit soumis à son tour à 2,000 lbs. de pression au pouce carré atteint enfin une température, un froid de 311.8° de Farenheit et sous ce froid intense se liquéfie. On liquéfie de même, mais à températures différentes tous les gaz. On serait porté à croire qu'ainsi liquéfié et exposé à l'air libre, ce liquide dut faire explosion, c'est-à-dire par un seul effort d'expansion, reprendre sa forme gazeuse ; mais non, et pour comprendre pourquoi, on n'a qu'à songer qu'il n'y a pas de raison pour que cet action immédiate ait lieu, pas plus que la glace, (eau

gelée ou solidifiée) ne doit se réduire immédiatement en eau, même sous l'effet d'un soleil ardent ou d'une grande chaleur.

***

675—Le nombre de téléphones aujourd'hui en activité de par le monde, est d'après l' "Electrical Engineering" de Chicago, de quelques 1402,000, dont 900,000 aux Etats, 140,000 en Allemagne, Angleterre 75,000, France 35,000, Russie 18,000, en Cochinchine 200, Suède 50,000, Suisse 30,000.

***

676—Le fluoromètre est un instrument qui vient d'être imaginé pour supplémenter, c'est-à-dire rendre plus précises les indications données par les rayons X (rayons Roentgen) de corps étrangers dans le corps humain ou animal. Cet instrument est dirigé sur l'endroit en deux sens, à angle droit l'un à l'autre, pour préciser l'endroit, la forme de l'ombre produite laquelle, parait-il, est toute différente et nullement définie ou plus ou moins indéfinie suivant l'aspect sous lequel on l'examine. D'ailleurs l'indication au rayon X, s'il est précis de direction, ne l'est point quant à la profondeur ou distance à laquelle l'objet opaque qui projète l'ombre—une balle, une aiguille—se trouve de la surface ; et la seconde observation au moyen du fluo-

ormêtre, avec les mesures nécessaires prises à la surface, suffit pour localiser, fixer la position exacte de l'objet.



677—On va enfin démolir sur un parcours ou périmètre de 8 milles (quelques 14,000 mètres) **les fortifications de Paris,** et ne les remplacer que par une sorte de grille ou clôture, un mur peut-être pour les fins de l'octroi (ce que payent les effets de toutes sortes qui entrent dans Paris). D'ailleurs, comme on le pense bien, avec nos moyens d'attaque et de défense actuels, ces anciens remparts ne valent plns rien. A l'espace aujourd'hui occupé par ces murs d'enceinte, on va substituer de nouvelles rues, des parcs, des embellissements divers.



678—Influence de la richesse sur la mortalité. Le statisticien de Breslau vient de publier dans le "Zeitschrift fuer Hygieine und Infektions Krankheiten," un intéressant résumé à ce sujet. Comme criterium de la richesse, il prend le montant de loyer. En 1896, dit ce journal, il est mort sur 1,000 personnes payant un loyer de 300 marcs, 20.7—sous un loyer de 300 à 750, 11.2 mortalités—à un taux de loyer de 750 à 1500 marcs, seulement 6.5. Pendant que

d'après ces chiffres la mortalité parmi les pauvres de Breslau est de trois fois celle chez les riches, elle est de fait encore plus grande ; parce que ne sont pas incluses les personnes mourant dans les hôpitaux et que l'on peut considérer appartenir presque exclusivement à la classe indigente. Cette différence est surtout accentuée chez les enfants, dont ceux des riches sont naturellement entourés de plus de soins.

***

679—Les géologues croyaient il n'y a pas longtemps encore qu'il est inutile de forer le granit pour en tirer de l'eau—mais cette théorie est maintenant controuvée. A plusieurs endroits en Norvège on a creusé des puits qui donnent d'excellente eau ; et voilà qu'à la Caroline du Sud, E.-U., on est arrivé à la profondeur de 285 pieds, à une eau qui s'élève à 3 pieds sous la surface du sol, et a un rendement de 200,000 gallons par jour. Ces eaux ont de précieuses propriétés hygiéniques, et là où on en fait usage les fièvres ont diminué de 30 pour cent.

***

680—Prix des objets d'art ; tableaux des grands maîtres. On lit dans " l'Almanach Hachette " pour 1894—et ces états synoptiques sont

précieux à cause des recherches que n'importe qui aurait à faire pour former une semblable statistique— que 50 des tableaux qui se sont vendus les plus hauts prix de nos jours, l'ont été aux chiffres suivants : la Madone Ansidei, par Raphael, pour la "National Gallery" de Londres, à la nation $350,000—La même institution possède encore le portrait d'un homme par Morone $300,000—Vient ensuite Jean-François Millet dont "La Bergère" a été payé par M. Chauchard $200,000—Le même collectionneur possède, par le même artiste, "L'Angelus" qui lui a été vendu $110,000 —La famille Rothschild a plusieurs ouvrages presque sans prix. Edmond de R. a payé $160,000 le "Jardin d'Amour" par Rubens ; il a aussi acheté trois des portraits de Gainsborough pour $325,000. Alphonse de R. a donné $120,000 pour le portrait de "César Borgia" par Raphael et $250,000 pour deux tableaux de Rubens. Gustave de R. acquit à raison de $150,000, deux ouvrages de Rembrandt. Feu le Duc d'Aumale acheta les "Trois Grâces" de Raphael pour $125,000 et Madame Guinness de Londres a donné $240,000 pour deux ouvrages de Rembrandt. Le Musée du Louvre, Paris, acheta au chiffre de $120,000 l' "Assomption" de Murillo. C'est au prix de $90,000 que le Musée de Berlin a acquis le portrait de "Albert Durer." Le "Christ devant Pilate" par Munkacsy fut vendu $100,000. Les Meissoniers réalisent aussi des prix énormes en

rapport avec leurs dimensions : son " 1814 " fut payé $110,000 par M. Chauchard ; " son " 1807 " maintenant au Musée Métropolitain fut acheté pour $60,000. Le portrait de " Spinola " par Van Dyck a été vendu $100,000. La " National Gallery " à la vente de la collection du duc de Lansdowne, acheta trois ouvrages de Velasquez, Morone et Halbein au prix de $300,000. Plusieurs autres tableaux ont été vendus $60,000 chacun ou au-dessus, parmi ces derniers le " Doreur " de M. Havemeyer par Rembrandt. Ce n'est pas souvent qu'un " Raphael " soit à vendre. Aujourd'hui sa " vierge au candélabre " est à vendre ; il a été acheté lors de la collection Mouroe de 1882 pour $100,000. Si ce travail de second ou troisième ordre du grand peintre d'Urbino, vaut plus que $100,000 il serait intéressant de savoir quel serait le prix de vente d'un chef-d'œuvre comme la " Madone " de San Sisto, ou encore la " Madone " de Foligno.

*
* *

681—On vient de découvrir dit le " Schm. Wein Zeitung " des mites dans les vins sucrés : Malaga, Muscatel, Samos, etc. On avait cru jusqu'à présent que les vins contenant de l'alcool étaient exempts des attaques de ces insectes, (probablement parce que on avait pris pour une crois-

sance végétale, la matière blanchatre qui se forme à la surface de ces vins) cette insecte est de l'espèce " acarus possulorum." Elle est la même que celle que l'on trouve sur les figues, raisins et d'autres fruits secs, desséchés pour la conserve, et ne se trouve guère que sur les vins faits de ces fruits secs, et non dans ceux faits de raisin vert. Il ne parait pas néanmoins que la qualité des vins en soit sensiblement affectée, ni que leur alcool en soit perceptiblement diminué. Il est donc bon de filtrer ces vins avant de les boire ou mettre en vente. Il nous vient beaucoup de raisin sec d'Alicante et de Grenache, et les vins en provenance de ces pays, sont souvent affectés de la manière précitée.



*
* *

682—L'astronome Flammarion semble douter de l'exactitude de la théorie de Schiaparelli à l'endroit des taches observées par ce dernier sur la surface de la planète Vénus, et qu'il regarde comme preuve que Vénus tourne autour de son axe exactement dans le même temps qu'elle tourne autour du soleil, comme il en est d'ailleurs de la lune qui tournant autour de la terre dans le même temps qu'il le fait autour de son axe, préseute toujours la même face à la terre. Flammarion a l'air de croire que ce que prend Schiaparelli

pour des taches sur la planète Vénus même, ne sont peut-être que des taches dans son atmosphère. Il croit que la profonde atmosphère de ce membre du système solaire empêche de voir la surface de la planète ; l'atmosphère terrestre de moindre profondeur absorbant un tiers de la lumière réfléchie de sa surface.

*
* *

683—Il faut pour faire fondre les divers métaux : pour l'Aluminum, 600° centigrades—l'Argent, 970°—l'Or, 1062°—le Cuivre, 1095°—le Platine, 1760°.

*
* *

684—On se demande pourquoi, à l'approche d'un train ou convoi de chemin de fer à grande vitesse, on vous avertit de vous éloigner, de peur que le mouvement de l'air ne vous entraîne avec lui, mettant ainsi votre vie ne danger. Tout observateur d'ailleurs fait foi d'une tendance de la sorte : c'est que le char, le convoi en mouvement entraîne avec lui une couche d'air, tout autour, d'une certaine épaisseur ou s'étendant à une certaine distance des parois des wagons. On est prêt d'ailleurs à admettre cette action du convoi à grande vitesse ; car l'on sait que l'eau courante d'une rivière, d'un cours d'eau, dans un égout, entraîne avec elle par

le frottement une première couche d'air en contact avec la surface du liquide,—cette première couche, une seconde ; celle-ci, une troisième mais toujours avec une vitesse décroissante, et bornant en conséquence l'action du frottement, de la friction à une épaisseur totale finie. Un professeur, Nipher, aux Etats-Unis, vient de mettre la chose à l'épreuve au moyen d'une sorte de tasse ou entonnoir attaché au char du côté où va le convoi. A l'arrière de la tasse ou du bol un tuyau de caoutchouck laisse passer l'air qui va enregistrer son action sur un jauge à cet effet. Il a de fait constaté que l'action de succion du train sur l'air est très prononcé, s'étend à plusieurs pieds du convoi et qu'il est de fait dangereux de s'y tenir trop à proximité.

*
* *

685—Malgré que l'on craigne davantage le tonnerre, les éclairs que toute autre source de danger—il n'est pas moins vrai que la proportion des accidents, des fatalités dues à d'autres causes l'emporte de beaucoup sur la première. C'est ainsi qu'il n'est mort aux Etats Unis de 1890 à 1897 que 193 personnes frappées par la foudre, tandis que durant le même intervalle dans la seule ville de New York il y a une moyenne de 200 noyés, 150 sont brûlés à mort ou ébouillantées, et il en meurt 500 de diverses chutes. Il

est rare que qui que ce soit périsse par la foudre à New - York et les statistiques font foi que l'immunité sous ce rapport est beaucoup plus considérable à la ville qu'à la campagne.



686—Il y en a plus qui dans les climats modérés vivent jusqu'à devenir centenaires, que dans les latitudes plus froides. Le dernier recensement de l'Allemagne, constate que sur une population de 55 millions, 78 seulement ont passé la centième année. La France avec une population de 40 millions d'âmes, compte 213 centenaires. Il y en a 146 en Angleterre, 578 en Irlande, 46 en Ecosse. La Suède n'en a que dix, la Norvège vingt-trois, la Belgique cinq, le Danemark deux, la Suisse pas un seul ; L'Espagne avec une population de 18 millions, à 401 personnes qui dépassent un siècle d'existence. Des 2,250,000 habitants de la Servie, 575 ont dépassé les cent ans. L'homme le plus vieux qui existe, paraît-il, est Bruno Catrien, né en Afrique, et résidant aujourd'hui à Rio Janeiro, il a 150 ans. Un cocher a Moscou à vécu 140 ans.



687—Manières diverses de tromper, frauder ou essayer de le faire, et qu'on le remarque

bien, il n'y a ici rien de fictif. L'auteur n'a pas eu à tirer sur son imagination pour les faits qui suivent. Ce sont tous des cas d'actualité recueillis durant sa pratique : Quand il y a à soumissionner pour une entreprise chacun essaye de tromper son voisin en lui disant tout haut : pour moi, que celui qui peut faire cet ouvrage pour tel prix (donnant en même temps un chiffre élevé, pour laisser croire, que c'est à peu près à ce prix qu'il va soumissionner) qu'il le fasse ; et le même homme soumettra, suivant le cas, à un prix plus bas de plusieurs milliers de dollars que celui mentionné par lui. J'ai vu faire ceci cinq cent fois, mille fois durant ma vie. Ou encore, quand un prix pourra s'interpréter de deux manières, notre homme, les soumissions ouvertes et connues, s'il est trop bas, trop en dessous du plus bas chiffre demandé, expliquera son prix à son avantage—dans le cas contraire, à son désavantage pour obtenir le contrat. Par exemple pour un pilotis, un pal-planchéiage, il dira dans le premier cas que c'est par pied linéaire de chaque pilot, de chaque pal-planche ; et dans le second cas, ce sera par pied linéaire du pilotis, du pal-planchéiage mesuré horizontalement.

Ou encore, sous un chiffre **au pied** pour le bois d'un quai, si le bois est de plus d'un pied cube au pied linéaire, il fera son compte sur cette base—puis pour les menus bois ronds gros comme le bras, qui auront servi à

composer les planchers servant à recevoir, porter la pierre qui doit charger le quai ; il fera entrer en ligne de compte tout ce bois au pied linéaire, mais il ne croira pas mentir en le faisant ; car il aura soin d'omettre le mot, le qualificatif "linéaire," et ce sera encore 'tant de pieds.'

Et, pour la toise de pierre dont il doit charger le quai, ce sera à la toise anglaise ou de 216 pieds cubes anglais, aulieu de la toise française valant 260 pieds cubes ; car la toise est uue mesnre purement française ; mais en pays mixte comme le Canada, il se donnera l'air d'avoir ainsi compris la chose. Voilà donc une différence de 20%—et non satisfait de cela, il fera mesurer cette pierre dans le bateau, dont pour préserver le fond, les parois latérales, il les aura garni de madriers de 3 pouces soigneusement cachés en empilant la pierre pour en dissimuler les rebords, les extrémités ; cette différence ajoutée à celle des vides que laissent les madriers entre leurs parois rectilignes et les parois curvilignes des flancs du bateau représentant encore un autre 20% — ensemble 40% de déficit.

Soit encore que l'on vende ici du bois de chauffage à un anglais ou à qui n'en connait point la différence, la corde (mesure française) vous sera faite anglaise ou de 8' x 4' de front aulieu de 8'-6 x 4'-3" qu'il faudrait pour qu'elle fut légale, puisque 15 pieds linéaires français valent 16 pieds linéaires anglais.

688.—On peut pour frauder un gouvernement mettre à contribution les éléments. En effet, pendant les constructions des phares sur le St-Laurent, on encombrait de quarts de ciment le pont du navire qui le transportait. C'était afin de, au premier soupçon d'une tempête, d'un fort vent, se donner un prétexte pour le jeter pardessus bord, sachant que sous ces circonstances, il serait payé tout de même, et qu'il en faudrait d'autant plus pour combler le déficit ainsi encouru.



689.—On peut se refaire d'un prix trop bas, d'un contrat non lucratif. La houille se paye au poids—soit de $5 à $7 la tonne. Pour en connaître le montant, la voiture est pesée et son poids, (la tare) est inscrit à ses flancs ; puis on pèse le voyage dont on élimine la tare pour arriver au résultat net. Mais que cela ne vous gêne point. Après la voiture pesée et étampée, faites-lui ajouter en sous-œuvre quelques barres de fer plat, par exemple de 3" à 4" de large, et de ½" à 1" d'épaisseur, ou de 10 à 15 lbs. le pied linéaire. Ça n'y paraîtra point. Dans un récent contrat de charbon pour la prison d'une certaine ville, il y eut de cette manière 40 % de déficit.

Et on en est rendu aujourd'hui, pour conjurer ces

sortes de fraudes, à peser la pierre pour en faire des verges, des toises, tant il y a à craindre que dans son empilage on y laisse des vides, on y encante la pierre, l'une contre l'autre, en manière de cellules, de catacombes.

Une idée heureuse aussi est celle de laisser croire à un chevillage de vaisseau avec fiches de cuivre, en en posant une par chaque pièce de bordage, à tous les 2 à 3 membres, puis de simples bouts de chevilles de 2 à 3 pouces de longueur, aux endroits des membres intermédiaires. C'est pas mal imaginé, et difficile à dire, sauf à la condition d'enlever un des "voleurs" pour s'assurer qu'il y en a et de classer le navire en conséquence ; car s'il y en a un, c'est qu'il y en a d'autres ou au moins on a droit de le croire.

Quand les murs sont à la toise, on peut les faire plus épais, car si un mur aulieu de 2 pieds en a 4 ou 6, il n'y a toujours, tout de même, que deux parements à faire, et de cette sorte, l'extra au même prix donne deux fois le profit.

En creusant des tranchées, faisant un tunnel, si le prix en est rénumératif, on en creuse plus large, plus haut, puis on se fait payer pour remettre le même roc en place avec du mortier. C'est ce qu'on a fait sur les milliers de pieds linéaires des conduits à air souterrains des "bâtisses d'Ottawa," c'est ce qu'on a fait sur le

tunnel de treize lieues de long qui du lac Croton amène l'eau potable à New York.



690—Il est de ton aujourd'hui d'avoir un scandale. Celui, celle qui n'en a point est fade. Tous les gouvernements en ont, en ont eu : La France " Le Panama "—Les Etats-Unis : les millions du Tammany Hall—le Canada : le scandale du Pacifique, celui des tanneries, celui des édifices publics de la capitale, et mille autres. Même les femmes en ont : à la Crawford, à la Vanderbilt, etc. Il est si piquant d'avoir une révélation à faire, à recueillir. La conversation a tant de surprises, d'émotions—Une telle, Mon Dieu, je donnerais je ne sais quoi pour la connaître : elle a, dit-on, un scandale.



691—La fraude existe partout—on ne sait plus distinguer le faux du vrai. Le faux peut être légitime et encore, l'homme n'aime pas à être trompé par les fausses dents d'une prétendue, les cheveux empruntés, les hanches accentuées, et franchement je n'aimerais à me voir aux côtés d'une femme plate comme une planche d'un pouce—faut qu'elle ait des poumons, quand ils ne seraient qu'artificiels pour la promenade, l'accolade, le tête à tête ;

aussi je ne sais trop s'il n'y aurait matière à procès, matière à divorce en présence d'une femme qui n'aurait rien que du faux—tout de même que la femme aurait les mêmes droits en présence d'un homme qui ne le serait point.

***

692—Il y a jusqu'aux épiciers qui vous mentent effrontement en mettant : qui, de l'eau dans son vin, dans son whisky ; qui, du sable dans le sucre ; un autre fait arroser le tabac—Le laitier en fait autant, crainte que le lait pur soit trop riche pour le bébé—l'habitant, le boucher, le regrattier fera souffler sa viande, bourrer de pois ou d'avoine le jabot de sa dinde, de sa volaille et vous payez ensuite à 10 sous ce surcroit de poids qui n'en vaut pas deux. Un panier de fruit sera fardé sur le dessus, en y accumulant les plus gros, les plus beaux, et si vous avez l'air de douter, on vous offre de vider le baril de pommes pour vous faire voir, comme pour les huitres, que les belles ne sont pas toutes à la surface ; et vous, trompé par ce semblant de franchise, de dire : oh non. On a même vu un pain de sucre d'érable avec un gros caillou au centre, et l'habitant qui vous le vendait, avait toutes vos sympathies, parce que de chaque poche où il se mettait la main pour en tirer de la monnaie à échanger contre votre billet de banque, il tirait par mégard un chapelet.

693—Nos gouvernements sont responsables, les premiers et pour beaucoup, de toutes les fourberies qui nous entourent. Au lieu de confier les travaux publics à un honnête contracteur, avec un ingénieur, un architecte pour en diriger, surveiller la confection ; ce sera un tonnelier, un cordonnier, un avocat sans causes, un charcutier qu'on y préposera parce que celui-ci aura mérité de la patrie en travaillant à faire réélire les mêmes hommes au pouvoir. On donnera tant pour un chemin de colonisation qui ne se fera point ou qu'à moitié ; on achetera toute une paroisse avec un quai, un débarcadère, des usines. Ceci n'est pas du roman. Aujourd'hui c'est le scandale du Yukon, avec ses 25,000 acres de terres aurifères par mille, pendant que 5,000 acres d'un avoir de telle valeur eut été plus motivé—il faut qu'il y ait compensation quelque part. Il faut que les écuries d'Augias se nettoient, que les vampires du gouvernement soient éliminés. Il faut une trève à ces fortunes scandaleuses, pendant que tant de milliers ont à peine de quoi se loger, se vêtir, se nourrir. Encore une fois, il n'est pas étonnant que Dieu ait dit—" Il est difficile pour le riche d'entrer au royaume des cieux."



694—Une autre phase du chantage. Ceux

qui n'y voyaient pas de mal, ou feignaient de ne pas en voir, disaient lors du " scandale du Pacifique " (chemin de fer du Pacifique Canadien)—" Mais qu'est-" ce que cela nous fait que les Allan aient donné " $400,000 pour s'assurer le contrat. Cet argent ne " sort point de notre gousset, mais de celui des con-" tracteurs." Il n'en est pas ainsi. Tout le monde sait que dans tous les contrats de gouvernement, pour chemin de fer et travaux publics, le contracteur revient avec toutes sortes de prétextes reclamer des extras, ou des prix plus élevés sur certaines sections de l'ouvrage, et que ceux qui ont à examiner, certifier ces extra, sont tenus, forcés d'acquiescer, par crainte que le contracteur ne les menace de divulguer, le fait qu'il leur a donné de l'argent. Puis il y a tant d'autres moyens de vous intéresser à part celui de vous acheter direct, pour désarmer tout soupçon. On nomme un des vôtres à un emploi lucratif ; on vous donne des parts acquittés, où vous êtes en mesure de partager les profits. Comment sans cela tous nos ministres sont-ils devenus riches, lorsqu'on sait qu'ils sont entrés en fonctions sans le sou. Pour sauver les apparences on fait une victime, comme on l'a fait d'un ex ingénieur des Travaux Publics en lui faisant une enquête sur un cadeau que durant une absence on lui a fait de bijoux, que sa famille, croyant qu'ils venaient de lui, s'approprie—pendant que d'un autre côté on donne un collier

de diamants à la femme d'un ministre, afin qu'ad venant une demande pour un octroi additionnel des millions des contribuables à une de nos grandes voies ferrées, on n'y mette point d'obstacles.



695—Il y a des cas de chantage où il est difficile de trouver à redire. Une chambre, un conseil de ville est divisé sur l'octroi d'un contrat. L'assemblée est également partagée. Les contracteurs se valent l'un l'autre, leur prix est le même, chacun d'eux exécutera son contrat à la lettre. Il y a à gagner la voix prépondérante. On paye cette voix, au prix de l'or. Que dire de la transaction. La voix prépondérante est dans la position d'un homme né avec le génie d'un inventeur, et qui vend son invention un prix fabuleux. Oui tout cela est vrai. Où donc est le mal. Où est le danger. Eh bien le danger est encore celui-ci, que si le contracteur revient avec un extra, et que celui dont la voix a déterminé le contrat en sa faveur est encore là, il est forcé, crainte du mauvais vouloir du donateur, et qu'il ne déclare la chose, à voter encore pour lui, bien ou mal. Mais si le récipiendaire n'est plus là. Eh bien dans ce cas là le donateur peut encore le forcer à user de son influence auprès de ceux qui restent, pour lui faire obtenir ce qu'il demande ; et s'il est mort, ou absent, il y a encore la

pression que le contracteur peut exercer sur les siens au même effet, et à laquelle ils ne peuvent se soustraire, puisqu'une dénonciation pourrait ruiner de réputation les bénéficiaires. Et à preuve que ce danger existe toujours, c'est que le " Boss " des scandales du " Tanmany Hall " de New York, d'il y a déjà tant d'années écoulées, menace aujourd'hui dit-on pour se venger des années de prison qu'il a subies, de dénoncer, publier les noms des récipiendaires, des onze millions payés par lui à des centaines de personnes dont il a tous les noms inscrits dans son journal.

*
* *

696—Vanter une personne au préjudice (ou qu'on croit ou voudrait l'être) **d'un autre, fait quelquefois l'affaire des deux.** Ma femme par exemple croit me contrarier lorsqu'elle me fait l'éloge de mon frère aîné qui berce son enfant, le promène dans ses bras ou dans sa petite voiture et permet ainsi à sa femme de se reposer. Moi j'adore ces sortes de comparaisons ; car comme je dois l'avoir déjà dit quelque part, je suis contre le bercement puisqu'on ne berce que pour endormir ou arrêter l'enfant de pleurer, et que d'après moi " pleurer est excellent pour les poumons " tout comme le rire les développe et leur donne de la force, accentue leur vitalité. Puis ces

petits chéris, je ne les prends pas dans mes bras, tant je crains de les casser—puis encore ça à l'air si femme de " dodicher " (dorloter) un bébé, sauf quand on en fait une œuvre de charité comme St-Vincent de Paul, que je n'y tiens pas.

*
* *

697—L'Intuition qu'on a d'un fait veut dire quelque chose. Un individu, un parent était saisi d'une réclamation de la part de l'auteur de cet alinéa. Elle était juste. L'avocat avait déjà préalablement jugé dans le sens voulu d'une réclamation analogue mais de moiudre enjeu. Il jugea cette fois-ci à l'encontre de sa première décision—Alors je lui dis carrément — " Vous auriez dû, étant mon parent, refuser " d'agir, et on en eut nommé un autre. C'est l'orgueil " qui vous a fait rendre ce jugement erronné—Vous " vous êtes dit : si je suis pour mon neveu, on dira de " moi : ce n'est pas étonnant, c'est un des siens—si je " juge contre lui, on dira : quel homme impartial ; et " c'est le désir de passer pour tel qui a été le mobile " de votre action. Eh bien lui dis-je : le montant que " vous me faites perdre (quelques $2,700) c'est alors " vous qui me le devez et qui allez me le payer—Ayez " toutes les absolutions que vous voudrez du Pape " même ; vous n'entrerez point au royaume des cieux

" avec cet argent sur la conscience." J'avais frappé juste—au jour de l'an suivant je reçois un acte me donnant une propriété de cette valeur.



698—Le français il est vrai de le dire **est tout d'impulsion.** En effet il s'enthousiasme de peu de chose, comme lors de la réception faite par la Société de Géographie de Normandie, au retour de Nansen de son voyage polaire—enthousiasme immodéré, fou, insensé, mais tout du cœur. Les Anglais, les Allemands ne se laissent point emporter de la sorte. Ils sont froids, solides, persistants, capables de soutenir sans broncher, une attaque, une charge de l'ennemi. Le français est tout de feu pour une charge, un assaut, mais faut que ce soit fait impromptu, et d'emblée.



699—Les graves accidents se succèdent avec une pertinacité et régularité étonnante chez toutes les nations du monde. Nous faisons allusion ici à ceux qui sont supposés dus à l'action de l'homme ou controlables par lui—non point les fatalités par tremblements de terre, par désastres maritimes dus à la fureur des éléments, par cyclones, avalanches, inondations, etc.; mais aux incen-

dies, explosions, etc., et aucune nation ne semble pouvoir sous ce rapport jeter la pierre à sa voisine, et se glorifier de son plus grand savoir. Les nations sont de pair sous ce rapport : incendies désastreux de bazars, théâtres, hôtels, hospices, manufactures ; effondrement de bâtisses, explosions à bord de vaisseaux de guerre comme celle du vaisseau de guerre *Maine* des Etats Unis à la Havane, avec perte de 270 personnes—la culbute du *Victoria* par le *Camperdown* lors d'une revue navale en Angleterre avec son équipage entier de plus de 400 âmes due à ce que le centre de gravité de ce vaisseau de guerre trop lourdement armé au-dessus de sa ligne de flottaison était trop élevé ; l'incendie d'un théâtre à Brooklyn, Etats Unis, 276 morts ; celle d'un théâtre à Vienne, au-dessus de 700 fatalités ; celle du théâtre de la gaiété à Paris ; explosion d'un vaisseau en Espagne chargé de dynamite ; chavirement d'un vapeur à London, Canada, plus de 200 pertes de vies ; et mille autres de la sorte, sans parler des accidents de chemins de fer, collisions en mer, etc., etc.

*
* *

700—Chaque nouvelle invention, chaque découverte ajoute un contingent à la liste des fatalites journalières de par le monde. Cinq accidents d'ascenseurs aux Etats-Unis dans deux

jours—morts par les chars électriques—explosions de gaz acétylène—fatalités par les essais des machines à voler—mortalité par les fils de lumières et moteurs électriques, par bicycles, etc.



701—Les gouvernements ont leur fonds secrets et pourquoi non les individus. Il faut dit l'Evangile que le scandale existe, mais malheur à celui par qui le scandale vient. C'est-à-dire que péché caché est à demi pardonné. Pour accepter de l'argent pour un service quelconque, celui d'espion ou tout autre, faut se demander si, la chose devenant connue, on en aura honte ; si en l'acceptant on sera appelé plus tard à le rendre à même la bourse d'autrui —Rappelez-vous que la transaction la plus véreuse, faite au grand jour, en plein soleil, à voix haute, par écrit, sous acte notarié ne sera jamais soupçonnée, car on se dira—oh s'il y avait du mal, on se serait caché pour le faire—et que de même la transaction la plus honnête faite sous le voile du secret sera entachée de fraude. On soupçonnera qu'il y a du mal, anguille sous roche, quelque motif désavouable.



702—Quant à voler, si vous y êtes décidé,

faites-le, suivant l'expression vulgaire, **en monsieur, faites-le royalement** ; car on n'est pas davantage pendu pour le meurtre d'un adulte, d'un roi, qu'on ne l'est pour celui d'un enfant, d'un mendiant. En effet, si vous vendez à vil prix, si vous prenez un montant insignifiant, vous n'aurez pas de quoi payer les mauvaises langues. Mais prenez un million, ou même la dime de cette somme, vous pouvez vivre à ne rien faire, sur l'intérêt du montant, et avec cela, un gousset bien garni, on peut acheter le silence, ou soutenir sans broncher les quolibets désagréables. Venez-vous d'outre-mer, ou d'au-delà des frontières avec un titre, emprunté ou non, peu importe, on vous prendra par la main, vous serez reçu partout. Les femmes adorent les titrés, les riches — Vous aurez tout ce que vous voudrez ; vos avocats, vos juges vous sauveront de la prison, de la potence Si vous êtes saoul, vous ne le serez point—un pauvre diable le serait, mais pour vous ce sera une indisposition— Voilà le remède. Si vous prenez un pain pour sauver votre famille de la mort, vous serez un simple voleur comme Jean Valgean dans " les Misérables " ; mais si vous faites les choses à la Hénau, on n'osera vous toucher—**Voilà la justice de l'homme pour son semblable.** Bardoux l'a dit en plein tribunal lors du procès de Chs. de Lesseps : " Le pauvre a toujours tort, dit Montesquieu, le riche jamais " mais dieu merci

il y a de nobles exemples du contraire, comme dans le procès des directeurs de la "banque d'Ecosse," et tout dernièrement d'nn certain lord anglais qui vient d'être condamné pour fraudre à cinq ans de pénitencier.



703—Il vaut mieux ne pas avoir d'amis. Cette expression de la part d'un gouvernement, d'un parti politique, me fait toujours hausser les épaules—des amis si vous voulez dans l'acception ordinaire du mot: personnes avec lesquelles on sympathise, personnes des mêmes goûts, tendances littéraires, artistiques, scientifiques—oui, mais amis politiques non—Que diriez-vous de Dieu s'il avait des amis—Il ne serait plus pour nous l'être infiniment juste que vous le supposez; car vous soupçonneriez chez lui de la partialité pour ses amis. C'est l'effet que doivent vous faire les amis politiques; car vous savez à l'avance que toutes les bonnes places, les gros salaires, les positions lucratives, les monopoles, les faveurs de toutes sortes seront pour eux, la capacité ne vient qu'en second lieu de considération. **La justice de Dieu nous poursuit—Quant à celle des hommes, faut courrir après.**



704—Je suis puni de mon orgueil. Il m'a

fait perdre des milliers de Louis. J'avais des réclamations pour extra. Entré au service civique, comme ingénieur des ponts et chaussées seulement ; mais étant en même temps architecte, arpenteur technologue, etc., j'ai fait pendant trente ans l'ouvrage de cinq employés ordinaires de gouvernements, travaillant sur mes 18 heures par jour, 14 pour l'institution au service de laquelle j'étais, toujours avec l'espoir que le sens commun, la justice la plus élémentaire me ferait payer un jour de ces services additionnels. Mais par avoir été trop orgueilleux pour aller le demander à chaque édile en particulier, je n'ai rien eu—et chacun d'eux de dire à ceux des miens qui leur en parlaient : " Comment pense-t-il qu'on puisse être pour " lui—il ne prend pas la peine de venir nous le deman- " der." Oui, je le comprends, si j'étais allé le demander et promettre à certains certain montant, ma cause eut été bonne. Mais j'aurais pourtant dû savoir que la parole de Dieu " **demandez et vous recevrez** " comporte l'humiliation de la demande et que ce n'est qu'en s'humiliant qu'on est exalté, exaucé. Ma seule compensation serait celle d'avoir accompli cette injonction de Dieu : tu gagneras ta vie à la sueur de ton front.



705—Ce sont les cléricaux, parait-il, qui

vivent le plus longtemps. Les chiffres collationnés par les compagnies d'assurance sur la vie des Etats-Unis en font foi. Les médecins s'accordent à dire que parmi les éléments nécessaires à une longue vie sont la sobriété, les heures régulières, l'exercice au dehors, quelque occupation mentale et surtout la sérénité, tranquilité d'esprit. Ce sont les ministres de la religion qui vivent dans les conditions approchant le plus de celles que l'on vient d'énoncer—Dans 1,000 cas pris pour base, les médecins ont vécu 52 ans, les avocats 51 ans, les marchands 57 ans, les professeurs 59 ans, les révérends 66 ans. La vie moyenne des matelots est de 46 ans, les mécaniciens 48, les fermiers 65. Le Cardinal Martel, un bohémien, est âgé de 92 ; le Pape a 87. Le Révd Liddell d'Oxford en Angleterre vient de mourir à 87—L'Evêque Welmer a 81—L'évêque Williams du Connecticut a 80 ans. Le Cardinal Taschereau, Canada, est mort à l'âge de 78 ans. Ceux qui reçoivent des pensions vivent plus longtemps que ceux qui n'en jouissent point—probablement parce qu'ils ont moins d'inquiétudes quant au lendemain. Sur ceux qui atteignent l'âge de 70 ans, disent les tables de Harper, il y a 24 médecins, 27 professeurs ou maitres d'écoles, 28 artistes, 29 avocats, 32 clercs, 32 soldats, 33 marchands, 40 fermiers, 42 cléricaux.

*
* *

706—Le Juif Errant. Il existe plus d'une version de l'histoire de ce personnage mystérieux, qui ont servi de thèmes à plusieurs romans, poëmes et tragédies. L'une d'elles veut que cette personne ait été serviteur chez Pilate et qu'il frappa le Sauveur en sortant du palais pour aller au supplice. Une tradition populaire veut que le juif errant soit de la tribu de Naphtalie, qu'il est allé avec les Sages qui ont visité le berceau du Christ à Bethléem, et c'est le récit qu'il en fit aux siens qui eut pour suite "le massacre des innocents." On le perdit de vue pendant quelques temps, lorsqu'il fut employé comme charpentier à faire la croix sur laquelle devait périr le fils de Dieu. Le Christ, en voie pour le calvaire, ayant à passer devant la maison de ce charpentier, les soldats du convoi touchés de ses souffrances demandèrent au charpentier de lui permettre de s'y reposer un instant ; mais le juif refusa ajoutant en même temps l'insulte à son manque de charité. C'est alors, dit-on, que le Christ prononça cet arrêt, qu'il eut à errer sur la terre jusqu'à la seconde venue du Christ. Depuis que cette sentence fut prononcée, il a erré, cherchant la mort, mais ne l'a point trouvée ; sa punition devenant de plus en plus insupportable avec le lapse des siècles. Il est dit avoir apparu durant le seizième, le dix-septième et même le dix-huitième siècles sous les noms de Carthophilus, et d'Ahasuerus, sous lesquels noms le juif errant a été connu.

707—" Le Sphinx " sous l'entête d'un article intitulé " **Les Pirates des Pyramides** " dit que rendu au milieu de la hauteur, les guides vous rançonnent à leur aise. Rendu là, vous vous demandez naturellement ce qu'il vous en coûterait pour réparer votre anatomie avariée si vous abandonnant en cet endroit ils vous laissaient à vous même pour en descendre, ou dans le cas où ils vous en culbuteraient sous prétexte d'un accident. Alors vous êtes forcé et content de leur donner en " baksheesh " quelques dollars, en leur promettant encore plus au retour au pied de la pyramide où vous attend une foule, tout le village avec mains tendues pour l'aumône. Cette horde d'affamés vous assiège, comme le font les loups un voyageur sibérien attardé, se lamentent et vous font donner jusqu'à votre dernière cigarette ; vous pillent en un mot de tout ce que vous avez, et sont près de vous houspiller parce que vous n'en avez pas plus à leur donner. Ce n'est que rendu à la porte de votre hotel que vous vous débarrassez enfin de cette canaille avec un soupir de satisfaction, et un vœu qu'on ne vous y reprendra plus.



708—**Le thé**· De même que l'on a du sucre de la canne, de l'érable et de la betterave, etc., diverses

sortes de café ; de même on a du thé qui n'en est aucunement ; mais qui se boit comme tel. Ce ne sont point cependant des thés falsifiés. Au Pérou on boit le maté, un thé fait de l'ilex du Paraguay, sorte de houx. Au Sumatra, ils mettent dans la théière des feuilles de cafier et cela fait, parait-il, un breuvage très rafraichissant. Au Mauritius, on se sert des feuilles d'orchis. Les Tonkinois ont des thés qui leur sont propres, faits de feuilles, de baies, bois et écorces. Les Abyssiniens font du thé avec la feuille de l'oatha edulis : feuille si forte, que lorsqu'une sentinelle ne peut laisser son poste pour se procurer une tasse de thé, il n'a qu'à mâcher une feuille ou deux de cette plante pour jouir des effets rafraichissants du thé lui-même. En Tasmanie, dit-on, il y a plus de 100 substituts pour le thé proprement dit.

* * *

799—Le No. de "La Patrie" (journal de Montréal, Canada), **du 19 février 1898, publié à 24 pages avec sa nouvelle presse Gose, capable de 24,000 exemplaires à l'heure de 24 pages à la fois,** fournit quelques explications à ce sujet, sans quoi on ne saurait concevoir comment une presse quelconque soit capable d'une telle rapidité—car 24,000 numéros à l'heure chacun de 24 pages, cela donne 576,000 pages par heure. Eh

bien, cette sorte de féérie s'opère comme dans une foule d'autres industries par subdivision. Et tout d'abord les 24 pages s'impriment à la fois, mais 24,000 numéros à l'heure donne 400 numéros à la minute, et ceci 7 copies près à la seconde. C'est ce dernier résultat qu'on est appelé à apprécier. 7 copies à la seconde pour une simple machine serait inadmissible, impossible, non pratique. Aussi la machine n'est elle point simple, ni même double, mais triple ou à trois étages ; ce qui réduit le tirage, l'impression à 2 numéros par seconde ; et là on commence à comprendre que c'est une vitesse assez accentuée, mais cependant qui ne l'est pas trop pour que le rouleau à l'encre ait eu le temps de passer sur le cliché suivi du papier et du rouleau qui doit presser le papier sur le cliché, ou le cliché sur ie papier pour produire l'impression.



710—La composition d'un grand journal tiré à milliers d'exemplaires par heure ne se fait plus à la main, mais à la machine ; sorte de clavigraphe dont chaque instrument fait l'ouvrage de cinq tpyographes ou compositeurs ordinaires ; l'ancien système, oû le compositeur avait à prendre dans des casses successives, chaque lettre allant à former un mot, et à les ranger, aligner à la suite les

unes des autres, pour en former des lignes du texte, lesquelles allongées à côté l'une de l'autre forment les pages. Eh bien l'aujourd'hui ce travail se fait 5 fois plus vite à la machine ; et lorsque la page de journal ainsi préparée est terminée, on en prend une empreinte, un intaglio, un modèle en creux, un moule en un mot, sur lequel ou dans lequel on coule une couche du métal avec lequel on fait le caractère : alliage de plomb et d'antimoine ayant la qualité de se liquéfier à assez basse température, et se liquéfiant aussi au point de pénétrer les interstices les plus intimes du moule pour y faire une reproduction parfaite, en relief, de la page telle que produite par le typographe et sa machine ; chaque page ainsi clichée, à une faible épaisseur, lui permettant de s'adapter, s'enrouler autour d'un cylindre (et d'ailleurs, on peut aussi en appliquant sur un cylindre du diamètre voulu, la matrice en papier maché, couler le cliché de suite à la courbure voulue) est adaptée à un tambour ou rouleau de cette sorte. Toutes les pages, c'est-à-dire leur clichés, qui vont à former un numéro du journal, sont ainsi disposées, et pour procéder ensuite à l'impression tel que décrit plus haut (No 709).

***

711—Combien les peuples fument. "La Patrie" (19 février 1898) reproduit la statistique qui

suit : La Russie, 108,148,204 d'habitants ; 2 lbs. de tabac par tête en moyenne—L'Italie, population 30,913,863 ; 1 livre et 7 onces—le Portugal, 4,712,073 ; 1 lb., 14 oz. —l'Autriche 41,384,956 ; 3 lbs.—les Pays Bas 4,795,546 ; 7½ lbs. par tête—le Danemark, 2,172,380 ; 2 lbs. 9 oz.—la Belgique, 6,341,958 ; 3 lbs., 6 oz.—la France, 38,228,969 ; 2 lbs., 2 oz. par tête—la Norvège, 1,988,674 ; 2 lbs, 9½ oz. la Suisse, 2,917,754 ; 2 lbs., 6 oz.—Etats-Unis, 68,276,000 ; 5 lbs.—Espagne, 17,505,632 ; 1 lb. 3 oz.—Australie, 9,522,639 ; 3 lbs., 2 oz.—Angleterre, 39,134,166 ; 1 lb., 8 oz.—Allemagne, 51,758,000 ; 3½ lbs.—la Suède, 4,873,-183 ; 2 lbs. 6½ oz.—Le Canada, 4,833,239 habitants ; 2 lbs., 6 oz. par tête—donnant un total de 439,501,206 d'âmes et de 1,220,571,758 livres de tabac—ou une moyenne de 2.777 lbs. un peu plus de 2¾ lbs. de tabac par personne ; soit encore une moyenne de 3¾ oz. de tabac par individu par mois ; ou encore presque exactement 1 oz. de tabac par semaine, l'un portant l'autre.



712—Une pépite d'or de 146 lbs. pesant. C'est en 1857 qu'un M. Napier (dit "La Patrie") député du comté de Gloucester, N. B., exploitait un placer à Kingomer, dans le district de Bendigs, en Australie, à 14 pieds de profondeur de la surface du sol. Ce bloc était de plus de 2 pieds de longueur et la

Banque d'Angleterre paya le morceau $50,000. Il n'est pas oiseux de se rappeler ce fait, durant cette fièvre d'or qui règne aujourd'hui (1898) au Canada. Cette pépite de Napier est la plus grande qui ait jamais été trouvée ; sauf que le Nord-Ouest Canadien puisse faire mieux.

*
* *

718—Le poids, la quantité de fluide que perd le corps animal par la transpiration, la sueur, est presque incroyable. Ce n'est pas durant les chaleurs de l'été qu'on s'en aperçoit ; car alors, il n'y a de visible de la sueur que celle qui, à la surface extérieure de la peau, n'a pas encore eu le temps de s'évaporer, pendant que celle qui s'évapore est invisible, comme l'est d'ailleurs l'haleine de l'homme, de l'animal, quand la température de l'air est au même degré, plus ou moins, que la température de l'haleine ou de l'intérieur du corps dont elle provient. Non, c'est en hiver qu'il faut voir cela, lorsque l'haleine, la sueur en s'évaporant, est immédiatement saisi par le froid et condensée, devenant par là même visible. Inutile de dire que la sueur se produit plus abondamment lorsque le corps animal est échauffé, excité par une longue ou fatigante course que dans d'autres temps, et que la transpiration est quelquefois presque nulle. A l'air libre, un pouce cube d'eau

forme presque exactement un pied cube de vapeur (1728 pouces cubes) ou ce qui est la même chose, un pied cube d'eau donne 1700 pieds cubes de vapeur— De retour à la ville d'une course de quelques deux lieues, j'estimai que le cheval perdait par la transpiration de la vapeur d'eau, à raison de pas moins de 3 pds· cubes par seconde, 180 pieds cubes à la minute, 1800 pieds cubes dans 10 minutes ou un pied cube d'eau durant ce court intervalle de temps. Une botte de paille en feu n'aurait pas émis plus de fumée que notre cheval durant le fort de sa transpiration.

*
* *

714—Sous l'entête " English all but Universal."— " **L'anglais à peu près universel.**" le " New-York Home Journal " prenant ses chiffres du " Sun," résultat d'un congrès postal tenu aux Etats-Unis, dit que sur 500 millions de personnes parlant l'une ou l'autre des dix à douze langues modernes, il y en a le quart ou 125 millions qui parlent l'anglais. Environ 90,000,000 parlent le russe—75,000,000 l'allemand—55 millions le français—45 millions l'espagnol—35 millions l'italien—12,000,000 le portugais—et la balance le hongrois, le hollandais, le polonais, le flamand, le bohémien, le gaelic, le romain, le suédois, le finnois, le danois, le norvégien. On arrive à cette statistique par les don-

nées du département des postes. Ainsi pendant que seulement un quart de ceux qui utilisent les facilités des départements postaux des gouvernements civilisés, parlent l'anglais comme leur langue de naissance, les deux tiers de ceux qui correspondent le font dans la langue anglaise. Ceci est dû au fait qu'une si large part des affaires commerciales du monde se fait en anglais, même parmi ceux qui ne parlent pas l'anglais chez eux. Ainsi il y a aux Indes plus de 20,000 bureaux de poste dont les affaires en lettres et journaux dépassent 300 millions par année, et les affaires de ces bureaux se font surtout en anglais, quoique sur la population totale de l'Inde, qui est de près de 300 millions d'âmes, il y en a moins que 300,000 ou seulement un millième (un sur mille) qui comprennent ou parlent l'anglais. Quoique 90 millions parlent le russe, ou le comprennent, les affaires du bureau de poste russe sont comparativement petites, le nombre de lettres traversant la Russie étant de moins que la dîme de celles mises à la poste dans la Grande Bretagne, malgré que la population de cette dernière soit de beaucoup moindre que moitié de celle de la Russie d'Europe. Les contrées de l'Amérique du sud et centrale où on parle l'espagnol ou le portugais, font peu d'affaires aux postes ; le nombre total des lettres mises à la poste et réunies durant une année dans tous les pays de l'Amérique du Sud et centrale et des Indes

Occidentales, étant moindre qu'en Australie. Le Chili et l'Argentine sont en réalité les deux seules contrées de l'Amérique du Sud où il se fasse des affaires postales de quelque importance, et la plupart des lettres reçues de ou expédiées à des nations étrangères, ne sont point en espagnol, mais en anglais, français, allemand ou italien.



715—L'Académie Française vient de refuser un legs de cent mille francs, à la condition qu'elle en donnerait annuellement l'intérêt comme prix de la meuilleure chanson du concours. Elle institua une première compétition et trouva sur examen des cinq à six cent chansons soumises à son appréciation que cette sorte de littérature était d'une nature trop légère pour devoir occuper le temps d'académiciens. Sardou écrivit que les qualités qui rendent excellente une chanson sont d'une espèce qui se prête à un jugement académique—ajoutant, avec raison, que **le jour où la chanson deviendrait académique serait celui de sa mort.**



616—Il faut parfois se servir de comparaisons triviales pour faire saisir à certains, une vérité qu'on ne saurait énoncer

autrement. L'habit rouge ne fait pas le soldat. Un américain né à Paris où ses parents étaient en promenade, voulut se dire Français—Mais lui dit un ami: si ma chatte avait des petits dans un four, ces petits en seraient-ils des biscuits.



717—Etonnant de voir avec quel sang froid nos journaux exagèrent les choses. Durant le blocus de neige de l'hiver 1898 (février) on ne se gênait aucunement pour dire qu'il y avait sur les trottoirs de 10 à 15 pieds de neige, et de parler de bancs de 15 à 20 pieds de hauteur à franchir par les charrues à vapeur des trains de chemin de fer. Le fait est que de 5 à 7 pieds de neige est déjà assez fort sans aller au-delà. Mais ce n'est pas par pur désir de fausser la vérité, mais le plus souvent par ignorance, et cela tient à ce que la neige dans un banc n'étant pas à face verticale comme une muraille, mais inclinée ou en talus ou glacis comme la face latérale d'une chaussée, d'un déblais de voie ferrée ou autre, on est porté à regarder ce talus comme quasi vertical et à lui assigner une hauteur égale à la longueur inclinée de son talus.



718—Un profit de $2,000,000 (février 1898)

sur 20 millions de minots de blé. La chose a l'air incroyable, féérique, de toute une fortune à réaliser et d'un seul coup par un seul individu ; mais n'est pas moins réelle : qu'un nommé Leiter a à disposer de cette quantité de blé de pas moins que 24 millions de pieds cubes et qu'il faudrait d'après ceux qui en ont fait le calcul 22,000 wagons de chemin de fer pour transporter. Oui, Leiter contrôle absolument, en ce moment le marché au blé des Etats-Unis, sur lequel il y a eu avance de 10 cents le minot durant la dernière semaine et que à compter du milieu de janvier dernier, ces profits ont été de 20 centins le minot sur blé de mai, et de 15 centins sur le blé de juillet. Quel sera le résultat de cet état de choses, on l'ignore, mais quoique les prix fussent de $1.09 pour le blé de mai et 94¼ cts. pour le blé de juillet, on craint qu'il puisse aller à $1.25, certains mêmes disent à $1-50. Ce serait la famine pour les pauvres.



719—" Fiat justitia, ruat cœlum." Cette expression a perdu sa raison d'être chez les Français. Zola est condamné. Tout le faisait prévoir : en épousant la cause du juif Dreyfus, Zola épousait celle de la nation juive bannie de la France. Sa cause devait donc être impopulaire. Mais la sentence de Dreyfus

était due à l'armée—or chaque famille en France compte dans l'armée, un parent : un frère, un fils, un père peut être et qui sait encore. Zola se mettait donc la France doublement à dos en attaquant l'armée dans la personne de ses officiers. D'ailleurs à quoi devait servir la magnifique défense faite de sa cause par Laborie son avocat, à la suite des paroles de la veille prononcées par le banc, le juge président, qui n'a pas craint de dire—"La gloire de la France, l'honneur de l'armée avant tout," c'est-à-dire, avant la justice même. Et cependant il pouvait être dans les vues de la providence qu'il y eut une victime pour en sauver des milliers en cas que quelque incident du procès donnât lieu à une guerre. Mais rappelons en même temps que Dieu a dit : "il faut que le scandale arrive ; mais malheur à celui par qui le scandale arrive."



720—Les " Livres Bleus " que personne ne lit à peine, pullulent d'intérêt et de situations émouvantes—c'est plus beau que du Zola. C'est dans ces livres publiés à grands frais par les gouvernements, qu'on trouve ces féeries, ces merveilles du Colorado, de l'Arizona, de la vallée Yosamite, aujourd'hui le " Parc National " des Etats-Unis, le parc des géants du nouveau monde. C'est par ces rapports d'explora-

tions qu'on connaît aujourd'hui, et seulement depuis 40 ans à peine, l'existence au Mariposa de ces grands arbres de 300 à 400 pieds de hauteur, d'un diamètre de 30 à 40 pieds et qui par leurs couches annuelles concentriques révèlent une existence de 40 à 50 siècles. Il y a aussi dans l'Arizona de superbes et immenses pétrifications : des troncs d'arbres en entier pétrifiés, réduits en pierres précieuses, des pierres de toutes les nuances imaginables, faisant l'effet de mines de diamants tout taillés à l'avance et reflétant les mille couleurs et teintes de l'arc-en-ciel.



721—La Baie d'Hudson, découverte en 1610 par un homme de ce nom, est une vaste mer intérieure de quelques 825 milles du Nord au Sud et de 630 milles de l'Est à l'Ouest—Sa superficie de 397,000 carrés est de six fois celle du Golfe St-Laurent ; cinq fois celle de de tous nos grands lacs réunis : le Supérieur, le Michigan, le Huron, l'Erié, l'Ontario, avec la baie Georgienne de surcroit. Cette Baie est de 26,500 fois la superficie du havre de Québec où on a vu arriver 1600 vaisseaux durant une seule saison de navigation et où 400 vaisseaux peuvent, chacun, dans un diamètre de 1100 pieds, manœuvrer à la fois, c'est-à-dire dériver au courant, éviter, comme l'on dit en termes de marine ;

en un mot, exécuter chacun et tous ensemble un mouvement complet de rotation sur son axe.



722—Tout est vaste au nouveau monde : la baie d'Hudson, mer intérieure de deux fois l'étendue de la Mer Rouge, trois fois celle de la Mer Caspienne ou de la Mer Noire ; nos lacs à côté de ceux de l'ancien continent ; nos fleuves : les Amazones, le St-Laurent, le Mississippi mis en parallèle avec les filets d'eau de l'Europe ; vastes comme le sont nos " Rocheuses," nos Sierras à côté des Pyrénées, des Alpes ; le glacier Muir de l'Alaska, grand à lui seul comme tous les glaciers des Alpes réunis ; les Geysers de la vallée Yellowstone de 50 pieds de diamètre et lançant leurs eaux bouillantes à une hauteur de 200 pieds, à côté des eaux thermales de l'Islande ; comme l'Amérique elle-même comparée à l'Europe ; comme le sera le nouveau pont de plus de 3,000 pieds de baie sur l'Hudson mis en regard de celui à baies de 1700 pieds sur la Firth de Forth en Europe ; les canions immenses, ravins presque insondables du Colorado, de 5,000 pieds et plus de profondeur, hauteur de trois caps " éternité " du Saguenay entassés l'un sur l'autre, à côté de ceux des rivières de l'ancien monde ; le Niagara regardant les cascades combinées de l'Europe, de l'Asie, de l'Afri-

que ; les ponts Brooklynn et Victoria en regard de ceux de la Tamise, de la Seine ; le chemin de fer du Pacifique canadien à côté de ceux des autres continents, sauf cependant à être à son tour surpassé par le chemin de fer trans-sibérien de 7,000 milles de parcours, de St-Petersbourg à Vladivostock, au Japon.

*
* *

723—Superficies et niveaux des grands lacs entre le Canada et les Etats-Unis. Celle du lac Supérieur est de 31,200 milles carrés ; du Michigan, 22,400 milles ; de la Baie Georgienne, 23,800 milles carrés ; du lac Erié, 9,960 milles carrés et du lac Ontario, de 7,240 milles carrés, formant avec celles des rivières Ste-Marie, Ste-Claire, Détroit, Niagara, et du lac Ste-Claire, une aire totale de pas moins de 95,275 milles carrés. Maintenant pour les niveaux respectifs de ces lacs en rapport avec celui de l'Atlantique où ils s'écoulent par le St-Laurent, Ontario est à 246.6 pieds, audessus du niveau de la mer, l'Erié à 572.6 pieds (ou à 326 pieds audessus de l'Ontario), les lacs Huron et Michigan à 581.3 audessus du même niveau, et le lac Supérieur à 601.8 pieds—les 20 pieds de différence entre le Supérieur et le Huron, étant rachetés, comme on le sait par le canal du Sault-Ste-Marie, pendant que la différence de 8.4 pieds entre le Huron et l'Erié

se trouve surtout sur le parcours de la rivière Détroit, et les 326 pieds entre Erié et Ontario, formés des 160 pieds de la chute du Niagara, des 50 pieds de rapides audessus de la chute, des 110 pieds entre Lewiston et le pied de la chute et les 6 pieds, dans la partie supérieure de la rivière Niagara. Le Supérieur déverse dans les Michigan et Huron 86,000 pieds cubes d'eau à la seconde ; ces derniers 225,000 pieds cubes d'eau dans l'Erié ; l'Erié dans l'Ontario 265,000 pieds cubes et l'Ontario dans le St-Laurent 300,000 pieds cubes par seconde.



724—Fluctuations des niveaux d'eau des grands Lacs de l'Amérique du Nord. Pendant que ces lacs ont, comme l'océan, leurs marées mais qui ne sont que de ½ à 3 pouces, contre celles de l'Océan, de quelques 2 pieds ; leurs niveaux respectifs, par les pluies et neiges fondues des 270,000 milles carrés des terrains qui y déversent leurs eaux, varient beaucoup plus et ces fluctuations s'accentuent avec le déboisement du pays. Ces saignées qu'on se proposent d'y faire pour le canal de Chicago, les autres canaux projetés entre les grands lacs et l'Atlantique par la voie de la rivière Hudson, ne les feront point nécessairement varier davantage puisqu'on peut en relever les endroits de déversement au besoin ; mais **ce sera**

autant d'eau de moins du côté du St-Laurent ; et dire que nos législateurs à Ottawa n'ont pas vu cela, ni un seul des ingénieurs canadiens, sauf M. C. Baillairgé qui en a averti et le public et ses représentants au parlement dès 1894. La seule prise d'eau de 600,000 pieds cubes par minute pour le prétendu canal de drainage de Chicago (en réalité un canal maritime et commercial) va baisser d'un pied le tirant d'eau du St-Laurent, et ce niveau s'abaissera nécessairement de plus en plus au fur et à mesure que les autres canaux proposés entre ces lacs et l'Atlantique deviendront faits accomplis.



725—Une grave question internationale ou qui devrait être considérée telle. L'on eut cru que c'en était assez pour le gouvernement du Canada de permettre comme il l'a fait pendant tant d'années passées, à nos amis les Américains des Etats-Unis de la Nouvelle-Angleterre, de nous passer ainsi au nez avec leurs baleiniers en route pour nos pêcheries de la Baie d'Hudson—riche aubaine qui tous les ans leur rapportait une somme d'au moins $30,000 à $50,000 de profits par vaisseau ; faut encore fermer l'œil sur le fait que du côté de Chicago, il se fait un canal, nominalement de drainage et qui sera sans

doute utilisé comme tel, pour détourner du lac Michigan les égoûts de cette grande ville qui aujourd'hui empoisonnent ses prises d'eau d'autant d'aqueducs dans ce lac ; mais aussi et en même temps un canal maritime et commercial entre le Michigan et le golfe du Mexique par la voie des rivières Des Monies, Illinois et Mississippi. Pourquoi n'a-t-on point à ce sujet invoqué les droits des nations, pendant que les droits de simples riverains ne veulent point qu'un individu fasse dévier le cours d'un ruisseau au détriment de son voisin. Réveillons nous et qui sait si nos aimables voisins d'audelà de la ligne 45, une fois que le goût leur en sera acquis, ne finiront point par tout prendre, laissant le Niagara à sec, et réduisant ainsi le St-Laurent au seul drainage de la vallée de l'Ontario et des rivières Outaouais, Saint Maurice, Richelieu et autres. Il est vrai qu'il nous resterait encore la marée qui comblerait dans une certaine mesure, le déficit ; mais cela jusqu'aux Trois-Rivières à peine ; tandis qu'à basse marée pour nous et durant les 24 heures en amont de Québec, notre cours d'eau diminué de plus de moitié rendrait inutiles une foule de nos embarcations actuelles et nécessiterait d'en construire de nouvelles d'un moindre jaugeage, et par suite d'un tonnage diminué, au dommage incalculable de notre commerce fluvial et maritime, puisqu'il faudrait alors la marée pour arriver à Québec et aux Trois-Rivières, avec im-

possibilité d'aller au-delà, sauf pour des vaisseaux de moindre capacité.

*
* *

726—Question pour une cour d'arbitrage. Mis à l'éveil par la correspondance de M. Baillairgé 1894—le journal " Inter-Océan " de Chicago dans un article alors récent s'exprimait comme suit : L'année 1897 verra s'ouvrir le canal de drainage Chicago ainsi appelé. Comme nos lecteurs le savent, ce canal va détourner vers le Mississippi une partie notable des eaux du St-Laurent. Ceci aura l'effet de faire baisser le niveau d'eau des grands lacs, et de nuire au commerce maritime entre Montréal et Chicago. Si ce pays ci (Le Canada) s'était avisé de porter atteinte au système d'eau des grands lacs, d'une manière à réduire en permanence leur niveau ; il y a longtemps que la Grande Bretagne aurait été mise en présence d'une demande en dommages à cet effet, on aurait reçu injonction de se désister de ce faire. Il est temps qu'il y ait une entente à ce sujet entre les deux nations. Une compagnie américaine paye $25,000 le droit de se servir d'eau canadienne à la chute de Niagara. La diversion de l'eau du lac Michigan est presque analogue à l'usage que l'on fait de l'eau à Niagara, pour y développer de l'énergie électrique. Il y a cependant cette différence, que pendant que l'eau à Niagara est ren-

voyée à la rivière, celle du lac Michigan est perdue pour toujours du côté du golfe du Mexique. Si le Canada à un droit de propriété dans cette eau, il n'est que juste qu'il en soit indemnisé. Le nouveau traité d'arbitrage international, sera très utile à cette fin, s'il pourvoit aux moyens de résoudre la difficulté.



727—Celui qui tient le café, le restaurant, sait quand il peut charger "le prix." Vous entrez faire un petit souper au Monaco. Si votre homme s'aperçoit qne chacun paye son écot—il saura ne pas surcharger, car la note sera examinée, discutée ; mais s'il voit que l'un des amis doit faire les frais de l'occasion, il accentuera le coût du menu ; car se dira-t-il : celui qui donne le souper n'aimera point à en scruter les items, crainte aux yeux de ses invités de paraître mesquin, regardant. Mais comment l'hôte le saura-t-il ? C'est que souvent dans ces cas, il n'a pas été absolument entendu à l'avance, si le goûter sera à frais commun, ou si non, lequel payera pour ; alors quand vient le temps de payer, on sonnera pour le garçon—l'un dira apportez-moi la note ; pardon dira un autre : c'est à moi que vous la donnerez et voilà que de suite le garçon est mis en position de diagnostiquer la situation et en informer l'hôtelier.

728—La tendance des locataires est de nos jours pour le système des " flats " : du logis de plain-pied, ou sur un même étage. C'est que à part de ce qu'il est commode de ne pas avoir à monter, descendre des escaliers ; il y a cette considération importante pour la famille ainsi installée, que tout en payant beaucoup moins cher de loyer que si elle occupait toute une maison ; elle aura l'air du dehors au moins et pour tous ceux qui verront en passant le logement, d'habiter une plus vaste bâtisse, une maison de plus riche extérieur, d'architecture plus moderne, de construction plus coûteuse ; et que sans se denner le temps d'y penser, beaucoup se diront en passant par là : mais ils sont trés bien ces gens là, à en juger par leur princière résidence.



729—Comme on a quelquefois intuition d'un malheur. De devoir, il y a déjà bien des années, à la Rivière-du-Loup (Canada) un poële surchauffé (c'était en hiver) trop voisine des boiseries de l'hotel, me fit faire la remarque " voilà un poële qui finira par mettre le feu ici." Le surlendemain, de retour à la ville, je lisais dans la presse du jour sous l'entête " Destruction par le feu de l'hotel Larochelle Rivière-du-Loup " que de fait cette bâtisse où j'avais

pris ma pension, venait d'être la proie des flammes et que un ingénieur (arpenteur-géomètre) du nom de Alex. Wallace qui avait diné chez moi et à mes côtés deux jours auparavant, avait péri le même soir, la chambre qu'il occupait étant justement au haut de l'escalier au pied duquel était le poêle par moi incriminé, et qui en mettant tout d'abord le feu à ce même escalier, en avait empêché la descente par Wallace.



730—Rien de plus froid, de plus sec, de moins enthousiasmant qu'un dîner d'ingénieurs anglais, lorsque le menu n'est pas arrosé de vin, lorsqu'on n'y boit qu'à la santé de la souveraine, avec des liqueurs dites " de tempérance." L'esprit gaulois, la verve française, même sans vin, se fait sentir chez nos architectes du Canada, qui pour beaucoup sont de descendance de même nom, et peut-être que la poésie de l'architecte est un élément inspirateur qui porte à l'éloquence, au don de la parole—Mais de la part des premiers, pas un mot durant toute la soirée capable de soulever une émotion—Pas un essai, un commencement de discours, dont la fin, la conclusion, la peroraison ne fut absolument étrangère à l'exorde.



731—Au collège McGill, le mieux outillé, dit-on, du

monde entier—et il y a de quoi, puisque avec les millions qu'on lui a donnés et carte blanche aux professeurs d'acheter à cet effet tout ce qu'il y a de mieux dans les pays, les puissances de l'Europe et des Etats-Unis—on annonce la **solidification des métaux** sous une pression de 78,000 livres au pouce carré ; c'est à-dire la **reconstitution en barres ou lingots solides, de limailles de fer, cuivre, étain, etc.,** ou de tournures de ces métaux,—petits copeaux, menues ripes ou parcelles de ceux-ci enlevés des solides de mêmes noms dans l'opération de leur réduction au tour. Ces limailles et parcelles sont chargées dans des dés ou manchons en acier, s'ouvrant en deux, et ces derniers maintenus par d'autres manchons d'une seule pièce, pendant la mise à pression de ces éléments pour les reconstituer en barres solides et jouissant alors, dit-on, chose étonnante, des mêmes propriétés de résistance à la compression, à l'extension que des barres ordinaires roulées ou laminées des mêmes métaux.



732—Il y avait des géants dans ces temps-là. C'est sous cet entête que le Révd J. A. Chamberlain de Newark, dans un sermon, rapporté par le " New-York Herald " prend à parti et en pitié ceux qui croient que parce qu'il y avait des grands génies,

de grands capitaines, de grands prédicateurs, de célèbres orateurs des temps passés; il peut en exister de nos jours ; et au contraire prétend-il, et il a raison, ceux de nos jours sont supérieurs à ceux des temps passés. Au physique, dit Chamberlain, les hommes valent mieux que ceux d'hier. L'homme d'aujourd'hui est trop grand, trop fort pour revêtir l'armure déjetée, abondonnée par les hommes d'il y a quelques siècles passés—Le collégien d'aujourd'hui surpasse l'ancien Olympien — Bossuet était supérieur à Cicéron et à Démosthènes, et pour pauvres qu'ils étaient alors sous le rapport des nombres, il y en a par centaines de nos jours — Bismarck, Blaine, Gladstone dépassent les hommes-d'état d'autrefois. César était un grand général—mais Napoléon, Wellington le surpassait. C'est en disant de ces choses, en concluant à la glorification des héros du passé, qu'on énerve inconsidérément la jeunesse d'aujourd'hui.



733—**" Les géants** continue Chamberlain **ne sont pas nés, ils sont faits,"** L'adaptabilité héréditaire y sera pour quelque chose, mais les qualités acquises en auront davantage. La force ordinaire, le sens commun, l'honnêteté d'usage sont les premières qualités essentielles. Il doit entrer dans la com-

position d'un grand homme, le génie du travail ardu ; l'économie du temps, la sobriété du pouvoir, controlés par un vouloir indomptable. Le temps, l'argent, le pouvoir nerveux dissipés par les jeunes gens non en véritable récréation, et délassement, mais à paresser, libertiner ; pourraient faire de plusieurs d'entre eux, des grands hommes. N'oublions point non plus que la piété, la dévotion est profitable. Les géants dont parle la Genèse étaient les petits-fils de Dieu. Les Les géants d'aujourd'hui sont de véritables fils de Dieu. Ceux-là sont les plus forts, qui sont les plus forts en Dieu. Jésus est le géant des âges, et plus on est près de Jésus, plus on en approche, plus on devient grand. Les qualités chrétiennes sont de précieux avoirs, car le Christ règne aujourd'hui, commande plus que tous les potentats de la terre. Les hommes qui se moquent de la religion, se démentissent eux-mêmes en exigeant chez leurs employés, des qualités chrétiennes. La foi, l'espérance et la charité sont d'aptes emblèmes dans le commerce et les professions. Le chemin qui conduit à la grandeur est jonché de calvaires. Il faut porter des croix si l'on veut s'élever, être exaltés. "Il est bon pour l'homme qu'il porte le joug en sa jeunesse" c'est même essentiel qu'il le fasse, et le joug du Christ est l'emblème typique au moyen duquel, l'homme peut de nos jours, par la grâce de Dieu, devenir un géant.

***

734—Saluons avec déférence l'homme à venir. La jeunesse d'aujourd'hui peut s'élever au-dessus des meuilleurs de leurs pères. Jamais il n'y eut un plus grand besoin de géants qu'aujourd'hi : non pas un géant ça et là, mais tout une race de géants. Chaque profession est encombrée de petits hommes, d'incapacités, et est en recherche de géants, d'intelligences hors-ligne.

Les professions comme les bâtisses modernes à tant d'étages, ont dans les hauts des étages à louer. Les chemins de fer sont anxieux de gérants de première classe ; les bureaux de rédaction de nos grands journaux sont prêts à donner de larges salaires à des écrivains habiles : les chaires à prêcher cherchent des prédicateurs qui commandent ; les corps incorporés demandent en vain des conseillers dûment qualifiés ; la nation demande de meilleurs hommes d'état ; les collèges, de meilleurs précepteurs ; les marchands, de plus réussis vendeurs ; les manufacturiers, des artisans plus habiles. L'étiquette "étage d'en haut à louer" parait à tous les coins des rues, engageant les jeunes gens, les gamins de bonne volonté, et qui ont bon bras, bonne jambe, à monter les escaliers à l'ancienne façon. Il n'y a point d'ascenseur pour élever les paresseux, les flâneurs, au sommet des affaires, au haut de l'échelle de la vie professionnelle. Il faut que

les hommes qui travaillent à la tête d'une profession, d'une industrie, aient de la force, et cette force leur vient le mieux en atteignant par un travail fatiguant les positions élevées.



735—L'encre s'en va vite. Ceci peut paraître trivial ou de peu de conséquence; mais à la longue ça devient ahurissant, d'être constamment à recourir à la fiole pour remplir le godet. Mais ce n'est pas tant par l'usage, l'emploi qu'on en fait que l'encre disparait, que par l'évaporation qui s'en fait quand l'encrier est à large baie, à ouverture béante. Il s'en perd de cette manière beaucoup plus par évaporation que par usure, et il est essentiel de la tenir en vase, large du bas ou du fond si vous voulez, mais à goulot ou col engorgé. On ne saurait croire la différence que cela fait.



736—On entend dire tous les jours de telle et telle découverte ou invention. **“ Cela va révolutionner le monde.”** On a dit cela en son temps, de la machine à vapour, du chemin de fer, de l'electricité, du téléphone, etc. Aujourd'hui c'est de la machine à voler, du vaisseau aérien qu'on le prédit. Un écrivain du “ Home Journal ” de New-York en attend les effets, les résultats les plus cosmopolites, un boulever-

sement complet de nos relations commerciales et autres trop long à répéter ici. Mais attendons ; car tout d'abord le vaisseau aérien n'est pas encore un fait accompli de manière à donner des résultats pratiques très importants, et comme ce que l'on en espère ne viendra qu'avec le temps, on peut s'en émouvoir à loisir. Un correspondant du "Canadian Engineer" et de "La Presse" (M. Baillairgé) en a indiqué la solution par une combinaison du ballon pour tenir le vaisseau à flot, et de la machine à voler pour lui donner un mouvement progressif à travers les airs et assujettir la direction de parcours.



737—Le dernier bulletin de la Société de Géographie de Québec, contient le projet de M. Baillairgé et al. de **barrer le détroit de Belle-Isle** pour fermer le golfe St-Laurent de ce côté à l'entrée des glaces et courants d'eau glacée venant des mers polaires ; l'idée étant d'adoucir ainsi le climat d'Anticosti et des territoires autour du golfe et de relier par un chemin de fer, Québec au Labrador et le Labrador à Terre Neuve, puis en traversant Terre Neuve arriver à un point d'où le voyage océanique d'Amérique en Europe ne serait plus que de 3 jours au lieu de 6 qu'il l'est aujourd'hui.

***

738—Le cri anti-Sémitique en France ne parait avoir sa raison d'être ; c'est-à-dire que l'élement hébraïque ou judaïque est autant à craindre, est une source de danger pour la France, autant à cause de ses nombres que de sa richesse. En effet, si dans toute la France on ne compte que 70,000 juifs contre une population totale de 38 millions d'âmes, cela ne donne qu'un juif par 540. Mais sur ce nombre de 70 mille, il y en a 40,000 dans Paris seul, ou un par 50, ce qui est encore trop peu pour que on ne puisse en avoir raison.



739—Le monde, dit Stead, **gagnera à l'emprisonnement de Zola.** Sept hommes de lettres des Etats-Unis : McCarthy, Arnold, Jones, Pinero, Besant, Meredith et Stead ont écrit dans le "New York World" leurs vues sur le résultat du procès de Zola. Tous en font des éloges, et de tous il a les sympathies. Ils l'honorent comme martyr dans la cause de la justice.



740—Montréal, Québec, etc., **sont triplement enneigés cet hiver** (1898). En effet, la "bordée" a duré trois jours et les rues sont encombrées comme jamais. Aussi est-ce drôle, instructif

même d'étudier dans son enlèvement, les individualités diverses qu'il y a dans un même homme :

Notre homme "**A la journée**" est tard à l'ouvrage et prompt à laisser—Il y va légèr'ment et à peu, vous savez. Puis il va petit pas, comme vous n'en doutez.

"**A la job**" c'est-à-dire à l'entreprise.

L'attelage est actif à aller et venir—Il entasse la neige tant qu'il peut en tenir—Et de sort' que plus tôt il en puisse finir.

"**Au voyage**"

Il va et revient à la course ou au trot—La neig' non tassée n'emplit point son banneau—Et le nomb' des voyages en est ainsi plus gros.



741—Les passagers d'entrepont, ou de seconde classe, à bord de nos vapeurs océaniques se demandent de par quel droit, puisqu'il ne leur est point loisible d'aller au salon, ceux de première classe ou de cabine se donnent celui d'envahir leur quartier. Et de fait ils auraient bien le droit de s'insurger contre ce sans gêne de leurs frères plus doués sous le rapport de la fortune. Et dire que assez souvent ce sont des parvenus qui ajoutent l'insulte à la curiosité, en s'y tenant

le mouchoir au nez, comme pour dire : oh ! quelle odeur.

* * *

742—Chaque nation a son étiquette particulière, et il est bon de s'en informer, crainte d'avoir à se repentir de ne pas la connaître. Par exemple, chez les Arabes, les Mahométans, on ne saurait faire à l'un d'eux une plus grande insulte que de lui demander, comme on le fait chez nous, comment se porte sa femme. Il est facile de deviner pourquoi. Aussi ne doit-on pas non plus entrer chez lui, avant de s'être arrêté assez loin de sa porte pour lui en demander la permission, pour lui donner le temps d'esquiver durant l'intervalle les femmes de son harem.



743—Qui a découvert l'Amérique. Cette question est à l'ordre du jour aux Etats Unis, et est vivement discutée par les journaux les plus en vue et par les sociétés historiques et antiquaires de l'Amérique, et les conclusions auxquelles on s'arrête sont loin de favoriser les prétentions de ceux qui persistent à regarder Christophe Colomb comme le premier découvreur du continent. Au contraire il est avéré maintenant par tous ceux qui étudient l'histoire que l'Amérique fut découverte il y a au moins neuf siècles.

La légende irlandaise à ce sujet, revêt tous les jours un caractère de plus en plus authentique—c'est-à-dire que cette découverte du nouveau-monde est due à St-Brendon. Non seulement les annales de l'Irlande le confirment, mais la chose est corroborée par les sages Scandinaves, auxquels Humboldt et Usher ont apposé le sceau de leur autorité.



744—Les temps sont à la guerre à en juger par le nombre de cuirassés, vaisseaux blindés de grand tonnage aujourd'hui en construction dans les chantiers de l'Europe. Les Armstrong construisent sur la Tyne, deux croiseurs armés pour le Brézil, deux pour le Chili, un pour la Chine, un autre pour le Portugal. Ils ont aussi en mains deux vaisseaux blindés de 3,800 tonneaux pour la Norvège, et un vaisseau d'exercises pour le Chili. On a dernièrement mis à l'eau deux croiseurs pour la Chine et on en construit trois autres à Stettin. Le Japon est en train de faire l'achat de deux croiseurs que l'on construit à La Seyne pour le Brézil, et un autre à Elswick, et a réussi à en acheter deux ordonnés en Europe par le Chili. Le plus fort de l'ouvrage qui se fait dans les chantiers anglais est pour le Japon, qui a commandé la construction de trois vaisseaux de guerre de la classe du

"Magestic," de la force des plus puissants bâtiments de guerre de la marine britannique. Les Armstrong, sont à compléter pour le Japon un autre vaisseau de guerre d'un tonnage de 12,450 tonnes, pour servir de compagnon au " Fugi," plus un croiseur armé, à grande vitesse de 4,300 tonneaux. L'on construit encore en Angleterre, en Allemagne et en France, pour le même gouvernement quatre croiseurs blindés de 9,600 tonnes, à vitesse de 20 nœuds. On a encore commandé pour le Japon, en Angleterre—huit destructeurs de torpilleurs de 30 nœuds à l'heure ; sur le continent, douze bateaux torpilleurs de 90 tonnes et un destructeur. Voilà donc un ensemble de 26 cuirassés et de 21 torpilleurs et destructeurs de ces derniers —47 engins de guerre de construction à peu près simultanée.



745—Un journal de la métropole "Le Witness" vient de lancer un concours pour **un chant national** pour le Canada. Déjà on en a fait plus d'une fois l'essai sans y réussir. Pas un n'a valu la peine d'être entonné plus d'une demi-douzaine de fois, et surtout qu'on ne dépasse point cinq couplets, car ce sera à ne pas y résister.



746—New York va suivre l'exemple d'Ontario,

pour inculquer chez les enfants le patriotisme, le respect, l'amour pour la Patrie, en arborant sur le toit de chaque maison d'école les "Stars and Stripes." Les enfants auront à saluer le drapeau à l'entrée, à la sortie de la classe, et si le temps, la température ne permet point de l'installer au toit, on le déploiera tout de même sur la muraille intérieure de la salle.



747—Il arrive assez souvent qu'on est contrarié d'un refus, ou lorsque, sans même que la chose soit refusée, on ne répond point, on fait le mort ou le sourd—**puis, que l'on est content que la demande soit restée sans écho.** C'est surtout le cas lorsqu'on demande une faveur pour soi même ou un autre, dont l'obtention nous aurait rendu redevable envers le donateur, et humilié, car on reste alors tout à fait indépendant de celui dont on a sollicité l'intervention. Une autre phase du sujet sous considération, est celle où l'on demande de l'aide pour faire quelque chose et qu'on a à se rendre ensuite le témoignage que cette aide nous eut été absolument inutile et probablement nuisible.



748—Il est difficile d'arriver à connaître

la vérité, lorsque l'exagération, le mensonge profite aux deux : le créancier et le débiteur ; comme dans le cas d'un gérant de théâtre qui aime à vous laisser croire qu'il paye de forts salaires à ses acteurs, et que ces derniers aiment autant vous laisser sur cette impression, dans le but de hausser dans votre appréciation leur mérite.



749—Les grands canaux du monde ont coûté : le canal maritime de Suez de la Mer rouge à la Méditérannée — 100 milles. $1,000,000 du mille — celui de Corinthe de 4 milles, aussi un million de piastres du mille — le canal Nicaragua en coûtera certainement autant et peut-être davantage. Les deux premiers sont à niveau ou sans écluses, et n'ont point à faire face, comme le Nicaragua ou le Panama de l'Amérique centrale à l'élimination des eaux qui peuvent leur arriver par les pluies torrentielles de ces régions tropicales. Le Panama, si l'on s'y fut pris honnêtement n'aurait guère coûté plus. De même pour les chemins de fer souterrains de Londres et des Etats-Unis, et pour les tunnels sous les rivières, leur coût de revient est d'un million de dollars au mille en moyenne, les précautions à prendre pour les voies sous le lit des rivières où il n'y a point de frais à faire pour

droit de voie compensant pour ceux sous les villes où les droits de passage sont excessifs et où les difficultés de passer outre les obstacles à renconter en chemin, comme égoûts, conduits d'eau, de gaz, etc., viennent exagérer la dépense de semblables travaux.



750—De même que, disait Toricelli, la nature a horreur du vide—de même l'homme a horreur de l'inconnu et le revêt de terreurs de toutes sortes. **Anticosti**, l'isle de ce nom de 130 × 35 milles de largeur situé dans le col du golfe St-Laurent entre Gaspé au Sud et le Labrador au Nord, avait été décrit jusqu'à présent dans l'Encyclopédie Britannique, dans l'ouvrage de Bohn basé sur les écrits de Malte-Brun et Balbo, dans "Bells System of Geography" comme stérile et ses côtes inhospitalières jonchées des épaves de fréquents naufrages—Rosa en énumère 137 durant les 160 années de 1736 à 1896. Faucher de St-Maurice dans son "De Tribord à Babord" écrit que toutes les tentatives de colonisation devront échouer vu l'absence de hâvres et la présence d'une forte ceinture de récifs—Mais M. N. Levasseur dans un charmant récrit que l'on trouve pages 174 à 210 du dernier bulletin de la Société de Géographie de Québec, vient donner pour beaucoup le démenti à tous ces tristes présages, et nous démon-

trer que les MM. Menier acquéreurs et propriétaires actuels de l'Isle, sont en voie d'en faire un pays tout à fait exploitable, et attrayant même pour les touristes ; tout de même que Spitzberg situé sur le cercle arctique a elle aussi perdu ses alarmes ; puisqu'il y existe aujourd'hui un hotel visité maintenant tous les ans par des centaines de voyageurs.



751—Vitalité des crystaux. Sous cet entête, on lit dans le " New York World " du 6 mai 1897, " Découverte étonnante du professeur Van Schroen " de Naples—Crystaux enfantins (Baby crystals) com- " bats entre eux—Nouvelle vérité qui va révolutionner " toute science !—Toute matière est-elle organique— " Le Dr Van Hoist parle de photographies qui font foi " de la Naissance et de la Croissance des pierres." M. Baillairgé dans une correspondance adressée au " Naturaliste Canadien " publié à Chicoutimi par M. l'abbé Huard et reproduit par la Société de Géographie de Québec, dans son dernier bulletin—pages 266 à 270, admet la ressemblance, l'analogie de cette croissance avec celle de la crystallisation des matières saccharines et autres, la formation de la glace par congélation à la surface de l'eau ; mais fait remarquer que pendant que sur nos vitres la croissance arborescente se fait en

tous sens : latéralement et du haut en bas, comme de bas en haut ; la véritable croissance ou des matières végétales et organiques ne se fait qu'en montant ou vers l'astre du jour dont la plante cherche les rayons vivifiants.



752—Le tombeau d'Osiris, dieu principal des Egyptiens et compagnon d'Iris vient d'être découvert à Luxor, village de la Haute Egypte, site de Thèbes. La nouvelle en fut d'abord reçue avec incrédulité ; mais tous doutes ont été éliminés par un télégramme du directeur général des excavations, au président du conseil égyptien des ministres. C'est M. Amélineau qui a fait cette découverte. Avec le passé ainsi mis en présence du présent—ce sera le cas de dire que les extrémités se touchent.



753—La statistique constate une augmentation accentuée dans le nombre des **femmes qui fument** : les classes moyennes, comme l'aristocratie, et la femme ouvrière emboite le pas. Le bicycle, parait-il, en est la cause. Et pourquoi ne fumeraient-elles point, pourvu que pour une dame ce ne soit qu'une cigarette ; pour les riches un narguilé, à la turc, ou une pipe dont le service de remplissage, de nettoiement,

etc., se ferait par un domestique, une servante ; car il semble que l'on verrait de mauvaise grâce une élégante s'y salir les doigts. Pour la femme ouvrière, la même objection n'existerait point au même degré.



754—L'on écrit de Berlin (5 mars 1898) que dans le discours que fit l'empereur Guillaume à Wilhelmhaven, à l'occasion de la prestation du serment par les recrues navales, le passage suivant se fit remarquer " Là où l'aigle allemand a fait prise de possession et a fixé ses serres, ce pays est allemand et demeurera allemand ; ce qui fait présager que l'**espoir du retour à la France, de l'Alsace et de la Lorraine n'est guère probable.**



755—**L'arbre géant de l'île de Java** est, dit-on, jumeau, double ou composé de deux arbres dans un ; et ces deux êtres ou essences sont de même genre mais d'espèces différentes, les feuilles de l'un d'un vert tendre, celles de l'autre d'une teinte plus foncée. Cet arbre doit avoir 120 pieds de tour ou près de 40 pieds de diamètre, s'il est vrai qu'il faut 20 personnes les bras tendus pour en faire le tour. Le tremblement de terre si fréquent en cette île, et qui a

détruit un si grand nombre de ses habitants n'en a eu jamais raison—l'arbre y a survécu. Il est là depuis des siècles, reliant le passé au présent, et excitant l'admiration des visiteurs, la dévotion des indigènes qui l'adorent comme un dieu. Le sommet de l'arbre auquel on peut atteindre avec la permission et sous la surveillance des prêtres mahométants, qui occupent une maison à sa base, est couvert de fleurs d'orchidées des nuances les plus riches, et de plantes parasites qui ont pris naissance dans l'humus formé à l'endroit des fonrches de ses branches par les feuilles mortes qui y tombent et demeurent. Ces orchis sont d'espèces variées, et l'arbre est en un mot une masse odorante et à la fois de florale élégance, dont sans le voir on ne peut se former une idée. C'est tout un jardin suspendu dans les airs, comme ceux dont Sémiramis avait doté Babylone.



756—Il résulte des expériences faites par l'Université de l'état de New-York que l'**homme peut se nourrir pour 16 centins par jour, la femme pour 13.** Il faut choisir soi-même son steak dans la ronde, faire son propre pain et sauver ainsi le coût à 5 centins la livre des 25% d'eau que le boulanger met au pain. La graisse, l'huile végétale est à meilleur marché et plus sanitaire que le saindoux animal. Le

sucre ne coûte point cher, donnez-le en abondance aux enfants. Les pois, les fèves (haricots) sont nutritifs, accentuent les muscles. Ayez soin surtout de varier votre nourriture, car même un diner de Noël fatiguerait à la longue.



757—Le pot-au-feu. Ce mets, souvent le seul du bourgeois comme de l'artisan, ce potage national du français est ainsi décrit dans "La Patrie" de Montréal, par un cuisinier émérite P. Gilbert dans un article de toute une colonne de ce journal, mais qui peut se condenser en la description que voici : Le morceau du bœuf le plus propice au bouilli ; avec un gigot et un os moëlleux entouré d'une fine mousseline pour prévenir l'échappement du contenu, pour assurer la réussite du bouillon. Un vaisseau quelconque, mais par prédilection une marmite en terre, (pot de grès ou de faïence) navets et carottes par parties égales, un bouquet de poireaux récelant une branche de céleri, une gousse d'ail, un morceau de panais, un oignon piqué (poignardé dit Gilbert) de deux clous de girofle, un fragment de thym et de laurier—Ebullition lente et qui soit plutôt un susurrement, un frémissement, qu'une ébullition assez active pour mettre la viande en charpie. Le tout mis à l'eau froide pour permettre d'éliminer de la viande son albumen qui surnage et

qu'on enlève à l'écumoir, et qui en ouvrant les pores du bœuf en laisse échapper les jus si essentiels au bouillon ; tandis que mis de suite à l'eau bouillante, l'albumine comme celle de l'œuf se solidifiant et bouchant ainsi les tissus cellulaires de la viande en arrêterait l'écoulement des fluides. Inutile de dire qu'une volaille sans être essentielle n'y serait pas de trop. Un litre d'eau par livre de viande et une cuisson de 5 heures—avec sel et poivre au besoin et nous voilà en présence d'un plat qui n'est aucunement à dédaigner.



758—Avec une servante, arrivant toute fraiche déballée de la campagne, il convient de mettre les points sur les i—Mon souper un soir chez un ami a manqué de succès parce que sa cuisinière avait oubliée de vider la volaille avant de la mettre à la soupe. Puis chez moi qui adore les parties croquantes de la tête de veau, une malheureuse en avait coupé et jeté les oreilles, et avait oublié d'en fendre ou scier le crâne pour en extraire la cervelle et la bouillir dans une mousseline pour la mettre à la sauce. Lorsque le thé était moins connu, il est arrivé plus d'une fois, quétant donné de cette essence pour l'infuser et en faire un breuvage, la servante faisait bouillir le thé, comme elle l'eut fait d'un légume, puis

en jetait l'eau de revient, pour servir au souper un plat de feuilles bouillies, accommodées quelquefois au beurre, comme qui eut été d'un mets de haricots, sarsifis, etc. On a vu aussi le domestique, le garçon de table, chargé par son maître de mettre le champagne à la glace pour le refroidir, en ouvrir la bouteille, et en arroser la glace à la déconfiture absolue du bourgeois.

***

759 — A une conférence sur **l'abolitionisme, non pas de l'esclavage, mais des spiritueuses,** il fut établi que pendant que le Canada ne boit que 4 gallons par année en moyenne par individu de la population, les Etats-Unis en boivent 8, l'Europe beaucoup davantage. L'argument le plus fort à l'appui de la thèse du conférencier était que pendant qu'au Maine, où la vente des spiritueuses est interdite, un sur quatre des citoyens de cet état de l'Union américaine, a des épargnes aux banques, au chiffre de plus de $150 par tête ; il n'y en a ailleurs—comme à Chicago—qu'un sur 20 à 30 qui aient pu épargner quelque chose et que cette épargne même en moyenne par individu n'est point du quart de ce qu'elle est, dans les pays où l'on fait peu ou point usage de boisson.

***

760—Une compote panachée—Devinez ce que c'est. Le français n'est jamais à bout d'un mot pour tout dire et d'une manière tout a fait gentille et attrayante—Eh bien, c'est tout simplement une compote aux pommes surmontée d'un panache en confitures plus coûteuses et de plus allêchante couleur.



761—Le foyer domestique, le chez soi, ne l'est pas moins, soit il même un palais. C'est là que demeurent ceux que l'on aime—à quelque endroit que ce soit. C'est là où on est aimé pour soi-même, et non à cause de la richesse, du pouvoir, ou en considération de ce que l'on peut faire pour d'autres.



762—Il est une maxime que : l'on ne s'enquiert des affaires d'un autre que dans le but de lui faire, ou pouvoir lui faire dommage. Ceci n'est pas toujours vrai : on peut s'informer auprès d'autrui de la manière que sont ses affaires, afin de lui donner bon conseil, lui suggérer des moyens de réussite, des choses à éviter. Quelquefois c'est pour se donner le plaisir d'apprendre qu'un voisin, un ami, un parent, se tire d'affaires, vit dans le comfort, l'aisance.

763—C'est un talent que de faire avec facilité ce que d'autres ne font que difficilement. **Celui-là fait preuve de génie** qui réussit là où l'homme de talent fait défaut.



764—Dieu doit aimer davantage les prières que l'on prononce spontanément et qui nous viennent du cœur; que celles qu'on lit dans un livre, ou que l'on répète après les avoir apprises par cœur et qui peuvent dans ce cas ne venir que des lèvres.



765—Saint François de Sales nous dit que **Dieu se contente de peu de notre part, sachant qu'on n'a que peu à donner.**



766—Puisque la neuvaine de saint François-Xavier a été composée par lui-même, écrite par lui—pourquoi lorsqu'il s'agit de son " oraison pour la conversion des infidèles dit-on " **oraison que saint François-Xavier composa lui-même,"**—c'est que l'on ne veut point partager la responsabilité de cette phrase " Voilà Seigneur que l'enfer s'en emplit à la honte de votre nom." Mais sachant que Xavier était un véri-

table saint, et qu'il n'avait pu vouloir dire rien de dérogatoire à la dignité de Dieu, on lui laisse à régler lui-même avec Dieu le sens dans lequel doit se prendre cette parole " à la honte de votre nom."

*
* *

767—Le latin est plus facile, plus expéditif à apprendre que le grec—parce que son alphabet, ses lettres composantes sont les mêmes que pour le français, l'anglais, etc. ; et on peut assez aisément le parler, le lire, le traduire, et qu'il est utile dans l'appréciation de l'espagnol, de l'italien, etc.— Mais pour le grec, que l'on oublie vite, comme on le fait de l'allemand à cause de la différence du texte, il n'est pas nécessaire de savoir le parler, le lire, le traduire, ou d'en faire même ou comprendre des phrases. Il suffit des mots, des noms ou substantifs, des abjectifs ou qualificatifs qui entrent comme racines dans la composition d'une foule de mots scientifiques, et qu'on peut et doit pouvoir deviner, du moment qu'on connait les racines constituantes.

*
* *

768—Le procès Zola. La presse anglaise de tous les pays n'a qu'une voix pour traiter de farce judiciaire le prétendu procès que l'on vient de faire à

Zola pour avoir osé douter de la culpabilité de Dreyfus, et en le faisant, jeter du louche sur l'autorité militaire, les généraux qui l'on trouvé coupable sur une preuve qu'on n'a osé produire en cour. Zola, disent les journaux anglais, a été condamné illégalement, et injustement—Quelle est donc, se demande-t-on, la cause de la terreur qui a produit chez le peuple français amateur de la liberté, cette crainte de la liberté d'expression. Que veut dire le fait que de braves vétérans ont pâli à la pensée que la vérité put se faire jour et que l'on a fait venir des généraux en plein uniforme pour en imposer par leur présence au juré, et le forcer par des menaces de guerre et d'un désastre national à en venir à une condamnation. L'accusé n'a pu entendre de témoins. Le juge lui-même a dit au juré que l'acquittement de Zola serait le déshonneur, la ruine de la France. On ne saurait trouver d'expressions pour caractériser cet outrage fait à la justice. La France. ajoute t-on n'est pas un pays si faible si déshonoré qu'Elle ne puisse dire qu'un de ses fils, adoptif si vous voulez, a été en pourparlers avec une puissance étrangère. Ceci n'est pas une révélation qui causerait la guerre, car ce n'en est pas même une ; sauf que la Russie soit la puissance étrangère et que la France craigne pour son alliance. Zola entre en prison et la France sort du congrès des pays civilisés, jusqu'à ce qu'elle se réveille en face de l'énormité de cette

comédie judiciaire. Le réveil ne doit pas se faire longtemps attendre. Ou il faut que Dreyfus soit pardonné, ou qu'on lui fasse un nouveau procès—La France s'est montrée trop souvent le champion de la justice pour ne pas opter bientôt pour l'une ou l'autre manière d'en agir et alors Zola sera jusitfié."



769—Pour ne pas laisser soupçonner aux enfants une chose qu'on ne saurait leur expliquer, on dit : maman a acheté, a trouvé, le petit Jésus lui a apporté un bébé—Une femme auteur fait dire à son héroïne de roman : un enfant est descendu dans mes bras " jolie expression, indiquant la réalité, et avec l'idée en même temps que le nouveau venu vient de Dieu—ce qui est encore vrai. Mais voici que je viens de recueillir dans les réclames de journaux, s'adressant à la femme devenue mère ou en voie de le devenir—une autre manière d'introdnire le nouvel arrivé, dans une gravure où il se berce, comme dans un hamac, dans le croissant de la lune et a l'air d'avoir pour père l'être légendaire qui habite cet astre, " l'homme dans la lune." Puis encore dit un autre : Oh quel chaleureux accueil ne reçoit point de la mère heureuse, le petit voyageur que le ciel conduit à la porte de son cœur," et avec ces paroles, la représen-

tation graphique de la chose : un petit ange ailé qui sur un traîneau, une nacelle à col de cygne, transporte vers le sein de la femme qui l'y attend, un petit être tout emmailliotè de duvet et retenu par les bras d'un petit frère et de l'ange qui conduit à destination le petit étranger.

***

770—Le Canada s'accentue parmi les nations, comme le pays minier le plus riche que l'on connaisse—Bell dit du labrador et pays circonvoisins de la Baie d'Hudson, qu'il est le plus riche de notre moitié de l'Amérique du Nord. Le Canada a produit en 1897—pour $7,386,000 de houille, $6,196,000 d'or, $3,322,000 d'argent, $1,400,000 de nickel, $1,396,000 de plomb et $1,501,000 de cuivre sans parler du fer, de l'asbeste, des phosphates, du mica, du chrome, du zinc, de la graphite, du molybdène, de l'ardoise, du pétrole et des autres minéraux et matériaux qui entrent dans les manufactures, les arts et les sciences, les besoins de notre civilisation moderne. Hâtons-nous y donc avec une voie ferrée du Lac St-Jean à la baie James pour y exploiter ces trésors et les pêcheries de la Baie.



771—Le désastre du Maine à la Havane.

Ceux qui sont opposés à l'idée d'une explosion à l'intérieur, ou par une mine ou torpille en sous-œuvre du vaisseau, appuient leur opinion du fait que, une mine de la sorte aurait creusé sous la coque un immense trou. On n'a rien trouvé de tel. Une torpille eut lancé dans les airs un immense jet d'eau, si on en eut opéré l'explosion à une profondeur même de 25 pieds : on n'en a pas été témoin—Ou encore elle eut au moins motivé une vague qui aurait atteint le rivage et mis les embarcations qui s'y trouvaient en oscillation : rien de tel n'est arrivé. Une explosion tue invariablement tous les poissons dans son voisinage : on n'en a pas vu un seul. Eut fallu une torpille immense pour produire l'effet que l'on connait. On en conclut qu'il n'a pu y avoir explosion à l'extérieur." D'ailleurs trouvât-on dans le sens, la direction, les concavités remarqués, quelque indication tendant à faire croire à une mine extérieure ; qu'il y aurait encore à se demander, comme dans le cas d'un récent cyclone à St-Louis du Missouri (où la raréfaction de l'air produit par le cyclone sur son passage, avait déterminé une chûte de certains murs vers l'intérieur aulieu de produire l'effet contraire) jusqu'à quel point un vide ou vacuum produit à l'intérieur du vaisseau par une explosion interne, aurait pu faire réagir la pression atmosphérique avec celle de l'eau, vers le vacuum ainsi créé.

***

772—L'on s'étonne de l'omission, où que ce soit, de toute allusion à la vie intime du Sauveur, du petit Jésus. Pourquoi, dit-on : il avait revêtu l'homme avec toutes ses faiblesses, tous ses défauts, n'avait-il point les faibles des autres enfants, n'était-il point, comme les autres enfants de son âge imparfait, motivant la correction de sa mère. Point de détails sur sa nourriture, ses amusements autres que ceux qu'il aidait à son père, saint Joseph, dans les travaux de son métier de charpentier. Eh bien ! non, de même que sa mère de conception immaculée devait être parfaite, l'enfant Jésus l'était également, et c'eut été trivial, et contre la dignité de l'enfant Dieu, de relater ces choses.



773—Le fromage comme substance nutritive. Très digestif pour certains et plus même que le riz, le gruau ; il l'est moins pour d'autres ; mais remplace très bien la viande, la chair animale en ce que ses constituants azoteux sont des plus nutritifs. Celui fait avec le lait écremé est surtout propice en ce qu'il contient moins de matières grasses.



774—Persistance des bois submergés. On a recueilli, en creusant la rivière Maine en Allemagne,

des troncs de chêne contenant de 6, 9 à 12 mètres cubes de bois très sain, mais noirci au point même de l'ébène, et que l'on a raison de croire avoir été ainsi submergés de 10 à 15 siècles.



775—Règne moyen des évêques au Canada. Sous la domination française le Canada a eu six évêques, NN. SS. de Laval, de St. Valier, Duplessis, Dosquet, de Lauberivière et de Pontbrian qui ont régné successivemement ou de 1658 à 1760 (période de 102 ans)—30, 39, 6, 6, 1 et 20 ans, soit une moyenne de 17 ans—Puis sous la domination anglaise, nous avons eu de 1766 à 1898 (période de 32 ans) NN. SS. J. O. de Pontbrian, Desglis, Ubert, Daumont, Plessis, Panet, Signay, Turgeon, Baillargeon, Taschereau, qui ont régné respectivement 18, 4, 9, 7, 21, 7, 17, 18, 3 et 27 ans moyenne de 13 ans—Puis en les prenant collectivement ou de 1658 à 1898, période de 240 ans, le règne moyen de chacun d'eux a été de 15 ans—C'est peut-être assez pour laisser croire que 15 ans est la longueur moyenne du règne d'un évêque en général et ailleurs qu'au Canada. Le règne moyen des papes dont plus de 300 se sont succédés durant ces 19 siècles n'est au contraire que de 6 ans.

***

776—On est optimiste parfois ; on se console au besoin de l'hiver, de ses ennuis, en ne leur assignant que 4 mois de durée : décembre, janvier, février et mars, et c'est quelquefois vrai ; car il n'est pas rare que les gros froids, les neiges en permanence ne nous arrivent que vers la mi-décembre pour cesser, disparaître vers le milieu de mars—**Puis on est pessimiste,** on se désole de la longueur de la saison rigoureuse, de la persistance du désagrément de se voir dérober pendant huit mois, les feuilles, les fleurs qui nous rendent l'existence tolérable. Ceci est encore vrai lorsque l'hiver nous vient au milieu d'octobre et ne nous laisse à peine que vers le milieu de mai. Mais en réalité, le vrai est entre ces deux extrêmes.



777—Hypnotisme inconscient. J'en étais certain. Mon fermier qui me voulait à la campagne, de me dire (c'était vers la fin mars, où les chemins commencent à se démoraliser, au point qu'on est en doute de savoir ce qui conviendrait le mieux, d'une voiture d'hiver ou d'une voiture d'été) qu'il n'y avait guère qu'une couple de places, " où ça grate " (où c'est à la terre) tandis que de fait il y en avait 77 comptés le lendemain au retour. Mais me direz-vous : aviez-vous pris cette peine là. Non, mais pour voir jusqu'à

quel point on peut imposer tacitement sa volonté à un autre ; je commençai de le faire, et rendu à 7, je dis tout haut "7." Que comptes-tu là me dit ma femme? Les endroits où la neige est à la terre. Oui, je le savais, la voilà partie, elle et les deux enfants dans la cariole à poursuivre l'énunération de ces endroits "où ça grate" en effet, et où le cheval tire et fatigue énormément à tirer une voiture à lisses—"Huit," entends-je et au bout d'un instant, "neuf, dix, vingt "Non maman, c'est 21—ah oui 21—22, 29, 30, 40, 50, 59 disent les enfants—que non riposte la mère, ça fait 60 et ainsi de suite jusqu'à 77. Je voulais les compter, ou plutôt les faire compter par d'autres, pour me donner le loisir de songer ailleurs ; et sans le dire, sans le demander ; voilà que par hypnotisme,—ou donnez-lui un nom plus suggestif de la cause ou de l'effet psychologique ou autre du phénomène de la tacite intuition produite—mes trois compagnons de voyage, se mettent simultanément, et comme par entente entre elles pendant qu'il n'y en avait aucune, à emboiter le pas avec moi, en poursuivant à conclusion, l'addition voulue par moi, désirée, mais sans aucunement laisser devenir ce désir de ma part.



778—Il est bon d'avoir des amis, mais en affaires il ne faut point se reposer sur eux.

On ne payera pas plus pour ses effets ici que là, même pour les acheter d'un ami. Il est bon de se rappeler ceci, en faisant la part de l'amitié en affaires. Un homme peut faire partie de toutes les sociétés possibles, et peut être populaire dans toutes les classes de la société, mais il a à se reposer sur la qualité de ses effèts, et sur la réputation qu'il a de vendre à des prix raisonnables, pour retenir la clientèle que l'amitié lui apporte. L'amitié est souvent plutot une malédiction que le contraire en affaires. Assez souvent ce sont les amis d'un homme qui le calent. Maints de nos lecteurs s'accorderont à admettre qu'ils ont plus perdu d'argent par l'entremise d'amis, qu'ils n'en ont jamais fait dans leurs transactions avec eux.

*
* *

779.—On a constaté, lors du dernier cyclone à St-Louis du Missouri que, dû au vide créé à l'intérieur de certaines bâtisses, les murs en étaient tombés de ce côté, poussés par l'air, s'y précipitant pour combler le vide, le vacuum atmosphérique. **S'est-on bien rendu compte, avant d'en venir, dans l'affaire du " Maine " à la conclusion d'une explosion extérieure en sous-œuvre du vaisseaux, jusqu'à quel point le vide créé par une explosion à l'intérieur du**

navire, peut sous l'effet combiné de la pression atmosphérique et de celle due à la profondeur d'eau audessus du fond du vapeur, **avoir motivé un soulèvement du fond donnant à croire à une action extérieure.**



780—Les nappes de glaces enflammées de la rivière Missouri au Kansas. Ce phénomène est dû au fait qu'à certains endroits, où pour éliminer des détours accentués de la Missouri, on a passé outre, en creusant à la rivière un, nouveau lit, on a ainsi déterminé des lagunes ou flaques d'eau stagnante, où les gaz s'échappent du fond, au lieu de se mêler, comme par le passé, à l'eau courante pour être entrainés, assimilés, absorbés par elle et insensiblement dissipés. Ces gaz, disons-nous, que l'ont voit sortir du fond, où ils se sont fait à travers les boues, des voies visibles à l'œil, s'accumulent sous la glace, s'échappent si leur pression est suffisante pour en motiver la rupture et si non y demeurent emprisonnés jusqu'à ce que les gamins de l'endroit leur font voie en forant la glace à cet effet, pour ensuite mettre le feu au gaz qui se répandent sur la surface solidifiée par le froid et donnent ainsi l'apparence de glaces enflammées.

* * *

781—**L'or produit en 1897 a été sensiblement de $240,000,000**—20 % de plus qu'en 1896—De ce total les Etats-Unis ont produit 61½ millions l'Afrique 58 millions, le Mexique 10 millions, l'Australie 51 millions, l'Inde 7½ millions, la Russie 25 millions, le Canada 7½ millions—voir ce que donnera le Canada le Clondyke en 1898, entre les milliers de mains qui s'y rendent déjà de toutes les parties du monde. Le Colorado donnera, croit-on, $20,000,000, la Californie $19,000,000.



782—**Les confessions de Pâques ne durent guère qu'une minute ou une minute et un cinquième chacune**—soit de 50 à 60 à l'heure. Durant les retraites, il se fait beaucoup de confessions générales, ce qui prolonge la moyenne du temps requis pour chaque confession. D'ailleurs, en temps de retraite, quand les confessions ne seraient pas générales, ce sont de plus grands pécheurs, des pécheurs plus durs à cuire qui en ont plus long à dire ou de plus gros et qui motivent, de plus fortes, de plus prolongées réprimandes de la part du confesseur, ce qui aide aussi à accentuer le temps moyen que prend une confession.

***

783—Que de mots, dans une langue, n'ont pas leurs équivalents dans une autre. Il faudrait pour cela que le mot traducteur de l'autre n'eut qu'une seule signification. Le mot anglais **fun** n'a qu'une signification, son traducteur **plaisir** en a au moins deux—**fun** est un plaisir plus ou moins bruyant, indicatif non seulement de rire mais aussi du mouvement, comme chez les enfants qui se font des niches, qui dansent, sautillent et courent—tandis que l'on peut avoir du plaisir, éprouver du plaisir sans remuer—le plaisir peut n'être qu'une satisfaction de l'âme, de l'esprit. De là la nécessité, le motivé de l'expression " avoir du **fun** " qui rend exactement la pensée, le désir de la personne, pendant que avoir du plaisir n'indique pas la chose au même degré.

Il en est de même du mot anglais **boy**—" my boys " ne se rend point exactement par " mes garçons," puisque garçon en français a les deux significations d'enfant mâle d'un certain âge, et de célibataire. Disons plutôt " mes gars." On a d'ailleurs aussi déjà signalé le mot **still** qui n'a qu'une signification, celle de continuité, tandis que le mot français encore qui le traduit indique et la continuité et la répétition d'une chose.



784—Quand un homme laisse notre côté pour passer

chez l'ennemi, "**c'est un traître.**" Quand il laisse les rangs ennemis pour passer chez nous "**c'est un héros.**" Pourquoi cela—sa conduite dans les deux cas est également répréhensible. Un espion enfin, un dénonciateur est honni quand il donne de nos nouvelles à l'ennemi—on l'accueille, au contraire à bras ouverts, lorsque passant de l'ennemi chez nous il nous informe de ce qui se passe ou va se passer dans le camp opposé. Il y a il est vrai une sorte de bravoure ou de bravade à faire la chose à ses riques et périls. Si c'était un des nôtres qui incognito ou autrement serait passé chez l'ennemi, pour nous revenir ensuite avec des informations précieuses, ce serait peut-être là une action plus méritoire ; mais d'ailleurs et en général tout ce qui sent de loin ou de près, l'espion, le délateur est digne de mépris.



785—François Coppée, dans un article sur "Les Cendres" au commencement du carême, où il nous fait une si touchante description de la cérémonie (Memento quia pulvis es, et in pulverem revertebis) à une de ces messes nationales dans une église d'un faubourg de Paris, où on ne voit d'ordinaire que des pauvres, des ouvriers, possédant la vraie foi—nous remet en mémoire la parole que prête Shakespeare à Hamlet, le mélancolique prince du Danemark, lorsque

s'adressant à Horatio, il dit : " Voici à quoi nous arrivons ; Alexandre fut enterré, Alexandre retourna en poussière ; la poussière est de la terre, de la terre nous tirons l'argile et pourquoi cette argile en laquelle il fut converti ne serait-elle pas employée à fermer un baril de bière ? L'Impérial César mort et retourné en terre glaise, bouche peut-être un trou pour nous préserver du vent. Oh ! dire que cette poignée de terre qui tenait le monde sous son obéissance, rapièce peut-être un mur pour fermer passage à la bise d'hiver." Ces pensées, dit Coppée, sont de celles dont il est permis de se souvenir en ce jour ou le prêtre trace avec de la cendre une croix sur le front de tous les fidèles en adressant à chacun d'eux ces paroles : " souviens toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière." Cérémonie d'un symbolisme admirable, comme toutes celles de l'Eglise, d'ailleurs.



786—Sentillane, sous l'en-tête " **Prisons Littéraires** " article comme le précédent reproduit par " La Patrie " de Montréal, met en parallèle la sentence de Zola—un an de prison et 3 mille francs d'amende—et celles qui à diverses époques ont frappé Lamennais brouillé avec l'Eglise et avec le Pape, épris d'un nouvel évangile d'indépendance et de philosophie — deux

fois Béranger en 1821 et 1823—Victor Hugo en exil—Félix Pyat et bien d'autres. Il nous dit que Béranger, la seconde fois fut condamné à une amende de 10,000 francs que paya pour lui un public sympathique et se demande s'il en sera ainsi cette fois. Ce n'est malheureusement pas probable, car chacun craindrait quelque vengeance, sans savoir d'où, à la suite d'une charité qui aurait l'air de donner gain de cause au malheureux condamné.

***

787—Sentillane nous dit de Lamennais emprisonné à la suite de sa rupture avec l'Eglise—c'était en automne—qu'au moment de faire du feu à son foyer, il s'en désista à la vue d'une hirondelle qui avait fait son nid au sommet du tuyau de la cheminée, et qu'il passa ainsi l'hiver â souffrir de froid pour ne pas déranger la bestiole.

Sentillane nous apprend aussi que lors de la première condamnation de Béranger à 5 mois de prison, à cause de ses chansons inflammatoires du peuple, son juge sympathique fit la remarque "C'est dommage que la gravité du tribunal empêche de chanter ici ces chansons, car la musique pourrait sans doute en faire excuser la hardiesse."

***

788 – Edison l'inventeur recommande à qui veut inventer quelque chose, de s'assurer tout d'abord si la chose est requise. Si elle l'est, dit-il commencez à vous y mettre, l'esprit absolument libre de toute connaissance de ce qui peut avoir déjà été fait par d'autres à la recherche de la chose vouiue. Ces connaissances préliminaires sont toujours un obstacle pour l'inventeur qui est tenté de continuer dans les traces d'un autre, et à mettre ainsi en danger ses propres idées. Au contraire, s'il poursuit un chemin, un procédé qui lui est propre, il ne rencontre pas sur sa route des ornières où il est en danger d'emboiter le pas ; rien, en un mot, pour obstruer son passage, son progrès. J'en ai plusieurs fois agi ainsi ; puis quand j'avais fini, je lisais ce qu'avaient fait d'autres dans la poursuite de la même découverte. Je trouvais d'ordinaire que mes idées avaient été tout différentes de celles de mes devanciers ; mais en même temps, que leurs idées avaient été si bonnes que, les eusse-je connu à l'avance, j'aurais été fortement tenté de marcher sur les mêmes traces."

***

789—Il n'est pas loisible d'obtenir de l'argent sous de faux prétextes—Mais vous voler votre argent n'est guère pis que de vous voler le peu de temps que vous avez assez souvent à dévouer

à la lecture des articles sérieux d'un journal. Donc, je ne sache point jusqu'à quel degré on ne pourrait s'insurger contre certaines réclames à en-têtes telles que vous êtes forcé de les lire, et ne vous apercevez qu'à la suite d'un article assez long ayant trait au sujet mentionné au titre, qu'il sagit d'une médecine qui guérit tous les maux.



790—Que de moyens subtils pour vous arracher votre argent. Vous n'êtes pas disposé à souscrire à une œuvre de charité où votre contribution restera enfouie inextricablement dans mille fois, dix mille fois le montant de votre mise, et où, si l'on vous promet de l'intérêt en forme de prières, vous ne savez jusqu'à quel point vous en bénéficierez, quelle sera votre part, en rapport avec le tout. Les Dames du Sacré-Cœur ont résolu le problème : Elles veulent agrandir leur établissement. Eh bien, pour que chaque contribuable soit connu et ait part aux prières—on vous donne une religieuse absolument pour vous et vous seul, à condition que vous lui construisiez une cellule c'est-à-dire que vous contribuiez la somme nécessaire à cet effet, et votre nom sera inscrit en tête de la cellule, avec la somme $100 ou $175 qui vous donne droit aux prières de l'occupante de cette cellule

durant 25 ans dans le premier cas, 50 ans dans le second. Puis pour ne pas avoir à accepter un billet promissoire payable seulement quand la nouvelle aile, la cellule seront faites, on s'engage à inscrire le nom de suite sur une des cellules actuelles du monastère. C'est pas bête, car de cette sorte, elles s'assurent d'un paiement immédiat de la part de quiconque aurait pu promettre de payer plus tard ou après la bâtisse faite. Et si même le montant souscrit était insuffisant, elles auraieut votre argent et vous leurs prières et vous ne sauriez vous en formaliser. Dieu donne de bonnes idées aux bonnes âmes, et encore une fois l'idée d'avoir une religieuse pour vous tout seul et qui ne prie que pour vous, sorte d'ange gardien, est bien propre à desserrer les cordons de la bourse la plus récalcitrante.



791—On ne veut pas qu'un individu fausse la vérité et on laisse mentir toute une nation. Une sorte d'orgueil assez légitime est celui d'être commandé par quelqu'un d'un beau physique, et que ce soit son maître d'école, son capitaine, ou son souverain, c'est tout de même—Chaque individu étant mu en ce sens, et les individus dans leur ensemble formant la nation, la nation tout entière a la même faiblesse, la même vanité si l'on veut. C'est de

là que on représente Napoléon III qui était plutôt courtaud que de haute taille comme dominant presque de la tête l'assistance, dans tous les tableaux, gravures, etc., où on le voit représenté. Il en a été de même de la reine Victoria dont le nez est loin d'être aquilin ou classique. Voyez-la dans tous ses portraits peints ou gravés, et non d'après photographie ; voyez-la surtout au frontispice du dernier ouvrage (1898) qui vient de paraître sur son jubilé, voyez-lui le nez : à force de l'allonger, de le rectifier, pour le rendre plus ou moins Grec ou Romain, on en est arrivé à un nez tellement étroit, que ce portrait en est devenu une véritable caricature.



792 — Crystallisation de la neige sous l'effet du soleil au printemps. Je ne sache pas que l'on ait encore observé ce phénomène, ou que qui que ce soit au moins en ait encore écrit ou parlé. Je remarque que les bancs de neige, où qu'ils se trouvent, ont une apparence rudoyée, chagrinée, dentelée, labourée, réticulée, alvéolaire et plus ou moins rétiforme, et il y a lieu à tous ces divers qualificatifs pour en exprimer les apparences variées çà et là. Qu'on en fasse l'observation et l'on verra que c'est le soleil qui y est pour au moins sa grande part dans cette démoralisation de la surface auparavant unie, et de la struc-

ture homogène du banc avant sa décomposition sous les effets de la température. On dirait, dans la neige de parties plus fusibles et d'autres qui le sont moins, les premières se dissoudent (j'aimerais mieux dire se dissolvent si c'était français, comme rendant mieux le latin dissolvere) percolant à travers les autres pour ensuite se solidifier, se crystalliser en une sorte de dentelle, de matière spongieuse, imitant quelquefois le varech de nos rivages à l'eau salée, avec œils ou trous plus ou moins annulaires ; et que ce sont les rayons du soleil qui opèrent cette transformation s'accuse par le fait que cette neige est labourée précisément dans le sens de la direction de ces rayons de mars et d'avril et de 10 à 2 heures à peu près de la journée ; la dentelure étant toute dirigée dans le même sens, avec inclinaison vers le Nord. La chose mérite de la part de nos physicistes (Laflamme, etc.) une étude plus approfondie.



793—Les idées premières ne sont point égalcment méritoires. Que Leverrier et Adams par exemple aient eu presque simultanément l'idée de Neptune, aient soupçonné l'existence de cette planète pertubatrice, avant que son existence fut connue ; voilà une idée valante, que pas un autre n'a peut être jamais conçue ; une idée fondée sur une pénétration de

l'esprit à travers l'inconnu. L'idée d'un bateau roulant sur l'eau est moins méritoire, parce que chacun des deux hommes qui à 40 années d'intervalle, ont eu cette idée—le dernier : Knapp sans soupçonner que Baillairgé l'avait conçue près d'un demi siècle avant, avouent qu'elle leur a été inspirée par l'écureil (l'engin locomoteur) faisant mouvoir sous lui la roue, (le bateau) sans tourner lui-même, ou sans que le moteur soit entraîné dans le mouvement rotatoire ; mais une idée comme celle par exemple de faire disparaître un obstacle à la circulation, ne vaut rien pour le premier qui l'a concue, puisque cette idée, sans peut être réclamée comme telle, a dû déjà venir à mille autres.



794—Le "Farben Zeitung" nous fait part d'une **peinture composée de varech et autres ingrédients.** Le varech à l'état vert, ou non desséché est broyé à l'huile et mêlé de litharge, acétate de plomb, thérébentine, huile de lin. On dit cette peinture un préservatif des fonds de navires en bois contre les vers, ou d'aucune construction sous-marine en bois quelconque.



795—La mort presque instantanée, ou dans l'espace tout au plus de quelques

minutes, de 124 personnes au feu du "Bazar de Charité" de Paris, en 1897, est due à ce que, dans cette enceinte de quelques 300 pieds sur 40, il n'y avait personne de préposé à l'ouverture des portes de sauvetage construites à cet effet et dont l'existence était inconnue de l'assistance. La bâtisse était de construction temporaire en bois inflammables. Toute la toiture était dissimulée en sous-œuvre, ornée à l'intérieur d'une tenture continue, qui ayant pris feu, au moment de l'explosion de certaines huiles essentielles employées au fonctionnement du kinématographe installé dans l'édifice pour l'amusement des visiteurs, ne tarda pas à s'enflammer sur son étendue entière, et dont les lambeaux ardents tombant sur la tête des dames du bazar, légèrement vêtues et coiffées, mirent le feu à leurs robes, chapeaux, cheveux, etc.

Les municipalités, gouvernements ou autorités quelconques devraient rendre compulsoire, non seulement l'existence de portes en nombre et de dimensions suffisantes, pour l'évasion instantanée et simultanée en cas de feu ou de panique ; mais forcer les intéressés, les gérants de théâtres, d'expositions, installations quelconques où le public est admis, à tenir quelqu'un à chaque porte de sûreté pour l'ouvrir instantanément en cas de feu ou de panique ; et de plus, au sortir de chaque représentation, de chaque séance, les portes

devraient s'ouvrir—feu ou pas de feu—panique ou pas de panique—pour permettre à l'assistance d'y passer et en cela faisant, de connaître ces issues, et savoir s'en prévaloir au besoin. L'on n'oublie point que l'holocauste du feu du théâtre de Vienne en 1887 (540 morts) est due à ce qu'une porte de vastes dimensions et capable, eut-elle été ouverte, de faire évader dans quelques instants toute la foule présente, était devenue, n'ayant jamais servi, les propriétaires ou gérants du théâtre ne l'ayant jamais fait ouvrir, tellement rouillée dans ses gonds et fermetures, que sous tous les efforts faits en cette occasion pour l'ouvrir, on n'en put jamais venir à bout ; et l'homme est ainsi fait que à moins d'y être forcé par la loi, il ne consentira jamais pour une évantuailté qui peut-être se dit-il n'arrivera jamais, à faire les frais d'un personnel additionnel pour le seul services des issues. D'ailleurs, un seul homme, sur la fin de la représentation, suffirait pour ouvrir l'une après l'autre toutes les portes qui seraient ainsi connues du public, et le danger presque complètement éliminé de cette manière.



796—Le son, le bruit, comme d'un coup de feu ou de tonnerre, est faible, moins accentué, mais plus sourd ou d'une note plus basse de la gamme, d'autant qu'il

nous vient de plus loin, la plus grande distance de l'atmosphère à traverser pour nous arriver faisant la fonction d'une plus longue corde qui dans un instrument de musique émet le son le plus bas. Je me demande donc comment il se fait que, le sifflement (en anglais **hissing** que sifflement ne traduit pas bien mais qui correspond à l'anglais **whistling**) d'un wagon, d'un char électrique, parait revêtir en s'éloignant une note plus haute de la gamme, et plus haute d'autant que la voiture s'éloigne de l'auditeur. C'est qu'après un arrêt pour prendre ou laisser un passager, la roue s'en va crescendo de vitesse et c'est la vitesse accélérée de vibration de l'air qui aiguise le son.

***

797—Dionne nous dit "Recherches Historiques" par P.-G. Roy, à Lévis, avril 1898, que c'est à Jean Bourdon, qui en 1654 cumulait sous la domination française de l'époque au Canada les fonctions de procureur général du roi et d'ingénieur en chef, que l'on doit **la première carte de Québec.**—Philéas Gagnon nous dit que **le premier cabaret tenu à Québec,** le fut par un Jacques Boisdon (bois donc) qui en 1648 obtint de la magistrature d'alors, "le droit de tenir boutique de pâtisserie et hostellerie pour tous allans et venans," le Conseil inclinant à la requête

l'ayant accordée et enterrinée aux conditions suivantes, entre autres, "qu'il (le requérant ou pétitionnaire) ferait sa demeure à la place publique, non loin de l'église, pour y avoir commodité et de s'aller chauffer en lui payant ce que de raison."



798—La peau d'anguille, nous dit Montpetit, aux "Recherches Historiques" d'avril 1898, sert en Europe à faire des liens d'attelage ; en Tartarie, dans le voisinage de la Chine, à remplacer la vitre pour les fenêtres. Autrefois, dit-il, dans nos campagnes du Canada, on en faisait **de la babiche** : ficelle servant à la réparation, à l'empaquetage des chaussures, des harnais. On l'utilisait pour lier la batte au manche du fléau destiné à battre le grain sur l'aire. Une peau d'anguille servait à natter la couette de nos ancêtres, plus chinois de ça que nous ; nos grand'mères ne dédaignaient pas non plus de l'employer au même usage. Mais aujourd'hui, ajoute-t-il, la peau d'anguille est discréditée comme article de toilette. Allez donc faire des **suivez-moi** avec des peaux sentant l'huile rance. On se ruinerait à mener Cupidon en laisse, en gants de Jouvin, avec de pareils rênes."



799—P.-G. Roy " Recherches Historiques " avril, 1898. Dans un article sous l'entête de " **Les Iroquois sur les galères** " fait preuve de la sagesse du roi de France en renvoyant dans leur patrie les Iroquois que Denonville, pour les punir de leur audace sous son prédécesseur M. de la Barre, avait fait transporter en France, et mettre aux galères. De Frontenac, au contraire, avec lequel et à bord du même vaisseau, les iroquois revinrent au pays, les traita avec beaucoup de considération et l'un d'eux Ouréouharé, sorte de chef parmi eux rendit de grands services aux Français en aidant à Frontenac à recouvrer l'ascendant qu'il exerçait jadis sur les Iroquois.



800—La langue, le dictionnaire ne définit point, il n'existe pas de mot qui exprime, définit ou qui soit capable de définir ce **sentiment intermédiaire entre l'estime et l'amour**, qui tient de l'une et de l'autre sans pouvoir s'identifier avec la première ou le dernier. Il n'y a rien encore d'érotique, de purement amoureux entre deux enfants de quelques 5 à 8 ans et des deux sexes, et cependant le petit garçon aime mieux la petite fille de son âge, la petite fille le garçon qu'enfant du même sexe. Faut donc qu'il y ait quelque chose d'instinctif là dedans, une sensation,

un sentiment indéfini qui tient de la chair, mais sans s'accentuer davantage, et sans que la personne même si elle pouvait s'exprimer, fut capable de définir ce qu'elle sent, ce qu'elle éprouve, autrement, que par ces mots : je ne sais pourquoi, mais je l'aime mieux. Mais ce sentiment indéfinissable, que la femme semble épouser pour Cupidon, existe aussi non seulement entre enfants mais entre deux personnes de sexes opposés dont l'une est adulte et l'autre enfant. Qu'on le remarque, on le verra partout : la fille adulte, la "vieille fille," la vieille aime mieux le petit garçon—l'adolescent, l'homme fait ou adulte, le vieux garçon ainsi appelé, le vieillard préfère la petite fille. Il, elle ne savent pourquoi, on ne sauraient l'expliquer, mais le fait est là, il est indéniable. Il y a là une sorte d'hypnotisme différent, de plus agréable que celui qui s'exerce de personne à personne de même sexe. Le contact des deux chairs, sans prêter à l'érotomanie, sans la suggérer, sans la faire même soupçonner, parait être plus agréable (**pleasurable** en anglais). C'est un sentiment de transition entre l'amitié et l'amour quand on est encore jeunes—entre l'amour et l'amitié quand on devient vieux. Ce sont des électricités de noms-contraires qui se recherchent, s'attirent, se marient, tandis que celles de même nom se repoussent ou au moins ne se recherchent point, et ces préférences

d'un sexe pour le sexe opposé, se manifestent quelquefois jusque chez les enfants de 3 à 5 ans.

*
* *

801—Jeter un sort comme on le dit au Canada (peut-être ailleurs) semble exister—C'est-à-dire qu'en effet il y a des personnes capables de vous jeter, de vous imposer un 'sort.' J'en comprends la possibilité, la raison d'être, par la faculté qu'a une personne d'en hypnotiser une autre. Vous hypnotiser, c'est vous imposer ma volonté, vous faire croire ce que je veux que vous croyiez, vous faire faire ce que je veux que vous fassiez ; et pourquoi pas alors vous faire subir les maux, les épreuves que je veux que vous subissiez. J'ai trop entendu de ces cas pour pouvoir me soustraire à la nécessité d'y croire. Les sorts vous sont jetés par des personnes qui vous en veulent de leur avoir refusé l'aumône ou une faveur ou pour quelque autre motif que ce soit. Je crois qu'une personne non susceptible d'être hypnotisé ne serait point non plus sujet à ce que le sort qu'on lui jette prenne effet sur elle, et je me dis qu'advenant le cas, le récipiendaire du sort, si toutefois ce n'était une infliction méritée pour ne s'être pas rendu à une demande raisonnable, ce qui inspire la crainte, la défiance de soi-même ; je dis croire que dans le cas contraire, ou de l'infliction d'un sort non

mérité, non motivé, une sortie de l'individu de la maison avec un coup de pied à tergo ou quelque autre voie de fait de la sorte qui fit sentir à votre individu, votre force de caractère ou force physique supérieure à la sienne, aurait de suite raison de son " sort." J'ai vu cela une fois à la campagne : un homme qui était en train de jeter un sort à une femme qui ne voulait ou ne pouvait donner à un 'tramp' justement ce qu'il demandait insolemment. Arrive sur ces entrefaites, le mari, l'habitant, une fourche à deux fourchons à la main, qui vous prend mon homme par derrière sur sa fourche et le lance au milieu de la voie—Je vous parie qu'à cette occasion le sort n'a eu aucune prise sur la victime désirée.



802—Le service de Dieu plus facile et moins coûteux que celui du démon. Le meurtrier, le voleur, l'incendiaire est hanté jour et nuit par ses victimes, traqué par la Justice ; il a à s'imposer le sacrifice, le coût de se déplacer, s'expatrier pour se soustraire à la poursuite, à l'arrestation, et à faire les frais d'incognitos répétés et divers ; ce qui le force à récidiver, à voler de uouveau pour faire face à ces besoins. Voyez aussi ce qu'il en coûte pour avoir menti ; il lui faut encore fausser mille fois la vérité à l'appui du premier mensonge. La vérité au

contraire n'a besoin d'aucun subterfuge pour la faire prévaloir, et n'est suivie d'aucune anxiété, inquiétude, d'aucun souci comme en motive l'arrière train du mensonge, du parjure.

***

803—Inertie de la matière. Une balle lancée à bout portant à travers une vitre lui fait un trou rond et net, du diamètre exact de la balle—lancée de plus loin et par conséquent, arrivant avec une moindre vitesse, le projectile fera encore à la vitre un trou sensiblement circulaire mais, avec tout au tour de l'ouverture, mille craques ou déchirures initiales, c'est-à-dire de petites fentes ou gerçures rayonnant tout autour du trou dans la vitre, mais ne s'étendant en longueur qu'à une fraction de pouce ; pendant que dans le premier cas, la vitesse a été telle que la vitre, la matière composante, les molécules n'ont pas eu le temps de se mettre en mouvement pour motiver le fendillement de la vitre. Si le coup part encore de plus loin, donnant à la vitesse initiale de la balle le temps de se ralentir sensiblement avant d'atteindre la vitre, les gerçures ou fentes autour de l'ouverture faite à la vitre par le passage du trait, sont plus prononcées, plus longues, plus irrégulières ; jusqu'à ce que finalement si la balle n'atteint la vitre qu'avec la vitesse

d'une pierre lancée à bras et sans grand effort, dans ce cas, le projectile fera éclater la vitre en tous sens et d'une manière plus ou moins irrégulière, sans même peut être la percer à jour, ou sans y faire autre chose qu'un trou tout à fait irrégulier, c'est-à-dire d'un périmètre absolument informe et ne donnant aucune idée de la forme du trait qui y est passé.



804—Le Zéro du froid des espaces interstellaires ne nous est point connu ; mais la température à laquelle l'air atmosphérique se liquéfie nous en donne un commencement d'idée. Aujourd'hui on comprime l'air à trois reprises : d'abord à 60 lbs. de pression au pouce carré, puis à 750 lbs., puis enfin à 2,000 lbs. La compression est suivie d'un dégagement de chaleur comme quand on bat le fer ; c'est dire que la température en est déjà fortement diminuée. On introduit cet air ainsi comprimé dans un receptacle, autour duquel on laisse promener dans un vaisseau extérieur à ou enveloppant le premier, une partie de cet air comprimé, laquelle en se dilatant enlève à l'air dans le vase intérieur, une partie notable de la chaleur qui lui reste, cet air finit par se liquéfier, tout de même que la vapeur ou du gaz d'eau, de l'eau gazeuse se condense sous l'effet du froid pour redevenir de l'eau, ou que

l'eau sous l'effet du froid devient de la glace ; et arrivât-on à un froid encore plus intense, que l'on solidifierait de même l'air devenu liquide ; c'est-à-dire qu'on aurait de l'air à l'état de glace. On ne concoit point de semblables degrés de froid ; sauf par analogie contraire en comparant la chaleur, + 212° F. de l'eau bouillante, qui nous brûle, avec les températures qu'il faut pour faire fondre les métaux. La glace d'eau gelée à 32° F. est de 344° F. plus chaude que de l'air liquide, donc la température de l'air liquide est de 344 + 32 ou de 374° audessous du zero de F. ou 132° de plus que la différence qui sépare l'eau bouillante de la glace. Il faut 100 pieds cubes d'air pour faire un gallon du liquide ; donc le liquide ne remplit que ème de l'espace d'abord occupé par l'air, (l'eau réduite à l'état de vapeur ou l'eau gazeuse se dilate à 1700 fois son volume premier). Cette dilatation de l'air liquide pour redevenir du gaz fait concevoir l'immense force qu'il a fallu pour le comprimer au point de liquéfaction.

***

805—Notre système de monuments funèbres est absurde, si tant est que l'on veuille aussi se perpétuer, se faire revivre par la pensée pour ceux qui viennent après nous. Nous voulons parler de ces

pierres tumulaires érigées verticalement à l'horizon, tandis qu'on devrait les coucher, à l'instar de ceux ou celles dont elles surmontent les cendres. Voyez tous nos cimetières : après bien moins qu'une génération, et avant même qu'on ait eu le temps de l'oubli, les monuments y sont inclinés plus ou moins, et déjà en pleine décadence. Le monument funèbre, la pierre tumulaire devrait être posée horizontalement et de cette manière ne se dérangerait jamais, à l'exemple des monuments élevés à la mémoire des anciens romains : de lourds monolithes capables de braver les saisons et ayant d'ordinaire plus de base que de hauteur, comme ceux d'Auguste et Hadrien, celui de Plautius, Sylvanus près Tivoli, de Plaucus à Gaète et tant d'autres.

***

806—Depuis l'âge de 20 ans à peu près, ou dès avant, j'ai abandonné les bretelles pour **porter une ceinture**, Je m'en suis toujours trouvé bien, cela me permettant de me tenir serré autour du corps comme j'ai toujours aimé de l'être. Ceci est pour en venir à vous dire que d'après moi c'est la seule manière rationnelle de soutenir un pantalon comme le font d'ailleurs tous les marins, les matelots, et qu'on en est mieux de force, d'agilité, de santé. Qui s'ait aussi si ça ne prévient pas pour beaucoup la hernie.

Maintenant si l'idée m'est venue de vous parler de ceci, c'est que je vois dans une statistique ayant trait à la longévité des centenaires que Lord Scarsdale et Lord Combermere qui tous les deux vécurent très vieux, attribuaient l'excellence de leur santé à cette pratique que chacun d'eux avait de se ceindre toujours d'une manière très serrée. Et pourquoi d'ailleurs, comme les femmes, n'aimerions nous point à être serrés de la taille. Puis encore l'habitude des petites tailles chez les femmes fait preuve qu'on est mieux sous tous les rapports à l'état ceinturé.



807—Dans le " North American Review " (avril 98) tiré de l'ouvrage de Langdon Kain, M. D., sous l'entête " Mans' span of life "—(durée, étendue de la vie de l'homme) on voit que **tous les centenaires n'étaient point des modèles de vertu.** T. Whittington mort à 104 ans, était un ivrogne ne buvant que du gin dont il consommait un demi à trois quarts de litre par jour. Philippe Larocque s'est couché saoûl au moins deux fois par semaine pendant 100 ans. Il eut deux dents nouvelles à l'âge de 92 ans—Jean de la Somet, fumeur enragé ne mourut qu'à 130 ans—Plusieurs vieux et vieilles de renommée étaient très adonnés au mariage : Owen Duffy, mort à 122 ans,

épousa sa troisième femme à l'âge de 116 ans, et en eut une fille et un garçon—Francis Hongo un vénitien se maria 5 fois et était le père de 49 enfants. A l'âge de 100 ans, il perdit ses cheveux blancs et eut une nouvelle chevelure de la couleur de la première et à 112 ans il eut deux nouvelles dents—Marie Krosiowna, une polonaise, épousa son troisième mari à 94 ans; elle lui donna deux fils et une fille comme on le voit par le registre paroissial—Margaret M'cDowal, âgée de 106 ans, épousa et survécut à 13 maris—Parmi les centenaires de record sont deux naines: Mary Jones, 100 ans, 2 pieds 8 pouces de hauteur, on ne peut plus difforme et Elspeth Watson, 115 ans, 2 pieds 9 pouces de hauteur—Parmi les plus agiles étaient Mrs. Bennett qui à l'âge de 116 ans grimpait une échelle pour réparer la couverture de son chalet; et Elizabeth Alexander qui à l'âge de 108 ans soignait encore sa toilette et faisait tous les jours une promenade de deux milles—Plusieurs avaient des habitudes particulières: Mrs. Lawson, 117 ans, ne se lava jamais le visage avec de l'eau, crainte de prendre du froid, mais se le graissait avec du saindoux. John Hussey, 116 ans ne buvait que du thé de mélisse. John Wilson, même âge, faisait habituellement son souper de navets rotis. Judith Banister, 100 ans, vécut entièrement de biscuit, pain et pommes durant les 60 dernières années de sa vie—Macklin l'acteur centenaire, abandonna de man-

ger à des heures régulières durant les 67 dernières années de sa vie, ne mangeant que quand il avait faim —On fait foi de deux couples mariés intéressants : Mr. et Mrs. Catterell, âgés respectivement de 120 et 125 ans, étaient mariés depuis 98 ans et ne s'étaient jamais querellés, ils sont morts à quelques heures d'intervalle l'un de i'autre—John Rovin, un hongrois, et sa femme âgés de 172 et 164 ans, vécurent ensemble 148 ans. Lors de la mort du mari, le fils le plus jeune était âg de 116 ans.



808—Pour la plupart des gens une chandelle de suif est plutot un objet d'utilité que de luxe ; mais voici que le " Hong Kong Telegraph " nous assure que les matelots russes dégustent avec autant de satisfaction une bougie de suif qu'un enfant anglais un bâton de crème (sugar-stick). On avait ouï dire cela du roi de Dahomey qui adorait une chandelle de suif de mouton comme dessert, et dans ses dîners de parade en faisait mettre une à côté de chaque couvert pour servir de régal à la suite du repas.

***

809 — Sous l'en-tête " **Millionnaires Allemands,**" une lettre de Berlin fait la part de la différence de valeur de l'unité allant à faire le million. En

Amérique, dit-il, on est millionnaire avec un million de dollars ; en Angleterre, quand on est riche d'un million de louis sterling (près de $5,000,000 de piastres). Ici en Allemagne dit l'auteur où le mark vaut 23 centins plus une fraction, il faut bien moins d'argent pour faire classer l'individu dans cette catégorie de martyrs appelés millionnaires. Ceci explique comment à Berlin où la population n'est que de 1,000,000, il peut y avoir 2,092 millionnaires, chacun de ceux qui ont un revenu de 36 mille marcs, étant réputé millionnaire." 36,000 marcs valent moins que $9,000 et $9,000 est un peu modeste comme revenu d'un millionnaire ; mais les 36,000 marcs equivalent à ½ par cent sur un million, ce qui constitue un millionnaire d'après l'unité de valeur allemande. Il y a aussi à Berlin 477 millionnaires-thaler—le thaler valant 3 marcs—de sorte que ces derniers ont chacun un capital de 3,000,000 de marcs. L'homme le plus riche de Berlin a un revenu de 1,720,000 marcs, et sept seulement ont un revenu dépassant $240,000.

*
* *

810—La presse française compare McKinley, président des Etats-Unis, **à Pilate,**—et élle a peut-être un peu raison : il répudie la guerre en son particulier, en obéissance au désir des nations, mais sachant que les Américains et Espagnols veulent

la guerre laisse au Congrès à en décider. C'est-à-dire qu'il s'en " lave les mains." Maintenant cette popularité de la guerre tient de ce que une majorité probablement du peuple ou de ses éléments travailleur, manufacturier, marchand, fournisseur en général, en serait bénéficié : qui, par la construction des navires de guerre ; qui, par le matériel d'armement, les poudres et projectiles ; qui enfin par les mille et une choses à faire, à fournir en pareille éventualité.



811—Le vrai, le faux en écriture—Fausser une écriture, une signature. Autant d'individus de par le monde—autant d'écritures diverses. A l'école, sous la tuition du maître, les écritures des élèves ont une similitude générale, il est vrai, mais sortis du collège et sous les influences diverses qui motivent l'écrit, l'individualité de l'écrivain s'accentue rapidement. Un homme écrira mille fois son nom et pas une de ses signatures ne pourra être superposée à une autre sans faire trait de dissemblance en quelque endroit. Ceci est si vrai qu'à côté d'une signature faussée, forgée et imitant assez parfaitement votre propre écriture, vous ne sauriez jurer laquelle des deux est la vôtre. On donne comme moyen de s'assurer d'une faute de superposer les écritures, et si

elles sont identiques, on peut conclure assez plausiblement qu'il y a là l'action d'un faussaire, qui à cet effet aura pris une empreinte de votre nom sur cire ou sur papier à calquer par l'entremise d'un mince papier transparent, pour ensuite en repassant dans les mêmes traits, reproduire l'original avec une perfection autrement impossible.



812—Leonardo Da Vinci était d'une versatilité, d'une universalité de talents extraordinaires. Vivant de 1452 à 1519, il possédait toutes les connaissannaissances humaines, et poursuivit toutes les carrières, sauf peut-être celle du commerce. Il était peintre, soulpteur, architecte, poète, musicien, philo sophe, psychologue, auteur, critique, voyageur, aéronaute, mathématicien, physiciste, chimiste, géologue, minéralogiste, astronome, anatomiste, physiologiste, arpenteur, topographe, ingénieur civil, minier, naval et militaire et inventeur. Il dessinait et pouvait fabriquer des engins de guerre, il a laissé des centaines de dessins de catapultes, ballistes, canons se chargeant par la culasse, mitrailleuses, etc. C'est lui qui découvrit le secret de la balle conique, il connaissait le principe du canon composé, renforcé par des cercles, bagues, anneaux ou manchons, ou par du fil de fer.

***

813—" Ayons de la considération l'un pour l'autre." Sous ce titre biblique qui équivaut à celui—" aidez-vous les uns les autres " ou encore à celui qui nous enjoint de " faire aux autres ce que l'on voudrait qu'on nous fit " on apprend que le fort doit supporter les infirmités du faible ; le faible ne pas s'offenser de la plus grande liberté du fort—le riche se montrer sympathique aux épreuves du pauvre ; le pauvre de son côté n'oubliant point les anxiétés du riche et les appels répétés à sa générosité—Les vieillards devraient se rappeler l'enthousiasme de leur propre jeunesse, ses erreurs ; ne point froncer le sourcil à la vue de l'ardeur des jeunes. Les jeunes alors s'assiéraient à leurs pieds pour apprendre et se relèveraient pour mettre en pratique les leçons inculquées, aulieu de rejeter comme de fossiles théories les enseignements des cheveux blancs, admettant par ce faire que la multitude des années enseigne la sagesse.— Si avec l'âge venaient les infirmités, sa décrépitude serait honorée comme on le ferait d'une blessure de guerre passée. Les parents alors n'oublieraient point qu'eux aussi ont été des enfants autrefois ; les enfants, que les devoirs envers leurs parents est un devoir envers Dieu, et qu'eux aussi peuvent un jour réclamer les immunités d'un père, d'une mère.—On verrait alors le sage tolérer avec la patience le non savoir de l'ignorant et s'imposer la douce tâche de l'instruire. En un

mot rappelons-nous la chanson bien motivée "Grand'-maman, rappelez-vous en ; quand vous étiez jeune, vous en avez fait autant."

***

814—A première vue, l'on serait tenté peut-être de se contrarier de ce que nos journaux contiennent en somme plus d'annonces de toutes sortes que de matières à lire, plus de moitié même ou comme je viens de le constater, quelques 85 colonnes sur les 160 d'un journnal de 20 pages à 8 colonnes. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a au moins une de ces annonces qui vous intéresse et que toutes les autres en intéressent quelques-uns : femmes, hommes et enfants—laïques et cléricaux—manœuvres et professionnels. Les malades surtout y jouissent d'une abondante littérature de médicaments à tout guérir. D'ailleurs, c'est de ces annonces que le journal fait son profit, et n'était cela que l'on serait loin d'avoir, comme aujourd'hui et tous les jours, toutes les nouvelles du monde pour un seul centin.



815—Plus de dommages par l'eau que par le feu. C'est le cri général de nos citoyens, et les pompiers devraient s'en laver les mains. En effet,

ce n'est point, habituellement, sur le feu que l'on jette de l'eau, mais sur une simple lueur que l'on se donne l'air de prendre pour du feu et qui n'est d'ordinaire qu'une fumée rendue rouge par le reflet des flammes venant du côté opposé. Maintes fois, si on s'en donnait la peine, en cherchant le foyer de l'incendie, l'on en aurait raison avec un simple jet d'eau y dirigé pendant quelques minutes tout au plus et probablement même, dans la plupart des cas, au moyen d'un " babcock " petit engin chimique engendrant de l'acide carbonique et tuant le feu au fur et à mesure que dirigé dessus et sans inonder d'eau toutes les marchandises, tous les effets, les meubles d'une maison, d'un édifice quelconque.

***

816—Il est bon que le récipiendaire d'un mauvais compliment, d'une épithète offensante, puisse se contenter du **retrait de la parole blessante, déclarée** au parlement, au conseil de ville, à une assemblée publique quelconque "**non parlementaire**" mais tout de même le mot est là, l'injure n'est tout au plus que mitigée. C'est comme un homme qui tout en payant une amende infligée par la cour pour en avoir rossé un autre, a la satisfaction de dire "oui," mais tout de même je me suis donné la satisfaction de le souffleter. D'ailleurs je ne sache jusqu'à

quel point ce soit motivé de dire à un homme comme je l'ai plusieurs fois entendu dire en pleine séance de conseil de ville par un ex-échevin " si les convenances qu'il faut observer ici, si les règles ne me le défendaient point, je dirais que vous êtes un menteur, un voleur, que vous devriez être au pénitencier " mais je ne puis le dire et j'ai à me taire. Eh bien je prétends que l'insulte est le même que s'il le disait sans réserve, et que l'insulteur devrait être dans ce cas sujet à poursuite en libel et à la prison ou l'amende ; car réellement il dit la chose injurieuse sans, si vous voulez, en avoir l'air.

***

817—Le professeur, le maître d'école a à se méfier de, se mettre en garde contre lui-même, car il s'écoute parler et **peut facilement oublier qu'il n'est pas là pour montrer ce qu'il sait, mais pour enseigner à l'élève ce qu'il ne sait point.** Ceci est un défaut très commun chez tout le monde qui se mêlent d'expliquer quelque chose à une ou à plusieurs autres personnes—Il y a beaucoup de vanité aussi dans la plupart de ces questions que l'on pose par la voie des journaux et auxquelles a à répondre un éditeur spécial—en ce que c'est comme dans le cas ci-dessus du pédagogue qui tient plutôt à faire preuve de ses connaissances litté-

raires ou scientifiques, qu'il ne désire réellement une reponse à sa question. Les gens voyez-vous se disent, en voilà un ou une qui a des goûts, des tendances esthétiques, historiques, aristocratiques ou autres.



818—Il se fait de nos jours par nos amis les Juifs un mouvement pour devenir propriétaires, possesseurs de "La Palestine." Ça a peut-être sa raison d'être—Nous pouvons ne pas les aimer, mais rappelons-nous que les Israélites étaient autrefois "le peuple de Dieu," et qui sait jusqu'à quel point ils étaient sincères à croire qu'un enfant venu au monde dans une étable pouvait bien ne pas être le fils de Dieu—Puis, Jésus lui-même a dit en mourant "pardonnez-leur oh Dieu car ils ne savent ce qu'ils font." Oui, cette nation traquée partout sur la terre veut se faire un pied à terre, un chez soi dans la ville sainte; et qui sait si elle ne réussira point à former le montant nécessaire pour en faire l'achat et si Dieu ne les favorisera point en ce sens, que sous l'inspiration du site, ils finiront par croire et se christianiser. Les Juifs veulent acheter La Palestine pour y assembler, y héberger tous ces pauvres Israélites qui souffrent persécution en pays étranger, et que l'on chasse de partout si toutefois on ne les soumet à des exigences qui les forcent eux-mêmes à s'expatrier.

819—C'est dans la tolérance mutuelle qu'est le secret de la vie vraie, de la vie telle qu'elle devrait être, et ce n'est guère de l'amour, l'amour qui ne sait la douceur qu'il y a à pardonner. Voilà le véritable amour du prochain que Dieu veut nous inculquer.

***

820—Vous portez une accusation contre un homme ; mais si d'un ton convaincu cet homme vous met au défi de la prouver, vous demande lui-même une enquête—**S'il le fait avec le toupet nécessaire** vous êtes porté à douter quasi de la vérité de l'accusation sous le coup de laquelle il vous lance son défi.

***

821—Les libéraux se donnent l'air de vouloir l'abolition du Sénat mais c'est seulement un faire semblant ; car ils savent comme ça leur est utile à chaque vacance dans cette branche de la législature fédérale, de pouvoir y caser un des leurs, et avec le temps, tous les fidèles. Mais le sénat cette fois a contenté bien du monde, en sauvant le pays et le gouvernement lui-même d'un contrat scandaleux dit-on de 25,000 acres de terre par mille de chemin de fer projeté du Yukon pendant que jamais auparavant on n'en avait donné plus que de 5 à 10000.

822—C'est au gérant d'un théâtre que devrait incomber le devoir d'inviter les dames à se décoiffer de ces chapeaux monstres qui empêchent que ceux qui sont derrière elles puissent rien voir de ce qui se passe sur la scène. Si le gérant craint de ce faire ; alors que les hommes se concertent pour refuser de mener leurs femmes au théâtre, et si les femmes persistent, que les hommes s'abstiennent d'y aller et le gérant, dans son propre intérêt finira par forcer les femmes à se rendre aux dictées du bon sens. Il y a aussi les femmes qui parlent constamment pendant une représentation, un concert : c'est de deux choses l'une—ou elles sont trop peu instruites pour comprendre un mot de ce qui se dit, une note de la musique ; ou, et ceci est le plus plausible, c'est la vanité, l'orgueil de laisser croire qu'elles ont déjà vu, entendu ce qui se passe sur la scène, et qu'elles n'y portent plus d'intérêt.



823—Brunetière dit et avec lui Faguet admet que l'Art est immoral, en ce que pénétrant en nous par un de nos sens, il est sensuel. Mais il vaut mieux dire que l'Art peut porter à l'immoralité, par la contemplation de figures nues ou non drapées ou vêtues. Tout ceci cependant est conditionnel : l'habitude comme en Europe, ou chez les Romains de

voir le nu, peut faire qu'on s'en impressionne moins. Cependant il n'est pas acquis à la vérité, que je sache, qu'il y ait plus d'immoralité chez les peuples qui vont nus ou presque nus, que chez ceux que le climat force de se vêtir. La nature, disent ces messieurs, est immorale. Faquet cependant limite cette immoralité à la nature animale; mais on ne peut dire cela, on ne devrait point le dire - la nature animale dans ses actions peut porter à l'immoralité. Dieu n'a rien fait qui soit immoral, et ce qu'il a fait devrait—honni soit qui mal y pense—ne point porter à l'immoralité et est peut être aussi nécessaire comme moyen éducatif, que les déjeetions de certains animaux qu'on a tous les jours sous les yenx, et qui se font et sont là pour nous rappeler qu'on est sujet aux mêmes besoins, et nous empêcher de trop retrousser ou serrer le nez, de trop fermer les yeux à la vue au flair de ces derniers phénomènes de la physiologie animale.



821—Les abolitionistes veulent que pour en empêcher un de s'enivrer il y en ait 10 qui se privent de boire. **Le père Oblat Gohiet** qui est plus fin que ça **recommande de combattre l'intempérance par le vin.** Il remarque que dans les pays où on cultive la vigne il n'y a point d'ivrognes. C'est vrai et à preuve : durant 5 semaines à Paris je n'ai pas

une seule fois rencontré un homme saoul. On ne peut, dit il, réduire l'homme à ne boire que de l'eau—ce n'est pas hygiénique—le thé, le café irritent les nerfs —La boisson la plus sanitaire, la plus agréable, la plus ancienne, c'est le vin. Le vin stimule les organes, facilite la digestion. Qu'on ne s'étonne point, dit il, qu'un orateur sacré favorise le vin: l'Esprit Saint même a dit que " le vin réjouit le cœur de l'homme." Le vin, même en excès n'excite que légèrement le cerveau, produisant la gaieté, mais jamais l'ivresse brutale de l'alcool. Le vin a été, pour ainsi dire, consacré par la Bible qui en proclame la vertu, et par le Christ qui en a fait le symbole du plus grand des sacrements. C'est la nouvelle génération qui bénéficiera de la popularité du vin. Bénis donc soient tous ceux, ajoute le Révd. Père, qui aideront à répandre parmi les masses le goût du vin."

Mais il y a à faire aussi la part des pays froids et, de même que dans les pays chauds, on se contente de fruits et de peu de viande peu grasse, et que dans les pays froids c'est du gras qu'il faut avec son surcroit de carbone pour, sous le coup de l'oxygène de la respiration produire la chaleur animale essentielle au bien être de l'individu ; de même, si le vin suffit aux premiers, il faut aux derniers une quote part de spiritueuses.

825—Un rapport d'Espagne sur la destruction du vaisseau de guerre, le " Maine " à la Havane, conclut à une **explosion intérieure,** suggérée par l'explication qu'a donné M. Baillairgé de la possibilité de la chose, sous l'apparence d'une cause extérieure agissant en sous-œuvre du vaisseau—C'est-à-dire la possiblité que la pression atmosphérique ajoutée à celle de l'eau, ait produit l'effet observé, en se ruant de l'extérieur à l'intérieur pour combler le vide laissé en dedans du vaisseau par une explosion intérieure ; comme à St-Louis où lors du dernier cyclone, le vide créé par le passage du cyclone a eu pour effet de faire tomber les murailles en dedans, sous l'effet de l'air extérieur se précipitant vers ce vide pour le combler.



826—Napoléon à Ste-Hélène disait à son médecin Autonomarchi. " Croyez m'en : il vaut mieux abandonner tous ces remèdes ; la vie est une forteresse dont nous ne connaissons rien, ni vous, ni moi. Pourquoi mettre obstacle à ses moyens de défense ? Ses propres moyens sont supérieurs à tous les appareils de vos laboratoires. La médecine est une collection de prescriptions incertaines, dont les résultats pris collectivement ont été nuisibles au genre humain. L'eau, l'air et la propreté sont mes médicaments principaux."

827—Le conférencier Doumic, éditeur de la Revue des Deux Mondes, **vient à la rescousse de la société française** en faisant voir que le romancier, le nouvelliste d'aujourd'hui, ne fait le portrait que de cas exceptionnels, exagérés, outrés, propres à produire chez le lecteur une impression tout à fait fausse et erronnée. En Allemagne, en Russie, en Angleterre, dit-il, les livres reflètent pour beaucoup les mœurs, les coutumes de la nation—Mais on ferait erreur en jugeant des mœurs des Français par les œuvres de ses romanciers—Lisez, dit Doumic, " Madame Bovary," "La Terre," " Pot Bouillé," lisez les romans psycologiques ; vous y trouverez des tableaux désolants des diverses classes de la société française actuelle. On semble s'attacher à mettre à nu les plaies morales les plus rares, et à dire aux étrangers " voilà comme nous sommes, sommes nous assez pervertis ? " Extrait de l'appréciation faite de la conférence par le journal l' " Evènement " de Québec.



828—Dieu est en même temps—" Père, Fils et Saint Esprit." Il est **tour à tour bon, colère, vengeur. Il doit en être de même de nous** et il nous faut l'être pour être justes—Il faut aimer ses enfants comme Dieu nous aime, se montrer colères envers eux quand ils font mal, vengeurs s'il y a refus

d'obéir. Il n'y a donc pas à s'étonner si la femme est tour à tour un ange de bonté, de douceur et d'amour pour ses enfants, son époux—tantôt irritable et irritée, quand le mari, les enfants se comportent mal, et qu'elle ait en fin de compte à punir ces bien-aimés comme Dieu nous punit parce qu'il nous aime.



829—Longueur du pas de l'homme de taille moyenne (5 pieds 8 pouces). Cette longueur tient de la vitesse du pas. Le pas le plus lent est de un par seconde et est de deux pieds en moyenne. Le pas le plus précipité est de doux à la seconde et est alors de 2 pieds 8 pouces. A des vitesses intermédiaires le pas est de 2'. 2''—2'. 4''—2'. 6''. Cette particularité a trait à ce que plus on va vite, plus on s'incline en avant, et c'est cette inclinaison qui en dérangeant davantage le centre de gravité du corps, le portant en avant, motive un pas plus allongé pour le ramener à l'état normal. Pour en faire l'estimation, il ne s'agit point de faire un seul pas, mais de voir combien on fait de pas pour parcourir une distance donnée à diverses vitesses, et de diviser la longueur du parcours par le nombre de pas.



830—Pour monter plus facilement une

côte, faut s'incliner assez fortement en avant, projeter en avant de soi son centre de gravité. Un homme en voiture dans une côte s'avance et se penche en avant pour aider au cheval. Il faut se tenir presque courbé, ne pas redresser la jambe, mais la tenir constamment plus ou moins pliée aux articulations et de la cuisse et du genou. On ferme aussi la main pour diminuer la tendance qu'a le sang de se précipiter par force centrifuge vers les extrémités, ce qui gonfle la main et la rend lourde. **Pour monter avec le moins de fatigue un escalier :** Il faut, non pas se donner au tronc un élan pour lui faire franchir l'espace vertical à surmonter ; mais, après le pied posé sur la marche suivante, se servir de la force de l'articulation du genou pour, en le renvoyant en arrière, redresser la jambe et en ce faisant soulever le corps de la quantité voulue : voyez grimper une acclivité par un sauvage (homme des bois).

***

831—Rien de plus fort que la jambe. Comparez la à un système ou composé de deux leviers articulés au centre, et ayant leurs extrémités libres appuyées l'une contre un objet immobile, l'autre contre un poids ou fardeau à remuer et qne ces deux leviers fassent entre eux un angle obtus comme le fait la jambe (le bas de la jambe) et la cuisse en marchant.

Un léger effort tendant à redresser les leviers pour les amener sur une même ligne droite vaincra une résistance dix fois, cent fois plus grande à l'autre extrémité du système. On voit des hommes faire des tours de force presque incroyables, s'appuyant les deux mains sur une chaise, un banc, soulever sur leur dos un poids de plusieurs mille livres, ce poids étant à l'avance établi sur des tréteaux précisément à la hauteur voulue pour que l'angle du genou soit dans les meilleures conditions à cet effet.

*
* *

832—Le mystérieux d'une foule de tours de passe-passe : l'illusion d'optique se fait dans un nombre de cas par l'emploi de glaces ou miroirs. On peut toujours de cette manière vous faire croire que vous voyez le tout d'une chose dont vous ne voyez que la moitié. Soit un vase par exemple ou bocal contenant de l'eau ou que vous supposez en être rempli, et ne laisser d'espace pour rien autre chose. Que ce vase soit seulement à moitiés symétriques, comme un carré ou rectangle, un cercle ou une ellipse, un polygone quelconque d'un nombre pair de côtés—Placez verticalement au centre de ce bocal une glace de la largeur ou diamètre du vaisseau et de même hauteur—Versez-y de l'eau dans le compartiment de devant jusqu'à une certaine hauteur et le miroir reflétant cette eau et la

paroi qui la contient, vous mettra en présence du bocal en entier rempli d'eau ; pendant que de fait, le compartiment de derrière, ou derrière la glace ou cloison de séparation sera vide et vous permettra d'y loger bien des effets et de vous donner l'air de les sortir de l'eau sans qu'ils soient mouillés. Il y a mille illusions de la sorte.



833—La guerre actuelle entre les Etats-Unis et l'Espagne suggère la question : **comment trouver la distance** d'un fort, d'un vaisseau ennemi, **d'un point quelconque pour y lancer un boulet,** un obus. C'est le même procédé que celui d'un ingénieur, un arpenteur-géomètre pour s'assurer de la largeur d'une rivière pour y jeter un pont, ou la distance à laquelle se trouve le sommet d'une montagne, le haut d'un clocher, d'une tour, pour en obtenir la hauteur verticale. Sur une base quelconque établie sur la terre ferme ou sur le pont d'un navire, suivant le cas, cette base étant sensiblement perpendiculaire à la ligne de vision de l'objet visé ; cette dernière condition même n'étant pas essentielle quand la base est très petite relativement à la distance. Alors de chaque extrémité de cette base on observe l'angle que fait la ligne de vision de l'objet avec la base. La différence de ces deux angles est égale à l'angle contenu

par ou entre les deux lignes de vision, et donne facilement la distance en la mesurant à la même échelle que la base. D'ailleurs sur un vaisseau de guerre on fait usage d'un petit instrument qui donne inscrite en regard de l'angle trouvé la distance voulue. Cet angle appliqué aux astres est ce que l'on appelle leur parallaxe terrestrielle, quand c'est la terre qui sert de base comme pour les planètes ; annuelle quand c'est le diamètre de l'orbite de la terre qui sert de base, comme dans le cas des étoiles.

*
* *

824.—Si une basse messe est supposée se dire ou commencer à une heure fixe et que le prêtre commence avant l'heure, c'est naturellement lui qui est responsable, si vous n'arrivez qu'au moment de l'Evangile, ou même après que l'Evangile est dit ou en partie. Puis s'il tarde à commencer et que vous n'ayiez que juste le temps à dévouer à une messe, c'est encore lui qui est cause que vous avez à laisser avant la messe entièrement finie. Il est vrai aussi de dire que souvent un petit retard fait l'affaire de l'auditeur qui arrive tard, et en somme faut se pardonner mutuellement ces écarts souvent inévitables.

*
* *

835—La machine animale : la plus parfaite. De toutes les machines composées d'un même nombre de parties constituantes, c'est le mécanisme humain qui est le plus parfait. L'ossature de l'homme, avec ses articulations diverses, ses muscles extenseurs et fléchisseurs, donnent lieu à des mouvements plus multiples, plus variés que n'en peut exécuter la machine la plus compliquée que l'homme ait jamais inventée ou conçue. On ne saurait être lent à arriver à cette conclusion pour peu qu'on se donne la peine de considérer les mille et un mouvements auxquels se prête le corps de l'homme supplémenté de l'action, de ses divers membres.: jambes, bras, avant bras doigts, etc.

*
* *

836—J'ai déjà dit que " **Dieu se laisse commander par ceux qui l'aiment.**" Et, en effet je connais qui, cent fois, mille fois en a eu des faveurs de toutes sortes, de l'argent dû, en temps opportun pour le rachat d'un billet promissoire—Vous direz à Dieu " tu ne saurais enlever cette mère aux soins de ses enfants, cet homme au soutien de sa famille ; et Dieu se dira " cet homme a la foi, il croit à ce qu'il me demande, et j'ai promis qu'avec la foi on peut remuer les montagnes, donc il faut me rendre à sa prière, obéir à son commandement tout d'amour et de sollicitude.

837—Il est étonnant comment, à force de se le dire, on vient à le croire. Vous suggérez à un homme une idée qui lui va, il l'adopte, il plaide pour, il arrive à croire enfin que cette idée est de lui, et il est content dit-il que vous soyiez de son opinion à ce sujet, de cette manière de voir. Chose drôle et ayant de l'analogie au fait ci-dessus : un individu venu à mon bureau, débute par m'annoncer la mort d'un tel, puis à la suite d'une entrevue de quelques minutes, il me laisse, et moi de courir après pour lui dire qu'un tel est mort—Oui, dit-il, à ma courte honte, c'est moi qui viens de vous l'apprendre. C'était vrai, et il me semblait déjà que cette nouvelle était de provenance étrangère.



838—Il y a certainement **compensation,** pour quelque chose, **entre un moindre revenu** à un faible taux d'intérêt, **et le doute,** l'inquiétude, l'anxiété que l'on a, à l'endroit de la possibilité, **sous un taux plus lucratif,** la crainte **de perdre le capital** ou en partie sur une hypothèque non réalisable en cas de vente ou liquidation ; ou encore quand on fait la part des courses réitérées à faire chez un locataire pour lui faire payer son quartier de loyer, ses continuelles importunités à l'endroit des réparations, additions, embellissements, etc — qu'il ne cesse de

demander. Puis encore, la maison peut rester sans locataire, et alors on est doublement content de sa petite rente mais qui est sûre et arrive toujours à terme.



839—Il est question (833) de la distance d'un objet au repos. **S'il s'agit de la position d'un ballon dans l'espace, d'un corps quelconque en mouvement :** un batiment à la voile, un vapeur, une voiture, un homme, un animal, un oiseau au vol. Il y a à être deux et à agir de concert et au même moment, chacun prenant simultanément l'angle d'élévation de l'objet visé ; pnis, le télescope, la lunette restant en place, l'angle que fait à chaque extrémité de la base qui sépare les observateurs, la ligne de vision de l'objet, avec la ligne de base dont il faut aussi connaitre la longueur. Mais si les deux observateurs sont dans le même plan vertical que le ballon ou autre objet visé, alors la différence des deux angles d'élévation simultanément connus, suffit à la solution du problème.



840—Le courant d'air d'aller et retour ou de propulsion au loin du foyer et de retour par succion vers le foyer pour remplir le vide y créé, se comporte comme le

vent qui traversant une vallée perpendiculairement à ses collines latérales, passe tout droit ou sans y descendre à peine. On a un exemple de ceci dans la deuxième explosion de dynamite sur le chemin de Chelsea, à quelques 3 milles de Hull situé dans la vallée de la rivière chaudière à Ottawa, où le courant de propulsion a passé pardessus Hull sans y créer de dommages, pour se rendre vers les hauteurs d'Ottawa où il a fait des dégats sur les rues Spark et Bank. Certaines croisées et portes y out été projetées en dedans, d'autres en dehors par le vide créé à l'extérieur par le courant de retour pour combler le vide (vacuum) produit par l'explosion. D'ailleurs M. Steckel a l'air de croire que le bris des vitreaux est dû à la vibration causée par le courant d'air venant du foyer, tout de même qu'un fort son à l'intérieur d'une chambre fait vibrer à l'unison les globes de lampe, et vitres sujets à l'influence du courant d'air producteur du son.



841—Les explosions de poussière de farine dans les moulins comme de poussière de grain dans les « élévateurs » ne sont point encore comprises ou expliquées d'une manière intelligente, intelligible ou satisfaisante. Celle du 17 Avril, 1898, qui a fait sauter

un élévateur à Charleston et y a causé un incendie de $600,000.00 est un cas assez sérieux pour que la science s'empare de la question et l'étudie à fond dans le but de prévenir si c'est possible, la récidive de semblables malheurs. Tout ce qu'on peut dire dans l'état actuel de nos connaissances à ce sujet, est que l'air ainsi rempli et saturé d'une matière éminemment légère et enflammable prend feu au contact de la flamme d'une lampe, d'une allumette, tout comme le fait dans une mine de charbon l'air sauturé des gaz dangereux qui se dégagent de la houille ; et qu'il y aurait pour prévenir ces accidents à statuer qu'à l'avenir on ne fera usage dans les moulins et élévateurs à grain que des lampes protégées comme celle des mines, par une fine toile en fil de fer capable d'empêcher le contact entre l'air ainsi rendue enflammable et la lampe, supprimant en même temps tout danger pouvant résulter de l'emploi des allumettes, pipes, etc.



842—Trois personnes ou plus sont mandées, comme experts ou dans une capacité quelconque. Il est clair que chacune d'elles peut prendre sa voiture si la distance le motive. Mais elles peuvent de même se concerter pour y aller ensemble, **tout en faisant payer, chacune par son client, le prix de transport, comme si elle y était allée seule.**

843—La fin justifie les moyens. La faim aussi justifie les moyens, car pour le pauvre diable qui n'a pas le sou pour acheter un pain, pour empêcher de crever sa famille, c'est là aussi une fin bien justifiable malgré que la loi dise le contraire.

*
* *

844—La nuit tout est sombre, décourageant, tout porte au diable bleu—mais lorsque reparrait le soleil, tout revit, tout nous apparait sous un nouveau jour, un nouvel aspect. **Le soir c'est la mort. Le reveil c'est la vie,** la résurrection.

*
* *

845—L'abbé G. Dugas dans son ouvrage " Un voyageur du pays d'en haut," nous dit page 37 qu'**un homme de moyenne force, dans les portages ne portait que deux colis de 90 à 100 livres—mais que ceux qui voulaient faire étalage de leur force en endossaient jusqu'à " cinq et six."** D'anciens voyageurs, ajoute-t-il, assurent avoir vu de ces hommes qui en enlevaient **huit** sans se gêner, au moyen, dit-il d'une courroie suspendue sur leur tête et rejetée en arrière, ils réussissaient à se placer cette charge sur le dos, et au pas accéléré ils la transportaient au bout du portage. Le

nom d'un nommé Paul, continue-t-il, a été longtemps célèbre par des exploits de ce genre." Mon ami Bignell, pionnier, voyageur lui aussi, m'assure avoir vu un homme se charger de six colis de la sorte ; 6 fois 90 lbs. ou 540 lbs. ; mais malgré tout mon bon vouloir, j'avoue avoir de la peine à y croire.



846—Je remarque ce matin en revenant de St-Laurent de l'Isle d'Orléans à Québec—4 lieues—que sur tout ce parcours il y a de cent en cent pieds plus ou moins, trois, quatre et jusqu'à six **lignes à peu-près parallèles et accentuées d'écume de mer** (non pas celle dont on fait les pipes). Ces stries sont parallèles au fil de l'eau, au fil du courant du St-Laurent et je ne me rends pas compte de leur raison d'être. Si quelqu'un a remarqué comme moi, ce phénomène, qu'il veuille bien nous faire part de sa théorie de l'existence de ces fils blancs.



847—Je suis en présence d'un morceau de **l'incrustation, à plusieurs strates superposées et variées, qui se forme à l'intérieur des chaudières à vapeur. C'est immensément instructif, suggestif de la manière dont ont**

pu originer les diverses strates sédimentaires de la croûte de la terre, et démontrent à ne pas en douter la part afférente que peut avoir eue à la formation de ces strates l'action de l'eau rendue bouillante par le contact avec la croûte granitique encore brûlante de notre planète. Je n'avais jamais pu m'expliquer auparavant la formation de ces strates solidifiées, empierrées ou rendues homogènes et absolument pétrifiées sous le seul effort de leurs poids respectifs superposés l'un à l'autre, à l'eau froide : eau de mer, fluviale ou lacustre.

*
* *

848– Marie Corelli dans son ouvrage " My wonderful wife " a édité l'éloquente page qui suit et qui lui fait honneur " Oui je veux ma chère (à son épouse) un changement, mais non point celui que tu soupçonnes. Je veux un changement, non pas loin de toi, mais en toi. Je veux voir le côté féminin de ton être, la gentillesse, la douceur qui sont en toi. J'en suis sûr, si tu voulais laisser prendre essor à ces aimables qualités, aulieu de les dissimuler sous le manteau d'une conduite masculine, qui, comme je te l'ai souvent dit déjà, ne te sied aucunement, et m'affligent profondément. Je souffre Honoria, je souffre réellement lorsque je te vois et t'entends, toi ma femme, affecter les manières, les

habitudes, l'argot des hommes. Il n'est assurément point disgracieux pour une femme d'être féminine ; sa faiblesse est plus puissante que toute sa force ; sa douceur met un frein à la colère et engendre la paix. Dans sa véritable position, elle est la grâce régénératrice de l'homme ; ses vertus les rendent honteux de leurs vices, sa simplicité désarme leur astuce, sa foi et sa vérité leur inspirent le bien le plus élevé, le plus noble. Je sais ma chère qu'il y a de nos jours beaucoup de femmes qui agissent comme tu le fais et n'en croient aucun mal, n'y voient aucune honte—qui chassent et pêchent et fument et jouent aux billards, et qui sont les amis déclarés des hommes dans tous leurs rudes jeux et passe temps—mais, crois-m'en, rien de bon ne peut venir de ce renversement des barrières entre les sexes ; une grande nation comme la nôtre ne saurait tirer avantage du fait de permettre aux femmes de sacrifier ainsi de propos délibéré leur délicatesse, leur réserve ; aux hommes de se départir de leur ancien code de chevalerie, et de respect. Non, ma chère, ce n'est point conforme à la loi de la nature, et tout ce qui y est opposé est mal. Ce sera pour l'Angleterre un mauvais jour, un jour néfaste, que celui où les femmes en leur ensemble, se déclareront les égaux des hommes —car les hommes, même au mieux, ont de viles passions animales, de vils désirs, et des vices vulgaires que la plupart d'entre eux verraient à regret se ré-

fléchir chez les femmes qu'instinctivement ils veulent respecter. Je parle du cœur, ma bien-aimée : donne-moi un peu de cette abnégation de soi-même qui distingue si glorieusement ton sexe dans les temps de maladie, de malheur. Sois femme, Honoria, cesse de fumer et de parier, et laisse-moi trouver en toi la douce compagne qu'il me faut pour m'encourager et m'aider dans ma carrière de la vie. Tu m'es précieuse—je veux te voir en ton mieux." Corelli ne veut donc point de la femme régénérée—L'homme non plus. Tous ceux qui sont censés et ont le cœur droit veulent la femme telle qu'elle l'est, et du moment qu'elle deviendra masculine dans ses manières, l'homme cessera de l'aimer, de l'estimer même, et elle ne sera plus pour lui qu'un instrument de ses vils désirs. Adieu alors et pour toujours au bonheur domestique, aux délices d'un chez soi, aux agréments de la vie en famille, à tous les plaisirs et consolations que l'homme éprouve aux abords d'une épouse bien-aimée.



849—Une nouvelle île vient de sourdre de la mer, près la côte N. O. de Bornéo, en face la ville de Labuon (Océan Pacifique) et dans le voisinage de l'équateur. Sa formation a trait au tremblement de terre qui eut lieu en septembre 1897, près Hudot. L'ile est de glaise ou argile et roc et mesure quelques

700 pieds de longueur sur 500 de largeur; ces dimensions s'accentuent depuis qu'elle a été apercue pour la première fois. Cette émergence de nouvelles îles de la mer n'est pas nouvelle. Les îles Graham et Falcon entre autres en sont des exemples.

***

850—La science est toujours à la découverte de nouvelles merveilles: voici qu'en creusant (forant) un puits artésien à San Marco du Texas il vient de sourdre du fond non seulement de l'eau, mais un animal habitant l'eau et qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Des spécimens en ont déjà été reçus à l'université Cornell, E.-U. C'est **un salamandre aveugle** de couleur blanche, ayant de longues jambes et de frêles et délicats orteils ou doigts de pied, qui ne peuvent lui être de grande utilité pour le mouvement, la locomotion, mais précieux pour le toucher dans ces eaux noires ou privées de lumière, ou l'animal même s'il avait des yeux ne verrait rien dans un semblable souterrain. On a donné à ces êtres le nom de Typhlomolge.

***

851—Il y a quelques années, le professeur Vines fit voir une analogie importante entre **les cruches de Népenthés,** Espagne, et la membrane muqueuse

gastrique chez l'animal ; en tirant des parois sécrétantes, de la muraille du vaisseau un extrait à la glycérine, ayant une action digestive accentuée sur la fibrine.



852—La vitesse de nos vapeurs océaniques s'accentue tous les jours. Voilà que la " Lucania " de la ligne Cunard, reine des mers avant l'arrivée du " Kaiser Wilhelm," et qui avait une vitesse moyenne de 22.01 nœuds à l'heure, vient de maintenir pendant toute une journée de 24 heures, une vitesse de 22.92 nœuds, et ceci même a été surpassé par le " Kaiser " qui pendant 24 heures a maintenu une vitesse de plus de 23 nœuds—près de 27 milles à l'heure.



853—Le premier train de luxe qui sur le chemin de fer trans-sibérien vient de faire le trajet de St-Petersbourg à Tomsk, et qui sous peu d'années se rendra directement au port Arthur, en Chine, distance de peut-être quelques deux mille lieues, était composé de quatre magnifiques wagons construits à Moscow, aménagés sous tous les rapports avec le plus grand luxe : salon ouvert, char dortoir, chambre de bain, bibliothèque, d s téléphones, lu.

mière électrique, réfrigérateurs, appareil ventilateur, pianos et appareils d'exercices gymnastiques.



854—Un cable sauveteur aux chutes Niagara. Déjà de nombreux accidents sont arrivés à ceux qui naviguant cette rivière et s'approchant trop de la chute, y ont été entrainés et perdu la vie. C'est donc dans un but tout humanitaire que l'on vient d'ériger assez en amont du précipice, un cable de sauvetage, auquel s'accrochant en cas de danger, on peut attendre que du rivage de part et d'autre vienne une chaloupe nous arracher du péril.



855—Le Colonel Bossat vient d'étudier l'**expansion**, la **contraction de la tour Eiffell de Paris.** Il y a, du lever au coucher du soleil, torsion, courbure à travers un arc de quelques 10 centimètres (3 pouces à peu près). Ce mouvement se produit en sens contraire durant la nuit. Cette torsion cependant ne compromet aucunement la solidité de la structure, et est d'ailleurs commune à toutes constructions de la sorte, ponts en fer, etc.



856—Une basse-mese, la semaine, c'est-

à-dire, quand elle n'est point obligatoire, est certainement chose méritoire, pour une femme qui en a le loisir ; mais ce qui l'est davantage, c'est de rester chez elle le matin pour y diriger la cuisine et voir à ce que rien ne se gâte, ne se perde. En ai-je vu de ce gaspil de la part des servantes qui n'ont pas même assez de cœur pour sauver du rebut une tranche de pain, une cotelette, le gras de la viande que les enfants ne mangent point, pour en faire une portion pour les pauvres, qui eux, à leur tour mettraient au moins les graisses au savon. Voir aussi, avec notre système de poëles calorifères à charbon, ce que la fille en jette avec la cendre pour ne pas se donner la peine, le désagrément de recueillir avec ses chères petites mains ; ou au rateau, les morceaux de grosseur accentuée qui échappent à la sous-grille qui les reçoit du foyer. Oui, ce serait plus méritoire, car le travail est la meilleure des prières ; puisque pour la messe il y a le plaisir de sortir, de prendre l'air le matin, de jouir de la belle nature ; pendant que rester à la maison élimine toutes ces jouissances et fait que la surveillance de la chose domestique est de fait plus agréable à Dieu, que cette messe qui pour le père, le mari, fait le sujet d'un mécontentement de tous les jours ayant trait à ce que lui coûte par année une semblable incurie.

***

857—Nul, soit-il duc ou roi même, n'est héros ou lion pour son valet de chambre. **Nul** non plus, **à côté d'un étranger de même profession** (ingénieur, architecte, avocat, médecin) **n'est pour vous de même taille ;** car votre concitoyen est pour vous comme le duc pour son valet, un homme de tous les jours, vous le voyez, le rencontrez constamment ; et comme il n'y a rien en lui qui rayonne à l'extérieur, un génie, un talent, une aptitude que d'autres ne possèdent point ; tous, de votre entourage journalier, vous sont indifférents, sauf vous même ; tandis que chez l'étranger, l'homme d'outre mer, ou d'audelà de La Manche, et précisément parce que vous ne le connaissez point, tout est mystérieux, et vous êtes prêt à lui supposer des connaissances, des qualités de perception, d'exécution hors ligne. J'ai vu cela à Paris, où souvent, il s'est agi d'en référer pour certaine chose, à un ingénieur, ou homme d'état anglais ; et de même, à Londres, l'idée ne vient pas toujours de vous en rapporter à un des vôtres mais de traverser le bras de mer pour consulter un français. Ceci tient aussi du fait que " nul n'est prophète dans son pays."



858—On incline d'ordinaire vers ceux qui ont plus de fortune une position sociale plus élevée que la nôtre. C'est peut-

être rationnel : car qui est plus riche peut ou doit avoir plus voyagé, plus vu, connaître plus ; et de même de ceux que vous supposez plus aristos que vous ; vous êtes porté à croire que ce sont des droits acquis, des dons de Dieu peut-être, comme les grands de la terre, les rois qui aiment à laisser croire qu'ils sont d'institution divine—le " fils du ciel " de l'empire chinois, entre autres, les prophètes, et même les faux prophètes ; mais enfin l'on est ainsi fait : le père voit avec plus de satisfaction son fils fréquenter ceux d'une sphère sociale, littéraire, scientifique supérieure à la sienne—la mère est désolée si sa fille est déjetée par celles de ses compagnes de couvent qui ont la prétention d'être plus fortunées, mieux mises, ou qui peuvent se donner le luxe d'une voiture, d'une loge à l'opéra, ou parce que mon père est maire, ou un frère membre du parlement, mon cousin un échevin, juge de paix, capitaine de milice, ma tante la femme d'un juge, etc.

***

859—Une des grandes attractions de la jolie ville de Naples est son aquarium délicieusement situé sur la baie de même nom, au milieu d'un feuillage à demi tropical. Cette ville est surtout bien située pour un aquarium, parce que sa baie est remarquablement riche en espèces animales, et qu'on trouve dans ses eaux des formes qui ne se

rencontrent que dans les tropiques ; les tempêtes y amenant celles mêmes qu'on ne trouve que dans les parties les plus larges de la mer méditerranéenne. L'aquarium comprend 26 bocaux ou vastes citernes ou compartiments, le tout en verre et par conséquent transparent. Ces vaisseaux ou réceptacles sont éclairés par le haut de manière qu'une personne y regardant se croirait, tout à sec qu'il soit, au milieu même de l'élément où se meuvent les êtres qui l'entourent. Dans un compartiment sont les étoiles, les hérisons de mer et formes analogues. Les trois à quatre suivants sont affectés aux diverses espèces de seiches, pleuvres, etc.—plusieurs autres aux crabes, cancres, écrevisses de mer, homards, crevettes, etc.—pendant que d'autres encore contiennent beaucoup de formes de poissons libres nageurs. Dans un bocal on voit des vers d'une étrange beauté que méprennent assez souvent les visiteurs pour des fleurs ; et tout à côté en est un qui contient des évantails de mer, des plumes et pennes de même nom ; et plus loin sont des méduses, ces formes délicates et gélatineuses. Ailleurs on trouve le vrai corail, le corail précieux ; ailleurs encore les actinies, anémones de mer, et les étranges organes ou appareils protecteurs, de diverses espèces, avec leur adaptabilité à leur entourage y sont amplement représentés. La richesse des couleurs, la variété des formes et la grâce des mouvements provoquent chez

tous les visiteurs un étonnement, un plaisir indicibles, et surtout chez ceux qui ne sont habitués qu'à la vie plus rare, les couleurs plus sombres des eaux plus au Nord.



860—La station zoologique de Naples délicieusement située sur la baie de ce nom, y sert d'école à tous les naturalistes du monde, qui y ont tour à tour pied-à-terre — de vingt-cinq à trente en moyenne par année. Chacun y trouve tout le comfort voulu, des appareils de toutes sortes pour faciliter chez lui les études des formes qu'il affectionne, les êtres mêmes qu'il veut étudier. On les pêche tous les jours, à l'aide de deux petits vapeurs et deux chaloupes affectès à ce service. De plus tous les pêcheurs de la baie amènent constamment au musée les formes qu'ils savent y être en demande. L'on pourvoit de cette manière du jour au lendemain aux besoins de chacun. On y enseigne aussi à préserver et à mettre en bocal de verre les spécimens de toutes sortes, de manière à leur conserver la meilleure apparence, l'apparence la plus naturelle ou de l'animal de son vivant, pour distribuer ensuite ces vases et leur contenu aux divers musées de par le monde. On y trouve aussi une bibliothèque des mieux fournies sur tous les sujets ayant trait aux études à y faire. Le corps scientifique de

l'institution comprend, avec le directeur, neuf spécialistes ou qui se dévouent à l'étude, à l'enseignement d'une forme particulière de la vie animale. L'argent affecté au soutien de l'établissement provient de diverses sources. Chaque contribuable de £100 sterling annuellement, maintient une " table " et a le droit de nommer une personne récipiendaire de ses bienfaits Il y a aujourd'hui 30 tables pourvues de cette manière — dont le gouvernement Italien paye pour sept, diverses institutions d'Allemagne pour onze autres. L'Angleterre en fait les frais de trois, la Russie et l'Autriche chacun deux—la Belgique, la Hollande, la Suisse, la Hongrie et les Etats-Unis, chacun une ; cette dernière régie par le " Smithonian institution " à Washington. Les tables se payent année par année. Le gouvernement allemand contribue pour sa part £2000 par année à l'entretien de la station. La recette des visiteurs est encore de £1,000; la vente des animaux préservés donne £700, celle des vieux matériaux £100.



861—Différence entre une piastre que l'on donne et une que l'on ne reçoit point.

La différence évidemment n'est ni mathématique ou arithmétique, ni même exprimable ou traduisible dans notre bilan budgétaire annuel ; mais il est certain qu'il

en coûte davantage de donner, payer un argent que l'on a en mains, qu'on a pu voir et palper, qui nous est acquis sans le risque de ne le plus recevoir ; que le dépit qu'on éprouve de ne point recevoir ce qui nous est dû ; car pour ce dernier il y a toujours un doute : celui qui nous le doit peut en contester le montant, vous donner la peine d'en courir longtemps la collection. Votre individu peut faire banqueroute et vous faire tout ou presque tout perdre ; et cette inquiétude vaut quelque chose. Le trouble, le temps de la collection, la lettre que vous écrivez à votre débiteur pour l'engager à s'exécuter, se hâter—tout cela requiert du temps de votre part, ou de la part des vôtres et ce temps vaut de l'argent.



862—On se rit souvent de qui, au lieu d'encaisser son argent, le mettre en banque, pour le faire fructifier, le garde chez lui ; mais rira bien quelquefois qui rira le dernier. En effet cette banque, votre institution monétaire quelconque, l'individu à qui vous avez fait un prêt sur hypothèque, peut faillir, être appelé à liquider. L'hypothèque peut ne pas réaliser de quoi vous payer ; la spéculation où vous vous êtes lancé peut être malheureuse et la chose se réduit à peser

d'un côté le plaisir, le profit d'une entreprise qui a fini par vous réussir après bien des années de délai, assez souvent, puis les anxiétés et les déboires ; contre la satisfaction, le repos mental de celui qui touche un peu moins, mais vit à l'abri de toute inquiétude.



863—Il y a à mettre au compte des compensations humaines que si d'un côté vous gardez votre argent chez-vous pour ne pas en risquer la perte par la faillite d'une banque, d'une société de prêts et placements, la non réussite d'une spéculation quelconque ; chez-vous, vous pouvez vous le faire voler, enlever avec effraction ; vous pouvez passer au feu et voir tout détruit ; vous pouvez le voir engloutir avec la maison dans un effondrement, à la suite d'un tremblement de terre, d'une avalanche, d'une inondation, d'une explosion, et enfin de compte il y a inquiétude toujours et en tous lieux ; d'ailleurs aussi, combien de fois après l'avoir gagné, n'a-t-on point à le gagner une seconde fois à courir après ?



864—Le carbure de calcium au contact de l'eau produit un gaz appelé ' acétylène.' Le feu dont fit rapport le " Scientific American " causé

par ce gaz a Dayton, n'était pas attribuable à cette cause—mais le feu en a été accentué en ceci que rendu au vaisseau contenant ce carbure, la chaleur des flammes fit désouder les réceptacles et l'eau des pompes à iucendie venant alors en contact avec le carbure, produisit une quantité de gaz qui ajouta naturellement son contingent à la fureur de l'incendie.



865—Le professeur Lankester, dans une récente conférence en Angleterre, a expliqué d'une manière précise et claire comment il se fait que l'**inoculation d'une maladie non maligne d'une espèce quelconque peut guérir ou empêcher un cas sévère de la même maladie.** Le protoplasme, dit-il, peut être amené à tolérer une action chronique à laquelle il a tout d'abord la tendance de se soustraire. Les corpuscules amœboïdes du sang sont attirés par le ‘ chémotaxis ’ vers les germes de maladie entrant dans le corps, et les avalent ; mais ces bactéries, à leur tour, produisent un poison qui repousse les corpuscules. Ces derniers, cependant, à force de doses de plus en plus fortes, viennent à se faire au poison, le tolérer, comme l'on s'habitue à l'arsenic ; et de cette manière le corps peut acquérir immunité contre la pleine force de la maladie.

⁂

866 — Sommeil des plantes. Le professeur Herr. E. Stahi trouve que la position nocturne de la feuille est telle qu'elle empêche la rosée de s'y déposer ; prévient ainsi la transpiration, et augmente la quantité de nourriture amenée aux organes assimulateurs, par l'ascension de l'eau dans la tige. Dans certaines espèces, les feuilles sont dirigées en descendant, ce qui fait que le revers de la feuille est mieux protégé que le dessus contre le dépot de rosée—Dans d'autres, dirigées en montant, c'est le dessous de la feuille qui est mieux protégé que le revers contre la condensation de l'humidité de l'air ou rosée sur sa surface.



867—Le Forum d'Auguste à Rome est le chez-soi des chats. Là on jette les félines superflues qui vont rejoindre leurs compagnes. Tous les jours les personnes charitables leur y jettent des fragments de nourriture ; et telles qu'on les voit d'en haut, elles ont l'air grasses et heureuses, et cela au point qu'elles ne font aucun effort pour en sortir. Il y a quelques années, l'on se servait ainsi du Forum de Trajan comme dépotoir pour les chats inutiles, mais comme les félins ne pouvaient s'y cacher, s'y mettre à l'abri, les gamins les lapidaient. Enfin les autorités après bien des plaintes, empêchèrent la chose, et pour

se défaire de ceux qui y étaient encore, on en présenta un à chaque guérite de sentinelle sur les murailles de la ville. Tous cependant disparurent sous peu de leurs nouvelles demeures, quelques-uns s'en retournant au pied de la colonne de Trajan, où ils furent soit exterminés par les enfants des rues ou transférés de nouveau au Forum d'Auguste.

*
* *

868 – M. Phisalix annonça l'autre jour à l'académie des sciences de Paris que **la cholestérine injectée dans le sang des animaux leur permet de résister au venin des vipères.** Il a aussi obtenu de semblables résultats avec la tyrosine crystallisée extraite du dahlia, et même au moyen de la sève du dahlia.

*
* *

869— Wheeler dans " Nature " attire l'attention sur **l'effet des vents accentués sur les eaux des mers et lacs o . il n'y a point de marée,** et qui est de nature à donner beaucoup d'inquiétude aux navires. C'est ainsi que dans la mer caspienne, un fort vent élèvera l'eau de six pieds d'un côté, et la baissera ou déprimera d'autant du côté op ·osé, faisant une différence totale de 12 pieds. Dans la mer baltique, les vents d'Est en déplacent les niveaux de huit

pieds et plus. Dans le lac Erié, dit-il, les dépressions et élévations de deux à quatre pieds sont communes, pendant que quelquefois des vents très forts ont causé des différences de niveau de 15 pieds.



870—Les vents forts et prolongés accentuent de beaucoup le niveau des marées sur le St-Laurent et sans doute sur tous les fleuves, sur toutes les rivières qui se jettent à la mer et où il y a flux et reflux. Nos marées ordinaires de pleine et nouvelle lune ont été ainsi quelquefois remontées, exhaussées de pas moins que de 3 à 5 pieds sous un fort vent de Nord-Est, et de même un vent suivi dans la direction opposée, diminuera d'autant le niveau ordinaire. C'est d'ailleurs, à tout considérer, fort peu ; car 10 pieds même dans 100 milles ou 10 pieds dans 528,000 pieds n'est que de 1 dans 52,800 et sous une inclinaison aussi faible que celle d'un seul pouce dans un mille, l'on conçoit qu'il ne faille point une grande force pour contrecarrer la tendance de l'eau à regagner son niveau vrai, 4 pouces même par mille étant usuel pour un canal maritime.



871—Déjà, dans un article précédent, je dois avoir attiré l'attention sur **le mouvement bi-pédal**

de certain lézard d'Australie—le chlamydosaure ou lézard à jabot (frilled). A ce sujet, le professeur Soville Kent fait allusion à une rumeur non alors confirmée, que le lézard iguanoïde du Mexique, possédait aussi le pouvoir de courir ainsi sur ses jambes de derrière. Il publie dans " Nature " une lettre d'un monsieur des Indes Occidentales, qui dit que là aussi **tous les lézards**, à partir de l'iguane de 5 pieds de longueur, et y compris les plus petites espèces qui gambadent parmi les pièrres, tous **ont l'habitude quand ils sont pressés de se mouvoir ainsi en courant debout sur leurs pattes de derrière.** Cette particularité de locomotion chez ces animaux, chose dont les naturalistes ont longtemps douté, mérite attention comme indication du mouvement bi-pédal chez quelque ancêtre éloigné.



872—Il y a maintenant **un observatoire au sommet du mont Koschiusko** à 7,320 pieds de hauteur, le plus haut point de l'Australie—Un autre à niveau de la mer sur la côte Sud-Est à Mérimbula. L'on y prend aussi des observations simultanées à Sidney, à Salé dans Victoria et à Hobert et sur le mont Wellington en Tasmanie.

***

873.—Il y a quelques années, l'on entendait, **à St-Casimir et à St-Basile,** etc., sur la rivière Ste-Anne, près de Québec, des **bruits souterrains** dont les gens de l'endroit ne pouvaient se rendre compte. Ce bruit semblait être celui de pierres ou cailloux se heurtant entre eux, roulant, se déplaçant avec bruit se traduisant à la surface à travers une épaisseur de 30 à 60 pieds de sol sablonneux. Ceci vient de se confirmer (1898) par le dernier éboulement qui a eu lieu sur une étendue de peut être un mille dans le sens de la rivière et de plusieurs arpents en profondeur. C'est que les eaux de surface percolant à travers le sable, et une fois rendues à la couche imperméable de glaise que l'on trouve partout sous le diluvium de sable et roches, se font chemin à travers le sable en suivant la pente naturelle du lit d'argile pour se rendre à la rivière. Ces rigoles ainsi formées par l'eau, s'agrandissent constamment, mettent à nu les cailloux que l'eau entraîne à leur tour vers la rivière, et qui par leur frottement sur le fond de glaise et entre eux produisent le bruit souterrain dont il s'agit. Enfin lorsque tout le sol est ainsi miné en sous-œuvre, vient un temps où le tout s'effondre et se met en mouvement vers le niveau inférieur du lit de la rivière. C'est ce qui a eu lieu il y a peu d'années à St-Alban à quelques milles en aval de St-Casimir sur la même rivière ; et ces éboulements d'ailleurs sont de

tous les jours, sous de semblables conditions dans presque tous les pays du monde.



874—Quel merveilleux mécanisme que celui de la main humaine—jamais la machine la plus compliquée qu'ait encore fait l'homme ou qu'il puisse jamais faire ne sera comparable sous le rapport de la variété et de la complexité des mouvements à la main de l'homme. Vous faites avec une main ou les deux toutes les lettres de l'alphabet des sourds-muets, ou des aveugles, tous les chiffres – toutes les figures géométriques : le carré, le losange, le triangle, le polygone, le cercle, l'ellipse, la pyramide, le cône, le conoïde, la sphère—la toiture, le dôme, le vaisseau de capacité, la chaloupe, le vaisseau maritime soit d'une ou de deux mains en se joignant de diverses manières les doigts. Vous pouvez vous ployer à la fois une seule phalange, deux, les trois, et cela d'un seul doigt et de n'importe quel doigt ou des deux doigts ou de trois, ou des quatre ou enfin des cinq en y comprenant le pouce—voyez comme d'une main, en vous les lavant, ou ne serait-ce que pour vous les dégourdir, vous pouvez enveloper l'autre, le poignet, chaque doigt successivement, leur ensemble à volonté. Croisez-vous les mains à doigts interloqués et aucun effort presque ne saurait

vous faire lacher prise ; puis en vous les tordant, une épissure impossible à défaire, et en présence de laquelle Alexandre lui-même reverrait le nœud gordien et jouerait de l'épée. Vous en faites un évantail, les rayons d'une roue, d'un foyer—Elle vous sert de mesure : la largueur en est de 4 pouces à l'endroit du pouce, de 6 pouces (deux mains pour un pied) le pouce étendu ; la femme trouve dans un pied trois longueurs de doigt, 4½ dans une demie-verge, neuf dans une verge—Le poing vous sert de massue, de marteau ; le pouce et l'index d'étau, de tenailles, de pincettes, de casse-noix. Un système d'étayement, un arbre à 5 à 10 branches, un lustre à autant de bougies—Vous prenez à volonté une poignée variable, une pincée, plein la main, plein les deux réunies—Vous en faites un crochet pour arracher un bouchon, pour soulever un poids —Entrelacés les doigts indiquent le tissu du panier d'osier, etc., les tissages—Quoi ! il faudrait tout un volume pour indiquer en détail les choses multiples que peut faire la main, les mains à part du jeu de pelotte, de piano, de guitarre, de flute, etc.



875—Celui, celle à qui vous parlez pour la première fois, a droit de savoir qui vous êtes et il est nécessaire de le lui dire tout d'abord :

"je suis un tel" afin qu'on sache jusqu'à quel point votre voix est autoritaire, si ce sont des instructions que vous avez à donner—en quoi consiste la parenté, le lien d'amitié, si c'est sur un sujet social ou ayant trait à la famille. Sans cela votre individu fronce le sourcil en se demandant de par quel droit vous vous permettez de l'interpeller, lui adresser la parole.



876—Le préjugé est des plus effectifs dans certains cas: que quelqu'un en présence d'un œuf et après l'avoir décalotté, en flaire le contenu et avec une grimace le laisse là—alors soit-il parfaitement frais, vous le croirez gâté, et aurez un doute sur tous les autres œufs dans le plat. Il en sera de même de la viande que quiconque aura flairé et laissé de côté, et surtout si c'est durant la saison où les œufs ne sont pas toujours frais, comme le printemps où l'habitant, la revendeuse pour ne rien perdre, aura ajouté à une demi-douzaine ou plus d'œufs frais quelques-uns de ceux de conserve de sa provision d'hiver—ou que dans le cas de la viande, la saucisse, etc., ce soit durant les chaleurs d'été, deux à trois jours après le jour de l'abatage.



877—"Extract of malt." Cet extrait de drèche

n'est autre chose tout simplement que du "porter" auquel on a donné ce nom plus chimique, plus scientifique, plus médicinal pour le vendre comme remède; mais pour cela fallait naturellement le mettre dans une bouteille de forme spéciale et qui ne ressemlât aucunement, à la bouteille dans laquelle on emmagazine le porter. En un mot c'est une demi bouteille de bière brune étiquetée à l'effet voulu et qui au prix que le vend le pharmacien est de juste dix fois le prix du porter ainsi appelé.



878—Vous vous dirigez sur l'église mais êtes une minute peut-être **en retard**—deux chemins parallèles y conduisent—vous êtes porté à choisir celui d'où vous voyez l'église, ou qui longe l'église, et il vous semble que les bienfaits, les grâces de l'intérieur vous atteignent, de cette sorte plus directement, et comme par un suintement au dehors des prières qui se disent audedans: cela surtout si comme en été les portes en sont ouvertes, et que vos yeux en pénètrent l'enceinte, ou encore que l'on y chante et que vous entendez quoique de loin le chant sacré, la voix du prédicateur, sans même pouvoir saisir ce qu'il dit.



879—Il nous vient toutes sortes de petits

doutes. Je me demandais ce matin jusqu'à quel point on entend la messe, lorsqu'on y est présent ou dans l'église mais que l'on y est occupé à se confesser, à se préparer pour la confession, sans suivre les mouvements du prêtre à l'autel—C'est que j'en vois un qui sort du confessionnal et se donne du trouble pour trouver parmi les messes qui se disent, une qui ne fait que de commencer; tout comme si, pour ce qui le regarde, sa présence dans le lieu saint ne compte pour rien, vis-à-vis d'une messe à laquelle il n'a pas prêté attention, occupé qu'il l'était à autre chose.



880—Le sujet peut captiver et empêcher une juste appréciation : Vous êtes en présence de deux tableaux, l'un de "la visite de l'ange à Marie, et où sur un genou, pour se mettre à niveau du petit Jésus alors âgé peut être de 2 ans, il lui présente, une grape de raisin vert—le sujet est délicieux, comme d'ordinaire tous ceux où figurent de petits enfants, ces petits chérubins encore exempts de tout péché : ceux dont Jésus-Christ dit "laissez venir à moi les petits enfants." Le sujet vous captive et vous êtes porté à préférer ce tableau sous le rapport artistique à l'autre, "l'annonciation" peut-être, où l'ange fait part à Marie qu'elle va devenir mère du Sauveur, joli

tableau aussi, mais pas au même degré que celui où il figure un enfant—Alors, pour être impartial en votre jugement du talent, du mérite artistique des deux peintres dont les œuvres vous sont soumises, détachez-vous du sujet représenté autabieau, pour n'y voir que, dans un cas, la figure d'un ange, d'une femme que l'on prend par surprise — dans l'autre, celle d'un ange, d'une femme quelconque, d'un enfant, son enfant que l'ange propitie par son cadeau. Vous avez ces deux admirables toiles en regard sur les piliers de droite et de gauche à la basilique de Québec. Allez les y voir — c'est comme au théâtre où l'on est porté à considérer le meilleur acteur celui qui joue un rôle à notre goût, pendant que peut être est-ce celui qui personifie un malfaiteur qui fait preuve du plus de talent.



881—Depuis quelque temps (mai 1898) **les flottes ennemies des Etats-Unis et de l'Espagne** (aujourd'hui en guerre) **ont l'air de se faire des niches,** de jouer à cache-cache; et en effet elles se craignent mutuellement et pour raison valable: la flotte de Sampson de 7 à 10 nœuds à l'heure, quoique plus forte de blindage et d'armement que celle de Cervera, moins capable de résister à l'attaque, craint cette dernière, dont la plus grande vitesse peut lui

causer une surprise et la force d'être constamment sur le qui vive. Cervera de son côté sait le peu de chance qu'auraient ses navires de résister au tir pénétrant des blindés américains s'il s'exposait de trop près à leur action meurtrière. Il faudrait à l'Espagne des vaisseaux mieux armés, avec plus de force de résistence au tir de l'enemi, et aux Etats-Unis des vaisseaux capables, comme ceux de la flotte de Cervera, d'une vitesse de 20 à 23 nœuds à l'heure.



882—Le tombeau de Gengis Khan. Il y a dit Prjévalsky, l'explorateur russe de l'Indo-Chine, une légende mongole qui nous dit que ce tombeau situé à Ordos, district de Wan, était de 200 versts au Sud du lac Dabasoun-Nor ; que les restes reposent dans un cercueil (bière) en argent flanqué à l'extérieur d'un cercueil protecteur en bois, sous une tenture de soie jaune. Les armes du monarque sont auprès de lui ; tous les jours l'on offrait à ses mânes royales un cheval et un mouton qui disparaissaient le lendemain. (Sans doute que de bonnes âmes les volaient pour faire place aux nouvelles offrandes). Le conquérant à sa mort, a prédit que dans de 8 à 10 siècles ils ressusciterait. Faut donc attendre de 150 à 350 ans encore cet évènement. Alors aurait lieu une guerre entre Gengis Khan

et l'empereur de la Chine. Le premier remporterait la victoire et conduirait les Mongols de Ordos à Khalka. Fort de cette légende — St-Bonin vice-président de France en Indo Chine, résolut de faire à ce sujet des recherches dont il a fait part à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de Paris.



883—Singulière contradiction, étrange anomalie entre la manière d'en agir avec ses semblables suivant qu'on reçoit ou qu'on donne. Pourtant il paraît également criminel de recevoir de l'argent sous de faux prétextes que d'en donner qui ne vous est point légitimement acquis, ou en un mot de donner de ce qui ne vous appartient point. Cependant, pendant qu'on a voué aux gémonies le pauvre Dreyfus pour avoir livré aux Allemands les plans des défenses de la France, on loue aux Etats-Unis l'amiral Dewey pour avoir usé de ruse ou profité de la ruse d'un autre pour obtenir les plans des défenses de Manila (Iles Philippines) lui permettant d'attaquer, bombarder à son gré cette place forte. Ces plans étaient, parait-il, dissimulés sous les plis d'une chemise en apparence neuve et qui pouvait l'être en effet ou avoir été lavé, vernissé à cet effet. Cela a passé à la douane de Manille sans qu'on se soit douté le moins du monde de la chose.

884—D'après le Bulletin de la Société Française de Physique, M. Crémieux aurait imaginé un **moyen ingénieux de produire dans l'air des vibrations elliptiques, au lieu de sphériques.** Ce serait par l'interférence des vibrations longitudinales de deux tuyaux d'orgue disposés à angle droit, et vibrant sous l'influence de deux diapasons ayant entre eux la différence requise de phase. Cette disposition aurait motivé à l'endroit ou à partir du point d'intersection des tuyaux, des ondes ou vibrations elliptiques rendues sensibles, visibles à l'œil par de menus fibres de quartz qui suivaient, se prêtaient à tous les mouvements de l'air.



885 — L'**Observatoire Vallot** dernièrement établi **au haut du Mont Blanc** (Alpes) va être élevé du Rocher des Bosses où il se trouve maintemant, à un autre endroit ou sommet de même altitude, pour prévenir la difficulté actuelle des observations, due à l'accumulation de neige qui s'y fait. Ce sera un déplacement difficile, et à opérer, pièce par pièce sur le dos des hommes qui en sont chargés, vu l'effet affaiblissant sur le système de la raréfaction de l'air à cette hauteur.



886—On lit dans " Nature " que le professeur T.

Fischer, dans un mémoire sur **l'amphithéâtre-moraine du Lac Garda,** fait voir que du côté intérieur ou italien des Alpes, la forme des dépôts par moraine diffère d'une manière tranchée de celle du côté extérieur ou allemand. Dans les premiers, dont le Lac Garda fournit un frappant exemple, les dépôts se sont faits en cercles concentriques, ayant leur convexité vers les plaines ; tandis que dans les derniers, c'est la forme familière en évantail à l'embouchure des vallées.



887—Action supposée du chloroforme sur le gaz d'éclairage interné. C'est à l'hôpital catholique de Herne, en Westphalie. On avait à opérer un individu pour cas pressé mais qui prit quatre heures à résoudre. L'on suppose que le gaz illuminant de la salle décomposa le chloroforme, avec évolution de vapeurs chlorinées qui eurent l'effet de paralyser l'action des deux chirurgiens, et d'affecter si sérieusement les sœurs assistantes, que l'une d'elles est morte le second jour, pendant que la vie des autres est en danger.



888—L'on vient de faire à la "Columbia University" Etats-Unis, des **études de psychologie**

comparative. Ces expériences ont été faites sur des chats, des poulets, chiens, singes et d'autres animaux. On mit ces animaux dans des boîtes ayant des portes pouvant s'ouvrir de l'intérieur, et de diverses manières, comme en pressant une clanche ou tirant sur une corde, ou un crochet attaché à une corde, en tournant un bouton. Ailleurs, on rendit les mouvements plus compliqués, en nécessitant plus d'une opération de la part de l'interné pour se faire voie à l'extérieur, s'évader ou arriver à un mets d'affection placé au dehors et que pouvaient voir les animaux de dedans leurs cabanes à claire-voie, afin de les presser à faire des efforts pour y parvenir. Thorndike qui a conduit ces expériences est d'avis que le raisonnement n'y était pour rien dans les opérations des chats et autres pour regagner leur liberté, mais que la découverte, par accident ou par hasard, d'un des mouvements à faire pour se libérer, en amenait un autre, et que plus ils y allaient et moins ils mettaient de temps à finir par ouvrir la porte. Il ne servait à rien, parait-il, à un félin de voir faire la chose par un autre, même 100 fois de suite, et l'animal ne s'inspirait point non plus du fait qu'on lui prit la patte pour la lui poser sur la clanche—non—fallait qu'il apprit cela de lui-même—mais une fois appris il s'en rappelait—Mais Thorndike, n'a aucune raison d'en conclure au non raisonnement de la part de l'animal. La mémoire du fouet pour un

chien, à la vue de cet instrument, ne lui causerait aucun émoi en vous le voyant à la main si ce n'est que c'est le raisonnement qui lui fait rappeler à quoi il sert.



889—Le raisonnement chez les animaux peut ne leur venir que par leur propre expérience, c'est-à-dire, motivé par ce qui leur est arrivé à eux-mêmes, et qu'ils ont non seulement vu mais ressenti ; tandis que pour ce qui est arrivé aux autres, ils l'ont seulement vu sans le ressentir. J'ai peut-être déjà cité quelque part, dans un alinéa ayant trait à "la mémoire chez la gente animale" le cas du poisson dans l'aquarium de Brighton en Angleterre, qui pendant 3 mois alla se heurter à une cloison de verre le séparant d'un poisson ennemi dans le bocal voisin. L'observateur a mis cela au compte du manque de mémoire chez le poisson ; mais on ne peut conclure de là que le poisson ne se soit dit et cela par le raisonnement, "inutile donc pour moi, d'essayer plus longtemps à arriver à mon ennemi dont je suis séparé par un empèchement infranchissable, tout invisible qu'il soit." Je prétends au contraire que malgré que le chat, le chien, laissé à lui-même, ou ne voyant point 'clancher' une porte pour l'ouvrir, met plus de temps à apprendre la chose ; il l'apprendra plus vite en vous le voyant faire, car il

vous regarde quand vous le faites, et c'est cela qui lui donne l'idée de s'attaquer d'une manière quelconque à la poignée de la porte, où se trouve évidemment pour lui le secret de l'ouvrir.



890 — Certains regardent à l'état de simple **légende** celle **de Romulus et Remus allaités par une louve ;** mais il n'y avait rien d'étrange là-dedans. Dans l'Inde, il est connu que des enfants du pays ont été allaités par des louves et ont vécu avec. Les nègres avèrent que des singes anthropoïdes ont nourri des enfants de leur lait. Romanus cite, comme fait, le cas de trois jeunes rats nourris par un chat dont on avait enlevé les petits. D'ailleurs, j'ai moi-même vu une chienne allaitant un chat, et une chatte se plaisant au soulagement apparent que lui causait un petit chien suçant son surcroit de lait.



891 - Le proverbe anglais " **out of sight,—out of mind** " est traduisible dans toutes les langues, et véridique chez toutes les nations, chez tous les individus. Oui—quand on ne vous voit point, on ne pense pas à vous. Dans les réunions sociales, littéraires, scientifiques ; il y en a toujours un certain

nombre auxquels l'on pense sans les voir, ou plutôt on n'y pense point, mais on interroge sa mémoire, celles des autres pour des suggestions et on n'est pas lent à en trouver plusieurs parmi les haut placés, les titrés, les riches qui, de mise ou non à la fête, y sont conviés pour en hausser l'éclat; mais les pauvres diables qui ne font partie d'aucun club où leur présence peut faire penser à eux, courent le risque de rester en arrière, ne pas recevoir d'invitation, malgré que leurs talents, leur génie, leurs œuvres motiveraient assez leur entrée. Je vois ceci par moi-même en me rappelant que plusieurs fois où j'ai eu l'occasion de m'associer des amis, des gens de mêmes aptitudes, j'avais à me dire, le lendemain en les rencontrant sur la voie publique : tiens comme j'ai été gauche : en voilà un, en voilà un autre que, si j'avais pensé, j'aurais convié en telle occasion.



892—Le renversement, en Cour d'Appel, d'une foule de jugements des Cours de moindre juridiction, est motivé d'ordinaire par le fait que tel et tel cas aurait du faire le sujet d'une expertise par des hommes de l'art, de la science ayant trait à la question en litige, L'on pose au témoin toutes sortes de questions sauf celle à laquelle il serait le

plus pertinent de répondre. Il s'agissait par exemple du dommage que pouvait faire à un meunier une prise d'eau d'aqueduc sur la rivière alimentatrice du moulin. La chose importante à prouver était la quantité, le prorata, le pour-cent de l'eau ainsi distraite de la rivière, et pas une question né s'est suggérée à l'avocat ni de la demande, ni de la défense à l'endroit de cette part afférente de l'eau, si essentielle pour permettre à la Cour d'apprécier la situation. Pourquoi alors ne pas dire au témoin " veuillez nous faire part de vos observations quant à ce que vous avez vu sur les lieux et des conclusions que vous en tirez, comme ayant trait à la question en dispute." Mais non : l'un des avocats peut-être s'y objecterait, et malgré l'injonction contenue dans la prestation de serment de dire " toute la vérité," il est très rare qu'elle se fasse jour et la Cour reste dans l'obscurité.



893—L'étoile Arcturus : la merveille du firmament. Regardez-là attentivement. Cet astre est le plus grand des soleils que contiennent les cieux qui nous sont connus. Sa distance de nous est de mille millions de millions de milles (333,000,000 de millions de lieues) ou plus de 10,000,000 de fois la distance de notre soleil à nous. Comme l'intensité de la lumière décroît avec le carré de la distance, il est

facile de démontrer que si nous étions aussi près d'Arcturus que nous le sommes du soleil, la terre serait vaporisée, réduite en poussière, en vapeur, par le seul souffle de chaleur imaginable qui la frapperait, car Arcturus surpasse dans le rapport de six mille à un, le pouvoir éclairant et échauffant du soleil. Quand à la véritable grandeur d'Arcturus, il n'est pas improbable que son globle ferait plus qu'emplir l'espace compris par le rayon de l'orbite de la planète Mercure autour du soleil. Ce serait donc une boule d'un diamètre de plus de 20 millions de milles, ou de 25 fois celui du soleil. C'est-à-dire que sa grosseur, son volume dépasserait de plus de 15,000 fois celle de notre luminaire. Ne pas connaître Arcturus, serait donc ignorer le phénomène physique le plus étonnant, le plus prodigieux qu'il soit donné à l'homme de contempler.



894 — Comment reconna´tre ou trouver l'étoile Arcturus. Le voici : vous connaissez, tout le monde connait la constellation " Grande Ourse," ou disons plutôt, cette partie de la constellation qui en représente la cuisse, la queue ; suivez de l'œil, la courbure de cette queue, et prolongez la par imagination d'une quantité égale à l'étendue en longueur de la partie facilement visible de la constellation (la cuisse

et la queue). Vous tomberez de cette manière sur Arcturus, étoile jaunâtre. Au loin vers le Sud est l'étoile blanche Spica dans "La Vierge," et encore plus loin à l'Ouest la planète Jupiter—les trois : Arcturus, Spica et Jupiter formant les coins d'un vaste triangle.

*
* *

895 — L'étoile Véga. Au nord-est d'Arcturus (894) apparait le bel anneau ou cercle de la "Couronne du Nord" et à demi chemin entre la Couronne et l'horizon, la brillante Véga captera l'œil. Cette étoile est seconde seulement à Arcturus parmi les géants connus des espaces stellaires. Sa distance de nous quoique de seulement la moitié de celle de l'autre, est encore de cinq cent millions de millions de milles (500,000,000 de millions) ou de 166,000,000 de millions de lieues, et son pouvoir illuminant est de probablement deux mille fois celui du soleil. Le contraste entre les couleurs d'Arcturus et de Véga est tout à fait captivant.

*
* *

896—En cette saison, fin de Mai, Vénus commence à outre passer la splendeur de Jupiter comme étoile du soir. Au télescope—car on ne peut guère en voir les phases à l'œil nu—elle nous parait gibbeuse, c'est-à-dire, ventrue comme la

lune en passant au plein, et on en voit les $\frac{8}{10}$, ou quatre cinquièmes du disque illuminé. Vénus est en quelque sorte le miroir de la terre. Etant, à très près, des dimensions de la terre, elle nous fait le même effet que ferait la terre si à son tour on la pouvait voir d'où est Vénus. Mais lorsque, ce qui aura lieu en décembre, Vénus se trouvera entre le soleil et la terre, ses habitants verront un spectacle plus magnifique qu'aucun de ceux qui se soient jamais présentés à nos yeux ; car alors la terre apparaitra au ciel de minuit de Vénus, dans sa phase de plénitude ou de pleine lune, avec tous les continents, ses océans, ses nuages facilement visible à leurs télescopes ; et accompagné de sa fidèle compagne, la lune serait pour Vénus une planète assez accentuée, et pour ses astronomes très brillante en ce que n'ayant point d'atmosphère, ni par conséquent de nuages, il n'y aurait rien pour en obstruer la vue.

***

897—Jupiter la grande ou maîtresse planète de notre système solaire commande notre attention—passant au méridien de bonne heure durant la soirée et demeurant visible pendant la première moitié de la nuit. Jupiter, qui comme on le sait est mille fois plus grand que la terre, et plus grand à lui seul que toutes les planètes réunies de notre système, a développé

durant les deux dernières années dans sa zone tropique nord, une série remarquable de taches elliptiques noirs, et à l'heure qu'il est ces taches paraissent s'accentuer en nombre. Les observateurs de Jupiter en ont trois surtout à l'étude et leur vitesse de mouvement parait surpasser celle de semblables taches visées au même endroit il y a trois ou quatre ans. La commotion des stries et taches de Jupiter est toujours d'un intérêt qui capture l'attention des astronomes. Il se forme en Jupiter ou à sa surface de prodigieux changements, mais on n'en connaît point la nature.



898—" Les péchés des gens seront visités sur eux et leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième générations." En effet, cela a été de tout temps, et a lieu d'une manière accentuée de nos jours—car voilà que dans les pays où on tue ces milliers d'oiseaux pour en orner les chapeaux des femmes, les insectes par milliers que dévoraient, détruisaient ces habitants de l'air, dévorent aujourd'hui à leur tour (compensation de Dieu pour punir l'orgueil, la cruauté) tous les grains, les fruits, les légumes, etc., qui leur tombent sous la dent (le bec, si vous voulez, puisque d'ordinaire les oiseaux n'ont point de dents). Et par contre, que de malédictions ici au Canada, le peuple n'a-t-il point pro-

noncées sur la tête de celui qui, pour se défaire d'un ver nuisible à un bien moindre degré a importé le moineau qui a chassé notre hirondelle, infeste aujourd'hui toute l'Amérique du Nord, se nourrit de fumier, le salot qu'il est, et fait cent fois plus de mal qu'il n'a jamais fait de bien.



899—L'incurie dévastatrice de l'homme est immense, incalculable. Il a détruit la forêt, le malheureux, et en le faisant, en dénudant ainsi la terre, a accentué les hautes eaux, les inondations du printemps, les basses eaux de l'été, le manque d'un tirant d'eau suffisant dans les fleuves, les rivières, la fureur des cyclones autrefois retardés par leur friction au contact de la forêt. Il a détruit le buffle et est en train de détruire le saumon, le homard, le loup-marin d'Alaska et que sais-je encore. En un mot il est de tous les animaux le plus destructeur ; les autres, sauf peut-être le carcajou, ne tuent que pour leurs propres besoins—pendant que comme le carcajou l'homme détruit par pure stupidité, par malice, vengeance. En déboisant le flanc de la montagne, il en a déterminé, hâté l'avalanche de neige—en dépouillant la plaine et le littoral des rivières et cours d'eau, il y a motivé la destruction des écores, leur affaissement, leur aplatissement, leur surcroit d'étendue à même les surfaces

dévouées à la culture; l'éboulement, le déplacement destructeur vers les rivières de vastes étendues de terrains sableux ou d'un sol léger et arable que retenaient auparavant en place les flancs boisés des cours d'eau, etc., et enfin ceux qui ont échappé à la mort dans ces inondations, cyclones, avalanches, écroulements du sol, périssent plus tard par la famine et c'est ainsi que Dieu se venge de notre inénarrable insouciance du futur.



900—Comme le même mot veut dire deux choses diamétralement opposées. **La valeur** d'une chose est dit-on **inappréciable**, et on a besoin ensuite de qualificatifs pour faire comprendre dans quel sens il faut entendre le mot à deux sens ; car 'inappréciable' veut tout aussi bien dire : il y en a si peu, ça vaut si peu, que ça ne vaut pas la peine d'en parler ; que ça veut dire tout le contraire, comme en parlant d'un bienfait qu'on ne saurait priser suffisamment. C'est tout à fait analogue dans son genre au dicton et au fait même que " le sublime est voisin du ridicule."



901—Goldwin Smith tance les déclamateurs sacrés chez nos frères séparés, et d'autres qui **sont aujourd'hui à faire parade**

de leur bigoterie propre, en dénonçant la bigoterie supposée de l'Espagne, et attribuant à des causes religieuses, la décadence de la puissance passée de ce pays. Il dit : " Il n'y a ni sens commun, ni justice de reprocher aux Espagnols d'aujourd'hui, l'inquisition et l'Armada—pas plus que si on reprochait aujourd'hui aux Anglais l'exécution de prêtres catholiques, ou aux habitants du Massachussets la persécution des Quakers et l'exécution des sorcières. Les neuf cent espagnols tombés morts sous le feu meurtrier de Dewey n'ont pas eu plus à faire avec l'Auto-da-fe, qu'avec l'assassinat de Jules César. C'est durant la lutte avec le Mahométisme, ajoute-t-il, moresque d'abord, puis turque, où Elle était champion, et pour beaucoup martyre de la chrétienté, qu'Elle a contracté la bigoterie qu'on lui a alors reprochée."



902—Les marins ont une affection pour les animaux de bord. Ce sont pour eux dit un article reproduit par " L'Evénèment " de véritables mascotes, c'est-à-dire qui portent chance à qui les possède. A bord de presque tous les navires de guerre américains, il y a un ou plusieurs animaux faisant en quelque sorte partie de l'équipage, et que les marins naturellement superstitieux se plaisent à caresser. A

bord du croiseur cuirassé le New York, en rade à Key West était le célèbre Billy Major, un bouc qui appartenait à la marine depuis treize ans, et qui est mort en avril 1898. Son péché était la gourmandise et il s'est tué à manger un seau de blanc de céruse qu'il avait naturellement pris pour de la farine. On lui a fait de dignes funérailles—Un autre bouc "Billy the terror" embarqué sur un monitor de ce dernier nom, est aussi en voie de devenir célèbre. Il est intelligent comme un chien. Les matelots lui ont montré bien des tours et se font toujours photographier en sa compagnie—A bord du Maine était un chat noir, et l'équipage n'a pu comprendre le malheur qui est arrivé au vaisseau avec cette mascote de la partie. On crut le chat sauté avec l'explosion, mais voilà parait-il qu'on l'a retrouvé perché sur la partie de l'épave sortie de l'eau—On l'a transporté sur le Ferry où les matelots l'ont reçu à bras ouverts et il a repris son rang de doyen des chats de la marine américaine—Sur le cuirassé Massachussets ils ont une chatte qui fait son gite dans la gueule d'un canon—A bord du croiseur Détroit les marins ont un singe qu'ils appellent Monk et qu'ils habillent pour les grandes occasions en officier de marine. Revêtu de son uniforme, il est plein de dignité, et salue en soulevant sa casquette comme un vrai marin—Sur d'autres navires, il y a des chiens, des perroquets, etc.—Le nombre de ces animaux est naturellement limité par

le commandant, sans quoi chaque matelot en aurait un et ce seraient autant d'arches de Noé—L'armée, elle aussi, a ses faibles pour les animaux et chaque régiment en a généralement un—D'ailleurs tout le monde aime ça, puisque dans chaque campement, chaque foyer domestique on en trouve un et souvent plusieurs.



903—Hospitalier, dans un **résumé des progrés dans les sciences depuis seulement dix ans.** Un homme, dit-il, revenu d'une léthargie de ce dixième de siècle aurait à faire connaissance avec la bicyclette avec ses roues caoutchoutées—il verrait avec des yeux étonnés et incrédules les automobiles électriques, au pétrole, à la vapeur. Il trouverait les chemins de fer électriques qui n'existaient point—les courants polyphasés qui fournissent le moyen de distribuer à grande distance les forces motrices naturelles—la turbine Laval qui permet d'utiliser la vapeur à plusieurs centaines d'atmosphères—le nouveau moteur Diessel à combustion intérieure, le plus économique de tous les moteurs—le carbure de calcium avec lequel on fait le gaz appelé acétylène, et qui donne une lumière si éclatante—On lui parlera, à notre ressuscité, de cinématographie, des rayons Roentgen qui nous font voir à travers les corps opaques—de l'air liquéfié—de la

photographie des couleurs—de la télégraphie sans fils —de la lumière froide obtenue par luminescence des gaz raréfiés traversés par effluve électrique — des courants électriques de haute fréquence dont Tesla a indiqué les merveilleuses propriétés et que M. D'arsonval a appliqués à l'art de guérir : quatorze découvertes à sensation dans moins que 10 ans, et c'est à peine aussi si notre individu aura entendu parler du phonographe avant de s'endormir. (Tiré d'un article reproduit par l'Evénement du 28 mai 1898).



904—Il y a toute une différence, quoique non mathématique, entre un billet de $5.00 ou de $4.00 et un nombre de billets allant à former le montant. Ainsi quand on donne quelque chose à un révérend pour le payer d'un mariage, d'un baptême, et comme il n'y a point de somme particulière affectée à l'accomplissement d'un pareil devoir — il ne faut pas qu'on se donne l'air d'avoir calculé la valeur de ses services : uu $5 ou un $4 a l'air de vous être tombé sous la main, tandis que si vous donnez un quatre et un—deux deux, ou que la somme soit composée de simples billets d'une piastres—alors ça vous donne l'air d'avoir calculé d'un manière tout à fait mercenaire la valeur du service rendu—Ne pas en

conclure cependant que vous faites mieux de ne rien donner, le cas échéant où vous n'auriez point sur vous un billet du montant voulu ; car le pauvre diable de curé—surtout si c'est un curé dont la dîme est modeste, ne sera aucunement de cet avis—mais alors froissez le tout dans votre main et mettez le dans la main du récipiendaire en lui refermant vous même les doigts, comme pour dire : n'y regardez point pour le moment.



905—Quand on s'endort, les sens sont en même temps plus ou moins endormis. On ressent moins le mal que nous fait éprouver, le jour, une blessure, une dent douloureuse, une maladie quelconque—l'oreille est moins vive à percevoir un son, un bruit quelconque—le goût discerne moins les saveurs des mêts—le flair est moins accentué—le toucher, le tact discerne moins entre les objets palpés—en un mot, tous les sens sont plus ou moins émoussés.



906—Savoir jusqu'à quel point l'on peut intenter un procès en dommages **à** un homme, **un hôtelier** par exemple, **qui en manquant de vous réveiller à une heure convenue, vous fait perdre le bateau, le convoi** ; vous

met en présence d'une perte quelconque, ou vous enlève la perspective plus ou moins certaine d'une bonne affaire, ne serait-ce qu'un voyage de plaisir, un tour de santé ; puisque l'hôtelier lui-même, ne peut être certain de se reveiller à temps pour vous être utile.



907--On peut sans insulter un individu le traiter de menteur quand il vous dit son âge et que vous avez l'air de ne pas le croire si vieux. **Le qualificatif est dans ce cas flatteur pour le récipiendaire.**



908—St Basile est le premier qui ait porté la parole du Christ à l'étranger—De là vient qu'**on permet de donner le nom de Basilique à l'église d'un pays d'où sont partis des missionnaires pour la conversion des infidèles**—comme de Québec, Ottawa, Mexico et quelques autres—peut-être pas plus de cinq pour la chrétienté toute entière.



909—Reparties motivées. Un ministre protestant demande à un irlandais catholique, ce que l'on bâtissait là—c'est une église catholique lui répond

l'interpellé—" Je le regrette dit le ministre "—" le diable aussi " ajoute notre homme.

Jean, mon paletot ; oui monsieur—Jean, mon chapeau ; oui monsieur—Jean, ma canne ; oui monsieur—Jean va au diable ; oui monsieur, **je vous suivrai partout où vous irez.**

***

910—La direction normale du regard de l'homme est horizontale ou parallèle à peu près à la chaussée qu'il poursuit—De cette sorte il voit en face ou de front tous ceux qu'il rencontre, les attélages et équipages qu'il rencontre sur sa route ou qui le passent outre, le devancent ; les étalages, les installations de marchandises de toutes sortes qui garnissent les vitreaux qui longent son parcours—Pour regarder en l'air ou plus haut, il faut un effort—On ne regarde plus bas ou à ses pieds que momentanément pour éviter de trébucher. Voilà pourquoi il n'y a pas à s'étonner que celui qui ne cherche point, ne voit point—c'est-à-dire qu'on ne verra la chaussée, le trottoir, son mode de pavage, ses défauts que si on le regarde dans ce but là, avec cette intention ; de même que, dans une rue quelconque—celle même ou demeure un ndividu qui y a vécu 50 ans, et en a vu mille fois, dix mille fois les maisons, il ne pourra vons dire, s'il ne les

a pas regardées avec une intention particulière à cet effet, et dans le but de s'en rappeler, le nombre d'étages de chaque maison et comment elles se suivent sur le parcours de la rue dont il s'agit.

***

911—Sans oser l'admettre on a une tendance naturelle, instinctive à aimer davantage un bel enfant—je veux parler d'une mère, d'un père—tout comme l'on admire, l'on prise davantage les jolies fleurs de son jardin que les moins belles. Ce serait cependant une question indiscrète, quasi insultante que de demander à une mère lequel de ses enfants elle préfèrerait sacrifier au besoin, voir mourir. Ce sont des questions auxquelles nul n'aime à répondre, et qu'on craint même de se poser à soi-même. Y répondre d'ailleurs serait oiseux puisque quand il s'agira de vous en ravir un, vous n'en serez aucunement consulté. L'auteur de la chanson " Only me " connaissait bien la nature humaine de cette femme qui préférait à l'autre, une de ses filles, qu'elle comblait de caresses et de bonnes choses, lorsque, devenue malade et la mère se repentant un peu du manque d'amour qu'elle avait toujours eu pour la plus laide, la moins douée de la nature, il lui fait dire à sa mère qui commençait à s'attendrir sur son sort, et la perspective de la perdre : ne pleure pas ma mère, ne

pleure point, ce n'est pas ta chère Marie, ce n'est que moi—" It is only me, mother, only me ; it is not your darling Marie." Oh que le cœur de cette mère devait lui saigner en se faisant adresser ce reproche " Ce n'est que moi que tu vas perdre, moi que tu n'a jamais aimée." Ce n'est point Marie, maman, celle que tu as toujours choyée et chérie."



912—Il existe encore à Brooklyn (Etats-Unis) de ces vieux **moulins à la marée** ou auxquels on donnait ce nom **tide-mills.** Fondés par les Hollandais dès 1636, la force motrice leur était acquise par le barrage des ruisseaux—ravins se jetant à la mer (baie de la Jamaïque). C'était bien là en effet la manière la plus simple, la plus sensée d'emmagasiner le pouvoir durant la marée montante, l'eau entrant au barrage par des portes articulées à cet effet et qui, si tôt le moment du reflux, se fermaient d'elles mêmes ou automatiquement, de manière à retenir l'eau au niveau ou l'avait montée la marée—Il est facile de comprendre maintenant qu'une prise d'eau sur un réservoir d'une semblable étendue dut suffir à faire fonctionner les moulanges durant tout le temps à échecir jusqu'à la marée suivante. Il y a encore trois de ces moulins en bon état de préservation après ces deux siècles et

demi échus et les paysans de l'endroit y ont encore recours pour leurs moutures.



913—L'on s'évertue encore durant ces derniers temps à imaginer de mettre à profit la force des marées. A Brooklyn Etats-Unis, où il existe (No 912) des moulins à farine et autres mus par cette force, la marée n'est guère que de quelques pieds ; mais au Canada où la marée atteint 40 pieds plus ou moins dans la Baie de Fundy, de 14 à 22 pieds à Québec et où il y a encore de vastes étendues de terrains riverains non utilisés, qu'il serait facile d'y construire un barrage ou la marée entrerait au flux par des portes automates se fermant au reflux et retenant ainsi l'eau qu'on utiliserait au moyen de turbines ou de roues à auges mues en sous-œuvre par un fil d'eau à prendre à même les bassins ou emmagasinages ainsi créés. Ce serait bien là assurément le mode le plus simple, le plus économique de tirer des marées toute la force motrice dont elles sont capables, et de plus le procédé de beaucoup le plus économique pour le faire.

***

914 — La " Revue Psycologique " sous l'en-tête **" Conditions de la Fatigue que l'on éprouve**

à lire (Fatigue in Reading) arrive à la conclusion que à part les considérants ayant trait à la couleur et qualité du papier, l'intensité plus ou moins accentuée de la lumière, l'on ne saurait sans se fatiguer la vue, lire un caractère dont la hauteur est moindre que de un et demi millimètre (soit $\frac{1}{16}$ de pouce) et que la vue fatigue même rapidement en approchant de cette limite.



915—Chaleur de la lampe électrique incandescente. Cette lampe dit la " London Lancet " transforme l'électricité en partie en lumière, mais surtout en chaleur. Le filament végétal carbonisé de la lampe est nne substance qui offre une grande résistance au courant électrique, et le produit ou résultat de cette résistance est de la lumière et de la chaleur, mais où la première n'est guère que de 5 à 6 par cent du total. C'est un exemple de la traduction d'une forme d'énergie en une autre. Il y a erreur populaire à douter comme on le fait de la chaleur assez accentuée d'une lampe de cette sorte ; et il y a danger à le méconnaître. En effet l'on se sert de cette lumière dans les installations des étalages de vitreaux, où on ne se gêne point de la laisser en contact d'articles de vêtements et de décorations très légères et enflammables ; et à preuve, dit la " Lancet," on trouve que dans

le cas d'immersion d'une lampe incandescente de la force de 16 chandelles dans de l'eau (100 volts de pression) une demi-chopine d'eau bout dans une heure et en moins de temps si c'est une lampe de la force de 32 chandelles. De plus si on entoure la lampe d'un lainage ou coton, la laine commence bientôt à griller et finit par s'enflammer. Dans une expérience, dit ce journal, l'ignition de la laine fut accompagnée d'un rapport accentué due à 'l'implosion' de la lampe (explosion vers l'intérieur ou du côté du vide qui existe dans le globe de lampe). Il parait donc que **la lampe incandescente est un moyen de mettre le feu,** et les marchands de nouveautés en flammables doivent voir à ne pas les mettre en contact ou dans le voisinage immédiat de ces lampes. Le danger s'accentue dans le cas de ces objets en celluloïde où cette substance au contact du globe incandescent s'enflamme dans moins de 5 minutes.

***

916—" La Vie Scientifique " nous dit que l'astronome français M. Charlois à l'observatoire de Nice a découvert **deux nouveaux astéroides.** Le nombre de ces petites planètes est maintenant de 434, dont 158 ont été découverts par des Français, 70 par des Américains, 64 par les Allemands, les autres par les Anglais et astronomes d'autres nationalites.

917—Le premier volume du **catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris**, France, vient de paraître. Ce catalogue ne contient que des livres imprimés. La Bibliothèque Nationale fondée en 1645 avec 1820 volumes, en compte aujourd'hui près de trois millions (3,000,000). Parmi les sujets catalogués, les suivants sont les plus en vue : histoire française, 279,048 volumes ; loi, 144,863 volumes ; drames publiés séparément, 116,864 volumes ; philosophie, 97,456 volumes ; théologie catholique, 74,392 volumes—"Le Droit d'Auteur."



918—Il y a quelques êtres, d'organisation supérieure à la plus basse **qui paraissent affecter et que l'on trouve dans les eaux thermales**, sources d'eaux chaudes, presque bouillantes même—mais ce sont des mollusques. Jusqu'à ce jour (1898) on n'avait trouvé que dans le nord du Mexique dans des eaux thermales, des isopodes—le crustacé Sphæroma ; mais l'an dernier cependant Harriet Richardson a décrit dans les "Procédés" du Musée national des Etats-Unis, une autre espèce (S. Thermophilum) que le professeur Cockerell a trouvée dans une source d'eau chaude près de Socorro au Nouveau Mexique—Malheureusement, ce qui nous serait le plus pertinent

de savoir n'est pas donné—c'est à dire la température de l'eau.



919—On regarde comme de provenance volcanique de l'âge ou époque tertiaire dans la région de la forêt thuringienne, **la source d'acide carbonique à Soudra.** Il est étrange qu'après tant de siècles la pression de 17 atmosphères à l'embouchure n'ait jamais diminué, et que le rendement de l'acide soit encore uniforme et inépuisable. Quand on ferme l'embouchure au moyen d'un système de valves (soupapes) on emploie le gaz comme source de pouvoir moteur pour une installation d'éclairage, et pour le mécanisme affecté à la liquéfaction de l'acide. La source produit 1,000 verges cubes de gaz par heure.



920— Etymologie des mots **Bâbord, Tribord**— Littré tire le premier de l'allemand **backbord,** de **back** château d'avant et **bord,** parce que dans les anciennes embarcations du nord, le château d'avant était sur la gauche. Puis, pour Tribord, il nous donne : corruption de **Stribord** de l'islandais **Styribord** ; anglo saxon **steor-bord** ; composé de **styri, steor,** gouvernail, et **bord** : bord du gouvernail, parce que

dans le moyen-âge et les marines du Nord, le gouvernail était à droite.

Le **Starboard** et **Larboard** des Anglais, nous vient dit " Cassier's Magazine " de ce que l'Italien **questa borda** veut dire " ce côté ci " et **quella borda** ce côté là. Abrégées ces deux phrases donneraient **sta borda** et **la borda** et par corruption **starboard** et **larboard**. On a cependant substitué au mot **larbord**, le mot **port** pour éviter la confusion entre les deux sons.

On incline cependant pour la version de Littré, **starboard** venant de l'anglo-saxon **steorboard, storeboard, sterboard** voulant dire le côté du vaisseau où était placé l'homme qui le gouvernait.



921—En Italie le nez joue un grand rôle dans la physionomie de l'homme, suivant que ses dimensions, ses accidents de formation sont plus ou moins prononcés. On tient dans ce pays des concours à ce sujet, conpétition nasale. Il y en eut une en 1891 à Padoue, sur initiative des étudiants de l'école de médecine de l'endroit — où les citoyens étaient invités " con ischeda segreta " par suffrage universel et vote au scrutin secret à nommer les propriétaires de " i nasi i più caviluppati e rispettabili "

nez les plus prononcés et respectables de l'ancienne ville vénitienne. Les prix consistaient en mouchoirs de poche, tabatières, etc., décernés à la pluralité des voix. A Milan, et cela tout récemment, il a été tenu un concours nasal plus important et plus concluant ; contrôlé par un comité, les examens tenus dans un " nasoteca " aux murailles tendues de dessins et chromos de têtes bien pourvues de nez qui auraient fait le délice de Hogarth. Il y eut 36 conpétitions dont seulement 23 firent acte de présence. Le premier prix médaille en or—fut adjugé à un vendeur d'allumettes dont on trouva le nez " proporzioni inquietante lungo, deciso, ardito, tagliente come una lama di caltello "—proportions formidables, long, bien prononcé, agressif, tranchant comme une lame de couteau. C'est cette dernière caractéristique qu'on s'est plu à singer dans le dernier buste-jubilé de Victoria, qui est loin d'avoir un nez le moins du monde tranchant. Le second prix fut donné au possesseur d'un nez " prepotente, presentioso, con neri larghe e cavernose "—nez dominant, plein d'assurance, à narines larges et caverneuses. Les candidats heureux partagèrent le festin que se donna le comité à la suite de ce " concorso di nasi."



922—De même que les tissus musculaires

s'usent et dépérissent sous les effets du travail manuel, sont réhabilités par la nourriture de chaque jour, le repos — de même les tissus cellulaires du cerveau, les cellules composantes de la cervelle perdent de leur valeur, se vident en partie de leurs sucs, ou substances intégrantes sous l'effort mental qu'on leur fait subir, dans la mise en activité de nos facultés intellectuelles. La cellule du cerveau épuisé, au lieu d'être pleine et replète de matière nerveuse, est à cavités remplies d'eau ; ce qui veut dire que la substance cellulaire a dépéri, a été consumé, tout comme la houille dépérit et diminue pour produire la chaleur qu'on en tire. Durant le sommeil au contraire, les tissus se reposent et reprennent leur embonpoint, leur vigueur. Voilà pourquoi, c'est pour l'homme une récréation, une rélaxation, de changer de besogne. Fatigué d'une lecture scientifique, je trouve le repos des tissus affectés à cette étude, en faisant une lecture littéraire qui met en activité d'autres cellules, et de cette lecture je puis encore passer à celle des anecdotes et des petits mots pour rire qui fait reposer les secondes pour en activer une autre catégorie. Enfin l'esprit fatigué de ces trois sortes d'exercises mentales, trouve encore son repos dans le far niente d'un cigare, d'un verre de vin réhabilitant, d'une promenade à ciel

ouvert, où ce sont les cellules ayant trait aux phénomène de la vision, de l'audition qui sont mises en jeu pendant que les autres jouissent d'un sommeil comparatif. Enfin le cerveau tout entier devient las, fatigué, épuisé et alors c'est le grand récupérateur, le sommeil qui vient rétablir l'équilibre. De même encore l'estomac rassasié, fatigué d'un mets peut cependant manger d'un autre mets, puis encore d'un autre, jusqu'à ce qu'enfin il lui faut à lui aussi le repos.

***

923—Camille Flammarion vient de lire devant la "Société Astronomique de France" (Revue mensuelle, juin 1898) une étude où il fait voir à ne pouvoir en douter que la feuillaison, la floraison des marronniers de l'avenue de l'Observatoire à Paris, et il en est de même des lilas de l'endroit, accuse un rapport accentué avec l'augmentation dans la superficie des taches du soleil. "Nous pouvons, je crois, dit Flammarion, conclure de cet ensemble de faits : 1° qu'**il existe une corrélation certaine entre le soleil et les phénomènes périodiques de la vie terrestre :** et 2° que le soleil envoie plus de chaleur à la terre aux époques de maximum de taches qu'aux époques de minimum. Il ne semble pas que les astronomes puissent se soustraire à cette conclusion, malgré son

apparence paradoxale. Les taches solaires ne représentent donc pas une diminution dans le pouvoir émissif de l'astre du jour ; elles sont au contraire l'indice d'une plus grande activité. Au nombre de " l'ensemble de faits " sur lesquels se base notre astronome est celui que la couvaison du moineau coincide avec la floraison des marroniers, des lilas, des pivoines et des glycines. L'éclosion des petits suit de deux jours, en moyenne, la pleine floraison de ces végétaux. Il est curieux, ajoute-t-il, de constater que malgré bien des influences étrangères, l'hirondelle, le rossignol et le coucou se mettent en route en obéissant à un ordre du soleil. Un autre fait non moins remarquable serait que la température des mois de mars et avril indique sensiblement celle de l'année entière. Ces conclusions sont fondées sur des observations continues de 1874 à 1878—puis régulièrement tous les ans de 1886 à 1898.



924—Quénisset et Fouchet dans le bulletin mensuel de la Société Astronomique de France pour juin 1898 nous disent dans une étude sur " **Le crépuscule et sa photographie** " que du 15 juin au 1er juillet, le soleil dans la latitude de Paris—celle de Québec à peu près—ne s'abaisse pas assez audessous de l'horizon pour éliminer tout à fait le crépuscule et que de fait

durant cette quinzaine il n'y a point pour cette latitude de nuit à absolument parler. Ces messieurs ont pu photographier le crépuscule, ce qui indique chez lui un pouvoir photogénique suffisant pour donner son image à la chambre noire entre onze heures du soir et une heure du matin.



925—Certaines taches brunâtres, ou brûlures sur les feuilles des arbres ou plantes sont dues à ce que, les gouttes de pluie ou de rosée à leur surface agissent comme des lentilles de miroirs ardents, concentrant les rayons de chaleur du soleil en un foyer assez ardent pour produire l'effet remarqué.



926—Je disais (No. 914) que le caractère d'impression ne devait pas être moindre que de $\frac{1}{16}$ de pouce—**Ce qui est peut-être même plus important,** est que les espaces entre les lignes soient de $\frac{1}{8}$ de pouce ou du double de la largeur de la ligne du texte.



927—Un statisticien français vient de compiler un tableau du **temps que l'on mettait autrefois à se rendre de Paris à une ville frontière**

et du temps qu'il faut aujourd'hui pour faire le même trajet. Les époques de comparaison sont pour 1650, 1782, 1834, 1854, 1897. En 1650 il fallait 5 jours pour se rendre de Paris à Calais. Cent trente deux ans plus tard, en 1782, la durée du voyage avait été réduite à 60 heures. En 1834 il ne fallait plus que 28 heures ; et en 1854, 6 heures et 40 minutes. Aujourd'hui c'est en trois heures et quarante minutes que le bateau-express fait le trajet ; c'est-à-dire dans la 33ème partie du temps ou dans 3 par cent du temps qu'il fallait autrefois—Le voyage de Strasbourg qui prenait en 1650 218 heures, 108 heures en 1782, 10 heures 40 minutes en 1854, est aujourd'hui affaire de 8 heures 20 min.—La différence dans le cas de Marseille est encore plus frappante : de 15 jours en 1650, la durée du voyage fut réduite à 80 heures en 1834, et il faut aujourd'hui 12 heures et demie pour faire ce trajet.—On mettait il y a deux siècles 388 heures (16 jours) de Paris à Bayonne, espace qu'il ne faut plus de nos jours que onze heures, onze minutes à franchir—On arrive à Brest en 13 h. 37 m.—distance qu'il fallait autrefois 270 heures à traverser—Enfin 97 heures était réputé vif en 1650 de Paris au Havre, réduit à 15 heures en 1782, sept hs. en 1834, aujourd'hui 3 hs. 15 ms.—D'ailleurs chacun sait que c'était autrefois un voyage d'une semaine de Québec à Montréal, distance de 60 lieues. Aujourd'hui on fait le trajet en une seule nuit

par les bateaux de la Compagnie du Richelieu ; ou affaire encore de seulement 6 heures par le chemin de fer du Pacifique ou même au besoin de trois heures et demie par train de vitesse.

***

928—A Londres, 136,465 enfants d'école ont pris part à un concours ayant trait au devoir de **bonté envers les animaux.**

Le phare sur le rocher Arroish dans les Hébrides est à 500 pieds de la côte—**Pour sauver le coût d'un assistant sur le rocher,** la lumière est produite à terre, et projetée pardessus l'eau sur un miroir dans le phare ; ce dernier à son tour, la réfléchissant dans la direction voulue " Der Westfole."

Parmi les pensionnaires bien ou mal venus dans les fourmillères à Paris, il y a, entre autres insectes, un escarbot qui quand on l'enlève aux tendres soins de ses " vaches laitières " périt, ne connaissant d'autres moyens de se sustenter. Jouet nous dit que le Lepisma s'introduit dans la fourmillère et pendant que deux fourmis se partagent une goutte de miel, ce petit voleur vient en intercepter une part, en se plaçant adroitement, ou se faufilant entre les bouches juxtaposées des fourmis.

Il est constaté par nombre d'expériences en élimi-

nant la foret sur le Rhin près Strasbourg, que dans une heure les ‘micrococci,’ et dans deux heures les ‘vibrions’ ont franchi 24 pieds de gravier entre deux puits creusés à l'effet d'étudier cette **vitesse de transmission des bactéries.**



929—Influences climatériques. Le Dr. Bowditch, dit le journal ‘The Independant’ que les Américains nés de parents étrangers, sont plus grands que leurs ancêtres (plus gros, plus résolus) notre climat d'Amérique étant plus sec, plus stimulant que le climat européen. Il parait aussi que le moineau anglais introduit ici, il y a 30 ans, a déjà subi un changement—Sur 1700 œufs examinés à cet effet par le Dr. Bumpus, dont moitié d'Angleterre, moitié d'Amérique (Providence N. J.), il a trouvé que ces derniers présentent plus de modifications que les premiers, étant plus petits, plus arrondis, plus variés de couleur. Cockerell a trouvé que l'escargot européen ordinaire, rendu sur ce nouveau continent, ne tarde pas à présenter des variations inconnus en Angleterre, pendant que pour le papillon, Pieris napi, 12 variétés, et de P. rapæ, quatre variétés ont paru sur le sol américain durant les quelques années que leur présence y a été remarquée. Ne soyons donc point empressés de rejeter la théorie évolutionnaire de Darwin.

930—F. Falie, de l'Observatoire de Bruxelles, conclut de ses études sur **les gelées blanches** qu'elles s'exercent, s'accentuent au fond des gorges, des ravins et s'attaquent aux arbres et herbes de basse futaie. L'air froid, dit-il, coule du sommet vers le fond, et se refroidit dans sa course. Les fonds sont plus exposés que les plateaux aux gelées blanches. En descendant de Saint-Ménard à Florenville par la gorge des Epioux, on voyait que les hêtres avaient été gelés d'autant plus qu'ils étaient moins hauts et qu'ils étaient situés plus bas dans la gorge. Tandis qu'à Herbeumont même les bois étaient parfaitement verts ; à peine arrivé dans cette gorge (route des ardoisières de Herbeumont à Bertrix) le phénomène curieux se faisait remarquer avec une régularité frappante : on constatait qu'un bois de grands hêtres était tout à fait rouge. On se fut cru a la fin de l'automne, et la teinte était si uniforme et si belle que j'hésitais à l'attribuer à la gelée. Notre professeur conclut à la nécessité du reboisement des plateaux pour retarder, arrêter l'écoulement de l'air froid vers les vallées.

***

931—Je n'aime point avoir devant moi une tête chauve, et je suppose naturellement que les autres ne l'aiment pas davantage. Voilà pourquoi je prends

toujours autant que possible un siège de derrière— Celui qui est derrière vous peut toujours être votre ennemi ; c'est comme un courant d'air auquel on aime mieux faire face. **Foule de personnes affectionnent ces sièges adossés à un pilier, à la muraille.** Je ne parle point d'une femme qui a une luxuriante chevelure, un beau chapeau, une jolie toilette—celle-là se met en évidence. Ce sont au contraire les mal peignées, les mal coiffées qui cherchent ainsi à s'adosser à la cloison. Il y a aussi la satisfaction d'un sentiment de sécurité, dans cette situation où personne ne peut vous prendre à tergo. Chacun a ou connait, dans son église paroissiale, un nombre de ces places où il se sent à l'abri des quolibets qui peuvent se dire sur son compte, son physique, sa mise, et est fort contrarié de se les voir enlevées par d'autres.



932—J'ai à l'église de la Basilique des endroits d'où je puis voir à la fois les cinq autels, de la nef, des chapelles Ste-Famille, Ste-Anne, du Sacré-Cœur et—suivant le côté—la chapelle des fonts baptismaux ou celle de St-Joseph. Je me dis que c'est moi qui ai trouvé cela et que ça m'y donne un certain droit et je me fâche tout rouge—mais toujours, bien entendu, d'une sainte colère—

suivant le précepte : " irascimini sed nolite peccare," quand je trouve ces places prises par d'autres. Personne n'aime, ne peut tolérer qu'on empiète sur ses droits—Il en est ainsi de tout le monde ; chacun a, (No 931) dans l'église qu'il fréquente de ces petits coins qu'il affectionne, et d'où il peut voir sans être vu.



933—Manière de prendre son père. Un gars de dire : N'est-il pas vrai papa que l'enfant est le père de l'homme ? Sans doute, mon fils. Eh bien papa, puisque je suis ton père voilà de la monnaie pour aller t'amuser au cirque et acheter des bonbons. Le père ne fut pas lent à comprendre et à s'exécuter—Je montais à Montréal ; mon fils, âgé alors de quelques huit ans, me reconduisait à bord. Chemin faisant il me dit —Papa si j'étais toi, et que tu fus moi, il me semble que ça me coûterait de te laisser en arrière. Je ne répondis rien, et ne fis pas semblant de m'apercevoir que le petit était embarqué, afin d'en avoir l'air tout surpris après que le bateau ayant laissé le quai, il serait trop tard pour lui enjoindre de s'en retourner.



934—Faut toujours parler en bien de sa ville et de sa belle-mère. Votre ville est celle

où vous gagnez votre vie ; il ne peut y avoir au monde pour vous un meilleur endroit. Votre belle-mère est la grand-mère de vos enfants. Règle générale, ils ne trouveront jamais une meilleure amie—Ça dépend de la manière d'envisager les choses, du rapport sous lequel on les considère. On a pour habitude d'avoir des torts, une dent contre sa belle-mère et pour cause —mais comme on vient de le voir elle a son bon côté ; et c'est encore à inscrire au chapitre des compensations de ce bas monde.



935—On lit dans le " Reynold's Newspaper " de Londres sous l'en-tête : " **Appétits Hiérarchiques** " que durant le règne de Edouard IV, un Archevêque avait droit à deux cygnes ou deux capons dans un plat—un Evêque, à un seul ; un Archevêque, à six merles à la fois—un Evêque, cinq—un Doyen (Dean) quatre—un Archi-diacre, deux. Si le Dean avait 4 plats à son premier service, il perdait le droit aux fritures et aux ' custards ' (flans). On permettait à un Archevêque, six bécasses à la fois—un Archi-diacre, seulement deux. Les lapins, allouettes, faisans, perdrix étaient servis à ces dignitaires toujours dans les mêmes proportions. Ce n'est que le dimanche qu'un Chanoine résidentiel avait droit à un cygne

pendant qu'un Recteur ou Curé, de seize marques, ne devait avoir que trois merles par semaine.



986—Rien de plus pénible pour un amateur de chiens, que le chagrin, la détresse d'un chien séparé de son maître dans les rues encombrées d'une grande ville. Le chien fait voir qu'il est perdu ; ses actions font foi de l'état troublé de son esprit. Il court précipitemment ça et là, s'arrêtant de temps à autre comme pour entendre la voix familière, le sifflet de son maître. Arrive alors le gamin, la demi brique à la main, qui la lui lance par la tête et crie au " chien enragé." Suit un paragraphe de journal : " un chien enragé " et voilà l'origine de tous ou de la plupart de ces **" chiens enragés " qui ne le sont point et qui ne sont que des chiens éperdus.** Il y en aurait moins de ces chiens perdus et que l'on s'obstine à dire enragés, si leurs maîtres avaient le bon sens de savoir que la meilleure manière de retrouver son chien est de s'arrêter à l'endroit même où on l'a perdu, car le chien revient toujours et infailliblement à l'endroit où il a perdu son maître.



987—La Princesse de Galles vient de planter à son acquit une aigrette dans le chapeau des amateurs

d'oiseaux, en désapprouvant de la manière la plus accentuée la cruauté dont on fait preuve déjà depuis quelques années en détruisant, tuant l'orfraie (le balbusard) pour en orner les coiffures de dames. La douce Alexandra dit qu'elle a toujours le soin, en achetant un chapeau, de s'informer de la provenance des plumes qui servent à l'orner et de la manière de les obtenir et qu'elle **ne porte jamais une plume lorsque pour l'obtenir il a fallu user de cruauté.**



938—Le duc d'Arcos, aujourd'hui ministre espagnol au Mexique, est surtout fameux pour les délicieux petits jambons produits sur son domaine. Ce sont des jambons de **cochons nourris aux vipères**, ce qui donne, dit-on, à la viande un piquant, un parfum, une délicatesse de goût et des qualités vivifiantes tels qu'il n'y au monde aucun mets qui puisse lui être comparé.



939—Un curieux à l'endroit du **coût de se faire enterrer au Westminster**, s'est donné la peine lors des funérailles de Gladstone, de recueillir des statistiques à ce sujet. Il constate qu'il en coûtait autrefois de £150 à £160 ($750 à $800) pour ce faire, sans compter ce qu'il y avait à payer pour bandou-

lières, crêpes, gants, etc., portés au mémoire de frais du croque-mort. Le Dean Stanley durant sa tenure d'office introduisit plusieurs réformes dans l'échelle des honoraires—entre autres (pour ne pas s'oublier lui-même) au doyen et sous-doyen, des émoluments s'élevant à £40.6 s. (quelques $200) ; des honoraires aux chantres et officiants de £11.8 s. avec 90 paires de gants pour ceux et celles chantant au chœur. Ce dernier item fut plus tard commué en une contribution de £15. Une pénalité de £5 en faveur de l'emploi des lainages du Yorkshire fut imposée contre ceux qui ensevelissaient au côton. Ce n'est qu'on 1871 qu'on a fait fi de ce reliquat du passé. Jusqu'à il y a dix ans passés, l'entrepreneur des pompes funèbres jouissait du privilège de fournir aux membres du clergé, aux officiants et choristes des bandoulières en soie, des crêpes ou cordons de chapeau et des gants. Le Dean Stanley commua encore en une somme fixe de £31.2 le privilège qu'avait le croque-mort de charger à peu près ce qu'il voulait pour ce service. Aujourd'hui, dit le même auteur, le coût maximum d'une inhumation au Westminster n'est plus que £110, 5 s., 4 d. ($550) et on peut le faire à $100 de moins. La différence est due à celle dans le montant à payer à la Fabrique qui est de £26, £36, ou £46 suivant le degré, le ton, la position sociale de la personne à enterrer. Les honoraires payables au doyen, chanoines, choristes, offi-

ciants et au porte-verge ou bedeau sont aujourd'hui cumulés en une somme en bloc de £34, 2 s. 6 d.



940—Se donner l'air d'être aussi bien pourvu que ceux qui en ont plus le moyen. C'est ce que font les Gênois, et en cotisant plusieurs familles, chacune sa quote part pour acheter une voiture de promenade. La famille de A. en a l'usage le lundi, celle de B. le mardi, C. le mercredi et ainsi de suite ; mais pour que l'on ne soupçonne rien de la sorte, chaque famille a une paire de portes dont elle se sert à son tour, et sur chacune desquelles figurent ses armoiries. Ces portes s'ajustent facilement au véhicule, et se dépendent avec la même facilité au retour à la maison.



941—Dans un récent concours où il s'agissait de **deviner au flair, une douzaine de liqueurs odorantes de même couleur,** plus des deux tiers des experts y ont failli, sur dix qu'ils étaient et un seul a deviné l'eau qui était au nombre des liqueurs du concours.



942—Pourquoi demande-t-on quand on a affaire à

quelqu'un " **êtes vous de bonne humeur.**" Cela me froisse, me contrarie ; mais de fait la question est plus ou moins pertinente et motivée ; car il n'y a pas de doute qu'il y a des moments où on l'est moins qu'en d'autres temps. Il est même proverbial qu'après dîner on est d'ordinaire plus accessible à la demande d'une faveur ; ce qui donne lieu à ce dicton que pour réussir il faut prendre l'homme par le ventre ; c'est-à-dire lui donner un bon dîner ; et c'est généralement lors d'un dîner public, à l'occasion de quelque entreprise, qu'on s'y décide ; ou au moins qu'on promet de le faire, comme le faisait Sir John pour l'oublier le lendemain, manie aussi que Laurier parait avoir hérité de lui.



943—Etre intrigant dans le sens que le monde l'entend d'ordinaire **est plus ou moins motivé.** De fait l'on appelle intrigants ceux qui cherchent à se placer, à placer les leurs, à trouver des positions pour leurs enfants, les membres de leur famille. Eh bien, Dieu a dit : aide-toi, je t'aiderai, et être intrigant en ce sens n'est autre chose qu'accomplir la parole de Dieu ; mais la chose devient répréhensible, et criminelle lorsqu'elle est pratiquée au point d'user de son influence pour tout accaparer et ne rien laisser pour les autres. D'ailleurs, l'on est envieux de ceux qu

réussissent mieux par intrigue, comme on le dit, à obtenir quelque chose ; car ils ont à s'humilier pour le faire, et l'on est mécontent de l'orgueil qui nous empêche d'en faire autant ; puisque Dieu dit encore " demandez et vous recevrez " et c'est cette humiliation même de soi qui rend la chose méritoire.



943—Je me suis déjà demandé **jusqu'à quel point les substances alimentaires, les comestibles se rangent** dans l'estomac suivant l'ordre de leurs poids spécifiques, ou **concentriquement autour de l'estomac, suivant leurs affinités respectives pour les jus gastriques.** Je dirai seulement pour ceux qui voudraient étudier cette question qu'à la suite d'un goûter où j'ai tout d'abord pris du bouillon de poule assaisonné de poivre, puis de cette poule avec lard salé, puis enfin de la crême, et dont un état bilieux de l'estomac a motivé un haut-le-cœur ; c'est la crême qui a surnagée, puis est revenu le poulet ; mais le lard, le bouillon ont persisté.



945—**C'est imaginaire si vous voulez** (et d'ailleurs l'imagination joue un grand rôle en ce monde) mais il me semble toujours, un coup ma provision faite

de combustibles (bois et charbon) pour l'hiver, pour l'année même, que j'ai plus chaud, je me sens plus confortable. C'est tout comme le fait qu'on a moins faim quand ses armoires sont bien garnies de comestibles, moins faim même du moment qu'il nous est donné de contempler, de se voir en présence d'une assiettée bien garnie de ce que l'on convoitait avant de se mettre à table, ou en s'y mettant. D'ailleurs l'action même de se déranger pour recevoir chaque voyage consécutif de bois, de houille, l'anxiété qu'on a à se donner, crainte d'être volé, à l'endroit du nombre de voyages de l'un, du poids de l'autre; tout cela fait que les muscles mis en jeu, les facultés intellectuelles activées, font circuler plus rapidement le sang, motivant en même temps une respiration plus accentuée, dont l'effet combiné est un surcroit réel de chaleur intérieure et de bien aise



946—Je crois avoir déjà fait remarquer **combien nous perdons vite la mémoire de la mort d'un parent, d'un ami, le souvenir même de ces grandes catastrophes qui à tout moment viennent émouvoir le monde;** comme par exemple du terrible holocauste du bazar de charité à Paris, des mille et autres incendies désas

treux, de théâtres, couvents ou collèges, hôtels, etc , avec tant de victimes : l'église de Santiago avec ses 2,000 âmes internées, brûlées vives ; les accidents de chemins de fer, d'explosions dans les houillères, inondationss et tremblements de terre, etc—et à preuve : la commission qui à Londres a siégé au sujet de ce feu du bazar de Paris, en vient à la conclusion que dans de 3 à 6 jours au plus, toutes ces catastrophes sont absolument effacées de la mémoire. Est-ce Dieu qui veut qu'il en soit ainsi pour que dans les pensées à donner à ceux qui pour nous sont inévitablement morts, on ne néglige point les fonctions dues aux vivants.



947—Les étoiles "fixes" ne le seraient-elles point, qu'elles nous paraîtraient l'être à la distance qu'elles sont de nous. Si leur mouvement était lent ou connu pour l'être : par exemple de seulement un mille par minute (vitesse appréciable par nons, comme étant celle d'une locomotive, d'un coursier extraordinaire, d'un oiseau au vol, d'une baleine à la mer) ou fut-elle même de 20 milles à la minute (vitesse encore appréciable par nous, sans toutefois pouvoir la suivre des yeux, mais en étant convaincu, par le temps de translation du projectile) celle d'un boulet de canon lancé à plus de 1,900 pieds

la seconde ; nous comprendrions, dis-je, peut-être qu'avec ces vitesses, et à cause de la distance des étoiles on n'en dut point voir le déplacement, d'une année à l'autre ; ou même, durant la vie d'un homme, vécut-il 100 ans ; mais il ne nous entre point dans la croyance que le déplacement puisse encore être insensible avec une vitesse par exemple de 1,000 milles à la minute aulieu de un mille ou de vingt milles. C'est donc ceci qu'il s'agit de faire comprendre. Prenons l'étoile Arcturus une des plus grosses et des plus brillantes du firmament, et évidemment loin d'être une d'entre les plus éloignées, puisque il y en a des millions qui par la pâleur de leur lumière, leur petitesse microscopique accusent une distance peut-être des millions de fois plus grande que celle de notre choix pour servir d'exemple. Eh bien Arcturus est à seulement mille millions de millions de milles de nous (1,000,000,000,000,000) plus de 10 millions de fois la distance de la terre au soleil. Les vitesses astronomiques sont quasi incroyables ; mais on vient à les comprendre. Celle de la terre autour de son axe est de 1,000 milles par heure. On est forcé de l'admettre, on le comprend, parce que avec son circuit d'à peu près 24,000 milles, tournant dans 24 heures, il faut bien se rendre à l'évidence. C'est là à peu près la vitesse du boulet de canon. On peut en conclure à quelque chose de plus rapide, et de fait, puisque

l'orbite (la longueur du circuit) de la terre autour du soleil, est à très près, de 600 millions de milles et que ce trajet se fait en une année, il s'en suit que la vitesse de notre planète dans l'espace est de plus de 1,140 milles par minute—Pour les fins du calcul, prenons la à seulement 1,000 milles par minute, et supposons que les autres étoiles soient animées d'un même mouvement de translation dans l'espace. Nous venons de voir que la distance d'Arcturus est de mille millions de millions de milles—ce rayon donne une circonférence de 6,285,700,000,000,000. Celle de l'orbite de la terre y est contenue 1,047,617 fois (plus d'un million de fois). Si donc, Arcturus était notre primaire, la terre avec sa vitesse actuelle, mettrait plus d'un million d'années à faire le tour de ce nouveau soleil (voir 893) mais 360° dans un million d'années ne donne que 1¼" (une et quart secondes d'arc ou de mouvement angulaire) par année—125" ou 2' 5" durant la vie d'un centenaire et 60 fois cela ou 2° 5' dans les 6,000 ans supposés écoulés depuis la création du monde. Ce déplacement s'il existait serait sensible à un instrument de précision, même celui de 2' 5" par siècle ou encore celui de 1¼" par année ; mais aucun œil, même le plus scrutateur, le plus exercé que l'on puisse imaginer ne saurait saisir, apprécier un déplacement angulaire aussi peu accentué. Voilà pourquoi les étoiles tout en se mouvant probablement entre elles avec des vitesses

de 1,000 milles à la minute, nous paraissent absolument fixes et immuables.



948—J'écrivais en date du 28 juin à Camille Flammarion, éditeur collaborateur du " Bulletin de la Société Astronomique de France," Hôtel des Sociétés savantes, 28 rue Serpente, Paris : qu'une sortie sur les minuit (23 juin) m'a donné occasion de vérifier le fait annoncé par MM. Quessinet et Touchet (dans le bulletin de juin 1898) dans leur article sur " Le Crépuscule et sa Photographie " qu'en cette saison de l'année et dans ces latitudes (celle de Québec étant sensiblement la même que celle de Paris) **le crépuscule persiste,** à ne pas en douter, **durant la nuit entière pendant les cinq à six jours avant et après la solstice d'été.**



949—Les cochers qui promènent les touristes américains et al., s'arrêtent, 72 rue St-Louis, Québec, pour y lire une inscription ayant trait au général Montgomery de martiale mémoire ; mais pour ceux qui ne savent pas lire le cocher explique la chose à sa manière —J'en ai entendu un dire à "son voyage" : "c'était un ancien citoyen de la place, mais vous savez il est

mort." (Je crois bien, puisque ses restes ont été ensevelis en 1775—il y a 123 ans et que cela ajouté à l'âge qu'il devait avoir en aurait fait un bi-centenaire à peu-près. Uu autre expliqnait qu'étant à cheval, il s'était tué par accident en tombant en bas du cap. Un troisième ces jours derniers, juin 1898, disait à ses ouailles : " Il était à cheval et pour échapper à ces taureanx d'anglais qui voulaient le mettre en captivité, il s'est jeté en bas du cap. **Montcalm,** disait un autre, **le jeta en bas du cap.**



950—Si ce qui suit est digne de foi, le clergé n'aurait été pour rien à motiver " 93." " Que voulez-vous qu'on y fasse ? dit le curé ; avant la révolution le clergé possédait, il est vrai, des biens immenses, qui ont fait assez crier ; mais il n'est pas moins vrai que tout le bas peuple pour ainsi dire, en vivait. Les couvents, les chapitres et jusqu'aux huttes des particuliers étaient autant d'hôpitaux. Chez les Chartreux, les Carmes, les Minimes il y avait tous les jours une distribution de vivres à la porte. J'ai connu la veuve d'un financier qui donnait tous les mois deux mille livres de charité en nature. L'aumône était dans l'habitude des bonnes maisons. Les hôpitaux sous la direction gratuite des princes de l'Eglise

et de sages magistrats, étaient desservis par des congrégations dont chaque membre débarassé de soins personnels par ses vœux, se vouait tout entier au soulagement de ses semblables.

*
* *

951—Un contre-maitre, surveillant de travaux peut toujours **se donner des airs de Pilate** en se lavant les mains avec les mots—" Acceptez l'ouvrage si vous voulez comme il est fait, M. l'Ingénieur, pour moi je l'accepte pas.

*
* *

952—Georges Lelarge critique, dans la " Revue des Deux Frances " des œuvres à " l'Exposition des Beaux Arts " et de " La Société Nationale des Beaux Arts " loue le travail de M. A. Falguière **Le Cardinal Lavigerie** ; et avec raison. Ce que j'y admire surtout, c'est la décision, la foi avec lesquelles il plante sur le sol de l'Afrique la croix du Sauveur avec cet air de conviction parfaite qu'elle y restera et y prendra racine (voir page 203 de la Revue). Les traits du digne prélat sont frappants et l'artiste a réussi à produire chez ceux qui considèrent un instant son œuvre, l'impession que de fait ces paroles lui sortent de la bouche " Je t'y plante et tu y resteras."

953—Le même critique (952) à l'endroit du " **monument élevé à la mémoire de Francis Garnier** " se demande " pourquoi pendant que l'on se contente de faire le buste de l'homme que l'on veut honorer, on entoure le stèle d'un fouillis de personnages allégoriques qui détournent l'attention du sujet principal. C'est du rébus dit Lelarge, et l'on est réduit à dire que les ornements, les attribus et les femmes nues qui personnifient l'Annam ou le Tonkin sont d'excellents morceaux de sculpture ; mais que devient dans tout cela Garnier, le motif principal." Rien de plus vrai, rien de plus censé que cette remarque ; car en effet, le groupe qui flanque le monument a tout l'air d'être le sujet même que l'on veut honorer, pendant que ce groupe n'est que accidentellement peut-être adossé à la base qui porte le buste et comme pour en tirer du support.



954—Nous avons à Québec, Grande Allée, en face le Manège, **le monument Short-Wallick** auquel s'adresse, de la part de quelques prétendus connaisseurs, le même reproche (953), c'est que la figure de " la Renommée " assise au piedestal et qui est de toute grandeur à l'air d'être le motif principal du monument pendant que les bustes de Short et Wallick

placés au-dessus ou comme derrière un comptoir ont l'air d'être les adjoints, les accessoires, les desservants peut-être de la prêtresse, ou déesse qui parait remplir le rôle principal. Je ne sache que je doive être de cet avis ?



955—Nos artistes canadiens s'accentuent à Paris où on leur décerne des prix, des mentions honorables. M. Albert Lefeume fait l'énumération de leurs noms, de leurs œuvres. Lelarge de son côté—autre critique des œuvres du "Salon" fait l'éloge des paysages de Suzor Côté ; mais pour moi, ce que j'admire le plus de cet artiste canadien sont ses deux portraits, un pastel : Paysanne canadienne— Paysan canadien ; et canadien moi-même, je suis peut-être mieux en mesure d'en juger. En effet—rien de plus vivant que ces portraits dont les personnages sortent du tableau sous l'effet d'une perspective qui ferait quasi jurer à la réalité.



956—Urbain Gohier sous l'entête "**La Réforme de l'Armée en France**" fait voir que sous le système actuel du **service de trois ans**, les chefs ne savent comment occuper leurs hommes après la première année. Certains, pour passer le temps

s'ingénient, dit-il, à leur faire apprendre le "foot ball," le ministre de la guerre à les renvoyer le plus souvent possible dans leurs foyers, pour économiser leur nourriture. En sus des permissions et congés distribués jusqu'ici, le général Billot, ajoute-t-il, a donné l'ordre de réaliser dans chaque corps d'armée, en 1898, cinq à six cent mille journées : soit environ, pour chaque régiment d'infanterie, soixante mille journées de permissions ou de congés. Tantôt à la caserne, tantôt dans leurs foyers, les hommes ne sont pas soldats et ne peuvent cependant se mettre à leur métier. Ils ne sont ni civils, ni militaires. Ils perdent deux années de leur vie sans plus d'utilité pour l'armée que pour eux-mêmes. Ne vaudrait-il pas mieux pour eux, pour l'armée, les garder une seule année, les exercer sans interruption pendant les trois cent soixante-cinq jours et leur rendre la liberté. L'armée suisse est excellente, et la durée du service n'est que de deux mois en moyenne : 45 jours pour les fantassins, 50 pour les sapeurs, 55 pour les artilleurs, 80 pour les cavaliers. Tous les deux ans une période de quinze jours d'exercice comme ici au Canada. Si d'un suisse on peut faire un soldat en six à dix semaines, ne pourrait-on d'un français faire un soldat en douze mois.



957—Les cruautés mises au compte de

l'Espagne, cette nation quasi sanguinaire, à en juger au moins par son amour de voir couler le sang dans ses combats de taureaux, **semblent lui enlever les sympathies mêmes de la France** que l'on croyait lui être sympathique et voilà que ces derniers, épousent la manière de voir des Américains à l'endroit de ces pauvres cubains que l'Espagne a saignés tous les ans de $100,000,000.

*
* *

958—La "Revue des Deux Frances" reproduit en son No. de Juin 1898 **une nouvelle "Marseillaise"** écrite par un français : Casimir Michel, à l'occasion de la victoire de l'Amiral Dewey, lors de sa destruction de la flotte espagnole. Avila Bourbonnière qui édite l'article à ce sujet parle des "hautes appréciations" reçues par M. Michel. Nous ne voulons aucunement contester que ce nouveau chant de victoire mérite tous les éloges, cependant les accusés de réception de la part des récipiendaires à qui l'auteur a remis sa poésie, ne réfèrent en rien aux mérites artistiques du chant, mais seulement à la courtoisie de l'auteur de cette effusion patriotique en la leur envoyant. La haute position des récipiendaires, l'un d'eux, le président McKinly des Etats-Unis, motive ou autorise peut être, le qualificatif comme devant s'entendre de l'œuvre même de l'auteur ; et peut-être

seront-ils contents que l'on épouse cette manière de voir, pour ne pas avoir l'air de se douter que les sympathies d'un français sont une garantie de celles de la nation toute entière.

*
* *

959—On ne saurait trop reproduire les vers de Victor Hugo qui terminent son ode " **Pour les Pauvres.**"

Donnez riches ! L'aumône est sœur de la prière......

Donnez ! afin que Dieu qui dote les familles
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,
Afin qu'un blé plus mur fasse plier vos granges,
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves de nuit.

Donnez ! il vient un jour où le monde nous laisse,
Vos aumônes là haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : " Il a pitié de nous."
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être ami de Dieu qui se fit homme
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière
Contre tous vos péchés vous ayiez la prière
D'un mendiant puissant au ciel.

960—Lelarge dans son appréciation des pièces de sculpture exposées au " Salon de (Paris) 1898," dit à l'endroit de la statue qui doit couronner le monument " Samuel Champlain, (le Saintongeois) qui surmontera le monument que la ville de Québec fait élever en l'honneur de son fondateur, ne me dit pas grand chose de bon ; **je ne puis pas m'imaginer le navigateur sous les traits de ce gros mousquetaire triste que nous présente M. Paul Chevré.** Pour faire les têtes, que l'auteur consulte le maître Paul Dubois ; il verra comment on traite le portrait du comte de Franqueville ou du docteur Lannelongue. Voilà de la sculpture de génie et c'est pourtant plus petit de dimensions que le champlain susnommé." Le haut relief du piédestal est admirable.



961—Le " Naturaliste Canadien " reproduit un article du " Cosmos " du 21 mai 1898, sur la **manière de s'habituer au venin des abeilles**—résultat d'une enquête faite à ce sujet par le Dr. Ladger—" 144 apiculteurs se déclarent réfractaires au venin de l'abeille ; parmi ceux-ci, il y en a 9 chez lesquels cette immunité ést naturelle ; 26 n'ont jamais pu l'acquérir. Quand on ne possède pas naturellement l'immunité, le nombre des piqûres à la suite desquelles on l'obtient varie considérablement : trente suffisent quelquefois ;

tandis que pour d'autres personnes, il en faut jusqu'à cent pour accoutumer l'organisme au poison." L'éditeur du "Naturaliste" se demande ensuite s'il est possible d'acquérir l'immunité contre les piqûres des parasites humains : poux, puces, punaises. Seulement personne, dit il, n'osera dire au public son expérience personnelle. Il faudra pour le savoir qu'un entomologiste se dévoue pour la science. On demande des gens capables d'héroisme !



962—Il est moins esthétique qu'utile de rappeler que dans des cas de constipation l'**on peut aider à la nature en pressant extérieurement du doigt et du pouce le cloacum.** C'est plus vite fait que par un lavement ou des pillules apéritives ; et la chose est souvent assez sérieuse pour que l'on n'ait point à se gêner pour le dire à qui se plaint de ce malaise.



963—Aux examens de fin d'année scolaire, on a l'air de s'arranger de manière à donner au moins un prix aux moins capables, ou dans tous les cas un accessit ou enfin une mention encourageante quelconque pour faire plaisir aux parents et les engager à y renvoyer les enfants.

Cependant, malgré toute l'impartialité que l'on puisse, que l'on s'efforce même de pratiquer ; la nature humaine est toujours là, et les enfants des riches, des influents, de ceux dont on peut obtenir quelques faveurs gouvernementales ou autres, ont l'air d'être plus choyés. Pour une adresse à présenter à un personnage important, on regarde sans doute au talent de l'enfant qui doit la lire, la dire de mémoire—à la beauté de la jeune personne qui doit présenter un bouquet—à la position sociale de l'élève et l'auditoire parait s'accommoder de ces préférences—on les considère comme droits acquis, de l'espèce de ceux que les rois, les princes ont acquis en naissant, comme héritage en quelque sorte divin.



964—Le jus gastrique en thérapeutique. Un cas d'entérite aigue et un autre de cholera morbus ont été guéris dans quelques heures par l'administration de jus gastrique frais venant de l'estomac d'un chien. Le même remède est aussi très effectif dans des cas de grippe avec complications gastro-intestinales, de dyspepsie de même nom, d'élargissement (grossissement) du foie avec émaciation progressive, de typhoïde avec émaciation sévère, de dilatation de l'estomac, et d'assimilation défectueuse. Frémont, Gazette Médicale de Paris.

965—Il parait qu'**à Surinam, pour prendre le poisson, les paysans fouettent l'eau avec le bois du Lonchocarpus violacé :** un arbre papilonacé contenant une substance ayant une action narcotique sur le poisson. Le bois qui a une odeur désagréable est appelé Nekoe par les insulaires, et bois puant par les colons européens.



966—Au second chapitre des Macchabées il est fait allusion à l'huile de pétrole quoique Hérodote en ait parlé 200 ans auparavant, sous la désignation de " huile de roche ou de rocher." Que l'on n'en ait fait jusque là aucun usage économique ou commercial, n'est aucunement à preuve qu'on ne la connaissait point, puisque aux Etats-Unis elle y était connue depuis 50 ans avant de l'exploiter.



967—Il a été récemment découvert que l'**on peut au moyen de courants électriques de grande fréquence produire l'anesthésie locale.** Cette découverte est due au professeur Scripture du collège Yale des Etats-Unis.



968—La mouche, en proportion de sa

grandeur marche 18 fois aussi vite qu'un homme peut courir. Une puce, proportion gardée, saute 150 fois plus haut qu'un homme.



969—Nouveau moyen de préserver la viande fraichement tuée. Un zoologue danois qui a aussi découvert le moyen de condenser le lait sans faire usage de sucre, vient d'adopter le procédé suivant pour préserver la viande. Il fait tuer son animal, sans porter atteinte au cerveau, ou au système nerveux, le saigne en lui ouvrant un ventricule du cœur ; la putréfaction des viandes fraiches étant due surtout d'après Fjelstrup à la décomposition du sang. Après le sang éliminé, il introduit par l'autre ventricule dans le système vasculaire, au moyen d'une forte seringue une saumure plus ou moins forte suivant le temps qu'il faut pour conserver la viande. Tout le procédé ne requiert que quelques minutes et le bœuf est prêt à être employé et peut-être de suite débité.



970—La perte du vapeur océanique " La Bourgogne " et de 546 âmes sur un total de 725 ; démontre une fois de plus l'**inutilité du système des compartiments, si on ne stationne point**

un homme à chaque porte pour la fermer au besoin, et la manipuler tous les jours afin de la tenir en tout temps en état de fonctionner—Autrement ces portes ne servent pas plus que celles dans les théâtres, dites par les anglais : “ emergency doors ” à être ouvertes en cas de feu ou de panique, et qui n'étant jamais manipulées pendant des années, deviennent tellement rouillées dans leurs gonds et fermetures qu'on ne peut les ouvrir au moment critique. Au feu du bazar de charité à Paris, où il a péri plus de 200 personnes, il y avait 7 portes tout exprès pour vider dans un instant la bâtisse au cas de besoin—mais pas un homme pour les ouvrir en temps opportun. La loi devrait forcer les propriétaires ou gérants des vapeurs océaniques, comme des théâtres à encourir l'insignifiante dépense additionnelle d'un homme à chaque porte de sauvetage.



671—Il est singulier de voir la persistence avec laquelle le Dr Pierce annonce sa **“Golden Medical Discovery.”** Voilà déjà deux ans ou plus qu'il annonce dans je ne sais combien de journaux, et cela tous les jours de l'annee, et qu'il paye quelqu'un—sorte d'artiste fécond dans l'art d'éditer tous les jours quelque chose de nouveau à ce sujet, avec aussi tous les jours une nouvelle vignette venant à l'appui de son

texte, et d'un caractère tellement sensationnel qu'on ne peut s'exempter de lire pour voir ce dont il s'agit. Parr et Holloway ont dépensé chacun $100,000 par année, dit-on, seulement en réclames de cette sorte et Pierce semble devoir en faire autant, sans compter mille autres découvreurs, inventeurs, exploiteurs de médicaments brevetés qui doivent aider ainsi à faire la fortune des journaux tout en faisant la leur.



972—Durant ce mois, **Vénus** devient tous les jours plus éclatante de beauté. Cette planète **continue de présenter un mystère à résoudre:** Tourne-t-elle sur son axe dans à peu près le même temps que met la terre à tourner sur le sien ; ou est-il vrai tel qu'annoncé par Schiaparelli, que ses périodes de révolution autour du soleil, et autour de son axe sont identiques, de manière qu'un côté de cette planète voit constamment le soleil, l'autre jamais. De ceci dépend la question : Vénus est elle ou non habitée. Les révélations du spectroscope semblent contredire ceci, vu l'abondante atmosphère qui entoure ce monde inconnu.



973 L'ichneumon. Porte ouverte, à la campagne, le soir en juillet, et attirés par la lueur de la

lampe, il entre avec cent autres espèces de mouches, cousins, papillons, phalènes, sans compter les hannetons inoffensifs et la chauve-souris qui font courir les enfants—un de ces maringouins monstres à corps allongé, recourbé et de rouge-sang qui me fait une piqûre en passant. Ceci me rappelle que cette vicieuse bête, parasite de la chenille ou ver à soie—pour reproduire son espèce sans qu'il lui en coûte, et à l'exemple de ceux de nous qui vivent du sang, de la sueur des autres—dépose un à un ses œufs au nombre de peut-être cinquante à cent dans autant de trous ou de piqûres, qu'elle opère avec son dard ou aiguillon situé à l'extrémité de son abdomen, dans la matière grasse ou charnue de la chenille. Ces œufs à la faveur de cette bienfaisante chaleur animale, s'éclosent sous quelques jours, revêtent alors la forme de larves, vivent en cet état de la substance même du ver à soie, pour finir par devenir nymphes ou chrysalides et se développer enfin en autant de ces diaboliques vampires de la gente entomologique ailée.



974—Quel est donc, dit le Dr. A. à un pilote voisin, à bord du Champion en route pour St-Michel, **ce bateau que je vois à l'Ouest ou en amont de l'isle Madame ?** Je regarde de ce côté et je

commençais moi-même à me mistifier, lorsque l'interpellé de répondre—Mais docteur, ce n'est pas un " steamboat " ; **c'est tout simplement un champ de marguerite** qui nous reflétant de là bas les rayons du soleil vous fait voir une étendue de terrain émaillée de cette charmante fleur.



975—Laban de biblique mémoire, connaissait dès lors, tout comme nous, l'effet des couleurs sur la progéniture animale. Un veau à bord de la chaloupe du Champion, me rappelait celui qui du temps du capitaine Beaudoin, sur le pont de sa goëlette, attirait mon attention en tirant à coups répétés sur la queue de mon surtout qu'il avait saisi, quasi ingurgité, et qu'il suçait à pleins poumons. Mais le premier étant tacheté de rouge et de blanc (" caille " comme disent nos paysans) je demandai au Dr. A. sa théorie à l'endroit du motivé de ce tachetage, cette émaillure de la peau de l'animal — lorsqu'il me remit en mémoire ce passage de la bible où son futur beau-père promettant à Laban, s'il épousait sa fille, toutes les brebis, les génisses bigarrées de son troupeau pour les 10 ans à venir ; celui-là fit peindre à cet effet et exposer à la vue des mères futures de son héritage, un nombre de piquets barrés

de rouge, de noir et de blanc qui produisirent en temps opportun, c'est-à-dire avant une conception trop avancée, ces variantes de couleurs que l'on observe encore aujourd'hui chez la race bovine, chez le mouton, le chien, le chat, le cheval, le porc et d'autres animaux domestiques.



976—Estimer le nombre de tiges ou brins de céréales (blé, avoine, etc.) **à l'arpent,** celui des boutons ou fleurs de marguerite, trèfle, etc., qui émaillent un champ. Il n'y a à cet effet qu'à mesurer en un endroit où la récolte est à son moyen et de quantité et de qualité, un espace d'un pied, d'un mètre carré, et compter un à un, une à une, les brins, les tiges, les fleurs dont il s'agit dans ce petit clos d'une verge, d'un pied, pour multiplier ensuite ce nombre par celui des pieds, des verges dans un acre, un arpent, un hectare, etc. suivant le cas. Je montrais à mes enfants ce matin cette manière d'avoir raison d'un calcul à premier abord, assez impossible à faire. J'entourai d'une ficelle l'espace mesuré et à divers endroits. Ils y trouvèrent 10, 20, 30 et jusqu'à 60 tiges, boutons ou fleurs au pied carré. Or l'arpent est de 32,400 pieds carrés (180 × 180 pieds français), 43,560 pieds carrés pour un acre—c'est-à-dire que ces divers se comptent depuis 324,000 et 435,600 à l'arpent et à

l'acre, ou moins quand le nombre est de moins que dix au pied, jusqu'à de 1,944,000 à 2,613,600 ou de 2 à 2¼ millions pour la même étendue quand les tiges sont plus drues, plus rapprochées.

***

977—Il n'est pas difficile non plus (976) d'arriver au nombre de **grains de blé, avoine, maïs** (blé-d'inde), **etc., dans un minot** ou autre mesure de capacité : en prenant de la mesure à estimer, une partie aliquote connue, ou sur le poids total du boisseau, une livre, un kilo, une once même, pour compter les grains dans cette quantité et en multiplier la somme par le nombre d'onces, livres, litres, etc., contenu dans la quantité à estimer. De même pour ne pas avoir à compter les feuilles composantes d'un livre, d'une pile de papier, de feuilles métalliques, etc. ; il suffit de voir combien il y en a dans un pouce, une ligne suivant le cas, et le nombre de pouces, lignes, etc., dans la hauteur ou longueur de la pile. L'on estimerait de même les gouttes d'eau dans une quantité donnée en comptant goutte à goutte, celles contenues dans un élément connu du total.

Par des procédés analogues à ceux indiqués aux deux derniers alinéas, on arriverait au besoin, au moins approximativement au nombre de feuilles d'un

arbre ; au nombre de cheveux qu'on a sur la tête ; aux pommes, etc., d'un arbre, d'un verger ; aux bardeaux d'une toiture ; au nombre de clous dans un baril, de braquettes dans une livre, un quintal ; de brins d'herbe dans un champ ; d'œufs dans une mère morue ou un hareng ; d'êtres humains dans une ville ; d'arbres dans un bois, une forêt ; de secondes dans un jour, une année ; de lignes, de lettres dans un livre imprimé, un manuscrit, et ce sont en effet de ces moyens pratiques que l'on met en usage à l'effet voulu.



978—Improviser un pluviomètre. On apprécie assez correctement—sachant compter les secondes ou se rappelant le va et vient de la pendule à secondes des horloges de l'ancien temps, ou des quart de secondes, etc., d'une montre—un dixième de seconde, un vingtième même, et la subdivision même momentanée d'un pied carré par les gouttes de pluie qui en dessinent le nombre. Cela posé, si pendant un orage il tombe par exemple 10 gouttes d'eau par pied carré par seconde ou 600 à la minute, et qu'il y ait 250 de ces gouttes au pouce cube—ce que l'on peut facilement vérifier, en comptant les gouttes dans une quantité cubique connue—on en conclut à 2.4 pouces cubes de pluie par pied par minute, soit dans 10 minutes de la durée d'une forte averse, 24 pouces cube ou une

épaisseur de $\frac{1}{6}$ d'un pouce en hauteur ou profondeur— Ceci donne un pied cube d'eau par 72 pieds carrés et 600 pieds cubes par acre (43,560 pieds sup. ÷ 72)— 387,200 pieds cubes au mille carré (5,280 × 5,280 pieds anglais = 27,878,400 pieds sup. ÷ 72)—et s'il pleuvait ainsi pendant une heure, ce serait six fois autant, et pendant une journée de 24 heures, comme dans les pays tropicaux, 144 fois autant ; mais il est rare qu'une pluie torrentielle persiste plus que quelques heures à la fois.

***

979—Les signes du Zodiac : *La Balance* de Thémis mise au nombre des constellations : emblême des procès, de la jùstice. Né sous ce signe ou du 22 septembre au 21 octobre, on est censé querelleur— *Le Scorpion* que traverse le soleil du 22 octobre au 21 novembre est Orion que Diane changea en cet animal. Il indique malice et fourberie—*Le Sagittaire* : Chiron le centaure qui apprit à Achille à tirer de l'arc, donne l'amour de la chasse à ceux qui naissent du 22 novembre au 21 décembre—*Le Capricorne* (la chèvre Amalthée qui allaita Jupiter) cette constellation domine le ciel du 22 décembre au 21 janvier. D'après les anciens, elle donne l'étourderie. Je n'en vois pas trop l'analogie—*Le Verseau* : c'est Ganymède, fils de Tros, que Jupiter enleva pour verser le nectar aux dieux.

Le soleil le traverse du 22 janvier au 21 février. De nos jours, ce n'est plus du nectar mais de la pluie qu'il est censé donner—*Les Poissons* : les dauphins qui amenèrent Amphitrite et Neptune, furent mis au nombre des constellations. Ils dominent le ciel du 22 février au 22 mars et figurent la douceur—*Le Bélier* : c'est celui qui portait la toison d'or. Ceux qui naissent sous ce signe ou du 23 mars au 21 avril, peuvent être emportés, irascibles—*Le Taureau* : dont Jupiter prit la forme pour enlever Europe, donne la hardiesse et la force. Ce signe commande le ciel du 22 avril au 21 mai—*Les Gémaux* (Castor et Pollux) donnent l'amitié, une belle figure, de la générosité, etc., à ceux qui naissent sous cette constellation, ou du 22 mai au 21 juin—*L'Ecrévisse* : c'est, dit la légende, le cancer ou l'écrévisse qui piqua Hercule tandis qu'il tuait l'hydre du marais de Lerne. Ceux qui naissent sous ce signe ont, parait-il, des désagréments. 22 juin au 21 juillet—*Le Lion* : de la forêt de Némée qu'Hercule parvint à étouffer. Il domine le ciel du 22 juillet au 21 août et est emblématique du courage, de la force, etc.—*La Vierge* : Astrée donne la pudeur à ceux qui viennent au monde sous son égide, ou du 22 août au 21 septembre. Duquet 1885.



980—Pensées diverses. Dieu nous a fait deux

oreilles pour écouter beaucoup et une seule bouche pour ne pas trop parler—Demeurer oisif en ce monde, c'est être déjà mort de son vivant—La retenue chez une femme est voisine de la chasteté—Quand elle est belle, une femme est toujours assez parée—La pauvreté préserve de bien des maux—Peser les vertus d'une femme avant sa dot—Dans la vie on a plaisirs et chagrins ; on se fâche, on s'apaise, et lorsqu'après ces petites querelles entre mari et femme, ils se raccordent, ils ne s'en aiment que plus—Qui aime le travail trouve toujours à s'occuper—Ne pas blesser un ami, même en riant—Secourir de suite le malheureux—Il n'y a qu'en ne confiant à personne un secret qu'on puisse le garder —L'homme heurenx se porte toujours bien—Les trompeurs seuls se méfient des autres—Vivre sobrement pour vivre vieux—L'abstinence nourrit l'intelligence—Rien de si caché sous le ciel, qui ne finisse par se découvrir—L'estomac le plus fort finit par se briser à force de trop manger—Les excès de la jeunesse se payent cher quand on devient vieux—Ne pas trop se fier à la prospérité, ni trop se désespérer dans le malheur—Donner à un criminel à choisir entre le pénitencier et la potence—Si l'homme entaché de crime plaide folie, le croire sur parole et aulieu de le pendre, l'interner pour le reste de sa vie, crainte que sa folie ne lui fasse faire d'autres victimes—Ne pas aboyer quand on ne peut mordre—Six heures de som-

meil m'ont suffi depuis 60 ans passés ; certains affectent de n'en dormir que cinq, et même moins, c'est à ne pas y croire et pour faire parler d'eux ; j'admets 7 heures au maximum et ne puis tolérer 8 heures : le tiers de son existence au lit me parait criminel—Qui donc déjà a fait ce sublime rapprochement : " Le temps cette mage mobile, de l'immobile éternité."



981—La perte de la " Bourgogne." Ce vaisseau a été abordé par le voilier incriminé, à l'endroit même d'une de ses cloisons ou murailles en fer qui traversant le vapeur d'un côté à l'autre le subdivisaient en 12 compartiments—L'eau a envahi deux de ces sections du vaisseau, mais cela n'eut point suffi à le couler, si cette eau avait pu s'étendre jusqu'au flanc opposé du navire. Ce qui a rendu ceci impossible est la cloison longitudinale (on voit par les témoins à l'enquête qu'il y en avait une) divisant en deux le vaisseau sur sa longueur, et les 12 compartiments en 24. Voilà pourquoi, l'eau étant amoncelée tout du même côté, la *Bourgogne* s'est inclinée de ce côté jusqu'à former avec l'horizon un angle de 45° et tel qu'on ne pouvait alors se tenir sur le pont, et tel encore que probablement l'eau ait pu alors entrer par les ouvertures latérales du flanc du vaisseau pour en hâter

de cette manière le coulement, l'immersion—C'est précisément cette même cloison centrale de poupe en croupe du vaisseau de guerre *Victoria* qui en détermina le chavirage lorsqu'il a été abordé par le *Camperdown*, il y a quelques années, avec la perte de plus de 400 âmes. Les vaisseaux l'*Orégon* et l'*Elbe* naufragés de la même manière, viennent encore à l'appui de cette théorie que la subdivision longitudinale devrait dorénavant être éliminée ; car l'eau eut-elle été libre d'envahir toute la largeur du vaisseau, l'aurait fait caler ou descendre sans doute, mais probablement insuffisamment pour le couler à fond.



982—Que de choses l'on fait quand on est seul, ou quand on croit ne pas être vu. Je mangeais des œufs à la coque et je prenais le sel à pincées répétées pour l'y mettre. N'en dites rien, vous en avez mille fois fait autant. Mais bien entendu, pour ne laisser aucunes traces de ma conduite j'avais le soin —avez-vous eu la délicatesse de le faire—de secouer la salière ou d'en niveler le contenu, pour ne pas y laisser tous les petits monticules et trous que j'y avais ainsi créés. Dailleurs, on doit toujours penser à ceux qui peuvent venir après nous, et après avoir accidenté ainsi la surface du contenu quelconque d'un plat :

hachis, beurre, fromage, etc., finir par l'égaliser pour laisser le met, le comestible dans un état présentable, ou non répugnant pour un autre.



983—Il y en a toujours qui s'exercent aux statistiques de toutes sortes ; un de ceux-ci vient de calculer que de toutes les nations **c'est l'Angleterre qui fait la plus forte consommation d'allumettes**—8 en moyenne par individu par jour—soit plus de 250 millions par jour et près de cent mille millions par année—la Belgique est côtée à 7 allumettes par individu par jour ; l'Amérique ne figure que pour 6 par jour, c'est-à-dire, 420,000,000 par jour, cette population de 70 millions d'âmes, ou 150 mille miilions par année. Il ne faut qu'une livre de phosphore pour 1,000,000 d'allumettes. Une seule manufacture en Autriche en emploie 10 tonnes, et fait par année plus de 20 mille millions de ces petits bois. Une compagnie anglaise en emploie 100,000 livres et fait par conséquent 100,000,000,000 d'allumettes par année. Cette dernière, pour les boites motivées par cette quantité de " fiat lux " emploie 150 tonnes de carton-paille. Pour avoir raison de l'odeur désagréable du phosphore, on mêle aujourd'hui à la pâte dont on revêt l'extrémité de l'allumette avant de l'en enduire, du camphre et de l'encens.

984—Donner à, se faire voler par qui sait apprécier produit chez le donataire, le volé une impression tout autre que dans le cas contraire : une femme de bonne société avait reçu en présent de sa mère une jaquette ornée de la main de cette dernière et valant au moins $2.50. N'en ayant que faire, elle fait la bêtise de la donner à nne simple garde malade. Imaginez-vous si je suis entré en fureur à la nouvelle de cette stupidité de sa part. Si elle l'eût donnée à une amie à qui elle pouvait être redevable d'une faveur équivalente. D'ailleurs on ne doit jamais donner ce que l'on reçoit ainsi en présent sans la permission du donateur qui pourrait vous le permettre, sachant que c'est à une personne pouvant en priser le travail, et fière de posséder quelque chose de provenance quelque peu distinguée ; tandis qu'un simple passant, un individu de bas étage pourrait l'accepter pour le vendre au premier venu. Je m'étais fait voler par des gens de la campagne de la bière anglaise que j'avais dans la cave de mon villa. Encore, me disais-je, si ceux qui me l'ont enlevé étaient des connaisseurs, je leur pardonnerais plus volontiers qu'à des rustres ne sachant aucunement apprécier ce qu'ils buvaient ou en deviner le coût.



985—Si une quêteuse se présente ou un

mendiant sans poche ou panier, ne lui donnez rien à manger, il le jetera au premier coin de rue ; c'est des sous qu'il lui faut—Pour exciter la pitié, le pauvre, pour le paraître davantage portera ses souliers cachés au fond de son panier. S'il s'en présente un avec une main, une jambe emmaillotée, demandez-lui de vous faire voir son mal ; s'il " fanfine " sous prétexte que c'est trop dégoûtant à voir ; insistez et il s'en ira, son mal n'étant que feint pour vous toucher. S'il vous dit, interpellé par vous à cet effet, qu'il ne peut pas trouver d'ouvrage, offrez lui-en : du bois à scier, de la neige à pelleter ; si c'est un paresseux comme c'est généralement le cas, il vous demandera un délai de 10 minutes, sous prétexte de faire une commission et ne reviendra plus. Il y a manière de donner au pauvre honnête qui est un homme comme vous et aime à savoir que vos restes sont acceptables : Voici du gras mon ami, mes enfants ne peuvent en manger, le voulez-vous. Voici un reste de viande encore parfaitement bon, mais de ces chaleurs-ci, je crains qu'il ne se gâte et peut être saurez-vous le conserver mieux que je ne pourrais le faire. On ne saurait croire comme une parole explicative de la sorte fait davantage apprécier ce que l'on donne, et empêche de croire que c'est un mets gâté.



986—J'ai vu parmi la brigade des gratteurs de rue

de notre municipalité—je parie que vous ne devinez point la preuve que je vais vous en donner—un individu tellement pauvre qu'il était **réduit à porter sa toilette de noce :** chemise blanche, col à l'avenant et habit à queue. Dans un cirque, comme bouffonnerie, c'eut été drôle—mais sous les circonstances, ça faisait pitié : voir un homme autrefois peut-être dans l'aisance, réduit à tant de misère.

2° Si un homme **qui veut vous vendre un baril de pommes,** un panier de pêches, une boite d'oranges, etc. — **se donne l'air d'insister à vous en déverser le contenu** "si vous voulez" afin de vous faire voir qu'elles sont aussi grosses au fond du quart que sur le dessus ; il importe peu que vous disiez oui, il ne le fera point. Les grosses en effet comme vous le soupçonnez sont toutes à la surface, le reste ne vaut comparativement rien.



987—Evolution des expositions des arts et industries des Nations à Paris. Une récente statistique—merci à qui de droit—nous fait voir qu'il y a eu à Paris à dater de 1798, 15 expositions : la première à la fin du siècle dernier ne comptait que 110 exposants—ce n'était pas encore l'ère des concours universels qui ne datent guère que de 1855. Elle eu

lieu au Champ de-Mars, 25 médailles y furent décernées. Elle fut suivie en 1801 d'une exhibition toute française ou il y eut 220 concurrents. Ce fut dans la cour du Louvre—En 1802, une autre au Louvre avec 540 exposants.—En 1806 sous Napoléon le Grand, eut lieu la quatrième sur la place des Invalides; et déjà le nombre des compétiteurs s'accentuait: il y en avait 1422—En 1819, une autre au Palais du Louvre, avec 1622 exposants—En 1822 puis en 1823, deux autres assez modestes: la dernière sous Charles X et encore au Louvre—La huitième sous Louis-Philippe, Place de la Concorde avec 2,447 exposants—En 1839 la neuvième aux Champs-Elysées avec 3,381 exposants—La 10ème encore aux Champs-Elysées en 1844 à 3,960 concurrents et en 1849 la dernière de cette série d'expositions locales, couvrant un espace de 22,000 mètres carrés et que le gouvernement avait doté de 600,000 francs—La première exposition universelle, c'est-à-dire ouverte à toutes les nations fut tenue au Palais de l'Industrie en 1855. Le gouvernement vota en cette mémorable occasion 11,500,000 francs. Les exposants y étaient au nombre de 23,954 ; les visiteurs au nombre de 5,160,000 et le terrain couvert de 168,000 mètres carrés. Dès lors, immense impulsion au commerce et à l'industrie—En 1867 nouveau concours des nations au Champ-de-Mars. Vote du gouvernement de 10,000,000 francs, 52,000 exposants dont 16,000 français.

Affluence extraordinaire où figurèrent 57 princes étrangers. Il y eut surplus de 2,719,000 francs. Le terrain couvert était de 687,000 mètres carrés—Ce fut au Champ de Mars, Quay d'Orsay et à la place du Trocadéro, que furent installés en 1878 les 52,835 exposants dont 25,392 français. L'affluence des visiteurs y fut de 16,100,000 avec déficit de 38,000,000 francs, dû au coût des bâtisses érigées à cet effet et à l'ornementation des lieux—Enfin en 1889 eut lieu la dernière exposition des nations et au même endroit : 45,486 exposants, dont 30,122 français y prirent part. La tour Eiffel y fut une attraction particulière comme en font foi les 32½ millions de visiteurs qui en cette occasion envahirent la métropole française. Mais voici maintenant venir celle de 1900 qui va probablement surpasser toutes les autres, celle de Chicago même qui étonna le monde entier. Nous verrons.



988—La tzarine et la cigarette. Une dépêche de Saint-Petersborough dit que les dames de la cour de Russie sont bien contrariées de ce que la tzarine ait défendu de fumer la cigarette en sa présence. La dépêche ajoute que ces dames ont prié la souveraine de lever l'interdiction : faisant observer que des dames fument la cigarette dans toutes les cours

d'Europe et qu'il se trouve des femmes parmi les têtes couronnées d'Europe et les princesses de sang royal, y compris la tzarine douairière, l'impératrice d'Autriche, la reine de Roumanie, la reine régente d'Espagne et la reine du Portugal qui en font autant. Ces dames allèguent en même temps que la plus passionnée de toutes pour la cigarette, est la princesse Henri de Prusse, sœur de la tzarine.



989—Goldwin Smith combat les théories socialistiques de Henry George qui prétend, dit-il, que ceux qui détiennent ou possèdent des propriétés doivent non seulement les avoir acquises par des moyens indus, mais être en même temps conscients du fait que chacun d'eux est un conspirateur contre la justice sociale, et un ennemi de son espèce ; et que, partout, on a le droit de les en dépouiller de force. Chez toutes les nations civilisées dit " le professeur " la possession privée remplaça la possession en commun ou par tribu. Elle fut jugée nécessaire à la production, l'agriculture ayant surtout pour but de nous donner du pain. On ne peut compter sur les transformations soudaines où les tentatives en ce sens n'ont mené, comme lors de la révolution française, qu'à la confusion et à beaucoup pis. On peut tenter une amélioration sociale mais sans enflammer les passions productives d'une guerre civile. En Virginie par exemple (Nou-

velle Angleterre) on essaya la possession, on tenta la propriété en commun, et ayant en cela absolument failli et du tout au tout sous le rapport de la production, on ne fut pas long à en conclure et de consentement unanime à un système qui mit en jeu le stimulus de l'intérêt privé. Eh bien ! G. Smith et H. George sont en ceci tous deux en erreur ; tous les deux, ils sont dans les extrêmes, et il y a à chercher la vérité à mi-chemin entre eux ; car le système privé même a donné lieu à des abus, à des fraudes et injustices, en ce que les uns s'enrichissaient ainsi aux dépens du travail, du génie, des talents des autres et gardaient tout pour eux aulieu de laisser partager les coopérateurs dans les profits, qui est le seul système absolument juste, fraternel et social. Voir à ce sujet la solution de l'auteur à l'endroit des articles Nos. 515 à 571 de ces "Enseignements de la vie." Manière de donner de l'ouvrage à tout le monde, et d'éliminer ainsi toute tendance au socialisme, au communisme forcé, et de désarmer les pétroleurs, les dynamytards, les vauriens de tous les pays : se cotiser pour leur donner et à tous les désœuvrés un pied à terre, et de quoi vivre un an, puis les y envoyer avec renouvellement de l'injonction de Dieu "**gagner sa vie à cultiver la terre à la sueur de son front**" puis encore, de la part de l'humanité mise ainsi à contribution, ajouter à ce décret "**ou y crever.**"

990—Ecrivant souvent sur du papier réglé de fines lignes à teinte bleue, **je revois** constamment **ces lignes sur du papier blanc** ou non réglé. Serait-ce que ces lignes empreintes, photographiées sur la rétine de l'œil se reflèteraient, se reproduiraient par réflexion et peut-être par le même procédé inconnu qui nous fait revoir durant le sommeil, ou en rêve les scènes diverses de la journée.

*
* *

991—Ne pas oublier qu'à l'aide d'une feuille de papier mince, et quelque irrégulier qu'en soit le contour, on peut en la pliant sur elle-même sur une table, le plancher, la muraille ou autre surface plane et unie, se trouver en présence d'**une ligne droite.** En la pliant et repliant parallellement et à plusieurs reprises sur elle-même on aura **une régle, un coupe-papier.** A la suite du premier pli, un second pli ramenant la ligne droite sur elle-même nous donnera **un angle droit, une équerre.** Ce dernier replié sur lui-même sera un **angle de 45 degrés :** angle central d'un octogone—encore en deux : un angle de 22½ degrés ; et en deux encore, l'**angle de 11 : celui de la rose des vents.** L'angle de 45° replié en trois (chose assez facile à faire en tâtonnant un peu) donne 15°. Ce dernier encore en

trois nous met en regard un angle de 5°. **De là à l'angle de 1° il n'y a qu'un pas,** l'œil pouvant apprécier à très près et arriver facilement à subdiviser en 5, par essais deux à trois fois répétés, cet espace angulaire. Enfin à l'aide de cette unité angulaire et des autres subdivisions en 5, 15, 45, 90, il nous sera facile d'arriver à 6°, 16°, 46°, 91°—à 11°, 21°, 51° et enfin avec des 5, des 15 et des unités et multiples de ceux-ci à **un angle d'un nombre de degrés quelconque de 1° à 360°.** Pour ce qui est d'ailleurs, d'une règle dont on puisse se servir pour régler le papier à écrire, il suffira d'enrouler à plusieurs reprises la feuille de papier sur elle-même et d'en coller le rebord au mucilage pour avoir une **règle ronde** dont on se servira au besoin. D'ailleurs, ce à quoi on ne pense pas toujours : on peut couper sur un rouleau, une feuille de longueur ou largeur voulue et à côtés parallèles et perpendiculaires, en faisant glisser le canif le long du rouleau même, servant de règle ronde à cet effet.



992—La feuille d'or se battait il y a 3,000 ans pour en orner les cercueils des Egyptiens, comme elle se bat encore de nos jours. On n'a pu substituer au battage par la main de l'homme aucun procédé mécanique aussi efficace, aussi

délicat. L'alliage qu'on y ajoute n'est que pour un cinquantième à peu près, réduisant ainsi sa pureté de 24 à 23½ carats, et on ne le fait point comme pour la bijouterie, pour en sauver la quantité puisque le feuillet d'or se vend plutôt à la mesure qu'au poids, mais pour qu'il soit moins adhérent au papier au velin dont on fait les livrets entre les feuilles desquels on le tient en sureté jusqu'au moment de l'employer. On rougit l'or au besoin en y ajoutant un alliage de cuivre de cette couleur—on le rend pâle ou plus blanc avec nne addition d'argent. L'ouvrier met son or au creuset pour le réduire en un lingot de 1 pouce de largeur, 5 de longueur et $\frac{3}{16}$ de pouce d'épaisseur, pesant 2½ onces Troie. Après l'avoir trempé, on passe ce lingot au laminoir le réduisant ainsi en un ruban de même largeur mais de 7 à 8 verges en longueur. Voilà donc de suite l'épaisseur initiale de $\frac{3}{16}$" réduite à un centième près de ce chiffre ou à un 2 millième de pouce environ. On coupe ce ruban en longueurs d'un pouce. On place ces morceaux empilés l'un sur l'autre bien exactement, entre et au centre d'autant de feuilles d'un papier très fort fait surtout en france et en Allemagne. Ces feuilles ont 3½ pouces, sont carrées et au nombre de 180 à 200. On procède alors au battage ou à la réduction d'épaissseur des petits lingots composants, et par conséquent à leur extension latérale dans les deux sens par un marteau rond de 4 pouces

de diamètre et dont le poids est de 18 livres. Ce premier procédé est d'une demi-heure à peu près et le petit lingot d'un pouce carré ainsi développé en une feuille de 10 fois la grandeur, est devenu par conséquent 10 fois plus mince et n'a plus que 0.0002" (deux dix millièmes) d'épaisseur. Le second procédé con siste, en se servant de délicates pincettes en bois, pour que l'or n'y adhère point, comme il le ferait si elles étaient en métal, à enlever les feuilles d'or ainsi réduites d'épaisseur, et augmentées en surface, les couper chacune en quatre et les remettre entre ou séparées par antant de feuilles de vélin, ces dernières ayant 4 pouces sur les deux sens aulieu de 3½. Nous voici maintenant avec un livret appelé "shoder" et contenant non plus de 180 à 200 feuillts comme pour le premier martelage, mais de 720 à 800 feuilles du précieux métal. Il faut une heure pour composer ainsi le "schoder." Le martelage ou battage se continue ensuite avec un marteau de seulement 12 livres pesant aulieu de 18 livres, et cela dure deux heures. Quand les feuilles d'or par ce second martelage ont atteint les rebords du livret (schoder) l'ouvrier les en enlève pour les couper de nouveau chacune en quatre que l'on remet encore entre les feuilles d'un troisième livret ou sorte de "schoder" composé cette fois d'un parchemin ou vélin encore plus fort, mais plus mince et plus uni et délicat que le précédent. Voici donc la

feuille d'or réduite à un seizième de son épaisseur première de .0002" ou à un .0,000,125 soit à peu près d'un cent millième de pouce, ou le nombre des feuillets augmenté à plus de 2,000. Ces feuilles d'or ainsi réduites d'épaisseur et placées entre celles du livret en dernier lieu décrit, sont soumises à un troisième martelage, mais cette fois avec un marteau ne pesant que 7 livres et pendant 4 heures de temps, et qui les réduit enfin à **une épaisseur ne dépassant point la deux cent cinquante millième partie d'un pouce**, soit à peu près **la 1,000ème partie de l'épaisseur d'une feuille de papier ordinaire à écrire ou à imprimer.** Ce sont ensuite d'ordinaire, des mains féminines, plus délicates que celles de l'autre sexe, qui sont employées à prendre, toujours avec de délicates pincettes en bois, chacun des feuillets d'or, et au nombre de 25 pour les placer un à un entre autant de feuilles de papier de soie saupoudrées d'un rouge, qui constitue le livret d'or du commerce et dont 20 de ces livrets forment un paquet de 500 feuillets. C'est à Londres, à Paris, à Florence que s'exerce cette industrie mais surtout en Allemagne. Aux Etats-Unis, ce n'est guère qu'à New-York et à Philadelphie qu'on exerce cet art et il y a de 20 à 25 établissements où on le fait, quelques 200 ouvriers seulement y étant employés. Il se fait avec du cuivre rouge une imitation assez réussie de la

feuille d'or—elle ne se vend que $1.25 le paquet ou les 500 feuillets, pendant que l'or se vend $7.00 la même quantité. L'art de marteler, battre l'or demande un long apprentissage, et beaucoup d'intelligence. Il faut aussi que les outils soient, pour assurer le succès, d'une température uniforme et sans humidité.



993 — L'Espagne perd son empire, son prestige. Lors de son accession au trône d'Espagne en 1556, Philippe II se trouva maître du plus vaste empire que le monde eut vu depuis que Rome fut au zénith de son pouvoir. Ses flottes étaient fameuses pour leur grandeur, et elles commandaient l'Océan—ses armées étaient fameuses à cause de leur valeur—Elle pesait les destinées de l'Europe, avait des possessions sur tous les continents, et on peut dire que les Amériques Nord et Sud lui appartenaient. S. Johnson écrivait aussi récemment qu'en 1740, en se plaignant des misères des pauvres peuples : " N'y a-t-il plus de " régions à réclamer par l'Espagne ? Alertes, levons-" nous, explorons ces pays fortunés et ne tolérons plus " l'insolence de l'oppression."

L'empire espagnol a été le résultat de mariages, d'alliances, de conquêtes et de découvertes ; son déclin, sa chute peuvent être attribués au caractère

impitoyable du peuple espagnol. Lorsque Colomb découvrit Saint-Domingue, elle avait une population de 2,000,000 ; en 1530 cette population était descendue au chiffre de 350,000. Cortez au Mexique, Pizarro au Pérou étaient d'idéals conquérants espagnols. Vers la fin du règne de Philippe (il mourut en 1598) l'Espagne perdit toutes ou presque toutes ses dépendances dans le nord de l'Afrique, et au commencement du règne suivant, la Bourgogne, Naples, la Sicile, puis Milan. En 1609 les Pays Bas lui furent perdus ; en 1628, Malacca, Ceylon, Java et d'autres îles ; en 1640, le Portugal ; en 1648 elle dut renoncer à tous droits sur la Hollande, Brabant, et diverses parties de la Flandre ; en 1649 lui furent perdus Mæstrècht, Hertogenbosch, Bréda, Berzen-sur-Zoom, et plusieurs autres forteresses des Pays Bas, et durant cette année la couronne céda tacitement à l'Europe du nord, sa suprématie sur les mers ; en 1659 les Pyrénées, devinrent, par la cession à la France, de Rousillon et de Cardogne, la frontière entre les deux pays ; en 1668 à 1672 ce qu'il lui restait de Flandre fut cédé ; en 1704, elle perdit Gibraltar ; en 1791 les établissement de la Sound de Nootka ; en 1794, Saint-Domingue ; en 1800, la Louisiane ; en 1802, Trinidad ; en 1819, la Floride ; de 1810 à 21, lui furent perdus le Mexique, Venezuela, la Colombie, Ecuador, le Pérou, la Bolivie, le Chili, Argentine, Bauda-Oriental, Paraguay, la Patagonie, Guatemala, Honduras, Nicara-

gua, San Salvador, Haïti et de nombreuses îles faisant partie des continents d'Amérique ; toutes ses possessions dans l'hémisphère de l'ouest ; en un mot, sauf Porto Rico et Cuba que l'on peut maintenant lui considérer perdues. Il y a encore a disposer du futur du Maroc espagnol, et des groupes d'îles Philippines, Caroline, Sulu, Ladrone et les Canaries. Traduit du " Memphis Commercial " reproduit par le " Scientific American."

***

994—Légende de l'Aluminium. On lit dans " Aluminum and Electrolysîs," dans " Naturæ Historiarum " (lib. 36, cap. 26) où il est fait allusion à un incident d'histoire romaine, qui jusqu'au temps de Sainte-Claire Deville, était échappé pendant plusieurs siècles à l'attention des hommes scientifiques, il est relaté par Pline (23 A. D. à 79 A. D.) que durant le règne de l'empereur Tibérius (41 A. C. à 37 A. D.) un certain fabricant en métaux (Faber) parut au palais et exhiba une magnifique coupe faite d'un brillant métal blanc qui reluisait comme de l'argent. L'ouvrier laissant tout exprès choir le goblet qui se cassa, au point aurait-il paru de ne pouvoir plus se réparer, prit son marteau et le réhabilita sur le champ. Il était évident que ce métal u'était point de l'argent, quoiqu'il fut presque aussi brillant, pendant qu'il était plus ductile

et moins lourd. L'empereur questionna sérieusement l'ouvrier et apprit de lui qu'il avait extrait le métal d'une terre argileuse—probablement la glaise connue aux chimistes modernes sous le nom d'alumine. Tibère lui demanda ensuite si aucun autre que lui connaissait le secret, et reçut l'orgueilleuse réponse qu'il n'y avait que lui et Jupiter qui le savaient. Cela suffit. L'empereur avait réfléchi que s'il était possible de tirer ce métal d'une substance aussi abondante que l'argile, la valeur de l'or et de l'argent en serait grandement diminuée. Il résolut donc de prévenir une aussi lamentable catastrophe. Il fit détruire de fond en comble les usines du découvreur, et fit décapiter ce dernier afin que son secret périt avec lui. M. Sainte-Claire Deville n'a aucun doute que ce métal était de l'aluminium, et déclara que la cruauté de Tibère avait privé l'Univers de ce métal précieux qui demeura ainsi inconnu pendant 18 siècles. Cette extraction de l'aluminium par un fabricant romain durant le premier siècle de l'ère chrétienne, devint ainsi un des arts perdus.



995—On avait douté jusqu'à ce jour de l'existence des hôpitaux chez les anciens; car Hippocrate qui aurait dû en parler, s'il y en avait, ne fait allusion qu'aux notes ayant trait aux cas

observés dans le Temple d'Esculape, l'Æsclepia ne contenant que des bains où l'on pratiquait comme de nos jours le massage. Or, on vient de découvrir à Bade (Baden) un véritable hôpital contenant 14 pièces ou chambres munies de plusieurs espèces d'instruments servant à la médecine, à la pharmacie et à la chirurgie, des sondes, tubes, pincettes, instruments à cautériser, etc. La date la plus récente des monnaies trouvées paraît être de l'ère de Hadrien. Peut-être était-ce un hôpital militaire mais non moins intéressant pour cela ; car le service médical de l'armée de Grèce et de Rome est un des plus profonds mystères de l'archéologie. César ne réfère qu'une fois à ses chirurgiens de régiment et Xénophon ne nous dit qu'en passant que les Spartiates, lorsqu'une bataille était imminente, envoyaient leurs docteurs à l'arrière ; mais nous cherchons en vain dans les auteurs grecs ou latins d'autres informations sur ce sujet.



996—Les douze mouvements de la terre. " Bulletin de la Société Astronomique de France " octobre 1898. La planète que nous habitons est déjà connue des astronomes comme étant le jouet de onze mouvements différents : 1° sa rotatiou diurne autour de son axe en 23 heures 56 minutes ; 2° sa révolution

annuelle autour du soleil en 365 jours et un quart; 3° la précession des équinoxes en 25,765 ans ; 4 le mouvement mensuel de ta terre autour du centre de gravité du couple terre-lune ; 5° la nutation causée par l'attraction de la lune, en 18 ans et demie ; 6° la variation séculaire de l'obliquité de l'écliptique ; 7° la variation séculaire de l'excentricité de l'orbitre terrestre ; 8° le déplacement de la ligne des apsides en 21,000 ans ; 9° les perturbations causées par l'attraction constamment changeante des planètes ; 10° le déplacement du centre de gravité du système solaire autour duquel tourne annuellement la terre, centre déterminé par les positions variables des planètes; 11° la translation générale du système solaire vers la constellation d'Hercule — Un douzième mouvement, celui du pôle terrestre, de 15 à 17 mètres par an, qui fait légèrement varier les latitudes de tous les pays est actuellement l'objet de vérifications assidues, dans un certain nombre d'observatoires. M. Albrecht vient de trouver la marche du pôle autour de sa position moyenne, de mois en mois, d'après les observations de latitudes, depuis le 1er janvier 1890 jusqu'au 1er juin 1897. Ce léger déplacement est dû surtout à une variation d'équilibre produit par les mouvements de l'atmosphère et de la mer.

***

997—Quand il s'agit d'un grand homme, tout le monde a été à l'école avec lui. Vous tenez à ce qu'on vous voye à ses côtés.

2° **Vous barrez votre porte,** votre fenêtre ; vous les fermez et assujettissez au cadenas, au verrou, à targettes haut et bas, à clé, et à côté de toutes ces précautions dont s'aperçoit celui qui veut faire effraction chez vous, vous oubliez que la porte est vitrée, et que par le seul bris d'une vitre, son enlèvement ou par un trou à y faire avec un diamant et sans bruit, le voleur peut s'introduire la main ; tout son corps même si la vitre est assez grande et sans se donner la peine de déranger vos fermetures.

3° **Votre habit** ou paletot **est** vieux, **râpé.** Si en même temps vous portez un faux col qui date de quelques jours, des souliers crottés ; vous aurez l'air d'un " tramp " on en aura fortement envie de vous prendre pour un homme du commun. Renouvelez au moins votre collet, sortez vos gants, mettez votre lorgnon en évidence à votre boutonnière ; ayez des bottes reluisantes, et la transformation sera complète : C'est un monsieur, un homme respectable, mais il est peut-être ou pauvre, ou économique et soigneux de son avoir ou de son garde-robe.

***

998—A Montréal avec P. alors président de A. A.

P. Q., **une bordée de neige de janvier de trois jours de durée** nous y retint au moins d'autant et même une journée de plus pendant lequel temps nous réglions tous les jours notre note au St. Lawrence Hall, pour se rendre au débarcadère du C. P. R. et en revenir avec la nouvelle que personne ne pouvait dire exactement quand on pourrait partir. Le matin on nous remettait à l'après midi ; l'après midi au soir : le soir au lendemain matin. Sept à huit fois nous avons voyagé ainsi de l'hotel aux chars, des chars à l'hotel jusqu'à ce qu'enfin ayant honte de cette prégrination récidiviste, le colis ou sac de voyage à la main, nous résolûmes de changer de pension pour avoir à changer de route.



999—Si vous voulez qu'un homme qui vous aura dit une chose, **fait un prix,** une promesse un peu avant le temps, **ne l'oublie point** ou ne change point d'avis durant l'intervalle, prenez la chose en note, ou donnez-vous au moins l'air de le faire en sa présence, quand ce ne serait qu'au crayon sur votre poignet de chemise ou en y mettant une épingle. Votre homme se dira : il a pris la chose en note. Impossible pour moi sous les circonstances de le tromper.

2° **Si vous tenez à faire faire votre ou-**

vrage par A, mais à aussi bas prix que possible, demandez aussi un prix à **B,** ou au moins faites **que** A soit sous l'impression, convaincu même que vous **avez** demandé ou allez le faire, un prix à un autre. **Alors** craignant la compétition, il vous fera son plus **bas** prix.

*
* *

1000—Pour punir d'une faute, d'une désobéissance, l'enfant que l'on aime—et il faut le faire pour prévenir la récidive, le père a à se monter pour l'occasion, se donner l'air, pour que ce soit effectif, de le vouloir, d'y être décidé, et le faire en effet si rien n'intervient pour l'en empêcher. La **Justice** le veut. Mais que la **Clémence** intervienne dans la personne de la mère, d'un grand frère, d'une sœur plus âgée—on en est content et on a droit de l'être pourvu qu'on ait pu produire chez l'enfant, l'incriminé, l'impression que n'eut été de l'intervention du tiers, la punition lui aurait été certainement acquise ou infligée.



1001 — Pour juger d'une compétition, **d'un concours,** où il y a à comparer, comme dans un projet d'édifice quelconque, les divers plans, sous les rapports variés du site, de l'exposition, de la construction, distribution, décoration ; commes ur ceux du draî-

nage, du chauffage, de la ventilation, de l'éclairage ; il ne fait point doute qu'il est essentiel de recourir au système des points sous les diverses en-têtes à considérer ; mais il ne fait point doute non plus qu'on se forme d'ordinaire une impression préliminaire quant au projet qui nous plait le plus et dont on juge par une vue d'ensemble, comme dans le cas d'une bâtisse dont on a à estimer le coût en détail, mais dont on devine à l'avance le coût total probable. Cette impression s'empare de nous, nous poursuit, et nous fait désirer que le projet de sou choix réunisse les suffrages, remporte la majorité des points, ou que les points motivent le résultat voulu. Alors on est tenté, forcé en quelque sorte à abonder dans le sens voulu ; tout de même que pour faire tourner une table, et sans le vouloir ou plutôt sans croire qu'on le veut, ou croyant au contraire ne point le faire, on le fait tout de même malgré soi.



1002—Sir T. M. Barry durant une séance de la " British Association " tenue à Bristol (Nov. 1898) se dit surpris de ce que dans la pratique, c'est-à-dire sur une grande échelle, **les indications anémométriques ne se réalisent point,** en ce que pour le " Forth bridge," pendant qu'on a cru devoir le calculer pour résister à une force de vent de 56 lbs. au

pied, une surface de 300 pieds sous les mêmes circonstances indiquait une pression de près de 40 pour cent de moins ; et que dans le cas du "Tower bridge" de Londres, pendant que l'anémomètre donnait de 6 à 9 lbs. de pression au pied, une expérience faite sur une des bascules de 5,000 pieds de superficie, n'accusait que de 1 à 1¼ livres de pression. M. Baillargé a déjà démontré, et il a été le premier à résoudre le problème ou plutôt à expliquer le paradoxe, le mystère apparent du "ball nozzle jet" (jet d'eau sortant d'une pipe autour d'une boule) que le jet en sortant enlevait de derrière la boule par la friction, l'eau qui s'y trouvait, créant ainsi un vide contre lequel la pression atmosphérique réagissant, retenait la boule en place au fond de l'embouchure conique ou évasée de la pipe. Il en est de même du vent, qui s'échappant tout autour de l'anémomètre, fait le vide du côté où souffle le vent et l'atmosphère réagissant du côté opposé, produit une diminution de pression anémométrique proportionnée au rapport des périphéries respectives des surfaces mises au jeu, comparées à ces mêmes surfaces où les premières (les périphéries) varient comme les longueurs de leurs dimensions constituantes, pendant que les secondes (les surfaces) varient comme les carrés de ces mêmes dimensions, ou comme 4 : 40 : 400 pour des surfaces de 1, de 100 et de 10,000 ou de un pied par un pied, 10 × 10 pieds, 100 × 100 pieds.

D'ailleurs, dans le cas de la "Forth bridge" on a bien fait de baser la pression à contrecarrer sur les indications de l'anémomètre ; car sa construction n'étant composée que d'étroites surfaces, ou d'une multitude de petites surfaces, en un mot d'une surface parcellée, le résultat dans la pratique serait loin d'être comparable à celui obtenu en agissant sur des surfaces de 400 pieds en superficie ou de 20 × 20, 10 × 40, etc.



1003—Proctor dans son traité sur **La pluralité des Mondes** : " Other worlds than ours " (Appleton & Co., New York, 1898) se donne beaucoup de peine pour démontrer que les variantes de chaleur, de froid des planètes de notre système solaire, suivant leurs distances du soleil, ne sont pas inadmissibles pour des êtres constitués comme nous, si tant est que les planètes sont habitées par des êtres de la sorte. Il imagine pour Mercure, trois fois plus près du soleil que nous, des tunnels ou passages souterrains par où les habitants de cette planète peuvent passer d'une zone tempérée à une autre sans s'exposer aux chaleurs tropicales de cette planète ; et pour les autres planètes, celles plus éloignées que la nôtre de l'astre du jour, les plus grands froids dus à la distance à laquelle elles se trouvent du soleil, n'égalent aucunement les froids

de 60° Fahr. auxquels peut faire face notre physique, le corps humain, comme il en a maintes fois fait preuve dans les voyages polaires, comme il en a éprouvé dans l'Alaska, au Manitoba même. Il n'y a donc qu'à considérer que le corps humain peut se faire et se fait en effet à des températures variant de 60 degrés au-dessous de zéro à plus de 100 degrés de chaleur, ou en d'autres termes à un froid 60 fois plus grand, à une chaleur 100 fois plus grande que l'unité, de la chaleur, du froid de la glace fondante, pour admettre de suite que ce n'est aucunement sous le rapport des températures des autres mondes de notre système que ces mondes sont inhabitables.



1004 — Comme les poids spécifiques sont fondés sur, comparés à celui d'un égal volume d'eau ; on est assez naturellement porté à attribuer à tout corps ne pesant que le poids de l'eau plus ou moins, une viscosité, fluidité ou liquidité comparables à celles des fluides et liquides en général, et à leur supposer un état de non cohésion, ou de cohésion si faible que la moindre chose suffirait pour les faire couler, s'écouler, tomber en morceaux, se désintégrer. Ainsi quand on sait que le **poids de Saturne**, masse pour masse n'est que les trois quarts ($\frac{3}{4}$) de celui de l'eau, on s'alarme à l'idée

du peu de cohésion que doivent avoir entre elles les parties constituantes de cette planète. Il en est de même **de Jupiter** qui, masse pour masse, ne pèse que le quart du poids de la terre que nous habitons, ou à peine plus que le poids de l'eau. Cette idée cependant n'est aucunement motivée, et pour le comprendre de suite et voir que ça peut être tout le contraire, on n'a qu'à se rappeler qu'il y a des substances spongieuses, ou du simple poids de l'éponge qui n'en sont pas moins fort adhérentes dans leurs parties constituantes. Il y a des bois plus lourds moins lourds que l'eau : le liège, le chêne, le buis—des métaux même comme le sodium, le potassium qui flottent dans l'eau et foule d'autres substances d'une cohésion supérieure à celle des rochers qui constituent le globe terrestre.



1005—Proctor dans sa "Pluralité des Mondes" emploie un raisonnement fondé sur la vision de l'homme et la vélocité de la lumière pour essayer de nous faire comprendre, **comment Dieu peut** à la fois ou **simultanément** et en un seul instant **tout voir** son univers, ses mondes constituants, les êtres qui les habitent, chaque feuille qui s'agite sur les arbres de leurs forêts, chaque grain de sable, chaque atome d'air, de gaz, d'éther qui constitue l'espace et

voir de tout cela, non seulement le présent mais au même instant ou en même temps leur passé, leur avenir. La vitesse de la lumière est de quelques 200,-000 milles à la seconde. Elle est constituée d'ondulations qui frappent et font vibrer la rétine de l'œil avec une rapidité de 50 à 60 millions de millions de vibrations par seconde. Il suppose une étoile sur les confins visibles au télescope, ou imaginaire de l'univers et qui soit assez éloignée de nous pour que sa lumière mette 10,000 ans à nous venir ou 315,360,000,000 secondes. Ce rayon de lumière est la messagère de tous les évènements qui ont eu lieu sur cet astre pendant les 10,000 dernières années. Supposez maintenant que pendant que la lumière nous vient de ce monde éloigné avec la rapidité de l'éclair, nous nous dirigions vers l'étoile ou en sens contraire, avec une vitesse qui nous fasse franchir la distance en un seul instant, et ceci est concevable comme n'étant que la 200ème partie de la vitesse avec laquelle les ondulations lumineuses entrent dans l'œil. Alors un œil dirigé vers cette étoile verrait en une seconde, un instant,toute l'histoire de ce monde éloigné pendant les 10,000 dernières années de son existence. Voilà ce que l'on peut concevoir, nous êtres finis. On peut donc comprendre maintenant que pour l'Etre infini, Dieu, Il puisse d'un même trait pénétrer non pas même jusqu'aux étoiles dont la lumière nous vient dans 10,000 ans, mais jusqu'à celles,

mille fois, un million de fois plus éloignées, enfin jusqu'aux confins de l'Univers, infini qu'il soit, et qu'Il y voye tout et simultanément le passé, le présent, l'avenir de l'objet sur lequel Il dirige son regard. Mais pendant que nous ne pouvons voir à la fois que dans une seule direction, Dieu peut voir à la fois partout, tout autour de lui et instantanément ou ensemble dans toutes les directions ; donc, etc.



1006—Il me semble cependant **plus facile de concevoir par la pensée** " l'omni-présence " (l'ubiquité), " l'omni-vision " (le pouvoir de tout voir à la fois) l'omniscience de Dieu qu'en raisonnant sur la vision et la lumière ; car pendant qu'en multipliant indéfiniment la vitesse de la lumière, la vitesse avec laquelle on pourrait atteindre un astre, on reste encore et toujours dans les limites du fini, la pensée au contraire n'a pas besoin qu'on lui prête des moyens imaginaires pour atteindre d'un seul trait les confins de l'univers, quoique, si vous voulez, dans une seule direction à la fois. Dieu au contraire peut diriger sa pensée, si l'on peut parler ainsi, et simultanément dans toutes les directions à la fois et tout voir, tout embrasser, tout connaître, tout prévoir, tout ordonner et coordonner ; c'est-à-dire, qu'il est en même temps " omni présent," omniscient, omnipotent.

1007—Le " Philadelphia Times " fait foi qu'à bord la barque allemande *Zion* arrivant en ce port, de Tomay Angleterre, il y avait entre autres choses 300 barils d'arsenie et que les hommes de l'équipage couchaient tout au près de cette substance, sur laquelle, les écoutilles ouvertes, le soleil en dardant ses rayons en faisaient exhaler les vapeurs et que sous l'influence de ces vapeurs ou gaz respirés par les hommes, ceux-ci prirent un embonpoint tout à fait accentué. Ceci tient probablement à ce que l'**arsenie** ayant l'odeur de l'ail, lequel est très appétissant, **excitait chez les hommes un désir plus prononcé que d'habitude pour une nourriture abondante.** Un des matelots gagna, dit-on, jusqu'à 25 livres, et l'augmentation de poids de tout l'équipage ne fut pas de moins que 400 lbs. L'arsenic agissait comme il le fait lorsque les médecins l'enjoignent en petites quantités comme tonique pour aiguiser l'appétit, comme le fait aussi la strychine qui promeut la formation de tissus adiposes chez les convalescents.



1008—A preuve, une fois de plus, que comme le Christ l'a proclamé pour la première fois en Judée : " on n'est point prophète dans son pays " c'est que le " Dictionnaire d'homonymie " de M. Baillargé, cou-

ronné en Europe ; dont M. Legendre, comme par intuition, avait écrit tout d'abord que pour lui cet ouvrage était " tout une révélation." Voici encore M. Flamant, de l'Institut de France qui dans un autographe à l'auteur, daté de Paris, ávenue de Villiers 76, du 10 octobre 1893, s'exprime ainsi : " pour moi " c'est toujours un moment agréable que celui où " j'ouvre votre si original Dictionnaire des Homonymes " **qui ne me quitte plus.** Il y a là une somme de " travail considérable et des idées si nombreuses et si " nouvelles que **je ne me lasse pas de le par-" courir.**" C'est ce même dictionnaire, qui eut pu être utile au Canada, dont M. Ledieu de l'Instruction publique en cette province a empêché la vente en ie classant avec le dictionnaire de Volapuk de M. De Boucherville, d'absurde et inutile : c'est cet ouvrage absurde et inutile dont plus des trois quarts d'une édition de 1,000 exemplaires, ont été écoulés en Europe, et dont il ne reste plus un exemplaire à vendre, malgré que nos journaux n'aient pas osé en parler parce que la lettre Q. n'y était pas indiquée comme " lettre indécente " ou sous son autre appellation de dix-septième lettre de l'alphabet." Voilà pourquoi on a défendu de l'introduire dans l'éducation du pays —tout comme si l'on devait condamner aussi les dictionnaires ordinaires parce que (pardon lecteur) le mot de Cambrone à Waterloo s'y trouve.

1009—La prédestination de l'homme, la prescience que Dieu en a, n'empêche point son libre arbitre. J'existe. Il était écrit de toute éternité que je naîtrais, tiendrais telle conduite et serais heureux ou malheureux en l'autre monde ; c'est-à-dire que Dieu le savait, le sait. Je sais que Dieu le sait ; mais ce que je ne sais point, c'est si Dieu le sait de moi en bonne ou mauvaise part. Je ne sais donc point si je dois agir bien ou mal pour amener le résultat prévu. Dieu savait qu'Adam désobéirait ; mais Adam ne sachant point que la prescience était qu'il le ferait, rien ne gênait son libre arbitre. L'on peut être intimement convaincu, certain même que telle chose arrivera : par exemple que si on laisse telle chose en évidence ou à la vue, à la main ; un certain que l'on connaît pour voleur s'en emparera ; mais le voleur ne peut être influencé par notre anticipation, notre conviction dont il ne connaît rien. Donc, comme dit Proctor, aucun degré concevable de prescience de la part de l'un, ne saurait empêcher le libre arbitre de l'autre. Donc la prescience absolue et infinie de Dieu est tout à fait en dehors de la croyance dangereuse et dommagéable en une prédestination qui rende l'homme irresponsable de ses actes. Mais celui qui se damne, le mérite, puisque Dieu pour prévenir cela, pour le sauver, et sans pouvoir le lui enjoindre autrement, sans être injuste envers les autres, a tout fait pour le

sauver, par la contemplation de la beauté de la création, de la bonté de toutes ses œuvres ; sorte d'hypnotisme céleste exercé sur l'homme pour le diriger dans les voies de la droiture.



1010—On vient de découvrir **dans la république Sud-Africaine de riches gisements de houille** de quelques 60 mètres d'épaisseur—soit à 15 milles de Johannesbourg et à onze milles de Kougersdorf, dans le voisinage des mines d'or—On a trouvé aussi des diamants à Rietfontein, près Prétoria, de deux fois la richesse, pense-t-on, des mines de Kimberly. Kehler et d'autres ont trouvé à une profondeur de 2,400 pieds, de précieuses mines d'or entre Johannesbourg et Kougersdorf.



1011—Ma petite de 5 ans disait l'autre jour **en grand secret à sa mère** que sa petite sœur de 3 ans s'était montrée en chemise devant l'avant dernier des garçons qui n'avait alors que 2 ans ! ! !



1012—Un tribunal, celui de la nation, moins que tout autre, n'aime point à être

convaincu d'erreur. Ceci explique la persistence du gouvernement Français, à empêcher que le jour se fasse sur l'affaire Dreyfus. Voilà pourquoi. Il ne veut point que la question soit rouverte. D'ailleurs quand on tient à connaitre la vérité on n'y met point de continuels obstacles, comme en met aujourd'hui à tout propos le tribunal saisi de l'affaire de Zola.



1013—Nos journaux rapportent de Londres que certaine comtesse y héberge et fait vivre dans le luxe 150 chats : qu'une autre a érigé aux frais de $30,000.00 **un hôpital pour les chiens désœuvrés** et ils n'ont pas eu le courage de dire à ces excentriques combien il eut été plus utile, plus méritoire pour elles d'affecter leur avoir à l'entretien d'autant d'être humains.



